ONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE

B. Prov.

XIII

216

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

NAPOLI

ROVINCIALE

Palchetto

XVIII

Num.° d' ordine #3

B. Rev.

XIII

218

HISTOIRE
MODERNE.

TOME CINQUIÉME.

6444998

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPPONNOIS, DES INDIENS, DES PERSANS, DES TURCS, DES RUSSIENS, &c.

Pour servir de suite à l'Histoire ancienne de M. ROLLIN.

TOME CINQUIÉME.

A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, Libraires, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Ro

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES
CONTENUS DANS CE VOLUME, & qui indiquent les principales Matieres.

HISTOIRE DES INDIENS.
SUITE
DE LA SECONDE PARTIE.

CHAP. III. *Hiſtoire naturelle de l'Indoſtan.*

ART. I. *Climat. Saiſons.* Page 1

ART. II. *Vents, Marées, Courans, Fleuves de l'Inde.* 7

ART. III. *Terroir, Agriculture, Plantes & Fruits de l'Indoſtan.* 22

ART. IV. *Animaux, Minéraux, Drogues, & productions variées.* 64

TROISIÉME PARTIE.

INDIENS INSULAIRES.

CHAP. I. *Habitans des Maldives.* 87
CHAP. II. *Habitans de Ceylan.* 105
ART. I. *Situation de Ceylan. Diviſion de ſes peuples & de ſes provinces.* ibid.
1. *Pays des Bedas. Leur Gouvernement & leurs uſages.* 107
2. *Pays des Chingulais. Royaume de Candi.* 110
3. *Etabliſſement des Hollandois. Digreſſion préliminaire ſur l'origine & les progrès de leur commerce dans l'Inde.* 117
ART. II. *Antiquités de Ceylan. Anecdotes modernes.* 150
ART. III. *Qualités morales des Chingulais. Uſages politiques & religieux de ce peuple.* 166
ART. IV. *Hiſtoire naturelle de Ceylan.* 187
CHAP. III. *Habitans de Sumatra.*
ART. I. *Notions géographiques concernant l'Iſle de Sumatra. Idée générale de ſes productions. Diviſion*

de ſes Royaumes. Colonies Européennes. 202

ART. II. *Deſcription particuliere du Royaume d'Achem.* 214

CHAP. IV. *Habitans de Java.*

ART. I. *Situation de Java. Idée générale des Royaumes, des Cités, & des Iſles de ſa dépendance.* 239

1. *Royaume de Bantam.* 244

2. *Royaume de Mataram.* 249

3. & 4. *Royaumes de Tſieribon & de Balamboang.* 250

5. *Villes maritimes de ces quatre Royaumes. Iſles de Bali & de Madure.* 254

6. *Poſſeſſions des Hollandois. Deſcription de Batavia.* 259

ART. II. *Mœurs des Inſulaires.* 270

ART. III. *Production de Java.* 310

CHAP. V. *Habitans de Borneo.* 321

CHAP. VI. *Habitans de l'Iſle Celebes, autrement appellée Macaſſar.*

ART. I. *Deſcription de Celebes. Hiſtoire naturelle de ſes productions.* 349

ART. II. *Caractère des Habitans de Celebes. Loix & uſages de l'Iſle. Révolutions modernes arrivées dans ſon Gouvernement & dans ſa Religion.* 368

CHAP. VII. *Habitans des Iſles Moluques.*

ART. I. *Ce qu'on appelle proprement les Moluques, & ce que ces Iſles offrent de plus particulier.* 395

1. *Ternate.* 402

2. *Tidor.* 408

3 & 4. *Motir & Machian.* 409

5. *Bachian.* 410

ART. II. *Iſles dépendantes des Moluques.*

§. I. *Amboine & ſes dépendances.* 411

§. II. *Iſle de Ceram.* 419

§. III. *Iſles de Banda.* 421

§. IV. *Autres Iſles méridionales.* 431

§. V. *Gilolo, autrement appellée Batochine. Iſles de Morotai.* 443

ART. III. *Traditions Moluquoiſes. Révolutions modernes cauſées par les Européens.* 444

I. *Origine fabuleuſe des Princes qui régnent aux Moluques. Découverte de ces Iſles par les Portugais.* 445

II. *Invaſion des Eſpagnols.* 472

III. *Conquête des Hollandois.* 481

HISTOIRE

DES

INDIENS.

SUITE

DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE III.

Hiſtoire Naturelle de l'Indoſtan.

ARTICLE PREMIER.

Climat, Saiſons.

IL EST aiſé de ſe figurer les différences de climat qui ſe rencontrent dans un pays qui s'étend depuis huit, juſqu'à trente-cinq ou trente-ſix degrés de latitude du Nord, c'eſt-

Idée générale du climat de l'Indoſtan.

à-dire, dans l'eſpace d'environ cinq cens ſoixante lieues. Sa partie ſeptentrionale, qui comprend preſque tout l'Indoſtan Mogol, eſt dans la Zone tempérée. Son climat eſt doux & fort ſain; les variations des vents y ſont aſſez fréquentes; ſes plus longs jours ſont de quinze heures. Les parties ſituées vers le midi, comme Surate, Bengale, & toute la preſqu'Iſle, ſont dans la Zone torride. Il y régneroit des chaleurs inſupportables, ſi l'air n'étoit rafraîchi par des inondations annuelles, & par des vents réglés. Le ſoleil eſt treize heures & demie ſur l'horiſon dans les plus grands jours. Le climat de ces régions eſt mortel pour les étrangers dans certaines ſaiſons, & les naturels du pays ſont expoſés eux-mêmes à des maladies épidémiques, qui font de terribles ravages dans cette partie de l'Inde.

Salmon, *Etat du Mogol.* Mandeſlo, Schouten, Terri, Dampier, Bernier, dans l'*Hiſtoire des voyages*, Tomes X & XI. *paſſim.*

Différence des ſaiſons.

J'ai obſervé ailleurs qu'il n'y a proprement ici que deux ſaiſons dont les différences ſoient bien ſenſibles: la ſaiſon humide, & la ſaiſon ſeche. La premiere commence vers la fin de Juin, dans l'Indoſtan ſeptentrional, & un mois plutôt dans l'Indoſtan mé-

ridional. La saison seche commence six mois après l'autre, c'est-à-dire, dans le cours de Décembre ou de Janvier, suivant les lieux, à raison de leur distance ou de leur proximité de l'Equateur. L'une & l'autre durent quatre mois.

J'ai parlé aussi (1) des phénomenes généraux qui accompagnent & qui caractérisent ces deux saisons, principalement sur les côtes de Malabar & de Coromandel, où ils sont plus remarquables. Epargnons aux Lecteurs d'ennuyeuses répétitions; mais n'oublions rien d'essentiel dans une matiere si intéressante pour leur curiosité.

Observations sur ce sujet.

1°. La saison humide & la saison seche, sont l'hyver & l'été de l'Indostan. Elles régnent tour à tour entre les Tropiques, dans des parties opposées; de maniere que lorsqu'il fait un tems sec & serein au Nord de l'Equateur, le ciel est pluvieux & couvert de nuages du côté du midi. C'est ainsi qu'on a l'été dans le climat voisin de chaque pole, lorsqu'on a l'hiver dans l'autre. Cet hiver de l'Inde, dans les régions les plus septentrio-

(1) Tome IV, pag. 339 & suiv.

nales, eſt auſſi tempéré que nos plus beaux printems; & dans les régions méridionales, il eſt auſſi chaud que nos étés : ce qui peut faire juger des chaleurs qui ſe font ſentir dans la ſaiſon oppoſée.

2°. Dans le tems de la ſaiſon ſeche, le vent du Nord ſouffle quatre mois, preſque ſans interruption, dans le même point, & avec la même égalité. S'il ceſſe, ou s'il varie un jour, par haſard, il recommence bientôt, & reprend ſa premiere direction. Pendant les deux mois qui ſuivent, les autres vents regnent ſans aucune régle. Le vent du Midi ſuccéde, amene la ſaiſon pluvieuſe, & ſouffle pendant quatre mois. Après cela, il y a deux mois de tems incertain. Dans ces entre-deux de ſaiſons, la navigation eſt également dangereuſe & difficile, au lieu que pendant les ſaiſons fixes elle eſt agréable & ſans danger.

3°. Ces deux ſaiſons, quoiqu'aſſez régulieres dans leur cours, ne laiſſent pas d'être quelquefois dérangées par des cauſes accidentelles, qui retardent ou qui accélerent leur retour. On obſerve auſſi qu'elles n'a-

enent pas toujours le même dégré
e ſéchereſſe & d'humidité. Dans cer-
ines années les pluies ne ſont pas
ſez abondantes pour fertiliſer les
rres. Quelquefois elles ſont con-
nuelles & trop fortes. Le ſuccès de
récolte dépend ici, comme en
gypte, du dégré des inondations.

4°. On éprouve aſſez généra-
ıent que le fort des pluies eſt dans
:s pays ſitués ſous la ligne, ou qui
n ſont voiſins; qu'elles tombent
ıoins abondamment dans les parties
rientales des continens, que dans
:s parties occidentales; & dans les
ôtes droites, que dans les côtes ſi-
ueuſes; qu'il pleut moins le jour
ue la nuit, & moins ſur la mer que
ır la terre.

5°. Les chaleurs ſont plus fortes
lans le voiſinage des Tropiques, prin-
ipalement à trois ou quatre dégrés
le ces cercles, que dans les régions
ituées ſous la ligne. La raiſon de cet-
e ſingularité, c'eſt qu'autour des Tro-
›iques, le ſoleil, dans les grands
ours d'été, qui ſont de treize heures
& demie, eſt plus long-tems ſur l'ho-
:iſon que vers l'Equateur, où le jour
& la nuit ont la même longueur dans

toutes les saisons. Il doit donc échauffer davantage ces premieres contrées. Ajoutez que cet astre, dans le cours de Mai, de Juin & de Juillet, passe deux fois sur le Zénith des Tropiques, sans s'en éloigner de plus de deux ou trois dégrés; de maniere que les habitans les plus voisins de ces cercles l'ont sur leur tête pendant trois mois. Au contraire, lorsqu'il entre dans la ligne équinoctiale, aux mois de Mars & de Septembre, il décline aussi-tôt vers le Nord ou vers le Sud, & parcourt en moins de vingt jours trois dégrés d'un côté, & trois de l'autre. Dans le peu de séjour qu'il fait dans ces contrées, il ne peut les échauffer au même dégré que celles où il est presque vertical pendant plusieurs mois.

6°. Le tonnerre tombe rarement dans l'Inde; ce que quelques-uns attribuent à la subtilité de l'air qu'on y respire.

ARTICLE II.

ents, Marées, Courans, Fleuves de l'Inde.

ENTRE les vents qui soufflent dans les divers parages de l'In-, & dont la connoissance est si uti- à la navigation, ceux qu'on nom- ie *Alisés* tiennent un rang considé- ible. Ce sont des vents réglés, ordi- airement très-doux, qui partent de ertains endroits fixes de l'horison, articulierement entre trente degrés e latitude du Nord, & trente de- rés de latitude du Sud. On en dis- ngue plusieurs, dont la direction est ifférente. Les uns viennent de l'Est, s autres de l'Oueſt, du Sud, du Nord, ou des points intermédiaires. y en a de fixes, qui soufflent tou- e l'année d'un même endroit: d'au- es, moins constans, soufflent six ois d'un côté, changent ensuite de umbs, & reprennent après cela eur premiere route. On en voit qui ans le cours de l'année se succédent our-à-tour, chacun dans la saison qui ui est propre.

Vents Alisés.

Alisés de mer. Les véritables Alisés de mer sont des vents fixes, qu'on rencontre à certaines hauteurs, soit du côté du Sud, soit du côté du Nord. Ils ne soufflent régulierement que dans les grandes mers, & ordinairement à une assez grande distance des côtes, parce qu'ils reçoivent sur les mers trop étroites, & dans le voisinage des continens, une infinité de variations, occasionnées par les exhalaisons de la terre, par la situation des côtes, & par d'autres causes particulieres. En partant de l'Europe pour les Indes orientales ou occidentales, on trouve presque toujours ces vents réglés entre 28 & 30 degrés de latitude, & quelquefois à 32 & à 35. Ils viennent de l'Est; & quand ils régnent seuls, le tems est toujours beau. Leur souffle est doux & modéré jusqu'au Tropique, où leur force augmente, principalement depuis 23 jusqu'à 14 & 12 dégrés. Ils s'affoiblissent ensuite, & leur direction est fort incertaine à deux ou trois dégrés de la ligne. On rencontre alors des calmes fréquens, & quelquefois de dangereux tourbillons nommés *Tornados*, qui s'élevent contre le vent réglé.

Les Aliſés des côtes ſont fixes ou hangeans. Les Aliſés fixes ſoufflent onſtamment & ſans intermiſſion d'un ême point du compas. On en trou- e ſur la plupart des côtes de l'Afri- ue méridionale, & ſur celle de la uinée, du Méxique & du Pérou. Ils ont à peu près les mêmes dans les êmes paralleles, ce qui ſemble in- iquer qu'ils ont une cauſe générale. n les connoît peu ſur les rivages de Inde. Les Aliſés changeans varient luſieurs fois dans le cours de l'an- ée, ſuivant les ſaiſons; mais ils ſont éguliers dans leurs changemens. Pour e parler ici que de ceux qui régnent ir les côtes de l'Inde, on obſerve u'ils ſoufflent du Sud & du Sud- ueſt avec violence, depuis le mois e Juin juſqu'au mois d'Octobre. ans le cours d'Octobre ils tournent l'Oueſt & au Nord, & ſe fixent près cela au Nord-Eſt, juſqu'au mois 'Avril. Alors ils ſont à l'Eſt pendant eux mois: ils reviennent enſuite au ud; & c'eſt ainſi que dans le cours e l'année ils font le tour du com- as. Ces révolutions, que les Ma- ins appellent Mouſſons, ſe font ſen- ir dans toutes les régions que bai-

Aliſés des côtes.

gne la mer rouge, ſur le Golphe Perſique, ſur les côtes de Malabar & de Coromandel, le long du Golphe de Bengale, autour du détroit de Malacca, au Japon même, & dans toutes les Iſles méridionales de l'Inde. C'eſt à la faveur de ces Aliſés variables, qu'on voyage avec tant de facilité d'un port de l'Inde à l'autre. Sans leur ſecours, il ſeroit preſque impoſſible de pratiquer ces mers.

Briſes ou vents frais.

Les vents qu'on appelle *Briſes*, ſont des vents réglés qui ſoufflent autour des côtes. Les uns viennent de la mer, & les autres de la terre. Les Briſes de mer ont cela de particulier, qu'elles ne ſoufflent que le jour, & ceſſent pendant la nuit. Ces vents ſe levent ordinairement vers neuf heures du matin. Ils s'approchent des côtes avec douceur, en friſant légerement la ſuperficie de l'eau, qu'ils font paroître un peu noirâtre. Une demi-heure après qu'ils ont atteint la terre, ils deviennent plus frais, & leur force augmente par dégrès juſqu'à midi. A trois heures ils s'affoibliſſent ſenſiblement, & à cinq ils ont coutume

Briſes de mer.

le ceſſer tout-à-fait. Ils ſe font ſen-
ir avec régularité ſur les côtes de
'Océan, dans les deux Indes, &
lans une partie de l'Afrique. S'ils
nanquent quelquefois, c'eſt ſeule-
nent dans la ſaiſon humide, pendant
aquelle ils ſont moins néceſſaires
ue dans la ſaiſon ſéche, dont ils tem-
erent les ardeurs. On obſerve que
ers les caps & les pointes de terre,
ls ſoufflent avec plus de violence, ils
ommencent plutôt & ceſſent plus
ard. Au contraire, ils ont moins de
orce & de durée dans les bayes &
lans les anſes. Leur empire, ſuivant
'expreſſion de Dampier, ne s'étend
u'à trois ou quatre lieues: au-de-
à, on ne trouve que le vrai vent de
ner.

Les Briſes de terre ont un mou- Briſes de terre.
ement contraire à celui des Briſes
le mer, & ſoufflent directement de
ous les points de la côte, quelle que
oit la ſituation. Elles ſe levent le
oir, regnent pendant toute la nuit,
& font place le matin aux vents de
ner. Le tems de leur lever & de
eur durée n'eſt pas régulier: il dé-
end de la ſaiſon, de la diſpoſition
le l'air, & de quelques autres cau-

ſes accidentelles. Ces vents ſoufflent quelquefois dans un eſpace aſſez étendu ; mais ils ont plus ou moins de force, ſuivant la ſituation des côtes. On les ſent rarement ſur les caps. Ils régnent communément dans les golphes, dans les grandes bayes, dans les lacs de quelqu'étendue, & dans les détroits. Leur régularité eſt moins conſtante dans la ſaiſon humide, que dans la ſaiſon ſeche.

En général, les Briſes de terre ſont moins fortes que celles de mer ; mais elles ſont beaucoup plus froides, parce qu'elles ſe font ſentir la nuit. Les unes & les autres ne ſont pas moins réglées dans les grandes Iſles, que dans le continent ; mais quelquefois elles y ſoufflent de biais. Dans les latitudes où ces vents ſe trouvent, ils ſont d'une grande utilité pour naviger autour des côtes. On a l'avantage de partir avec un vent, & de retourner avec l'autre. Leur fraîcheur eſt d'ailleurs d'un grand ſecours contre les chaleurs brûlantes de ces climats. Dans l'intervalle des deux Briſes, l'air eſt ordinairement calme, & c'eſt alors le fort de la chaleur. On ne reſpire que

orſqu'elles commencent à ſouffler. Dans certains quartiers, la Briſe de erre ne ſe leve qu'à minuit, ou mêne plus tard. Juſqu'à ſon arrivée, es nuits ſont exceſſivement chaules; mais il eſt très-dangereux de es paſſer à l'air; & quand la Briſe urprend un homme endormi, elle lui glace les ſens, & lui cauſe quelquefois la mort.

Vent nommé *Terrenos*, ou vent de terre.

Il regne ſur la côte de Coromandel, dans le tems de la ſaiſon pluieuſe, un vent très-chaud, que les 'ortugais ont nommé *Terrenos*, ou ent de terre. Son ſouffle eſt ſi brûant, que les étrangers, pour ſe gaantir de ſes impreſſions funeſtes, ſe iennent dans leurs maiſons, dont 's ferment les portes & les fenêtres. .eur ſanté en eſt ſenſiblement altéée. Heureuſement qu'il ne ſe fait entir que pendant trois ou quatre ours, ou, au plus, pendant huit ou ix. Les naturels du pays n'en ſont oint incommodés. Le même vent e rencontre, dans la même ſaiſon, ur les côtes du Golphe Perſique, ù il eſt encore plus chaud. Les Marhands étrangers ſe retirent alors lans l'intérieur des terres; & ceux

que leurs affaires retiennent dans les places maritimes, passent la plus grande partie du jour dans le bain. Les Terrenos se font aussi sentir sur la côte de Malabar, mais dans une saison directement opposée.

Vent nommé *Harmatan.*

Hist. des Voyages, Tome XI.

Le vent qu'on nomme *Harmatan*, produit en d'autres pays un effet tout contraire. L'Historien des Voyages nous apprend que c'est un vent particulier à la côte de Guinée. Il commence à souffler, dit-il, [entre la fin de Décembre & le commencement de Février, sans que jamais il arrive ni plutôt ni plus tard. Il continue deux ou trois jours, & rarement il en dure cinq. Il est si froid & si perçant, qu'il ouvre les jointures du plancher des maisons, les ponts des navires & leurs bordages, jusqu'à pouvoir y passer la main. Ces ouvertures se soutiennent aussi long-tems qu'il est dans sa force; ensuite tout se rejoint comme auparavant. Pendant le cours d'un vent si pernicieux, continue l'Auteur, les habitans du pays, comme les étrangers, sont obligés de tenir leurs maisons bien fermées, & de n'en pas sortir. Ils ont le même soin pour leurs bestiaux, qui ne sont

pas moins en danger. Quelques voyageurs ont vérifié par l'expérience que des chévres, expoſées à l'âpreté du Harmatan, meurent dans l'eſpace de quatre ou cinq heures. Les hommes qui n'ont pas les commodités néceſſaires, ou qui ne ſe frottent pas le corps de quelqu'huile douce, perdent la liberté de reſpirer, & ſont preſque ſuffoqués par la force ou la malignité de l'air. Ce vent ſouffle entre l'Eſt & le Nord-Eſt, & n'approche pas plus du Nord. Il eſt toujours frais, d'une force égale, accompagné de nuages, mais ſans éclairs, ſans tonnerre & ſans pluie. Auſſi-tôt qu'il expire, le vent Aliſé, dont il a interrompu la courſe, recommence à ſouffler, & le tems redevient clair & ſerein.]

Le *Typhon* eſt un vent orageux, qui ſe fait ſentir dans la ſaiſon humide, aux approches de la nouvelle ou de la pleine lune, & ſeulement au Nord de la ligne. Il déſole principalement les mers de la Chine. Voici ſes ſymptômes & ſes caracteres particuliers. Dans un tems calme & ſerein, on voit ſe former au Nord-Eſt une groſſe nuée, fort noire près de Le Typhon.

l'horiſon, rougeâtre vers le milieu; lumineuſe dans ſa partie ſupérieure, pâle & blanchâtre vers ſes extrémités. Elle ſe montre quelquefois pendant douze heures, avant le commencement de la tempête. Elle s'ouvre enſuite avec fracas, & il en ſort un vent impétueux, accompagné d'éclairs, de tonnerres & d'un torrent de pluies: il ſouffle environ douze heures au Nord-Eſt, avec la derniere violence. Lorſqu'il commence à tomber, la pluie ceſſe auſſi, & l'orage ſe calme pour une heure ou deux; mais bien-tôt après on voit venir du Sud-Oueſt un autre tourbillon, qui ſouffle auſſi long-tems & avec la même fureur que le premier.

Le Tornados. Ce que les Portugais appellent *Tornados*, eſt une autre eſpece de tourbillons qui ſe trouvent aux environs de la ligne, à une légere diſtance des côtes. Ce ſont plutôt des vents de terre que de mer. Ils ſortent impétueuſement d'un petit nuage, avec des pluies abondantes, qui durent quelquefois deux ou trois jours, & qui ſont accompagnées d'éclairs & de tonnerres. Le nuage s'arrête ordinairement ſur la côte, ou ſe diſſipe

n peu de tems lorſqu'il avance ſur la ner. Ainſi ces Tornados ne ſont re-loutables que dans le voiſinage des erres. Lorſque les Matelots les aperçoivent de loin ſur la côte, ils dient dans leur langage, que la terre *es mangera*. Ils ſont plus effrayés lorſque l'orage les ſurprend la nuit. Outre que la pluie les pénétre en un noment, ils ſont obligés de lutter ontre la tempête pendant pluſieurs eures. Le jour, c'eſt un travail d'une eure ou deux.

Marées & courans de l'Inde.

Les marées des Indes orientales ont en général moins fortes & moins réglées, que celles des côtes d'Europe. Dans le détroit de Malacca le ux & le reflux, dans leur plus grande force, ne ſont que de ſix pieds. .eur hauteur eſt encore moindre ſur es côtes de Coromandel & de Malabar. Vers les embouchures du Gange, l'eau monte quelquefois à dix ieds. Les marées ont cela de commun avec les Briſes de terre & de ner, qu'elles ne ſe font ſentir que ort près du rivage. Il n'en eſt pas e même des courans: ils ne ſont uère ſenſibles qu'à une diſtance raonnable des côtes. Plus près, ils ſe-

confondent avec les marées. Ils ceſſent communément, ou du moins ils deviennent imperceptibles, à cinquante lieues de la terre. Cependant on en rencontre quelques-uns à une diſtance beaucoup plus grande. Leur route eſt irréguliere. Il y en a qui changent d'un jour à l'autre de direction. D'autres courent ſix mois d'un côté & ſix mois de l'autre. Quelques-uns ſe heurtent, & parcourent le même eſpace dans une direction oppoſée. Il y en a de ſi rapides, qu'ils réſiſtent au cours des vagues & à l'impulſion des vents. Cependant on remarque aſſez généralement, ſur-tout en approchant des terres, que par-tout où des vents réglés dominent, le courant ſuit leur direction.

Fleuves. Paſſons à la deſcription des fleuves de l'Indoſtan. Les plus célébres Le Gange. ſont le Gange & l'Indus. La ſource du Gange eſt peu connue. L'Empereur Ekbar fit de vains efforts pour la découvrir. Quelques Bramines, qu'il employa à cette recherche, apperçurent, dans la partie la plus ſeptentrionale de l'Indoſtan, une grande montagne, qui avoit la for-

ie d'une tête de bœuf. Comme ils irent ſortir de ſon ſein une grande bondance d'eau, ils ſe perſuaderent ue c'étoit la ſource qu'ils cher-hoient; & contens de cette déco-erte, ils ſe hâterent d'en porter à Empereur l'heureuſe nouvelle. La ioſe fut inſcrite ſur les Regiſtres pu-lics: mais on a vérifié depuis que e torrent, qui ſort de cette mon-agne, n'eſt qu'une des cataractes u Gange, & que ce fleuve prend ı ſource beaucoup plus haut, dans ı partie méridionale de la Tartarie.)n ne nous apprend rien de plus articulier ſur ſon origine. Il coule u Nord-Oueſt au Nord-Eſt, & ſe écharge, par pluſieurs embouchu-es, dans le Golphe de Bengale, vers e vingt-deuxieme dégré de latitude ęptentrionale, après avoir parcouru ne portion de la Tartarie, & toute a partie orientale de l'Indoſtan Mo-ol. Quelques cartes Angloiſes lui lonnent juſqu'à douze embouchu-es. Ce que les Européens appellent e fleuve *Oegli*, dans la province de Bengale, n'eſt qu'un des bras du Gan-ge. C'eſt par-là qu'on entre ordinai-:ement dans ce grand fleuve. Dans

Salmon, *ubi ſuprà.* Otter, Mandeſlo, dans l'Hiſtoire des Voyages, Tome X.

la ſaiſon ſéche, principalement au mois d'Avril, il eſt très-bas, & même preſqu'à ſec, en pluſieurs endroits. Au mois de Septembre, dans le fort de l'inondation, il a pluſieurs lieues de largeur vers ſes embouchures. Lorſqu'il abandonne les terres, pour rentrer dans ſes anciennes limites, il y laiſſe un limon épais, qui les fertiliſe. Son eau eſt très-pure & très-ſalutaire.

L'Indus. L'Indus, que les Orientaux appellent *Sind*, coule auſſi du Nord au Sud, & traverſe toute la partie occidentale de l'Indoſtan Mogol, juſqu'à la frontiere de Guzarate, où il ſe perd dans le Golphe auquel il donne ſon nom, environ à 24 degrés de latitude du Nord. On ne s'accorde point ſur ſa ſource : les uns la placent dans la montagne de Nagrakut, qui ſépare l'Indoſtan du petit Tibet : d'autres le font deſcendre des montagnes de Kachemire, qui ſont au Nord de Nagrakut. Dans un cours d'environ quatre cens lieues, il reçoit une vingtaine de rivieres, dont les principales ſont *Rigab*, *Ratab*, *Ravi*, *Viah*, & *Oſvid*. On lui donne deux embouchu-

s, qui ſont ſi remplies de ſable, ı'elles ne peuvent recevoir de ·ands vaiſſeaux. Le Gange & l'In- ıs embraſſent dans leurs cours preſ- ıe tout l'Indoſtan Mogol, & lui ſer- :nt de limites naturelles à l'Eſt & à)ueſt.

Le *Jemma*, ou *Gemené*, baigne s deux plus belles villes de l'In-)ſtan, Dehli & Agra. Il prend ſa ırce dans la partie ſeptentrionale la province de Dehli, coule au idi & enſuite à l'Eſt, & ſe perd ns le Gange environ à 23 degrés latitude. Le Jemma.

Le *Tapté*, ou *Tapti*, tire ſon ori- ıe de la province de Candish, ns le voiſinage de Brampour, & précipite dans le Golphe de Cam- ye, aux environs de Surate, après oir couru aſſez long-tems vers)ueſt. Le Tapté.

Le *Paddar* naît dans la province de ndo, à peu de diſtance d'Aſmir, ıle du Nord au Sud-Oueſt, & ſe rd dans le Golphe de l'Inde. Le Paddar.

Tous les fleuves dont on vient de rler, arroſent l'Indoſtan Mogol. La :ſqu'Iſle en offre deux conſidéra- :s, le *Ganga* & le *Criſtena*. L'un Le Ganga & le Criſtena.

& l'autre deſcendent du Viſapour. Le Ganga coule du Midi au Nord, & ſe replie enſuite vers l'Eſt, pour traverſer la province d'Orixa, où il ſe jette dans le Golphe de Bengale. Le Criſtena court du Nord au Midi, juſqu'aux environs de Golkonde, où il prend ſa direction du côté de l'Eſt. Il ſe perd auſſi dans le Golphe de Bengale, au-deſſous de Maſulipatan, environ à 16 dégrés de latitude. La plupart des autres rivieres de la preſqu'Iſle n'ont rien de remarquable, & ne ſont proprement que des torrens, qui s'enflent extraordinairement pendant la ſaiſon pluvieuſe, & qui ſont à ſec dans la belle ſaiſon.

ARTICLE III.

Terroir, Agriculture, Plantes & Fruits de l'Indoſtan.

Fertilité de l'Indoſtan Mogol.

LES Pays ſoumis à la domination du Grand Mogol, ſont, ſans contredit, la plus riche & la plus fertile portion de l'Indoſtan. La terre, toujours couverte de verdure, y produit, dans tous les tems de l'année, une grande abondance de grains

& de fruits. Le terroir de la preſqu'Iſle eſt en général moins bon. Située dans la Zone torride, & deſſéchée par les chaleurs brûlantes de l'été, les campagnes y ſont pluſieurs mois ſans verdure, à l'exception des arbres, qui conſervent toujours leur fraîcheur. Mais lorſque les pluies commencent à tomber, la terre ſe couvre d'herbages, & produit avec rapidité toutes ſortes de légumes & de grains.

Tems de la culture & de la récolte.

On laboure & on ſeme dans la ſaiſon ſéche. La terre, quoique très-aride, eſt légere & molle, & très-facile à remuer. Le limon que les inondations des rivieres y laiſſent, ſuffit pour l'engraiſſer, & les laboureurs ſont diſpenſés de la fumer. On ſeme au mois de Mai & de Juin, & la récolte ſe fait en Novembre ou en Décembre.

Grains.

Le riz, le froment & l'orge, croiſſent abondamment dans toutes les provinces de l'Indoſtan Mogol. On y recueille auſſi beaucoup de pois & de féves, d'une eſpece plus petite que les nôtres. Les pois, qu'on appele *Donna*, ſervent à nourrir les chevaux. On les fait bouillir dans

l'eau, on y mêle du ſucre & de la farine d'orge, & l'on en fait une eſpece de tourteau ou de pain groſſier, dont ces animaux ſont très-friands. Salmon remarque, à ce ſujet, que vers le milieu du dernier ſiecle, la coutume s'introduiſit en Angleterre de nourrir les chevaux avec du pain de ſeigle & de froment ; ce qui fit tellement renchérir les grains, que le Roi fut obligé de publier un Edit pour l'abolition de cet abus. Dans la preſqu'Iſle on ne cultive guere d'autre grain que le riz.

Fleurs. Les fleurs croiſſent ici ſans effort, dans toutes les ſaiſons. Leur éclat eſt très-vif, mais elles manquent en général de parfum, & leurs eſpeces ſont bien moins variées que les nôtres. La roſe & le jaſmin ſont preſque les ſeules fleurs odoriférantes. Les Indiens en tirent une huile, dont ils ſe parfument. Leurs jardins ſont agréables, bien plantés, diſtribués en compartimens & en allées, ornés de boſquets, de fontaines & de grottes.

La nature, plus féconde ici qu'en aucune autre partie de l'Univers, produit une telle variété d'arbres, d'arbuſtes,

d'arbuſtes & de plantes de toute eſpece, que la ſeule contrée de Malabar a fourni la matiere d'un Recueil Botanique très-étendu (1). Je ne puis me diſpenſer d'en faire connoître quelques-unes.

L'*Aavora*.

C'eſt le nom d'un arbre & de ſes fruits, qui ſont de la groſſeur d'un œuf de poule, & qui croiſſent enſemble dans une grande gouſſe. La chair renferme un noyau très-dur, de la groſſeur d'un noyau de pêche, & percé de pluſieurs trous. Il contient une belle amande, dont la qualité eſt aſtringente.

Arbres Plantes & Hiſt. du Voy. to. XI. pag. 635 & ſuiv.

Le *Camchain* & le *Camkit*.

Ce ſont deux eſpeces d'oranges, dont les Orientaux font beaucoup de cas, ſur-tout dans la Cochinchine & le Tonquin, où elles ſont plus excellentes qu'ailleurs. Le Camchain a la couleur jaunâtre, la peau épaiſſe & rude, la chair auſſi jaune que de

(1) Publié ſous le titre d'*Hortus Malabaricus*. L'Hiſtorien des Voyages en a extrait un des plus curieux articles de ſon onzieme Tome. C'eſt de cette derniere ſource que j'ai tiré les principaux détails de la deſcription ſuivante.

l'ambre, l'odeur délicieuſe, & le goût exquis. Ce fruit eſt ſi ſain, qu'on le permet aux malades. Le Camkit eſt plus petit de la moitié que le Camchain. Sa couleur eſt d'un rouge foncé. Sa peau eſt douce & fine, ſon goût excellent, mais ſon uſage très-mal ſain pour les perſonnes qui ont l'eſtomach foible. La ſaiſon de ces deux fruits eſt depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Février.

L'*Agoucla*, ou *Bois d'Aigle*, le *Calamba*, l'*Aloës*, le *Sandal*.

Je range ces arbres dans une ſeule claſſe, parce que leur eſpece eſt analogue. L'Agoucla, que les Portugais nomment *Aquila*, ou bois d'aigle, eſt la production d'un grand arbre, qui reſſemble, à pluſieurs égards, à l'olivier. Son bois eſt compacte, réſineux & peſant. Sa couleur eſt tantôt griſe, tantôt brune, & quelquefois noirâtre. Il exhale une odeur très-douce, lorſqu'on en jette quelques parcelles dans le feu. C'eſt un parfum que les perſonnes riches ont coutume de reſpirer, & l'on aſſure

ue cette fumigation eſt auſſi ſalu-aire qu'agréable. Elle excite la ueur : elle ranime les eſprits. L'A-goucla le plus eſtimé vient de la Co-chinchine.

Le Calamba eſt un autre bois eſti-mé par ſon parfum, & dont on fait de beaux ouvrages de marqueterie. Sa couleur eſt verdâtre. Il ſe brûle com-me l'Agoucla, & les Grands font beaucoup d'uſage de ce parfum.

L'Aloës a les feuilles épaiſſes, can-nelées obliquement, convexes dans leur partie inférieure, & bordées de pointes émouſſées. Cette plante n'a qu'une racine, droite comme un pieu. Son odeur eſt très-forte, & rien ne ſurpaſſe ſon amertume. Elle croît abondamment dans toute l'In-de. On vante ſes uſages dans la Mé-décine.

Le Sandal eſt un arbre de la gran-deur du noyer. Il porte un fruit de la forme des ceriſes, d'abord verd, enſuite noir, d'un goût inſipide. Son bois eſt très-eſtimé. Il y en a de rou-ge, de jaune & de blanc. Les deux dernieres eſpeces ſont les plus re-cherchées. On broye ou l'on pile ce bois dans un mortier rempli d'eau,

& l'on en tire une liqueur épaiſſe dont on ſe frotte le corps. On le brûle auſſi en petits morceaux dans les appartemens, où il répand une odeur douce & ſalutaire. Le Sandal rouge a l'odeur moins agréable, & ne s'employe communément que dans les uſages de la Médecine.

L'*Arbre du Savon.*

L'Arbre du Savon, ainſi nommé parce qu'il produit une eſpece de ſavon naturel, eſt un grand arbre, du petit nombre de ceux qui ſe dépouillent ici de leurs feuilles. Il porte des fruits formés en petites boules, dont l'écorce eſt jaunâtre dans leur maturité. Si on les frotte entre les mains, ils produiſent une écume épaiſſe, & un ſavon très-blanc, qui eſt ici d'un grand uſage pour laver les ſoies.

Le *Tenga*, ou *Cocotier.*

Cet arbre tient le premier rang dans l'Inde, par ſon utilité. Il eſt d'une groſſeur médiocre, mais égale dans toute la longueur du tronc,

qui eſt fort droit, & qui s'éleve ordinairement à la hauteur de trente à quarante pieds. Sa tête ſe couronne de dix ou douze feuilles, larges d'un pied & demi, & longues de huit ou dix. Il n'a point d'autres branches. Ses racines ſont nombreuſes, mais menues & peu profondes. Son ſommet pouſſe, entre les feuilles, pluſieurs bourgeons, à peu près de la groſſeur du bras, de chacun deſquels pend une ſorte de grappe, compoſée de dix, douze ou quinze cocos. La premiere enveloppe de ces fruits eſt fort polie, fort tendre, & d'un beau verd; mais elle jaunit, & ſe raffermit un peu en vieilliſſant. La ſeconde enveloppe, eſt une coquille dure, compacte, de l'épaiſſeur d'un pouce: on en fait de petits vaſes, des poires à poudre, & d'autres menus ouvrages. Elle renferme une liqueur claire, agréable & rafraîchiſſante. On en trouve quelquefois une chopine dans un ſeul coco. A meſure que le fruit mûrit, une portion de cette eau ſe change en une ſubſtance blanche & molle, qui a le goût de la crême. Lorſqu'il eſt parfaitement mûr, il n'y reſte

que très-peu d'eau, & la liqueur venant enfin à se dessécher, il s'en forme une espece d'amande, ou plutôt de grosses noix, aussi fermes que la chair des noisettes, dont elle a le goût & la blancheur. En la pressant dans un moulin, on en tire une huile qui, lorsqu'elle est récente, égale en bonté celle des amandes douces, & qui, en vieillissant, contracte l'amertume & l'odeur forte de l'huile de noix. C'est la seule huile dont l'usage soit connu aux Indes. Le marc qui reste dans le pressoir, sert à nourrir les bestiaux & la volaille, & même quantité de pauvres gens, dans les années stériles.

Le Cocotier produit trois fois l'année de nouveaux bourgeons & de nouveaux fruits. La grosseur des cocos, en y comprenant les deux enveloppes, est à peu près celle de la tête humaine. Comme le moindre vent peut les détacher de leur tige, & qu'ils tombent quelquefois d'eux-mêmes dans leur maturité, il seroit très-dangereux de s'asseoir sous ces arbres, qui n'offrent d'ailleurs qu'un foible abri contre les ardeurs du soleil.

En coupant la pointe des bourgeons, on en fait diſtiller une liqueur blanche, qu'on recueille dans un vaſe attaché à leur extrémité. On l'appelle *Tari*. C'eſt une liqueur aſſez agréable, qui tire ſur le goût de nos vins doux, & qui eſt capable d'enivrer. Il faut la recueillir avant le lever du ſoleil, & la boire dans ſa fraîcheur; car elle s'aigrit d'un jour à l'autre, & elle forme alors une eſpece de vinaigre appellé *Sori*. En la diſtillant dans ſa plus grande force, & en la faiſant paſſer trois fois par l'alembic, on en tire une eau-de-vie très-ſpiritueuſe. Si on la fait bouillir avec un peu de chaux vive, on en fait une eſpece de ſucre fort blanc, mais qui n'a jamais la délicateſſe de celui des cannes. Les Indiens l'appellent *Jagara*, & s'en ſervent pour faire leurs confitures. Les arbres, dont on exprime cette liqueur, ne portent aucun fruit, parce qu'elle eſt le ſuc dont les noix ſe forment & ſe nourriſſent.

Dellon regarde, avec juſtice, le Cocotier, comme la plus utile & la plus merveilleuſe de toutes les productions de la nature. On peut, dit-

il, trouver dans ce ſeul arbre, ſans autre ſecours, de quoi conſtruire, équiper de tous ſes agrès, & charger un navire; de quoi bâtir & meubler une maiſon, & de quoi nourrir & vêtir ceux qui l'habitent. En effet, ſon bois eſt propre à toutes ſortes de conſtructions. Ses feuilles, larges & épaiſſes, ſervent à couvrir les maiſons, & réſiſtent pendant pluſieurs années aux injures de l'air. De leurs filamens les plus déliés, on fait de très-belles nattes, qui ſe tranſportent dans toute l'Aſie; & le cœur des feuilles, qui eſt auſſi gros que la jambe, ſert à brûler. La premiere écorce des cocos, lorſqu'elle eſt encore tendre, produit d'autres filamens, dont on peut fabriquer pluſieurs genres d'étoffes, toutes ſortes de cordes, & même des cables pour les plus grands navires. Pour raſſembler ici toutes les propriétés de cet arbre, obſervons, avec Dellon, qu'il fournit à l'Inde un fruit délicieux; une liqueur qui ſupplée au vin, & qui eſt très-ſaine; un aliment qui engraiſſe les beſtiaux, & qui nourrit les pauvres dans les tems de ſtérilité; toute l'huile dont on

aſſaiſonne les viandes, & qui ſe brûle dans les lampes; pluſieurs genres d'eaux-de-vie & de liqueurs fortes; du vinaigre, du miel, du ſucre, du papier, du charbon pour les forges, des matieres propres à filer, des bois pour toutes ſortes de conſtructions, des vaſes, des meubles & des uſtenſiles de toute eſpece. Ainſi les plantations de cocotiers ſont un des meilleurs revenus qu'on puiſſe avoir dans l'Inde. On n'en trouve nulle part de plus beaux, ni en plus grand nombre, que ſur la côte de Malabar.

L'*Anananſeira*, ou *Ananas*; l'*Angolam*.

La premiere de ces plantes eſt une des plus agréables productions de l'Inde. Elle croît auſſi dans pluſieurs contrées de l'Afrique & de l'Amérique, & quelques curieux la cultivent en Europe avec ſuccès. Son fruit a une forme pyramidale, & des feuilles pointues, qui lui donnent quelque reſſemblance avec l'artichaut. Sa meſure commune eſt une palme de long, & une demi-palme

de diametre. Sa chair, qui a l'odeur du muſc, eſt ferme, nuancée de jaune & de blanc, d'un goût acide, mais agréable, ſur-tout lorſqu'on y mêle un peu de ſucre. Les Indiens ſont paſſionnés pour ce fruit. Son acidité eſt telle, qu'un couteau qu'on y laiſſeroit l'eſpace d'un jour, en perdroit tout-à-fait ſa trempe. Il eſt d'ailleurs fort ſain. La plante qui le produit n'eſt qu'une ſorte de buiſſon.

L'Angolam eſt un arbre de la premiere grandeur, qui croît ſur les montagnes & parmi les rochers. On aſſure que ſa hauteur ordinaire eſt d'environ cent pieds, & qu'il en a douze de circonférence. Il produit des fruits ſemblables à ceux du cerifier, mais qui ſe conſervent beaucoup plus longtems. Les Indiens du Malabar le regardent comme le ſymbole de la royauté, parce que ſes fleurs s'arrangent autour de ſes branches en forme de diadême. Sa racine tue les vers qui s'engendrent dans le corps, & paſſe pour un excellent ſpécifique contre les humeurs flegmatiques & bilieuſes, contre l'hydropiſie, contre la morſure des inſectes venimeux.

L'*Areka* & le *Bétel*.

J'ai parlé tant de fois de ces deux plantes, qu'il me reſte peu de choſe à en dire. L'Areka eſt un fruit de la forme & de la groſſeur d'une petite noix, couvert d'une peau verte, ſans autre enveloppe, c'eſt-à-dire, ſans bois. L'arbre qui le produit a la tige fort droite & fort élevée, mais ſi menue, que ſon bois n'eſt propre qu'à faire des mâts & des vergues pour des bâtimens d'un port médiocre. Ce fruit, lorſqu'il eſt récent, contient une matiere blanche & viſqueuſe, dont la vapeur eſt ſi forte, qu'elle enivre ceux qui n'y ſont pas accoutumés : mais cette ivreſſe dure peu. Dans la ſuite l'Areka perd cette mucoſité, & n'enivre plus. Le Bétel eſt la feuille d'un arbriſſeau rampant comme le lierre. Son goût eſt aromatique. Elle eſt naturellement verte ; mais on a trouvé le ſecret de la blanchir, lorſqu'elle eſt détachée de l'arbre, en l'arroſant de beaucoup d'eau ; ce qui lui donne un goût plus agréable & plus fin. Le Bétel & l'Areka ſe mâchent enſemble, en

y mêlant une petite portion de chaux éteinte. Ce mélange, qu'on appelle ſimplement Bétel, rougit la ſalive, la langue & les lévres, noircit l'émail des dents, laiſſe dans la bouche une odeur agréable, purge les flegmes, & fortifie l'eſtomac. Chez les perſonnes de qualité, on ne préſente jamais que des feuilles de Bétel parfaitement blanches, & l'on ajoute aux autres drogues un peu de cardamome ou d'ambre gris.

L'*Ateira.*

Cet arbre eſt de la grandeur du pommier. Ses feuilles ſont petites. Son fruit, que les Portugais ont nommé *pomme de canelle*, peut-être parce qu'ils lui ont trouvé l'odeur de ce bois, reſſemble à la pomme de pin. Il a la peau verte, la chair blanche, mêlée de pépins noirs, & d'une ſubſtance ſi molle, qu'on la mange avec la cuilliere. Sa véritable odeur eſt celle de l'ambre & de l'eau roſe mêlés enſemble. Il eſt dans ſa maturité aux mois de Novembre & de Décembre.

Le *Bambou*, ou *Mambou.*

Nous ne parlons ici de cet arbre, que pour obſerver que, ſur les côtes de Malabar & de Coromandel, on trouve dans ſes jointures une matiere blanche & coagulée, que les Indiens nomment *Sucar Mambou*, c'eſt-à-dire, Sucre de Mambou. Les Perſans & les Arabes lui donnent le nom de *Tabaxir*, qui ſignifie jus blanc. Ses vertus médicinales ſont ſi eſtimées, qu'on le vend ordinairement au poids de l'argent. Dans la plupart des autres contrées de l'Inde, les Bambous n'ont point cette ſubſtance.

L'*Arbre ſenſible.*

Il doit ce nom à une propriété très-remarquable. Dès qu'on le touche, ſon fruit s'enfle & s'agite. Schouten raconte qu'étant un jour aſſis ſous un de ces arbres, avec quelques autres Européens, ils eurent à peine touché à ſon fruit, qu'il commença à s'enfler & à s'ébranler ſenſiblement, & à faire pluſieurs ſauts.

L'*Arbre de Benjoin.*

Le Benjoin eſt une gomme d'une très-agréable odeur, qui découle naturellement d'un grand arbre touffu, dont les feuilles reſſemblent à celles du limonier. C'eſt une ſorte d'encens, que les Arabes nomment *Lou*, & qui eſt une des plus précieuſes marchandiſes de l'Orient, ſoit à cauſe de l'excellence de ſon parfum, ſoit pour ſes uſages dans la Médecine. Quoique cette gomme coule naturellement de l'arbre, on ne laiſſe pas d'y faire des inciſions, pour en tirer une plus grande abondance. Les plus jeunes arbres produiſent le meilleur Benjoin, qui eſt noirâtre. Les vieux ne produiſent que le blanc, qui eſt bien moins eſtimé.

Le *Camphrier.*

C'eſt un arbre aſſez commun dans l'Indoſtan. Ses feuilles reſſemblent à celles du laurier. Ses fruits ſont des baies, compoſées, comme le fruit de chêne, d'un calice, & d'un petit gland qui renferme une ſemence hui-

leuſe de la groſſeur d'un grain de poivre. Leur couleur eſt d'un pourpre foncé. En faiſant bouillir le bois, les feuilles, les fruits & les racines de cet arbre, on en tire une eſpece de camphre artificiel, dont les Indiens font beaucoup de cas, mais qui n'a rien de comparable à celui de Borneo.

Le *Dutroa*, le *Talaſſa*, le *Cumuc*.

Le Dutroa eſt une plante qui croît en arbuſtes dans les lieux incultes. Ses feuilles ſont pointues, dentelées & blanches. Lorſqu'elles tombent, elles font place à une touffe ronde, qui naît au ſommet de l'arbre, & qui porte une graine. On aſſure que cette ſemence, mêlée dans de l'eau, dans du vin, ou dans les alimens ſolides, & priſe dans une certaine quantité, cauſe un vertige ſubit, qui ſe déclare par des ris immodérés, ou par des cris affreux, & qui conduit en peu de tems au tombeau. Si l'on en prend moins, on tombe dans une ſtupidité abſolue, ou dans un profond ſommeil. Cet état dure douze ou quinze heures. On ajoute que

les femmes libertines ont recours à ce dangereux artifice, pour endormir leur maris ou leurs gardiens.

Le Talaſſa ne produit ni fleurs ni fruits; mais ſes feuilles confites dans le vinaigre, ſervent d'aſſaiſonnement pour les viandes. Les Indiens les mangent vertes, pour s'exciter à la volupté. Le Cumuc eſt un arbriſſeau rampant, & qui a beſoin d'appui, comme le lierre. Son fruit croît par grappes, comme le raiſin, dans les lieux incultes, & chaque grain a ſa queue particuliere. On le regarde comme un ſpécifique contre tous les maux de poitrine. Les Mores lui attribuent les mêmes vertus qu'au Talaſſa, pour provoquer aux plaiſirs ſenſuels.

Le *Bananier*. Le *Figuier d'Inde*.

Le Bananier des Indes orientales, eſt moins un arbre qu'une plante aſſez tendre, de la nature des roſeaux, groſſe comme le bas de la cuiſſe humaine, & haute de quinze à vingt palmes. Ses feuilles ont environ quatre palmes de largeur, & ſervent aux Indiens de plats & d'aſ-

ſiettes. Elles ſervent auſſi de papier, ſur lequel on écrit. La tige produit depuis ſoixante juſqu'à cent Bananes; mais elle ne rapporte qu'une fois. Lorſqu'on a cueilli ſon fruit, on la coupe par le pied, & l'on en voit bientôt ſortir un rejetton. Les Bananes ſont de deux eſpeces. Les unes ont la longueur d'une palme, avec la rondeur & la groſſeur d'un œuf. On les nomme *Bananes à rôtir*, parce qu'on les cuit au feu, en y mêlant un peu de ſucre & de canelle. Leur poulpe eſt rouſſâtre, & remplie de pépins noirs qui ſe mangent auſſi. On les cueille encore verres, & on les laiſſe jaunir & mûrir dans les lieux propres à les conſerver. C'eſt un fruit très-nourriſſant, quoique naturellement froid. Les Bananes de la ſeconde eſpece s'appellent *Bananes de jardin*. On les mange crues, parce ſont plus douces, plus chaudes, & de meilleur goût que les autres. Leur groſſeur eſt un peu moindre; mais elles ont les mêmes ſemences, & elles mûriſſent dans le même tems.

L'arbre que les Portugais ont nommé *Figuier d'Inde*, n'a rien de commun avec le Figuier d'Europe,

& reſſemble plutôt à nos noyers, dont il a les feuilles. Il pouſſe un petit fruit, que les Indiens brûlent, pour en tirer une gomme noire dont on ſe ſert, au lieu de poix, pour noircir les navires. Ce que cet arbre a de plus particulier, c'eſt que ſes branches, après avoir pouſſé en hauteur vers la cime, où elles produiſent quelques rejettons, ſe courbent enſuite juſqu'à terre, & y jettent pluſieurs racines, d'où il ſe forme d'autres arbres, qui couvriroient en peu de tems tout un pays, ſi l'on n'avoit ſoin de les détruire. Son bois n'eſt bon qu'à brûler.

Le *Plantin.*

Ce que nos Relations ordinaires appellent *Plantin* ou *Platane* de l'Inde, eſt un arbre qui reſſemble beaucoup au Bananier, mais dont le fruit eſt une fois plus gros & plus long. Quelques voyageurs l'appellent *le Roi des fruits*, & le préferent au Coco même. L'arbre qui le produit n'a communément que dix ou douze pieds de haut, & trois ou trois pieds & demi de tour. « En ſortant de ter-

re il pouſſe deux feuilles. Lorſqu'il parvient à la hauteur d'un pied, il en pouſſe deux autres, entre les premieres; de ſorte que ſi celles-ci regardent le Nord & le Sud, celles-là pouſſent à l'Eſt & à l'Oueſt. Peu après il en produit deux encore, qui ſont ſuivies par d'autres, dans le même ordre, juſqu'à ce qu'il ſe forme au ſommet de l'arbre une forte tige, de la longueur & de la groſſeur du bras, environnée de huit ou dix feuilles.

Les premieres feuilles de cet arbre n'ont pas plus d'un pied de long, ſur un demi-pied de large, & leur tige n'eſt pas plus groſſe que le doigt. Mais à proportion que le tronc s'éleve, leur volume augmente; & lorſque l'arbre eſt dans ſa perfection, elles n'ont pas moins de ſept ou huit pieds de long, ſur un pied & demi de large. Leur tige eſt alors de la groſſeur du bras. A meſure que les vieilles feuilles tombent & diſparoiſſent, il en renaît de nouvelles, qui entretiennent l'arbre dans une perpétuelle verdure; avantage commun à preſque tous les arbres de l'Inde. Les différentes tiges qui ſortent du

tronc, paroiſſent former ſur le corps de l'arbre, dans l'endroit où elles naiſſent, pluſieurs peaux épaiſſes, qui croiſſent les unes ſur les autres. La tige qui croît au ſommet, & qui ſort du cœur de l'arbre, eſt plus dure & plus forte qu'aucune autre partie du tronc. C'eſt autour de cette tige que viennent premierement les fleurs, & que le fruit ſe forme enſuite par pelotons. Il croît dans une gouſſe de ſix ou ſept pouces de long, & de la groſſeur du bras. Cette enveloppe eſt molle & jaune dans ſa maturité. Sa figure eſt celle d'une groſſe ſauciſſe, & le fruit qu'elle renferme n'eſt pas plus dur que le beurre ne l'eſt en hiver. Son goût eſt très-délicat. Il ſe fond dans la bouche, & il n'a que de la chair, ſans aucune ſorte de pépins. » C'eſt Dampier qui nous donne cette curieuſe deſcription.

Les Indiens font rôtir ce fruit, & le cuiſent à l'eau, lorſqu'il eſt encore verd, & le mangent au lieu de pain avec de la viande & du poiſſon. Les Anglois établis dans l'Inde en compoſent une pâte, qu'ils font bouillir en forme de *Pouding*. Le même fruit,

ufusé ou preſſé dans l'eau, rend une queur agréable & très-nourriſſante, ais qui ne ſe conſerve que vingt-uatre heures. Enfin on tire de l'é-orce du Platane Indien, de longs lamens, d'une groſſeur égale, qui détachent facilement d'un bout u tronc à l'autre, & dont on fabri-ue à peu de frais de gros draps. Les abitans de l'Iſle de Mindanao ne ortent point d'autres habits.

L'Arbre au Godron.

C'eſt ainſi que les Européens ap-llent un arbre d'où coule une gom-e naturelle, qui ſert aux mêmes ages que le godron. Son tronc a is ou quatre pieds de diamétre. maniere de tirer cette gomme, d'*inciſer* l'arbre horiſontalement qu'au milieu du tronc, & d'y faire uite de biais une entaille, au-ſſus de la premiere inciſion, juſ-à ce qu'on la rencontre. On creu-à côté de l'endroit où les deux in-ons ſe réuniſſent, une eſpece de in, capable de contenir une pinte deux de liqueur. Le ſuc tombe dant quelques mois dans ce ré-

ſervoir, qu'on vuide tous les jours; après quoi l'arbre ne fournit plus de gomme. Malgré les profondes bleſſures qu'on lui a faites, il ne laiſſe pas de ſe rétablir avec le tems.

Le *Durion* & le *Jaqueira*.

Le premier de ces arbres a la hauteur de nos pommiers. Son fruit eſt à peu près de la groſſeur d'une citrouille, & ne croît qu'au tronc, ou aux groſſes branches qui en ſont les plus voiſines. Il eſt couvert d'une écorce épaiſſe & forte, verte dans ſa primeur, & jaune dans ſa parfaite maturité. On ne le mange que lorſqu'elle s'ouvre par le haut. Ce fruit eſt naturellement partagé en pluſieurs côtes, dont chacune contient de petites cellules, qui renferment une poulpe blanche comme du lait, & que les Indiens trouvent auſſi délicate que la meilleure crême. Les Européens n'en portent pas d'abord un jugement auſſi avantageux; mais l'habitude y fait trouver un goût exquis. Il faut le manger frais, car il ſe corrompt après un jour ou deux. Son odeur eſt très-agréable. Sa poul-

renferme pluſieurs pépins, de la
ɔſſeur d'une féve, qui ſe mangent
llés, & qui ont le goût de la châ-
gne.
Le Jaqueira eſt de la grandeur du
rier. Ses feuilles & ſon écorce
t mêlées de jaune & de verd. Son
it, appellé *Jaca*, eſt encore plus
ɔs que le Durion. Un ſeul fait la
ırge d'un homme. Il croît ſur le
nc de l'arbre, ordinairement vers
pied, les branches n'étant pas aſ-
fortes pour ſoutenir un ſi grand
ds. Sa chair eſt jaune, d'un goût
-doux, mais moins délicate que
e du Durion. Elle a auſſi des pé-
s, qu'on fait griller & qu'on man-
comme des marons. La ſaiſon de
fruits eſt depuis le mois de Mars
u'au mois de Septembre.

L'*Indigo*.

C'eſt une plante qui croît en buiſ- Hiſt. des
Les Indiens l'appellent *Anilnil*, Voyag. *Ibid.*
ɪt nelli, *Gali*, &c. La plupart *Salmon*, *ubi ſuprà.*
Européens lui donnent le nom
ıdigo, parce que c'eſt dans l'Inde
ls l'ont originairement connue.
buſte s'éleve juſqu'à la hauteur
ı homme. Il pouſſe de petites

branches, ſemblables à celles du groſeiller, mais ſans piquans. Ses feuilles approchent de celles des panais jaunes. Elles ſont vertes, tant qu'elles ſont petites, & elles prennent enſuite une belle couleur violette, qui tire ſur le bleu. Chaque petite tige en porte trois. La fleur reſſemble à celle du chardon, & la graine à celle du ſenegré, qui eſt une eſpece de treffle.

Cette plante ſe plaît dans les lieux élevés, & dans un terrein ſec & ſablonneux. Un tiers de craie, & deux tiers de ſable, ſont l'heureux mêlange qui contribue à ſa fertilité. On ne l'arroſe que rarement. Il faut labourer trois ou quatre fois le terrein qu'on lui deſtine. On y répand enſuite les ſemences. Lorſque la plante eſt haute de quatre doigts, on bêche la terre qui l'environne. Quand les feuilles & les fleurs commencent à pouſſer, & quand l'arbriſſeau a deux ou trois pieds de hauteur, on le coupe à cinq ou ſix pouces de terre, pour recueillir l'Indigo. L'uſage des Indiens eſt de le couper trois fois l'année. La premiere récolte eſt, ſans comparaiſon, meilleure

que

que les deux autres, & la ſeconde eſt préférable à la troiſiéme. Après la derniere coupe on déracine la plante & on la brûle. Quand la terre a produit trois ans de ſuite, elle a beſoin d'une année de repos.

Il y a différentes méthodes de préparer l'Indigo. Les uns mettent les branches coupées dans un terrein ſec & uni, & les battent, pour en détacher les feuilles & les graines, qu'ils étendent enſuite ſur des nattes. On les laiſſe pendant vingt-cinq jours dans cet état, & l'on a ſoin de les couvrir. Après cela on les met dans de grandes chaudieres, dont elles occupent la moitié : le reſte ſe remplit d'eau. On les remue avec force, & on les expoſe pendant quatre heures au ſoleil le plus ardent. Cependant les feuilles ſe gonflent, & dépoſent une écume violette. On paſſe alors dans d'autres chaudieres, beaucoup plus grandes, au travers d'un linge très-fin, l'eau imprégnée de cette premiere teinture ; & l'on preſſe le marc dans le même linge, pour en exprimer tout l'Indigo, en verſant par intervalle de l'eau deſſus, juſqu'à ce qu'elle ne prenne aucune

teinture. Ceux qui ſont employés à ce travail ont la précaution de mettre un linge devant leur viſage, & de tenir les conduits de la reſpiration bien bouchés, ne laiſſant au linge que deux petits trous, vis-à-vis des yeux. Ils boivent du lait chaque demi-heure. Malgré tous ces préſervatifs, la vapeur ſubtile de l'Indigo les pénétre, & leur ſalive eſt bleuâtre pendant quelque tems. On a même obſervé que ſi l'on met un œuf le matin proche du lieu où l'Indigo ſe tamiſe, on le trouve le ſoir tout bleu en-dedans lorſqu'on le caſſe.

Après avoir battu long-tems, & à pluſieurs repriſes, ces eaux filtrées, on les laiſſe repoſer pendant pluſieurs jours, en couvrant les chaudieres d'une toile. L'eau ſe clarifie par degrés, & ſe dépouille de toutes les parcelles d'Indigo, qui deſcendent au fond. On la fait alors écouler par pluſieurs ouvertures pratiquées dans les chaudieres. La lie qui reſte, après avoir ſéché au ſoleil & dans le ſable, forme une pâte ferme, qu'on diviſe en petites maſſes, de différente figure, les unes arrondies par le haut &

plattes par le bas, comme un œuf de poule coupé en deux, les autres également plattes comme de petits gâteaux. C'eſt la derniere opération de ce long travail.

D'autres, au lieu de faire tremper les feuilles dans des chaudieres, les mettent dans de grands baſſins, faits d'une ſorte de chaux auſſi dure & auſſi polie que le marbre. Leur circonférence eſt de quatre-vingts à cent pas. On les remplit à moitié d'eau ſaumache, & l'on y jette les feuilles qu'on a fait ſécher au ſoleil, après les avoir ſéparées de leurs petites branches. On les remue ſouvent dans l'eau, juſqu'à ce qu'elles ſe réduiſent en une eſpece de limon, ou de terre graſſe. On laiſſe repoſer le tout pendant quelques jours, & lorſque le dépôt eſt aſſez fait, on laiſſe écouler les eaux du baſſin, en débouchant les trous pratiqués exprès dans ſa circonférence. La vaſe qui s'arrête au fond ſe met dans des corbeilles. On la pétrit enſuite, & l'on en forme différentes maſſes, qu'on fait ſécher au ſoleil.

L'Indigo eſt une production aſſez commune dans l'Indoſtan. Il en vient

beaucoup dans le territoire de Surate, dans le voiſinage d'Agra, dans le canton de *Raout*, dans pluſieurs endroits de la province de Bengale, ſur les terres de Golkonde, & ſur toute la côte de Coromandel. Le plus eſtimé eſt celui qu'on recueille dans les territoires de *Biana*, d'*Indoua*, & de *Corſa*, à une ou deux journées d'Agra. Il faut du diſcernement dans l'achat de cette marchandiſe. Car, outre que ſa qualité met une grande différence dans les prix, il arrive ſouvent que les Indiens l'alterent par divers mêlanges.

Le *Makarekau*.

C'eſt un arbre remarquable par la hauteur de ſon tronc, par la beauté de ſes fruits, & par la diſpoſition ſinguliere de ſes nombreuſes racines, qui étant preſque entierement hors de terre, le font paroître comme ſuſpendu ſur des arcades, au travers deſquelles on voit le jour. Les Indiens ont coutume de couper une partie de ces racines, dont le bois eſt fort uni, & n'en laiſſent ordinairement que quatre pour ſoutenir l'ar-

bre, qui en repouſſe bien-tôt de nouvelles. Ses fleurs ſont blanches, toujours doubles, d'un parfum agréable, fort groſſes, & de la longueur d'un pied. Ses feuilles ont cinq ou ſix pieds de long, & neuf pouces de large. Elles ſont ſi épaiſſes qu'on les diviſe en pluſieurs pellicules, ſur leſquelles on écrit avec de l'encre, comme ſur du parchemin. Son fruit eſt rond, de couleur incarnate, & de la groſſeur d'une citrouille. La poulpe ne ſe mange point, mais elle eſt remplie de pignons d'un excellent goût. Le bois de l'arbre eſt humide, poreux & caſſant; qualités qui ne permettent pas d'en tirer un grand uſage.

La *Molucane.*

Cette plante, ainſi nommée parce qu'elle vient originairement des Iſles Moluques, croît communément à la hauteur de trois ou quatre pieds, & s'éleve quelquefois juſqu'à ſept. Sa tige eſt menue, un peu creuſe, tendre & foible. Elle jette beaucoup de rameaux qui provignent lorſqu'on les laiſſe ramper; de ſorte qu'une ſeule

plante occupe quelquefois un grand eſpace. Ses feuilles ſont dentelées & d'un beau verd. Sa fleur eſt jaune. Cette plante croît dans les lieux humides, & dans les terroirs fertiles. Sa ſeconde écorce & ſes feuilles ſont d'un grand uſage dans la médecine, & guériſſent les bleſſures & les ulcères les plus invétérés; c'eſt pourquoi les Indiens la nomment dans leur langue *le remède des pauvres, & la ruine des Médecins.*

Le *Pin ſauvage.*

Les Européens lui ont donné ce nom, parce qu'il produit des fruits aſſez ſemblables à nos véritables pommes de pin, mais beaucoup plus gros. Ses feuilles ſont ſi épaiſſes, ſi longues, & ſi ſerrées, qu'elles retiennent l'eau des pluies, juſqu'à la quantité d'environ deux pintes. Ceux qui veulent ſe déſaltérer y enfoncent un couteau, un peu au-deſſus de la racine, & en font ſortir l'eau. C'eſt ce que cet arbre offre de plus particulier.

Le *Poivrier.*

C'eſt un arbriſſeau dont les feuilles reſſemblent à celles du lierre. Sa tige eſt ſi foible, qu'elle a beſoin d'être placée au pied d'un mur ou d'un arbre, ou contre des cannes qui lui ſervent d'appui. Ses feuilles ont l'odeur auſſi forte, & le goût auſſi piquant que ſa graine même. Il ne croît que dans les terres graſſes, & ſa culture demande beaucoup de ſoin, ſur-tout les trois premieres années, pendant leſquelles il faut nettoyer & ſarcler toutes les herbes, qui croiſſent en abondance autour de ſa racine. On ne le ſéme point, mais on le plante, & il faut choiſir de bons rejettons. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La premiere année de ſa fécondité, & les deux qui ſuivent ſont très-abondantes : tel arbriſſeau produit alors juſqu'à ſix & ſept livres de poivre. Dans les trois années qui ſuccedent, la récolte diminue d'un tiers, & l'arbre va toujours enſuite en dégénérant, de maniere qu'après la douziéme année il ne rapporte plus rien.

Lorſque le Poivrier eſt prêt à porter du fruit, il faut ébrancher les arbres qui lui ſervent d'appui, afin que leur ombre ne nuiſe point à cette plante, à qui le ſoleil eſt plus néceſſaire qu'à toute autre. Il faut auſſi, lorſque les grappes ſont formées, leur donner quelque petit ſoutien, dans la crainte que leur poids n'entraîne la tige principale qui eſt fort tendre. La diſtance entre les plantes doit être telle, qu'on puiſſe tourner à l'entour ſans les endommager. Lorſqu'on a cueilli leur fruit on les émonde par le haut, pour empêcher qu'elles ne s'élevent trop. Sans cette précaution, elles porteroient moins de fruit l'année d'après.

Le Poivrier pouſſe d'abord des fleurs blanches, qui paroiſſent ordinairement en Avril. Il ſort enſuite de leur bouton de petites grappes, ſemblables à celles du groſeiller, & dont chacune eſt couverte de trois feuilles. Les premiers grains ſont verds, mais à meſure qu'ils mûriſſent ils deviennent d'un rouge très-vif. Quand ils ſont dans leur parfaite maturité, ce qui arrive communément en Décembre, on coupe les grappes,

on les fait sécher au soleil, & l'on en sépare les grains, qui se lavent dans plusieurs eaux avec du sable, & qui dépouillés alors de leur pellicule rouge deviennent tels que nous les voyons.

Le poivre qui croît dans le continent de l'Inde n'est nullement comparable à celui qu'on recueille à Ceylan, aux Moluques, & dans d'autres Isles dont nous parlerons. On en tire beaucoup de la côte de Malabar, & des terres de Visapour. Le poivre long, dont la graine vient dans une gousse, est fort commun dans les Etats du Grand-Mogol.

Le *Tamarin.*

Cet arbre se distingue entre tous les autres par sa grandeur & par sa majesté. Son tronc est uni & fort droit. Ses feuilles sont d'un beau verd, & produisent le plus agréable ombrage. Il croît abondamment dans les forêts. Il fait l'ornement des cours, des jardins, des places publiques, & des grandes routes, où il sert d'abri contre les ardeurs du soleil. Il produit des fleurs assez semblables à celles

des pêchers ou des amandiers, mais d'un goût amer. Son fruit eſt oblong, un peu courbé, enveloppé dans une gouſſe de la longueur du doigt, qui eſt d'abord verte, & qui devient enſuite griſe. Au coucher du ſoleil ce fruit ſe retire ſous les feuilles, & reparoît le matin pour recevoir ſes rayons. Chaque gouſſe contient trois ou quatre petites féves, dont la couleur tire ſur le brun, & qui ſont environnées d'une ſubſtance moëlleuſe, un peu gluante, & d'un goût fort aigre. On ſe ſert de ces fruits pour aſſaiſonner les viandes; on les ſale; on les met dans le ſucre, après les avoir pétris enſemble, & l'on en fait des confitures, qui ſe tranſportent dans toutes les régions de l'Aſie. Elles ont un goût aigrelet, qui les rend fort agréables. On leur attribue la vertu de calmer & de purifier le ſang, & leur uſage eſt très-commun dans la Médecine.

Le *Cotonnier*. Le *Pagna*.

La plante qui produit le coton croît ici de deux manieres, tantôt en arbriſſeau, tantôt en herbe rampan-

te. Le Cotonnier de la premiere eſpece eſt de la grandeur du roſier. Ses feuilles reſſemblent à celles de l'érable : ſes fleurs ſont jaunes, & de la groſſeur des roſes. Quand la fleur eſt tombée, les boutons groſſiſſent, & produiſent un fruit de forme ovale, gros comme une noix, enveloppé dans une coque, dans laquelle on trouve cette eſpece de laine blanche & délicate qui s'appelle *Coton*. Ces arbuſtes ne produiſent que trois ou quatre ans de ſuite, après quoi on les arrache, & l'on en plante d'autres. Les Indiens recueillent ſoigneuſement la graine qui ſe trouve mêlée parmi les floccons, & la ſément en terre pour ſe procurer de jeunes plants.

Les Cotonniers rampans ont la forme d'une jeune vigne ſans appui. Leur tige, dont l'écorce eſt rouſſâtre & fort ridée s'éleve à deux pieds de terre, & pouſſe pluſieurs petites branches, qui ſe garniſſent de feuilles à peu près ſemblables à celles de la vigne, mais un peu plus petites.

Les fleurs tirent ſur le jaune, avec un peu de rouge vers le milieu, & s'épanouiſſent en rayons. Les fruits

ſont de la groſſeur d'une petite pomme. Le coton qu'on tire de ces tiges rampantes eſt bien plus eſtimé que celui des cotonniers qui croiſſent en arbuſtes.

Le *Pagna*, arbre de la premiere grandeur, & qui n'a rien d'ailleurs de la forme du Cotonnier, produit une ſubſtance blanche & filandreuſe, qui peut paſſer pour une eſpece de laine. Elle eſt diviſée en filets fort menus, & renfermée dans une gaine fort dure, large d'un doigt, & longue d'une palme. Cette matiere ne ſe file point; mais on en fait des couſſins & des matelats.

Le *Mangoſtan*, & le *Manguera*.

Il ne faut pas confondre ces deux arbres, dont les qualités & les productions ſont très-différentes. Le Mangoſtan porte un fruit aſſez ſemblable à la grenade, mais beaucoup plus petit, dont l'écorce eſt d'un rouge obſcur, & la poulpe d'un cramoiſi foncé. Ce fruit, qui porte le même nom que l'arbre, eſt partagé en trois ou quatre cellules, qui ſe ſéparent facilement, & qui contiennent un

jus rafraîchiſſant, dont le goût eſt exquis. Chaque cellule renferme un petit noyau noir.

Le Manguera, qui porte le fruit que les Indiens appellent *Mangue*, ou *Mangoué*, a la hauteur & la forme d'un grand poirier, mais les feuilles plus grandes & plus ſouples. Son fruit, naturellement peſant, pend à l'arbre par une queue, qui n'a pas moins d'un pied de long. Son écorce eſt verte, & ſa poulpe d'un blanc jaunâtre. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, dont le goût eſt différent, mais ſi exquis, que quelques voyageurs préferent cette production de l'Inde aux meilleurs fruits de l'Europe. Les Mangues mûriſſent ordinairement dans le cours d'Avril, de Mai & de Juin. L'uſage eſt de les cueillir un peu verds. On les confit au ſucre; on les marine au vinaigre, & l'on en fait une eſpece de ſalade, nommée *Achar*, qui fait les délices des Banians & des Mores.

Le *Sagumanda*. Le *Rima*.

N'oublions pas ces deux arbres, qu'on doit mettre au rang des plus utiles préſens de la nature, puiſqu'ils

ſervent à la nourriture des hommes, & que pluſieurs habitans de l'Inde n'ont pas d'autre pain. Le Sagumanda eſt un arbre dont le tronc eſt fort gros, & dont la hauteur eſt médiocre. Son écorce & ſon bois ſont durs, quoique très-mince. Son tronc renferme une moëlle blanche, appellée *Sagu*, ſemblable à celle du ſureau. On coupe l'arbre, on le fend par le milieu, on en tire toute la moëlle, qu'on jette dans une grande cuve, & qu'on bat avec un pilon de bois. Quand elle eſt bien pulvériſée, on la paſſe dans un linge, ſur lequel on jette beaucoup d'eau, pour entraîner les parties les plus déliées de ſa ſubſtance, dont on fait enſuite une eſpece de tourteaux ou de galettes, d'un goût excellent. Dans pluſieurs endroits, on ſe contente de raper la moëlle de ces arbres, de la laiſſer tremper dans l'eau, de la pétrir, & de faire ſécher au ſoleil les pains qu'on en compoſe. Ils ſont auſſi durs que le biſcuit de mer. Ce n'eſt pas la ſeule utilité de cet arbre : on en tire une liqueur agréable & douce, appellée *Saguar*, qui, dans quelques quartiers de l'Inde, eſt la boiſſon ordinaire des hommes. Voici

la méthode qu'on obſerve pour la recueillir. On coupe une des plus groſſes branches du tronc, & l'on applique à l'endroit de l'inciſion une canne creuſe, qui ſert de réceptacle à la liqueur. Elle coule en abondance pendant toute la ſaiſon.

Le Rima eſt un autre arbre dont on compoſe une eſpece de pain. Sa tête eſt large & touffue; ſes feuilles ſont noirâtres. Son fruit, preſque rond, a la forme & la groſſeur d'un petit pain. On le cuit au four, où ſon écorce ſe grille, & devient auſſi noire que de la croûte brûlée. On ôte cette ſurface, & l'on découvre une peau mince & tendre, qui ſert d'enveloppe à une poulpe de fort bon goût, auſſi blanche que la mie du meilleur pain. L'arbre qui produit cette manne précieuſe, n'eſt connu que dans les Iſles Marianes.

ARTICLE IV.

Animaux, Végétaux, Drogues, & productions minérales de l'Indoſtan.

Bœufs. LES Bœufs de l'Indoſtan ſont, en général, moins gros, mais bien plus agiles que ceux d'Europe. Ils ſervent de monture aux hommes; ils portent des fardeaux; ils tirent la charrue. On les attelle à toutes ſortes de voitures, aux carroſſes même. Les Indiens ont coutume de leur couper les cornes, pour les gouverner plus facilement.

Chameaux. Les Chameaux ſervent auſſi au tranſport des marchandiſes & des bagages. Ces animaux n'ont le pied ferme, que dans les lieux ſecs & ſablonneux. On aſſure que dans les plus longs voyages, ils ne s'arrêtent jamais pour ſatisfaire les beſoins naturels, & qu'ils peuvent réſiſter pendant quarante jours à la faim & à la ſoif, ſur-tout lorſqu'ils ſont en chaleur.

Salmon, *ubi ſuprà.*

Eléphans. Les Eléphans ne ſont pas ici de la même groſſeur, que dans la partie de l'Inde qui eſt au-delà du Gange.

Les plus grands n'ont que dix à douze pieds de hauteur. Un enfant eſt capable de les conduire. Leur trompe leur ſert de main. C'eſt avec cet inſtrument qu'ils puiſent de l'eau, & qu'ils prennent tous les alimens qu'on leur préſente. S'ils en frappent quelqu'animal, ils le renverſent, & lui briſent les os. Ils nagent fort longtems ſans ſe fatiguer, tenant hors de l'eau leur trompe, qui leur ſert à reſpirer. Lorſqu'ils s'accouplent avec les femelles, ce qui ne leur arrive jamais que dans les bois, ils éprouvent une violente tranſpiration, qui couvre leur corps d'une ſueur abondante, dont l'odeur eſt très-forte. Il ſeroit très-dangereux de les ſurprendre dans cette action, tant la nature ſemble avoir inſpiré de pudeur à ces animaux. Quoiqu'ils craignent naturellement le feu, on les accoutume à marcher à la guerre, & à porter d'aſſez gros canons, qu'on décharge ſur leur dos, ſans qu'ils témoignent la moindre frayeur. La piece eſt ſur un affût, & le tout s'attache avec de groſſes cordes à une eſpece de bât placé ſur le dos de l'éléphant. Le Canonier eſt derriere, avec ſes boulets, ſa pou-

dre, ſes mêches & ſes autres inſtrumens. C'eſt tout ce que j'obſerverai ici touchant ces animaux (1).

Buffles, moutons, &c. Les Buffles ſont très-communs dans l'Indoſtan. Ils fourniſſent quantité de lait; mais leur chair eſt dure & inſipide. Leur peau eſt un cuir très ferme, dénué de poils. Ils ſont plus robuſtes que les bœufs, mais moins ardens au travail. Les moutons des parties méridionales ont le corps maigre & décharné, les jambes longues, & le poil de l'échine roux. Dans les contrées ſeptentrionales, ils ſont plus gros, & leur toiſon eſt aſſez belle, quoiqu'ils ne ſoient nullement comparables à ceux de Tartarie & de Perſe. Les Chevreaux & les Porcs ne ſont pas rares, & leur chair eſt fort délicate. On trouve auſſi dans l'Inde des Cerfs, des Daims, des Lievres, des Loups, des Léopards, des Lions, des Tigres, & quelques animaux particuliers, tels que l'Adive, la Civette, le Tigre royal, &c. Le Lecteur peut ſe rappeller leur deſcription (2) Le nombre

Singes. des Singes ne ſe peut exprimer. Les

(1) Rapprochez de cette deſcription ce que j'ai dit au Tome III, page 180 & ſuiv.

(2) Tome IV, page 345 & ſuiv.

Tamarins, les Cocotiers, & d'autres grands arbres, ſont leurs demeures ordinaires. La plupart de ces animaux ſont ici d'un verd foncé. Ils ont la barbe & les ſourcils longs & blancs. Il y en a d'auſſi grands que des lévriers, & d'aſſez forts pour attaquer un homme; ce qui ne leur arrive pourtant jamais, à moins qu'ils ne ſoient irrités. Ils ſont même ſi peu farouches, qu'ils entrent familierement dans les maiſons, ſur-tout dans celles des confituriers & des marchands de fruits, qui ont beaucoup de peine à les écarter.

Reptiles.

J'ai parlé des Serpens monſtrueux de Malabar. On en trouve d'auſſi terribles dans le Carnate, dans le Viſapour, à Golkonde, à Bengale, à Guzarate, & dans d'autres provinces Mogoles. Ovington en vit un à Surate, dans le comptoir des Anglois, qui dévora un oiſeau de la premiere grandeur, avec ſes plumes, & n'en fit qu'un ſeul morceau. C'étoit un ſerpent apprivoiſé, de la nature de ceux que les charlatans promenent ici par les villes, & qu'ils font danſer au ſon de quelques inſtrumens. Un ſujet du grand Mogol ayant été con-

vaincu d'avoir tué ſa mere, l'Empereur le condamna d'être expoſé à ces cruels animaux. Le criminel fut attaché nud à un pieu: on lâcha contre lui pluſieurs ſerpens qu'on irrita. Il y en eut deux qui s'attacherent à ſes cuiſſes, & qui le déchirerent cruellement. Dans cette horrible torture, il ſe plaignoit de ſentir un feu brûlant qui le dévoroit.

Dans les parties méridionales, les petits Reptiles de tout genre ſont ſi communs, qu'on évite de couvrir de nattes les planchers, de peur qu'elles ne ſervent de retraite à ces dangereux animaux. On y eſt auſſi expoſé aux importunités continuelles des Moucherons, des Moſquites, & de toute eſpece d'inſectes volans ou rampans. Pour voyager le jour tranquillement, & pour repoſer la nuit, il faut avoir auprès de ſoi un eſclave qui les écarte. Les Sauterelles font de terribles dégats dans les campagnes, qu'elles déſolent quelquefois dans une ſeule nuit, ruinant les grains, les herbages & les plantations d'arbres. Elles vont ordinairement par groſſes troupes, qui forment une nuée dont le ciel eſt obſcurci. Leur vol eſt très-

Moucherons, Moſquites, &c.

Sauterelles.

rapide, & elles traverſent quelquefois de vaſtes mers, pouſſées apparemment par les vents.

Autant que ces animaux ſont nuiſibles, autant les Vers-à-ſoie apportent-ils de commodité au pays. La chaleur du ſoleil les fait éclore ici preſque dans toutes les ſaiſons; & voici ce qu'on obſerve touchant la maniere de les élever. Ceux qui naiſſent au mois de Novembre filent la meilleure ſoie, appellée *Aggovadbund*. Dès qu'ils ſont ſortis de l'œuf, où ils ont coutume de ſéjourner douze jours, on les étend ſur des nattes, & on leur donne quatre fois le jour des feuilles de mûriers, coupées fort menu; ce qu'on continue pendant quatre jours. Le cinquieme on ne leur donne point à manger. Les quatre jours ſuivans on garnit les nattes d'une grande abondance de feuilles, coupées en plus grands morceaux. Le dixieme eſt un jour de diete. L'onzieme & le douzieme, on les laiſſe manger à leur appétit, en renouvellant toujours les feuilles quatre fois le jour. Les deux jours ſuivans on ne leur donne rien. Du quinze au dix-huit, on leur donne

Vers-à-ſoie.

Salmon, *ubi ſuprà.*

à manger quatre fois le jour, & cinq fois du dix-neuf au vingt-ſix. Ils ont alors plus de deux pouces de longueur. Vers le vingt-ſept ils changent de couleur, & ils deviennent jaunes. On ceſſe de leur donner des feuilles, & ils commencent à fabriquer leur coque, qui eſt ordinairement finie le vingt-huit. Ils continuent à filer juſqu'au trente-ſeptieme jour. Le trente-huitieme ils ſortent de la coque par un trou qu'ils y font eux-mêmes. On les reçoit ſur des nattes fraîches, & l'on ne conſerve que ceux qu'on croit les plus propres à perpétuer l'eſpece; ce qui ſe connoît à la force de leur bourdonnement. On diſtingue à la groſſeur les femelles des mâles, ceux-ci étant plus maigres, & celles-là plus groſſes. On les laiſſe frayer enſemble pendant une nuit, ce qui ſuffit pour féconder les femelles, qui font leurs œufs le quarantieme jour. On jette alors tous les anciens vers, mâles & femelles, dont la vie n'a duré que cinquante-deux jours, douze dans l'œuf, & quarante dehors.

On s'occupe bien-tôt après des œufs de la nouvelle ponte, qui ont

coutume d'éclore au commencement de Janvier, quatorze jours après leur formation. Les vers qui en ſortent, produiſent la ſoie appellée *Mangbund*, dont la qualité eſt la moins eſtimée. Ils vivent quarante jours hors de l'œuf, comme les autres vers, & on les éleve de la même maniere. La ponte de Février ſuccede. Les vers ne ſont que huit jours dans l'œuf, & ne vivent que trente-deux jours après en être ſortis. La ſoie qu'ils filent eſt appellée *Chitabund*, & tient le ſecond rang parmi les ſoies du pays. Ils vivent juſqu'à la fin de Mars, & ils engendrent d'autres vers, qui travaillent dans le cours d'Avril. La ſoie qu'ils produiſent n'eſt que de la cinquieme qualité. On la nomme *Saukbund*. Leurs œufs donnent naiſſance à une quatrieme race de vers qui filent dans le mois de Mai, & qui meurent au commencement de Juin. Leur ſoie, appellée *Aſſoriebund*, eſt immédiatement au-deſſus de celle dont nous venons de parler. Ils font place à d'autres vers, qui travaillent juſqu'à la fin de Juillet. La ſoie qu'ils produiſent eſt de la troiſie-

me qualité. La saiſon des pluies interrompt pendant les deux mois ſuivans le travail de ces animaux induſtrieux, & ils rapportent même aſſez peu en Octobre. Mais leur fécondité eſt extrême pendant les autres mois.

Poiſſons. Dans l'eſpece des poiſſons, les *Albicores* & les *Bonites* m'ont paru remarquables. Leur chair eſt exquiſe, & on les prend ſans aucune peine en pleine mer, parce qu'ils ſuivent conſtamment les navires qu'ils rencontrent. Ils font la guerre au *Poiſſon-volant*, animal amphibie, qui nage dans l'eau & qui s'éleve dans l'air. Sa longueur eſt celle du hareng, mais il eſt moins gros. Lorſqu'il eſt pourſuivi, il prend ſon vol, & il ſe ſoutient tant que ſes aîles ſont mouillées. Lorſqu'elles ſe ſéchent, il tombe dans l'eau, & devient la proie des animaux qui le pourſuivent. Ils ne le perdent jamais de vûe, lors même qu'il prend ſon eſſor dans l'air.

Ibid.

Les Dauphins ſont moins communs dans les mers d'Aſie, que dans celles d'Europe. Ils ſuivent les navires,

res, comme les Albicores & les Bonites ; & ils vivent comme eux des immondices qu'on jette dans la mer. C'eſt un poiſſon de belle apparence. Il a le dos un peu vouté, le muſeau rond, & la gueule bien fendue. Ses écailles ſont jaſpées de pluſieurs couleurs très-vives, qui s'éteignent néanmoins lorſqu'il eſt mort. Sa longueur ordinaire eſt de trois ou quatre pieds. Sa chair reſſemble à celle du porc, & les matelots en mangent avec plaiſir. On le prend avec un crochet à pluſieurs pointes recourbées, attaché au bout d'une perche qui tient à une longue corde. Quelquefois on couvre l'hameçon de plumes, & on le laiſſe flotter ſur l'eau. Le Dauphin, le prenant pour un véritable oiſeau, ſe jette deſſus pour le dévorer, & devient lui-même la proie du pêcheur.

Le Gange, ainſi que le Nil, nourrit une prodigieuſe quantité de Crocodiles. Comme dans tous les lieux qu'il arroſe, la dévotion des peuples eſt d'être enſevelis dans ſes ondes, ces monſtres ſubſiſtent de cette multitude de cadavres. Ils ont le corps d'une longueur démeſurée, les écailles fort larges, les nageoires courtes.

Crocodiles du Gange.

Ils ſortent quelquefois de l'eau, & ils rampent dans la vaſe & ſur le ſable, où ils laiſſent leurs veſtiges imprimés : mais, hors de cet élément, ils ſont peu redoutables.

Oiſeaux. Les oiſeaux domeſtiques, tels que les poules, les oies, les canards, les pigeons & les paons, ne ſont pas rares dans l'Inde ; mais leur chair a peu de ſuc & de goût. On voit ici des vautours auſſi grands que des aigles, & auſſi familiers que les oiſeaux dont nous venons de parler, à cauſe des bons traitemens qu'ils reçoivent des Indiens. Les milans ſont l'objet de l'adoration de pluſieurs ſectes, particulierement lorſqu'ils ont la tête blanche. On obſerve que ces animaux, dans les grandes chaleurs, tombent à terre de laſſitude, & ſe laiſſent prendre ſans réſiſtance. Les Chrétiens & les Mores, qui veulent mettre à contribution la ſimplicité de ce peuple, les portent dans les places publiques, & feignent de vouloir les maſſacrer. La ſuperſtition fait alors accourir pluſieurs dévots, qui payent cherement la rançon de ces captifs. Les arbres qui bordent les chemins publics, ou qui ornent les rues & les places des

grandes villes, ſont toujours couverts d'une multitude d'oiſeaux, auxquels les paſſans jettent du riz, du bled & d'autres alimens. Aucun bruit ne les effraye, ſi ce n'eſt celui du mouſquet.

Un oiſeau célebre dans toutes les Relations, eſt celui que les Indiens appellent *Manucodiatas*, & les Européens, *Oiſeau de paradis*. Il reſſemble à l'Hirondelle, mais il eſt plus gros & plus long. C'eſt une erreur de croire que ces oiſeaux n'ont pas de pieds. On en envoya un d'Alep à Louis XIII, qui en avoit. Ils ſont leur principal ſéjour dans les Iſles qui ſont au midi de l'Inde : au printems ils paſſent dans le Continent. On aſſure que lorſqu'ils meurent, les fourmis, dont ces Iſles ſont remplies, leur mangent les pieds, ſans toucher au reſte du corps. De-là vient l'erreur dont j'ai parlé. Ajoutez que les marchands, pour accréditer cette fauſſe merveille, coupent ſouvent les pieds aux mêmes oiſeaux, ſans qu'il y paroiſſe.

Oiſeau de paradis.

Hiſt. des Voyages, tome X, p. 674.

Les perroquets ſont auſſi communs dans l'Indoſtan, que dans aucune autre partie de l'Aſie. Ils ſont leurs nids juſques dans les villes. Ceux qu'on appelle *Kabatous*, ſont blancs, ou d'un

beau gris de perle, & portent ſur la tête une houpe incarnate. Mandeſlo prétend qu'on les a ainſi nommés, parce que, dans leur langage naturel, ils prononcent aſſez diſtinctement ce mot.

Mines de l'Indoſtan.

Il ne paroît pas qu'on ait juſqu'ici découvert dans l'Indoſtan des mines d'or ou d'argent. On y trouve du cuivre & du fer. Nos voyageurs font auſſi mention de quelques mines de plomb; mais elles doivent être peu abondantes, puiſque ce métal eſt une des plus utiles marchandiſes qu'on puiſſe porter aux Indes.

Pierres précieuſes.

Les mines de Carnate & de Golkonde, fourniſſent une grande abondance de pierres précieuſes. On en trouve auſſi dans les rivieres de ces deux royaumes, parmi les ſables. Tavernier aſſure que les turquoiſes & les émeraudes, quoiqu'aſſez communes dans l'Inde, n'en viennent pas originairement. Il prétend que les turquoiſes ſe tirent de la Perſe, & ne ſe trouvent point ailleurs. Ce ſont des pierres opaques, d'un beau bleu, & naturellement rondes ou ovales. Quant à ces belles pierres, d'un verd chargé, tirant ſur le noir, que nos Jouail-

Ibid. tome XI.

liers appellent *Emeraudes orientales*, parce qu'elles paſſent en Europe par le canal de l'Orient, le même Ecrivain aſſure qu'elles viennent de l'Amérique méridionale ; qu'elles ſont portées dans l'Inde, depuis pluſieurs ſiecles, par des marchands du Pérou ; que ce commerce a précédé la découverte du nouveau monde par les Européens ; que les Amériquains l'exercent encore aujourd'hui ; & qu'on voit aborder tous les ans aux Philippines deux ou trois navires Péruviens, qui ne ſont chargés que d'argent en lingots & d'émeraudes brutes.

N'oublions pas d'ajouter à tant de productions variées, la canelle, le poivre, les noix muſcades, le gingembre, le ſucre, les aromates, & une abondance inexprimable de plantes & de drogues médicinales (1). Autres productions variées.

La province de Bengale produit une grande quantité de ſalpêtre, que les Hollandois rafinent, & dont ils font un grand commerce. On le tire d'une argile tantôt noire, tantôt blanchâtre, & quelquefois rouſſe. Il eſt bien meilleur que celui qu'on tire des Salpêtre.

(1) Leur deſcription a fourni la matiere d'un Livre imprimé à Burgos en 1578.

démolitions. On le rafine en creuſant une grande foſſe, dans laquelle on met cette terre nitreuſe, qu'on détrempe de beaucoup d'eau, & qu'on remue juſqu'à ce qu'elle devienne une bouillie liquide. L'eau en ayant tiré tous les ſels, & la matiere la plus épaiſſe s'étant précipitée au fond, on prend les parties les plus fluides, qu'on verſe dans une autre foſſe, plus petite que la premiere. Cette matiere s'étant de nouveau purifiée, on prend le plus clair, qui ſurnage, & qui forme une eau toute nitreuſe. On la fait bouillir dans des chaudieres; on l'écume à meſure qu'elle cuit, & l'on en tire au bout de quelques heures un ſel de nitre très-fin.

Ibid.

On n'a point, juſqu'ici, trouvé de corail ni d'ambre jaune dans les mers de l'Inde. La premiere de ces productions paroît réſervée à nos mers d'Europe, particulierement à la Méditerranée, & l'autre, au ſeul rivage de la Pruſſe Ducale, dans la mer Baltique. Mais l'ambre gris eſt aſſez commun dans l'Océan oriental, ſur-tout vers les côtes de la Chine & du Japon. Les bois odoriférans, la civette, le benjoin, la laque, & diverſes au-

Ambre gris.

tres eſpeces de gommes & de parfums, ſe trouvent en abondance dans pluſieurs contrées de l'Inde. Le muſc vient de plus loin : le meilleur ſe tire du royaume de Boutan, qui eſt enclavé dans le Tibet. Gommes & parfums.

La pierre de bezoard n'eſt point une production particuliere aux Indes orientales : elle ſe trouve auſſi dans l'Amérique. Mais le bezoard de l'Inde eſt infiniment préférable. Le plus eſtimé vient du royaume de Golkonde, & ſe forme dans le ventre de certaines chevres, qui ont la taille très-haute, & le poil auſſi fin que la ſoye. On connoît, en tâtant ces chevres, combien elles ont de bezoards. Les pierres different entr'elles dans leur couleur, dans leur forme & dans leur groſſeur. Il y en a de rondes, d'ovales, & quelques-unes, mais en très-petit nombre, qui ſe terminent en pointe. On en voit d'un rouge-clair, de jaunâtres, de cendrées, & plus ordinairement d'un verd pâle. Elles ont, comme l'oignon, pluſieurs peaux & pluſieurs enveloppes, qui ne ſont pas moins luiſantes, que ſi l'art avoit pris ſoin de les polir. Les plus intérieures ſont les plus unies & les Bezoard.

plus claires, & elles ont plus ou moins d'épaiſſeur, ſuivant la groſſeur des pierres. Les plus gros bezoards, indépendamment de leur poids, ſont les plus chers, quoique les petits n'aient pas moins de vertu. On regarde ces pierres comme un puiſſant préſervatif contre toute eſpece de poiſons.

On trouve d'autres bezoards particuliers dans le corps des vaches, des ſinges, & de quelques autres animaux. Celui qu'on tire d'une eſpece de ſinges, qui n'eſt connue que dans l'Iſle de Celebes, eſt encore plus eſtimé que celui des chevres. Les Indiens attribuent auſſi de grandes vertus à la *Pierre de porc-épi*, & à la *Pierre de ſerpent*. La premiere ſe forme dans la tête & dans le ventre de l'animal dont elle porte le nom. Elle a cela de particulier, que ſi elle trempe ſeulement un quart-d'heure dans l'eau, elle lui communique une amertume dont rien n'approche. L'autre ſe trouve, ſuivant l'opinion des Indiens, ſur la tête de certains ſerpens, principalement de ceux qu'on nomme *ſerpens à chapeau*. Sa groſſeur ordinaire eſt celle d'un œuf de poule. Si on la broye contre une pierre commune, on en tire une

Pierre de porc-épi.

Pierre de ſerpent.

poudre qu'on détrempe dans l'eau, & qu'on avale pour chaſſer du corps toutes ſortes de venins. Il y a d'autres pierres plus petites, fort minces, rondes ou ovales, & ordinairement de la grandeur de nos paſtilles communes, qu'on regarde comme un excellent remede contre toutes les morſures des animaux venimeux. On les applique ſur la partie malade, après y avoir fait une inciſion, & elles ne tombent qu'après en avoir tiré tout le venin. Les Bramines, qui vendent ces pierres, diſent que la nature les produit auſſi ſur la tête d'une eſpece particuliere de ſerpens. Mais on a lieu de ſoupçonner que c'eſt un antidote artificiel, compoſé de pluſieurs drogues que ces Prêtres ſavent préparer.

La ſemencine, ou poudre à vers, eſt la graine d'une herbe qui croît dans les prés. Il faut la cueillir avec précaution, parce qu'on ne peut la toucher de la main ſans la corrompre. Les Indiens « prennent deux paniers à anſes, avec leſquels ils marchent dans les prés, en remuant l'un de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, comme s'ils vou-

La ſemencine ou poudre à vers.

Ibid. p. 681.

loient faucher l'herbe par le haut : ces deux mouvemens oppoſés font tomber la graine dans les paniers. Ils apportent tant de ſoin à n'y pas toucher, que pour en faire la montre aux marchands, ils la prennent dans de petites écuelles deſtinées à cet uſage ». Les Anglois & les Hollandois font un cas particulier de cette graine, qu'ils mettent en dragées, & dont ils uſent fréquemment. La meilleure ſe recueille dans le Boutan & le Kerman, qui ſont deux contrées du Tibet.

Soyes de l'Indoſtan Mogol.

Les plus belles ſoies qui nous viennent des Indes, ſe trouvent dans les Etats du Grand-Mogol. Le ſeul territoire de Kaſambazar, dans la province de Bengale, en fournit annuellement juſqu'à vingt-deux mille balles, chacune du poids de cent livres. Les Européens en enlevent environ un tiers : les marchands Mogols & Tartares en prennent autant, & le reſte eſt employé dans les manufactures du pays. La ſoie de Kaſambazar tire ſur le jaune, couleur naturelle à toutes les ſoies crues, ſi l'on excepte celles de la Paleſtine, qui ſont naturellement blanches. Mais les Indiens ont

le ſecret de la blanchir parfaitement, avec une leſſive particuliere, compoſée des cendres de l'arbre appellé *Figuier d'Adam*. C'eſt auſſi dans les terres du Mogol que ſe font les plus belles étoffes de ſoie qui nous viennent des Indes orientales. On vante ſur-tout les manufactures de Surate & d'Amadabad, dans la province de Guzarate. Outre les draps de tout genre, ſoit en ſoie unie, ſoit en or & en argent, on y fait des tapis d'une grande richeſſe.

Manufactures de Guzarate.

Le travail du coton occupe principalement les habitans de la preſqu'Iſle. C'eſt dans le royaume de Golkonde, ſur-tout aux environs de Maſulipatan, que ſe fabriquent ces toiles admirables, peintes au pinceau, que les Indiens appellent *Calmandar*. Ils les peignent avec le ſuc naturel des plantes, & leur donnent un coloris inimitable, qui ne s'efface jamais. On imprime dans le même canton de très-belles Chites, & l'on y blanchit parfaitement toute ſorte de toiles, en les faiſant paſſer par l'eau de limon. Il y en a de ſi fines, qu'elles n'ont preſqu'aucune conſiſtance, & qu'on ſait à peine ce qu'on tient dans la

Toiles de Maſulipatan.

Ibid. p. 685.

main. Un voyageur raconte, c'eſt dommage que ce ſoit Tavernier, qu'un Ambaſſadeur Perſan, qui revenoit de l'Inde, préſenta au Sophi une mouſſeline de turban, longue de ſoixante aunes, enfermée dans une noix de coco de la groſſeur d'un œuf d'Autruche.

HISTOIRE DES INDIENS.

TROISIEME PARTIE.

Indiens Inſulaires.

LA MER qui coule au midi de l'Inde, doit être regardée comme un vaſte Archipel, qui contient une prodigieuſe quantité d'Iſles de différente grandeur. Les plus conſidérables, & les ſeules dont on doit attendre la deſcription, dans un Ouvrage moins conſacré à la Géographie de l'Inde, qu'à l'Hiſtoire de ſes habitans, ſont les *Maldives*, qui forment un amas de pluſieurs Iſles, ſituées à l'Oueſt du cap de Comorin; *Ceylan*, qui eſt à

l'Est du même Cap ; *Sumatra*, qui est au midi des terres de Siam; *Java*, qui est au Sud-Est de Sumatra, dont elle n'est séparée que par le détroit de la Sonde; *Borneo*, qui est au Nord de Java, & qui passe pour la plus grande Isle du monde connue; *Célebes* ou *Macassar*, qui est à l'Est de Borneo; les *Moluques*, qui s'étendent encore plus vers l'Orient; la *nouvelle Guinée*, ou le pays de *Papua*, qui est à l'Est des Moluques; les *Philippines*, qui sont au Nord de Borneo, des Moluques, & de la nouvelle Guinée; enfin les *Isles des Larrons*, ou les *Isles Marianes*, qui sont les plus orientales de toutes les Isles de l'Inde. Elles forment un Archipel particulier, qu'on nomme l'*Archipel de Saint Lazare*. Nous allons donner une notion succincte de ces différentes Isles, & des peuples qui les habitent.

CHAPITRE PREMIER.

Habitans des Maldives.

I. Deſcription des Maldives.

LES ISLES que les Européens appellent *Maldives*, du nom Indien *Male-dive*, qui ſignifie Iſles de Male (1), s'étendent depuis huit degrés de latitude du Nord, juſqu'à deux ou trois degrés du côté du Sud. Elles ſe ſuccédent preſqu'en droite ligne les unes aux autres, du Midi au Nord, & forment une eſpece de cordon de la longueur d'environ deux cens vingt lieues. Les plus ſeptentrionales ſont à cent cinquante lieues du Cap de Comorin, qui eſt la terre ferme la plus voiſine.

Diviſion de ces Iſles.

La nature a diviſé ces Iſles en treize portions, qui contiennent chacune quantité de petites Iſles, preſque contigues, aſſemblées par pelotons, & dont la plupart n'offrent que des monceaux de ſable & de rochers. Ces groupes d'Iſles, que Pyrard nomme *Atollons*, ſont ſéparés les uns des autres par des canaux. Leur figure eſt

Voyage de Pyrard. Salmon, *Etat préſent des Maldives.*

(1) Leur véritable nom, dans la langue des Maldivois, eſt *Male-ragué.*

ronde ou ovale, & les plus grands n'ont guere que trente ou quarante lieues de circuit. Un banc de pierre, plus fort que la plus épaiſſe muraille, leur ſert de rempart naturel. Chacun de ces Atollons forme une province particuliere de l'Empire des Maldives, dont le ſouverain prend le titre de *Roi des treize provinces & des douze mille Iſles.* La mer qui les environne, eſt fort agitée; mais les canaux qui les ſéparent ſont aſſez tranquilles, & ils ont communément ſi peu de profondeur, ſur-tout dans les baſſes marées, qu'on peut paſſer d'une Iſle, & quelquefois d'un Atollon à l'autre, ſans avoir de l'eau au deſſus de la ceinture. On préſume, avec quelque fondement, que toutes ces différentes Iſles ont pour baſe commune un banc continuel, & qu'elles ne faiſoient même anciennement qu'une ſeule Iſle, que l'effort des vagues & des courans, ou quelqu'autre ſecouſſe violente, a diviſée en pluſieurs portions.

Sentiment vrai-ſemblable ſur leur origine.

Canaux navigables.

De tous les canaux ou détroits qui ſéparent les Atollons, il n'y en a que quatre dont le paſſage ſoit ouvert aux navires de haut bord. Le plus grand

de tous, qui eſt ſous la ligne, a vingt lieues de largeur. Ces paſſages ſont très-difficiles, ſoit à cauſe des rochers & des baſſes dont ils ſont ſemés, ſoit à cauſe des courans qui entraînent les navires, & dont la direction eſt tantôt à l'Eſt, & tantôt à l'Oueſt; ce qui jette les Pilotes dans de fréquentes mépriſes. Auſſi s'efforcent-ils, autant qu'il leur eſt poſſible, d'éviter les Maldives, faiſant route au-deſſus ou au-deſſous de ces Iſles, pour ne point s'engager dans ces détroits dangereux. Les Maldivois eux-mêmes, quoique plus aguerris aux dangers de la mer qu'aucun autre peuple de l'Inde, ne s'y expoſent jamais pendant la nuit, & relâchent tous les ſoirs dans quelque rade.

Noms des Atollons.

Onze de ces Atollons ſont au Nord de la ligne. Voici leurs noms, tels qu'on les trouve dans Pyrard. 1. *Tilla-Doumatis.* C'eſt le plus reculé vers le Nord. Les autres ſuccédent dans l'ordre ſuivant. 2. *Milla-dove madou.* 3. *Padipolo.* 4. *Malos-madou.* 5. *Ariatollon.* 6. *Male.* 7. *Pulodou.* 8. *Moluque.* 9. *Nillandous.* 10. *Collomadous.* 11. *Adoumatis.* Les autres, ſitués au Sud de la ligne, ſont *Souadou*, *Addou*,

& *Pova Moluque.* Ces deux derniers, quoique ſéparés l'un de l'autre, ne ſont comptés que pour un Atollon, à cauſe de leur petiteſſe.

L'Atollon de Male, ſitué au centre du pays, entre trois & quatre degrés de latitude du Nord, eſt la plus agréable & la plus fertile portion de ces Iſles. On y voit une ville, qui porte auſſi le nom de Male, & qui paſſe pour la capitale des Maldives. Son circuit eſt d'une lieue & demie; mais elle n'eſt point environnée de murailles. Ses maiſons ſont en partie alignées, & ſéparées par des rues, en partie conſtruites au haſard, & diſperſées ſans aucun ordre. Celles du peuple ſont bâties de bois de cocotier, & couvertes de feuilles du même arbre; celles des Seigneurs & des riches particuliers ſont bâties de pierre.

Capitale du pays.

L'Empereur fait ſa réſidence à Male. Son Palais eſt ſitué dans un enclos aſſez vaſte, où l'on voit des jardins, ornés de fontaines & de pieces d'eau. Il eſt conſtruit de pierres, & n'a qu'un étage. Ses nombreux appartemens environnent pluſieurs cours, dans chacune deſquelles il y a une belle citer-

Palais du Roi.

ne. La principale entrée eſt une grande ſalle, qui a la forme d'une tour quarrée, & qui ſert de corps-de-garde. On y voit quelques pieces d'artillerie & d'autres armes. De cette ſalle on paſſe dans une autre, où ſe tiennent les courtiſans. Ils ſont obligés de s'y rendre tous les jours à midi, pour recevoir les ordres du Monarque. Les Etrangers ne ſont reçus que dans la premiere ſalle, & il n'eſt permis qu'aux Officiers du Palais de pénétrer au-delà de la ſeconde. Elles ſont élevées toutes les deux de trois pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée. Leur ſol eſt couvert d'un beau parquet, ſur lequel on étend des nattes d'une grande propreté. Les murs ſont couverts de tapiſſeries de ſoie, & l'on voit pendre du plafond, qui eſt auſſi tapiſſé, quantité de franges de la même matiere. Les autres appartemens ne ſont pas moins décorés.

Productions des Maldives.

La plupart des Iſles qui compoſent l'Archipel des Maldives, ſont abſolument déſertes. Pluſieurs ne ſont couvertes que d'un ſable mouvant, qui eſt preſqu'entierement ſubmergé dans les hautes marées. Les plus fertiles ne produiſent que des herbages,

& quantité d'arbres de cocos, d'où les Maldivois tirent de grands ſecours, ſoit pour leur nourriture, ſoit pour leur boiſſon, ſoit pour la conſtruction de leurs édifices. On ne recueille dans le pays preſqu'aucune eſpece de grains, & le peu de riz qui s'y conſomme ſe tire de Bengale. Le poiſſon s'y trouve en abondance, & ſert de principal aliment à ces inſulaires. Les Iſles peu fréquentées ſont en tout tems couvertes de groſſes crabes, d'écreviſſes de mer, & d'une telle multitude de *Pengouins*, qu'on n'y peut mettre le pied ſans marcher ſur leurs œufs & ſur leurs petits. Ces oiſeaux ſont une eſpece d'oies marines, qui ont les plumes du dos noires, & celles du ventre blanches; un cercle blanc autour du cou; des ailes petites, & couvertes de plumes très-courtes, qui leur ſervent plutôt à nager qu'a voler; la peau, fort épaiſſe, & la chair d'aſſez bon goût. Tel de ces oiſeaux peſe douze ou quinze livres.

Oiſeaux de mer appellés Pengouins.

On rencontre ſur les rivages de l'ambre gris, du corail, & une ſorte de noix, groſſe comme la tête humaine, que les Indiens appellent *Tavar-*

carré, & les Portugais, *coco des Maldives*. On vante ſes vertus pour la médecine, & elle ſe vend fort cher dans le pays. On trouve dans l'eau une racine, qui eſt une eſpece de corail, mais fort groſſier, que les Maldivois nomment *Aquiri*. Ils la font bouillir dans du ſuc de cocos, & ce mêlange produit une ſorte de miel & de ſucre.

On doit mettre au rang des principales richeſſes de cette contrée, les *Bolys* ou *Coris*, petites coquilles blanches & luiſantes, qui ſervent de monnoie à ces inſulaires, & qui ont cours chez d'autres peuples de l'Inde. On les pêche deux fois chaque mois, & ce ſoin regarde les femmes, qui entrant dans l'eau juſqu'à la ceinture, cherchent parmi le ſable ces monnoies fragiles. On en charge tous les ans aux Maldives trente ou quarante navires, pour Bengale, pour Siam, & pour d'autres lieux. Elles ſe vendent par paquets de douze mille, qu'on enveloppe dans des corbeilles faites de feuilles de cocotier. Chaque paquet vaut un *Larin*, petite pièce d'argent qui ſe frappe dans ces Iſles,

Coquilles qui ſervent de monnoie.

& que Pyrard évalue à huit ſols de France.

Commerce étranger. Les principales marchandiſes que ces Indiens débitent aux étrangers, ſont les voiles & les cordages de navires, qui ſe fabriquent dans le pays, & dont la matiere ſe tire des ſeuls cocotiers : l'huile, le miel & les cocos, dont on charge chaque année plus de cent navires ; le poiſſon ſec, l'écaille, les nattes de jonc, diverſement colorées, qui effacent tout ce qui ſe fabrique ailleurs de plus parfait en ce genre ; les toiles peintes, & les étoffes de ſoie. Ils tirent en échange des ſoies & des cotons cruds, des toiles de coton blanches, des eſſences parfumées, dont ils ſe frottent les membres ; du riz, des noix d'Arek, pour aſſaiſonner leur bétel ; du fer, de l'acier, de l'or, de l'argent, de la porcelaine, des épiceries, & d'autres denrées que leur pays ne produit point.

Climat. Saiſons. La proximité de l'Equateur expoſe ces Iſles à des chaleurs exceſſives : cependant les nuits, toujours égales aux jours, ſont très-fraîches. On aſſure que la qualité de l'air eſt fort mau-

vaiſe, & que les Maldivois ſont ſujets à pluſieurs maladies dangereuſes, telles que des fievres épidémiques, connues dans toute l'Inde ſous le nom de *fiévres des Maldives*; les maux d'yeux & de rate; la petite vérole, qui eſt d'une malignité particuliere dans ces Iſles, où l'on obſerve néanmoins qu'elle ne ſe fait ſentir que tous les dix ans. Le mal vénérien s'eſt répandu depuis deux ſiecles parmi ces Indiens, qui ont beaucoup de commerce avec les Portugais de Goa. La diviſion des ſaiſons eſt ici la même que ſur les côtes de Malabar & de Coromandel. La mouſſon ſéche commence au mois d'Octobre, & la mouſſon humide au mois d'Avril.

II. Gouvernement & uſages de ce peuple.

Diſons un mot du gouvernement, & des uſages civils & religieux de ce peuple. On ne peut guere douter que les Maldivois ne ſoient un mêlange d'Indiens & d'Arabes. Les premiers habitans des Maldives vinrent probablement de la côte de Malabar, & donnerent à ces Iſles le nom de leur ancienne patrie. Nous avons obſervé ailleurs (1) que Malabar, ou, comme les Indiens prononcent, *Male-bar*,

Conjectures ſur ſon origine.

(1) Tome III, pag. 24.

ſignifie pays de Male, comme *Maledive* ſignifie Iſle de Male. Les Arabes ont depuis pénétré dans les mêmes Iſles, ſoit au huitieme ſiecle, dans le tems de leur premiere excurſion dans l'Inde, ſous le Califat de Valid, ſoit dans l'onzieme ſiecle, ſous la conduite de Mahmoud Gaznévide; ſoit trois ſiecles après, lors de l'établiſſement des Tartares dans l'Indoſtan. Chaſſés des belles poſſeſſions qu'ils avoient dans ce dernier pays, ils s'embarquerent peut-être pour retourner dans leur ancienne patrie, & pluſieurs de ces fugitifs ayant rencontré les Maldives, les premieres Iſles qui ſe préſentent en voguant de l'Inde vers l'Arabie, ils y fixerent leur ſéjour. Quoi qu'il en ſoit de l'époque, des motifs & des circonſtances de cette tranſmigration, il paroît certain qu'une colonie d'Arabes s'eſt établie aux Maldives; qu'elle a uſurpé la ſouveraineté de ce pays; qu'elle y a introduit le culte de Mahomet, qui eſt aujourd'hui la ſeule religion de ces Iſles, & qu'elle s'eſt ſi bien entée ſur la nation primitive, que ces deux peuples n'en font aujourd'hui qu'un ſeul, qui ſuit les mêmes uſages, & qui ſe

ſe gouverne par les mêmes loix. On remarque néanmoins quelque différence entre les Maldivois qui habitent la partie du Sud, & ceux qui ſont établis dans la partie du Nord. Les premiers ont plus de rudeſſe dans leurs manieres & dans leur langage. Ils vont preſque nuds, & les femmes mêmes n'ont d'autre vêtement qu'une ſimple toile, dont elles ſe couvrent le milieu du corps. Au contraire, les Maldivois du Nord ſont vêtus avec la même décence que les Mahométans de l'Inde, & ſe diſtinguent par la douceur & la civilité de leurs manieres. Ainſi ces deux peuples, malgré leur mêlange, conſervent encore quelque trace de leur premiere origine. Pyrard, *Ibid.*

Les Maldivois obéiſſent à un ſeul maître, dont l'autorité eſt deſpotique, mais qui ſe repoſe de tous les ſoins de la royauté ſur les Prêtres. Les treize Atollons forment autant de gouvernemens particuliers, dont les chefs, nommés *Naybes*, joignent aux fonctions du ſacerdoce l'exercice de la puiſſance légiſlative, & jugent ſouverainement de toutes les affaires. Ils ont ſous eux d'autres miniſtres, nom- Adminiſtration de la juſtice.

més *Catibes*, qui rendent la juſtice dans les différentes Iſles de chaque Atollon, & qui ſont auſſi tirés de l'ordre des Prêtres. Le Naybe, qui fait ſa réſidence à Male, a une ſorte d'inſpection ſur les autres Gouverneurs. On le nomme *Pandiare*. C'eſt en même tems le ſouverain Pontife & le premier Magiſtrat de la Nation. Les autres Officiers de l'Empire ſont le *Quilague*, dont la fonction répond à celle de Lieutenant-Général du Roi; le Secrétaire d'Etat, l'Intendant des Finances, le grand Tréſorier; les *Mocouris*, qui forment le Conſeil du grand Naybe, & qu'il eſt obligé de conſulter dans les affaires importantes; les *Moſcoulis*, ou Capitaines des gardes, &c. Le Roi aſſigne à ces différens Officiers certaines Iſles de ſon domaine, & leur donne outre cela quelques meſures de riz, pour leur ſubſiſtance.

Loix particulieres.

Une loi particuliere à ce peuple, c'eſt que la punition des offenſes les plus griéves, dépend uniquement de l'offenſé. La juſtice n'en prend aucune connoiſſance, s'il n'y a point de plainte contre l'aggreſſeur. Si les enfans d'un homme aſſaſſiné ſont en bas

ge, on attend qu'ils ſoient majeurs, our ſavoir d'eux-mêmes s'ils veulent u'on puniſſe le meurtrier. La ſodo- nie, l'inceſte & l'adultere, ne ſont unis que du fouet. Il eſt vrai que ce hâtiment eſt ſi rude aux Maldives, u'il devient quelquefois mortel. Dans es larcins conſidérables, on coupe le oing aux criminels.

La nobleſſe a ici de grands privi- éges. Elle s'acquiert, comme parmi ous, par trois moyens : par la naiſ- ance, par les emplois, par les lettres du Prince. Les femmes la conſervent, quoique mariées à un roturier, & la tranſmettent, non à leur mari, mais à leurs enfans. Il en eſt de même des maris nobles, qui épouſent une fem- me du peuple. Ils n'annobliſſent pas leurs femmes, mais les enfans qui naiſſent de ce mariage participent à la nobleſſe du pere. Les roturiers ne peuvent s'aſſeoir en préſence d'un no- ble. S'ils le rencontrent, ils doivent s'arrêter, & le laiſſer paſſer devant eux. S'ils ſont chargés de quelque far- deau, ils ſont obligés de le mettre à terre.

Le Roi des Maldives prend le titre de *Raſquan*. Son habillement ordinai- Le Raſquan ou Roi.

re eſt une caſaque de toile fine, qui deſcend un peu plus bas que la ceinture. Il y joint une ſorte de pagne, qui lui couvre le reſte du corps, & qui eſt attachée, vers le haut, par une large ceinture, dont les bouts, qui pendent fort bas, ſont ornés de franges. Une chaîne d'or, enrichie d'une grande agraffe de diamans, ceint encore la même pagne. Il a les jambes nues; mais ſes pieds ſont couverts de ſandales de cuir doré.

Ses revenus. Ce Monarque a un domaine compoſé de pluſieurs Iſles, dont le produit lui appartient en propre. Il jouit, outre cela, du cinquieme de tous les fruits qu'on recueille dans le pays. Il leve encore des droits particuliers ſur les Coris, ſur le poiſſon ſec, ſur les marchandiſes étrangeres. L'ambre & le corail qu'on trouve ſur les côtes, & généralement tout ce que la mer jette ſur le rivage, appartient auſſi à ce Monarque. Enfin, un des principaux objets de ſes revenus, conſiſte dans le grand commerce qu'il fait au-dehors pour ſon propre compte.

Portrait des Maldivois. Les Maldivois ſont plus olivâtres que noirs, & leur viſage eſt en général bien moins baſané que celui des

ıtres Indiens. On trouve même dans
pays quelques femmes, qui ſont
ıſſi blanches que des Européennes.
e peuple a du courage, du talent pour
guerre, & des diſpoſitions aſſez heu-
uſes pour les ſciences. Il s'applique
:-tout à l'Aſtronomie.

Les hommes ont la taille haute, &
phyſionomie avantageuſe. Ils ont
ıturellement le corps fort velu; mais
ſe raſent le poil en divers endroits
la poitrine & de l'eſtomac, ce qui
ſre, dit Pyrard, l'apparence d'une
ɔffe découpée. Les nobles, les mi-
ſtres de la religion, & tous ceux qui
ıt fait le voyage de la Mecque & de
édine, portent leur barbe dans
ute ſa longueur, la raſant ſeule-
ent autour des lévres, pour ne la
int ſouiller lorſqu'ils mangent ou
'ils boivent. Les autres la portent
:t petite, & ſeulement autour du
ɛnton, où elle ſe termine en poin-
. Ils ont coutume de ſe raſer à la
rte des Moſquées, & d'enterrer dans
ırs cimetieres les rognures de leur
il & de leurs ongles. Il n'eſt permis
'aux nobles & aux gens de guerre
porter les cheveux longs.

Les femmes ne manquent point d'a-

grémens. Elles laiſſent tomber leurs cheveux dans toute leur longueur, les lient par derriere avec un anneau, les parfument, les ornent de fleurs, & y joignent même quelquefois de faux cheveux, pour en augmenter le volume.

Les mœurs de ce peuple ſont très-diſſolues, & la corruption eſt égale dans les deux ſexes. L'adultere, l'inceſte, & l'infame ſodomie, ſont les crimes communs dans ces Iſles.

III. Particularités concernant l'Hiſtoire Moderne des Maldivois.

L'Hiſtoire Moderne des Maldivois n'eſt gueres plus connue que leur origine, & les Lecteurs ne doivent s'attendre à cet égard qu'à des détails très-ſuperficiels. Voici quelques particularités recueillies par Pyrard. Les Portugais s'emparerent des Maldives vers la fin du ſeizieme ſiecle. Leurs Miſſionnaires ayant converti le Raſquan ou Roi du pays, l'engagerent à ſe rendre à Cochin, où il reçut le baptême. Ses ſujets, qu'il ſomma inutilement d'embraſſer le Chriſtianiſme, ſe révolterent contre lui, & couronnerent un Prince de ſon ſang, qui lui avoit autrefois diſputé le trône. Les Portugais, ſous prétexte de défendre le Roi chrétien, porterent la guerre

Comment les Portugais s'emparerent des Maldives.

ns ces Iſles, s'emparerent de la lle de Males, où le nouveau Roi fut é les armes à la main, y bâtirent ıe fortereſſe, & ſoumirent bien-tôt ›rès tout le reſte du pays, à la réſer- : de l'Atollon de *Souadou*, qui eſt ıns la partie du Sud. Deux Princes :ores ſe fortifierent dans ce dernier ınton, où il fut impoſſible aux Por- ıgais de pénétrer. Les choſes demeu- :rent en cet état pendant l'eſpace 'environ dix ans. Tout ſe faiſoit dans ſale au nom du Roi chrétien; mais :s Portugais le retenoient toujours à ochin, & ſon abſence faiſoit mur- ıurer le peuple, qui voyoit à regret ›utes les forces & tous les revenus e l'Etat dans les mains de ces nou- eaux maîtres. Les deux Princes, qui étoient révoltés dans l'Atollon de ouadou, réſolurent d'affranchir les ſaldivois de cette indigne ſervitu- e. Aidés de quelques Corſaires Ma- ıbares, ils fondirent bruſquement ır la fortereſſe de Male, l'emporte- ent par eſcalade, & firent main baſſe ır la garniſon. Les Portugais, irrités .e cet affront, armerent puiſſamment ontre les Princes rébelles, qui de eur côté ſe défendirent avec beau-

Comment ils en furent chaſſés.

coup de courage. Après une guerre opiniâtre, on convint de part & d'autre d'un accommodement, dont les principales conditions furent que la poſſeſſion des Maldives reſteroit aux deux Princes; que néanmoins ils ne prendroient pas le titre de Raſquans; que les Maldivois qui voudroient commercer au-dehors, ſeroient obligés de prendre un paſſe-port des Portugais; qu'on payeroit au Roi chrétien une penſion annuelle, non à titre de tribut, mais comme un don gratuit de ſes ſujets. Le Raſquan dépoſſédé abandonna depuis le tiers de cette penſion au Roi de Portugal. Quelques années après cette révolution, un jeune Portugais, élevé à la Cour des deux Princes Mores, & comblé de leurs bienfaits, conçut le projet de s'emparer du trône des Maldives, & entretint des correſpondances ſecrettes avec le Conſeil de Goa. Ses complots furent découverts, & une mort cruelle fut le juſte prix de ſon ingratitude & de ſa perfidie.

Conſpiration d'un jeune Portugais.

Le Royaume des Maldives éprouva, en 1607, une cruelle diſgrace, qu'on doit mettre au rang de ſes principales révolutions. Des Corſaires

Saccagement des Maldives par une troupe de Corſaires.

engalois ayant paru à la hauteur de
ſale, avec une flotte de ſeize bâti-
ens, furent introduits dans le port
e cette capitale par un Pilote Mal-
ivois. Le Raſquan prit l'allarme, &
embarqua, avec ſes femmes, ſur
uelques galeres, pour ſe retirer dans
s Iſles du Sud, que la difficulté des
aſſages rend preſque inacceſſibles.
andis qu'il ſe mettoit en mer, em-
ortant avec lui ce qu'il avoit pû ſau-
er de plus précieux, les Pirates deſ-
endirent ſur le rivage, ſans trouver
ucune réſiſtance. Leur chef ayant
ppris la fuite du Roi, détacha auſſi-
ôt huit galeres pour le ſuivre. Ces
rigands commirent une infinité de
iolences dans l'Atollon de Male &
ans les Iſles voiſines, qu'ils pillerent
endant dix jours, & d'où ils empor-
erent des richeſſes ineſtimables. Les
aleres qui avoient pourſuivi le Roi, le
ignirent au bout de quelques heu-
es, prirent cinq de ſes galiotes, &
evinrent le lendemain, chargées de
ous les tréſors qu'il avoit embarqués.
e Raſquan fut tué dans cette bruſque
ttaque, & ſes femmes tomberent au
ouvoir des vainqueurs, qui pillerent
eurs joyaux, mais qui reſpecterent

leurs perſonnes. Les Pirates, en ſe retirant, rendirent la liberté à ces Princeſſes, & relâcherent tous leurs autres captifs. Mais ils laiſſerent le Royaume dans une affreuſe déſolation, qui fut encore augmentée par les diviſions ſurvenues entre les Princes du pays, qui ſe diſputerent la ſucceſſion du feu Roi. Après pluſieurs guerres ſanglantes, le frere de la principale Reine fut placé ſur le trône, par la protection du Roi de Cananor.

CHAPITRE II.

Habitans de Ceylan.

ARTICLE PREMIER.

Situation de Ceylan. Diviſion de ſes Peuples & de ſes Provinces.

Etendue & poſition de Ceylan.

LES Géographes placent l'Iſle de Ceylan entre ſix & dix degrés de latitude ſeptentrionale, & entre quatre-vingt-dix huit & quatre-vingt-dix-neuf degrés trente minutes de longitude du Méridien de Paris. Suivant cette poſition, on doit lui donner qua-

tre-vingt lieues * de long du Nord au Midi, & trente de l'Eſt à l'Oueſt dans ſa plus grande largeur. Sa diſtance de la côte de Coromandel n'eſt que de quinze lieues. Toutes nos cartes lui donnent la forme d'une poire.

* Grandes lieues à vingt le degré.

On diſtingue dans le pays trois nations principales; les *Bedas* ou *Vedas*, qui habitent ſa partie ſeptentrionale; les *Chingulais*, qui ſont au centre de l'Iſle; & les Hollandois, qui poſſedent preſque toutes ſes places maritimes.

Trois Nations principales.

1. *Pays des Bedas. Leur Gouvernement & leurs uſages.*

Les Bedas occupent preſque tout le pays qui eſt entre les montagnes du *Kandukarre* & de *Paſſere*, diſtrict plus conſidérable par ſon étendue que par ſes richeſſes. La premiere de ces Montagnes eſt ſituée dans la partie orientale de l'Iſle; l'autre regarde le Nord. Le pays eſt uni, rempli de bois & de lieux déſerts. Il eſt partagé entre pluſieurs familles, qui poſſédent en propre un canton particulier, & qui ont chacune leur chef. Elles ne reconnoiſſent point d'autres

Les Bedas.

Van Goens *apud* Salmon.

maîtres. Ces petites Ligues vivent dans une grande union. Elles terminent à l'amiable tous leurs différends ; & ſi quelque puiſſance étrangere les attaque, elles ſe réuniſſent toutes contre l'ennemi commun. Chaque diſtrict a une garde de ſoldats, qui défendent l'enceinte de ſes habitations, & qui n'y laiſſent entrer aucun étranger ſans la permiſſion du Chef. Les voyageurs, à qui l'on permet de traverſer le pays, ſont examinés avec la plus rigoureuſe attention. La garde, qui leur a livré le paſſage, les accompagne juſqu'à l'entrée du diſtrict voiſin.

Qualités morales de ce peuple.

Ces Inſulaires ſont braves, généreux, humains envers les étrangers ; mais ſi jaloux de leurs femmes & de leurs filles, qu'ils tueroient un homme qui oſeroit les regarder ou les toucher. Ils parlent peu. Ils vont preſque nuds, les femmes n'ayant qu'un tablier depuis les reins juſqu'aux genoux, & les hommes une toile légere qui leur couvre les parties naturelles. Leur taille eſt petite ; mais ils ont le corps gros & robuſte. Leurs armes ſont des fléches, & un arc long de neuf ou dix pieds, armé d'une pointe de fer, qu'ils plantent en terre lorſ-

r'ils décochent leurs traits. Cet arc
ur ſert auſſi de lance. La chair de
rf, le miel & les fruits, ſont leurs
imens ordinaires. Ils habitent ſur
s bords des rivieres, & ils paſſent
nuit ſous le premier arbre qu'ils
ncontrent, ayant la précaution de
ettre autour d'eux quelques bran-
es d'arbres, pour être avertis de
pproche des bêtes farouches, par le
uit qu'elles font en traverſant ces
illages.

Les Bedas font avec leurs voiſins un petit trafic de noix d'Arekier, de iel, de cire, de planches, de fer, cryſtal, de peaux de bêtes, & des its que leur contrée produit. Ils çoivent en échange des étoffes groſ-res, des anneaux de cuivre, des aſſelets de verre, du ſel, &c. Au-fois ils ne faiſoient aucun cas de rgent ni de l'or; ils en prennent jourd'hui volontiers pour leurs mar-andiſes. Si un de ces Inſulaires re-it une offenſe d'un homme de ſa bu, il va trouver le Capitaine du nton, ſe tient aſſis ſous un arbre, ;-à-vis ſa demeure, tenant dans ſa ain une branche de verdure, & rdant un profond ſilence. Il attend

Son commerce.

en cette posture, pendant cinq ou six jours, que le Capitaine l'interroge, & lui rende justice. Si on ne lui fait aucune satisfaction, il plante en terre son rameau & se retire, soit pour aller chercher son ennemi, soit pour abandonner le canton.

2. *Pays des Chingulais. Royaume de Candi.*

Les Chingulais. Les Chingulais forment la seconde division des habitans de Ceylan. Leur pays situé dans l'intérieur de l'Isle, est partagé en plusieurs provinces, qui contiennent chacune un certain nombre de districts. Les provinces du Nord sont *Noure Calava*, qui a cinq districts, & *Hotcourli*, qui en a sept. Celles de l'Est sont *Mantali* & *Ouvah*, qui comptent chacune trois Districts. *Tammaguod*, *Bintam*, *Vellas* & *Panao*, sont des terres voisines, mais qui n'ont point le rang de provinces. Il y a dans la seule province d'Ouvah, trente-deux tribus particulieres, soumises à autant de chefs, qui reconnoissent eux-mêmes l'autorité d'un Souverain. Son terroir produit le meilleur tabac de Ceylan. Le bois

Division de leur pays.

Van Goens, *Ibid.*

Relation de Knox.

eſt rare, mais elle eſt arroſée de luſieurs rivieres, qui font croître ans ſes campagnes une grande abonance de riz. Elle produit auſſi beauoup de beſtiaux.

Les provinces de l'Oueſt ſont *Ouipollat*, *Dolusbang*, *Hotterakourli*, ui ont chacune quatre diſtricts, *Porıloun* & *Tonkourli*, qui n'en ont que eux.

Les contrées du centre ſont partaées en petits diſtricts, dont les plus onſidérables ſont *Vallaponahoi* (1), *'oncipot* (2), *Goddaponohi* (3), *Heoihattai* (4), *Cote-mul*, *Horſepot* 5), *Tunponnahoi* (6), *Oudanour* & *'attanour* (7). Les deux dernieres ont les plus peuplées & les plus ferles.

La plupart de ces provinces & de es diſtricts, ſont ſitués ſur des monagnes & ſur des coteaux, d'où leur ient le nom général de *Kondeuda*, u *Candi-uda*, qui dans la langue

D'où lui vient le nom de Candi.

(1) Ce nom ſignifie *cinquante trous* ou *vallées*.
(2) Qui ſignifie *cinq cens ſoldats*. (3) *Cinquante eces de terre ſéche*. (4) *Soixante Soldats*. (5) *Quatre ns ſoldats*. (6) *Les trois cinquantaines*. C'eſt Knox ui explique ainſi tous ces noms, qui ſont analoues à la nature du terrein ou des habitans.
(7) Salmon écrit *Yattanvar*.

Chingulaise, signifie *Cimes de montagnes*. C'est de ce nom que les Européens ont formé celui de *Candi*, qu'ils donnent à tout le pays.

Les différens districts dont on a parlé, sont séparés les uns des autres par d'épaisses forêts, que personne n'a la liberté d'abattre, parce qu'elles servent à la défense du Royaume. Le pays est aussi coupé d'un grand nombre de rivieres qui descendent des montagnes. La plupart sont fort grandes & fort poissonneuses; mais il y en a peu de navigables, à cause des rochers dont elles sont semées. La plus considérable est celle de *Mavelagongue*, qui prend sa source sur la montagne que les Portugais ont nommée *le pic d'Adam*. Elle traverse presque toute l'Isle du Sud au Nord-Est, & va se jetter dans la Baye de Trinquemale, à huit degrés trente-cinq minutes de latitude du Nord, après avoir arrosé Cote-mul, Hevoihattai, Horsepot, Mantali, Bintam, & d'autres provinces ou districts considérables.

Rivieres.

La crainte de la puissance des Hollandois, a rendu presque désertes les provinces situées vers les côtes. La

upart des habitans ſe ſont retirés ans l'intérieur de l'Iſle, qui eſt fort euplé. La ſituation de ces quartiers 's rend preſqu'inacceſſibles. On n'y :rive qu'en traverſant de vaſtes fo- èts & des montagnes eſcarpées, dont :s gorges ſont ſi étroites, que deux ommes n'y ſauroient marcher de :ont. Ces paſſages ſont d'ailleurs dé- endus par de bonnes barrieres, com- oſées du bois de certains arbriſſeaux, ont les branches ſont garnies de lon- ues épines, auſſi fortes que des clous .e fer. On en trouve non-ſeulement ans les gorges des montagnes, mais l'entrée de tous les chemins qui onduiſent à la capitale. Perſonne n'y aſſe ſans une permiſſion ſcellée du ceau impérial.

Situation avantageuſe de ce Royaume.

La plus haute montagne de l'Iſle, :ſt dans la partie du Sud. Les Portu- gais l'ont appellée *le pic d'Adam*, & es Indiens la nomment *Hamalel*. On voit ſur ſon ſommet une pierre plat- e, qui porte l'empreinte d'un pied umain, une fois plus grand que na- ure. C'eſt un objet de culte chez ce peuple, comme le *rocher de Prabat*, chez les Siamois; & il ſe fait tous les ans ſur cette montagne, principa-

Le Pic d'Adam.

lement au mois de Mars, des processions innombrables d'hommes, de femmes & d'enfans.

Villes importantes.

La capitale du Royaume est située au centre de l'Isle, dans le district de Tattanour. Les Européens la nomment *Candi*, & les Indiens, *Hingadagul-neur*, qui signifie *ville du peuple*, ou *Moncaire*, c'est-à-dire, *ville royale*. C'étoit autrefois une ville considérable, où les Souverains du pays fixoient leur résidence. Mais les Portugais l'ayant ruinée dans le tems de leurs premieres conquêtes, ces Princes ont transporté ailleurs le siége de leur empire. Ils ont néanmoins un beau palais à Candi, & de tems en tems ils y font des voyages. La forme de cette ville est triangulaire. Elle est fortifiée du côté du Sud par un rempart de terre, de la hauteur de vingt pieds, qui ferme une vallée située entre deux montagnes. Les autres avenues, à deux ou trois milles de distance, sont défendues par de fortes haies, qui sont toujours gardées par des soldats. Les autres villes considérables, sont *Nellembi-neur*, dans la province d'Oudipollat, à douze milles de Candi, vers le Sud;

Allout-neur, qui eſt au Nord-Eſt de cette capitale, dans le diſtrict de Bintam; le gouvernement y tient en réſerve de grands magaſins de bled & de ſel: *Badoula*, à l'Eſt de Candi, & à deux journées de cette ville, dans la province d'Ouvah: *Digligi-neur*, entre Candi & Badoula, dans la province de Hevoihattai: c'eſt dans ce lieu que les Rois réſident depuis près d'un ſiecle. Leur palais n'a d'autre enceinte qu'un rempart de terre. Il conſiſte dans un grand nombre de bâtimens irréguliers, la plupart fort bas, & couverts de paille. Il y en a quelques-uns dont les toits ſont de tuiles, & qui ont deux étages, avec des galeries ouvertes de tous les côtés, pour reſpirer la fraîcheur. Elles ſont entourées de baluſtres d'ébene & de bois vernis. Les fenêtres ſont garnies de plaques d'argent & d'ébene, & l'on voit au ſommet de chaque édifice des vaſes de terre, ou d'autres ornemens. Les portes ſont d'un beau travail.

Palais de Digligi-neur.

Les maiſons des habitans ne ſont en général que de pauvres huttes, élevées ſur des perches, & fermées d'un treillis de branches ou de roſeaux. Il eſt défendu à tout particulier, ſous

Maiſons des particuliers.

peine de la vie, de leur donner deux étages, & d'en blanchir les murailles; & cette loi regarde les étrangers comme les naturels de l'Isle. Knox, voyageur Anglois, qui fut retenu captif dans le pays pendant plusieurs années, ayant blanchi avec de la chaux une petite maison qu'il avoit construite, pensa subir la peine attachée à l'infraction de ce réglement. Il n'y eut que la qualité d'étranger qui engagea le Roi à lui pardonner une faute, qui auroit couté la vie à un Indien. Ces Insulaires ne connoissent point l'usage des cheminées. Ils allument dans un coin de leur cabane le feu nécessaire pour la préparation des alimens; ce qui enfume toutes leurs habitations. Les maisons des nobles sont spacieuses & commodes, & consistent ordinairement dans deux corps de logis qui se regardent, & qui sont joints de chaque côté par une muraille. La cour qui sépare ces bâtimens est quarrée. Il y a aux environs d'autres logemens particuliers pour les domestiques.

Ordonnance bisarre.

Le nombre des Bourgs & des Villages est très-considérable dans tout le Royaume : mais les plus grands ne

Bourgs & Villages.

ntiennent pas plus de cent maiſons, la plupart en ont beaucoup moins. eux qui ont quelque Temple & quelue Divinité célèbres, ſont les plus équentés. On n'y trouve, au reſte, u'un amas informe de cabanes, irégulierement diſperſées, & environées ordinairement d'une haie & d'un oſſé. Les Chingulais ne bâtiſſent jamais près du grand chemin, de peur l'être expoſés aux regards curieux des paſſans. Knox nous apprend que lorſque les maladies deviennent fréquentes dans un canton, & qu'il y meurt en peu de tems pluſieurs perſonnes, les habitans prennent auſſi-tôt la fuite, & vont s'établir ailleurs, perſuadés que le Diable a pris poſſeſſion de ce lieu funeſte.

3. *Etabliſſemens des Hollandois. Digreſſion préliminaire ſur l'Origine & les progrès de leur Commerce dans l'Inde.*

Les Hollandois poſſedent de ſi beaux établiſſemens dans les Iſles de l'Inde, & l'Hiſtoire de leur commerce eſt tellement liée à celle des peuples qui habitent ces Iſles, que je ne

puis me dispenser d'entrer dans quelques détails sur ce qui concerne l'origine & les progrès de leur Compagnie Orientale. J'ai d'ailleurs annoncé, dans mon quatrieme Volume, que je traiterois une si importante matiere avec une juste étendue. C'est ici le lieu de m'acquitter de cette promesse.

Recueil des Voyages Hollandois.

Les Hollandois doivent l'origine de leurs établissemens dans l'Inde, à la disgrace d'un de leurs compatriotes, nommé *Corneille Houtman*, que des affaires particulieres avoient conduit à Lisbonne. Cet homme s'étant rendu suspect au Gouvernement, par des informations indiscretes sur les affaires de l'Inde, & sur la route que tenoient les Navigateurs Portugais, les Ministres le firent arrêter, & le condamnerent à une grosse amende. Houtman étoit dans l'impuissance de la payer, & se voyoit menacé, faute d'y satisfaire, de passer sa vie dans les prisons de Lisbonne. Dans cette extrêmité, la pensée lui vint de recourir à quelques Marchands d'Amsterdam, & de leur écrire une lettre, dans laquelle il leur promettoit, pour prix de sa liberté, de leur faire

art de toutes les lumieres qu'il avoit cquiſes ſur le commerce des Indes.)n accepta ſes offres ; ſa rançon fut ayée, & il fut mis en liberté. De :tour en ſa patrie, il communiqua à s libérateurs pluſieurs ſecrets impor-ns ; & ces ouvertures parurent ſi in-reſſantes, qu'il ſe forma ſur le amp une ſociété de Négocians, ous le nom de *Compagnie des pays intains*, dont l'adminiſtration fut nfiée à dix Directeurs. Elle équipa, 1595, quatre Navires, qui prirent route de l'Inde par le Cap de Bon-e-Eſpérance, ſous la direction de outman. Dans ce premier voyage, s Hollandois, après avoir reconnu *ainte-Marie*, *Madagaſcar*, & d'au-es Iſles de la côte d'Afrique, pouſ-rent juſqu'aux Maldives, rangerent Cap de Comorin, & entrerent dans détroit de la Sonde le 11 de Juin l'année 1596. Ils aborderent quel-ues jours après à Bantam, une des incipales villes de l'Iſle de Java, ù ils obtinrent d'abord la liberté d'é-blir un comptoir. Mais les diſpoſi-ons des Inſulaires ayant changé, outman fut arrêté dans le Palais du ouverneur, & après une captivité

Premiere compagnie d'Amſterdam.

Envoi de quatre Navires ſous la direction de Houtman.

de quelques mois, & divers combats cruels entre les Hollandois de la flotte & les Javanois, il fut obligé d'abandonner la rade de Bantam. Il rentra dans le port d'Amſterdam le 14 Août 1597, ayant perdu dans cette expédition un de ſes vaiſſeaux, & près des deux tiers des équipages de toute la flotte.

Second envoi, commandé par Van Nek.

Ce voyage, quoiqu'aſſez infructueux, ne rallentit point l'ardeur des Négocians d'Amſterdam. De nouveaux aſſociés ſe joignirent aux anciens, & la Compagnie envoya aux Indes, en 1598, une flotte de huit vaiſſeaux, commandée par M. *Van Nek*, avec cinq cens ſoixante hommes d'équipage, tant ſoldats que matelots. Van Nek arriva au mois de Novembre dans la rade de Bantam, conclut un traité de commerce avec les Javanois de ce quartier, y chargea quatre vaiſſeaux de poivre, de cloux de girofle, de fleur de muſcade & de canelle, & revint heureuſement au Texel, avec cette riche cargaiſon, au mois de Juillet 1599, après avoir fait huit mille lieues en moins de quinze mois.

Ouverture du commerce de Java.

Jacques *Warwick*, qui fit les fonc-

tions

ons d'Amiral, après le départ de Van lek, reſta dans l'Inde avec les quatre autres vaiſſeaux de l'armement. es gens furent fort maltraités à *Mature*, Iſle voiſine de Java, & il y en eut pluſieurs de maſſacrés par les Inſulaires. D'autres, au nombre d'environ cinquante, furent arrêtés priſonniers, & l'Amiral n'obtint leur délivrance, qu'en payant une groſſe rançon. Il quitta cette dangereuſe contrée pour ſe rendre à l'Iſle d'*Amboine*, près des Moluques, où il fut bien accueilli. On lui permit de charger de girofle deux navires, & tandis qu'il s'occupoit à cette cargaiſon, il envoya les deux autres vaiſſeaux qui lui reſtoient aux Iſles de *Banda*, qui ſont au Sud-Eſt d'Amboine, pour s'y pourvoir de noix & de fleur de muſcade. L'Officier qu'il chargea de cette commiſſion, alla mouiller à *Nera*, capitale de ces Iſles, où il eut la gloire de fonder le premier comptoir que les Hollandois aient poſſédé dans l'Inde. Il y laiſſa vingt hommes, avec de l'argent & des marchandiſes pour l'achat ou l'échange des épiceries, & ayant lui-même achevé à très-peu de frais ſa cargaiſon, il reprit la route de

Commencement de celui d'Amboine.

Premier Comptoir des Hollandois dans l'Inde.

la Hollande par le Cap de Bonne-Espérance. Le succès de son expédition causa une telle joie aux Directeurs de la Compagnie, qu'ils firent exposer aux yeux du peuple les marchandises de ces deux navires. Les montres de muscade furent trouvées si belles, que les Hollandois se persuaderent qu'on n'en avoit jamais vû de si parfaites à Lisbonne. Warwick eut de son côté le bonheur d'ouvrir à ses compatriotes l'entrée des Moluques, pour l'établissement d'une maison de commerce à Ternate. Il y laissa cinq hommes, pour veiller à la garde du comptoir & aux affaires du commerce, & il ramena au Texel, dans le cours de l'année 1600, les deux navires qu'il avoit chargés à Amboine.

Etablissement de Ternate.

L'émulation des Hollandois croissant à mesure que la prospérité de leur commerce augmentoit, quelques marchands de Zélande armerent aussi pour l'Inde, & les habitans de Rotterdam formerent dans le même tems une compagnie, qui mit en mer cinq navires. D'un autre côté, les Négocians d'Amsterdam, sans attendre le retour de leur seconde flotte, avoient fait partir, dès l'année 1599, trois

Autres Compagnies qui se forment.

autres vaiſſeaux, ſous le commandement de M. *Vander Hagen*. Cet Amiral ſe rendit à Bantam au commencement de l'année ſuivante, & de-là à Amboine, où il trouva la guerre allumée entre les Indiens & les Portugais. Les Indiens l'ayant invité de ſe joindre à eux, il leur envoya dix chaloupes armées, & il deſcendit lui-même dans l'Iſle à la tête de ſes plus braves ſoldats, pour attaquer un fort qui appartenoit aux Portugais. Il aſſiégea inutilement la place pendant deux mois; mais il eut lieu de ſe conſoler de cette diſgrace, par le Traité avantageux qu'il conclut avec les Inſulaires. Ses conditions portoient qu'on travailleroit inceſſamment à la conſtruction d'un fort; que les Indiens feroient les frais de tous les travaux; que les Hollandois mettroient une garniſon dans la place, & ſe chargeroient de la défendre; que tout le girofle qui croît dans le pays ſeroit livré aux vaiſſeaux de la Compagnie, à un prix invariable, & que ce commerce ſeroit interdit à toute autre nation. Ce Traité fut à peine ſigné, que les Hollandois firent commencer les travaux; & ils les pouſſerent avec tant

Expédition de Vander Hagen.

Les Hollandois bâtiſſent un Fort à Amboine.

d'ardeur, que le fort fut achevé en moins de six semaines.

Ils sont mal reçus à Sumatra.

Les tentatives qu'ils firent dans le même tems pour s'établir dans l'Isle de Sumatra, eurent moins de succès. Leurs bâtimens furent insultés à *Achem*, capitale du pays : plusieurs Hollandois furent faits prisonniers, & le fameux Corneille Houtman y perdit la vie. Van Nek, dans un second voyage qu'il fit aux Indes en 1600, fut attaqué à la hauteur de Ternate par les Portugais, & mis hors de combat après une action très-vive, dans laquelle il eut la main droite emportée d'un boulet de canon. Il fut plus heureux à Patane & à Johor, Etats voisins de Siam, où il établit des Comptoirs.

Ils s'établissent à Patane & à Johor.

Les différentes Compagnies d'Amsterdam armerent en 1601 quinze navires, qui partirent ensemble le 22 Avril. *Wolphart Harmansen*, un des Amiraux, s'étant séparé du gros de la flotte, avec les navires qu'il commandoit, arriva le 24 de Décembre devant la ville de *Palinban*, qui est à la pointe occidentale de l'Isle de Java. Le hasard avoit conduit le même jour à Bantam, ville voisine de Palimban,

Expédition de Harmansen.

une flotte Portugaiſe, compoſée de trente bâtimens, parmi leſquels il y avoit huit gros galions de ſix à huit cens tonneaux. Elle venoit bloquer le port de cette place importante, pour en fermer l'entrée aux vaiſſeaux Hollandois. Harmanſen, qui n'avoit qu'une eſcadre de cinq navires, dont le plus fort n'étoit que de cinq cens vingt tonneaux, n'héſita pas d'aller combattre les Portugais, dès qu'il apprit leur arrivée. Le 27, vers le coucher du ſoleil, il rencontra leurs vaiſſeaux, ſur leſquels il fit un feu terrible, dont ils furent fort maltraités. Mais un des canons de ſon Amiral ayant crevé aux environs du gouvernail, qui en fut extrêmement endommagé, cet accident obligea le Général Holandois à la retraite. Il revint à la charge deux jours après, & il attaqua avec furie quatre galeres, qui formoient l'avant-garde ennemie. Il en prit deux à l'abordage, paſſa au fil de l'épée, ou précipita dans la mer, la plupart des Portugais & des Indiens qui les montoient, en ôta toute l'artillerie, & les brûla à la vûe de l'Amiral Portugais, qui n'oſa pas faire le moindre mouvement pour les ſecou-

Il bat la flotte Portugaiſe devant Bantam.

rir. Le 31, s'étant approché de Bantam, en portant droit ſur la flotte ennemie, les Portugais s'éloignerent, & le laiſſerent entrer dans le port ſans oppoſition. Les Javanois, qui avoient été ſpectateurs de toutes ces belles actions, le reçurent comme leur libérateur, & accorderent aux Hollandois un comptoir dans leur ville.

Il établit un Comptoir dans cette ville.

George *Spilberg*, qui fut envoyé dans l'Inde la même année que Wolphart Harmanſen, ne ſignala pas moins ſa valeur contre les Portugais. Son eſcadre conſiſtoit en trois navires, qui furent équipés par des Marchands de Zélande, avec une commiſſion du Prince Maurice. Il ſoutint au Cap-Vert, près de *Ruſiſco*, ſur un petit bâtiment de tranſport, l'attaque de trois caravelles Portugaiſes, & il en aborda une, qu'il auroit priſe, ſi le feu terrible des deux autres ne l'eût dégagée. Quelques jours après il ſe rendit maître d'une de ces caravelles. Arrivé au Cap de Bonne-Eſpérance, il reconnut la fameuſe Baye qui eſt au Nord de ce Cap, & lui donna le nom de *Baye de la Table*, à cauſe d'un promontoire de cette forme qui s'a-

Voyage de Spilberg.

Avantages qu'il remporte ſur les Portugais.

vance neuf ou dix lieues dans la mer. Il visita aussi, sur la même côte, deux petites Isles, dont il nomma l'une *Elisabeth*, & l'autre *Cornelia*. C'étoit prendre une possession anticipée de ce pays, où les Hollandois ont établi depuis une de leurs plus belles Colonies.

Après un voyage très-malheureux aux Isles de *Comorre*, où les Indiens massacrent vingt-huit de ses gens, continuant sa route par le Cap de Comorin, il arriva, au mois de Mai 1602, à *Point-de-Galle*, sur la côte méridionale de Ceylan. Le Roi de Candi, alors en guerre avec les Portugais, accepta l'alliance & les secours que Spilberg lui offrit, & promit à son tour aux Hollandois une maison de commerce dans son Isle, avec le choix du lieu où ils voudroient l'établir, & la liberté de la fortifier. Spilberg, occupé d'un autre projet, qui ne lui permit pas de profiter alors de ces offres, fit voile vers Sumatra, & arriva le 16 de Septembre au port d'Achem. Il fut assez heureux pour gagner les bonnes graces du Roi du pays, qui prévenu par les calomnies artificieuses des Portugais, avoit tou-

On lui offre une maison de commerce à Ceylan.

Il en établit une à Achem.

jours paru fort indiſpoſé contre les Hollandois. Le Roi lui donna cette maiſon dans Achem, & permit aux ſujets de Zélande de commercer dans tous les ports de ſon obéiſſance.

Cependant les Compagnies de commerce ſe multiplioient de jour en jour dans les Provinces-Unies, & commençoient même à ſe nuire les unes aux autres par leur nombre. Chacune agiſſoit par des vues particulieres d'intérêt, ſans aucune correſpondance pour le bien général. Leurs vaiſſeaux ſe rencontrant ſouvent dans les mêmes ports, cette concurrence faiſoit baiſſer le prix des marchandiſes, & ruinoit pluſieurs Armateurs.

Les Etats Généraux ouvrirent heureuſement les yeux ſur ce déſordre naiſſant, qui pouvoit cauſer la ruine du commerce. Ils aſſemblerent les Chefs des différentes Compagnies, leur propoſerent le projet d'une aſſociation générale, qui réuniroit en un ſeul corps toutes les Sociétés commerçantes, & vinrent à bout, moitié par inſinuation, moitié par autorité, de leur faire accepter ce plan. L'acte de réunion fut ſigné le 20 Mars 1602, & confirmé le même jour par l'aſſem-

Réunion de toutes les Compagnies de commerce.

blée des Etats. On établit ſix Chambres particulieres, celles d'Amſterdam, de Zélande, de Delft, de Rotterdam, de Hoorn & d'Enchuiſe. On ſtatua que les affaires de la Compagnie ſeroient réglées à la pluralité des voix, dans une aſſemblée générale, compoſée de dix-ſept députés des Chambres; que cette aſſemblée ſe tiendroit alternativement à Amſterdam & en Zélande; que les Chambres particulieres ſeroient obligées de ſe ſoumettre à ſes réglemens; & que les affaires ſur leſquelles ſes membres ne pourroient s'accorder, ſeroient renvoyées à la déciſion des Etats Généraux. Le Gouvernement accorda à la Compagnie un octroi de vingt-un ans, pour commercer à l'Eſt du Cap de Bonne-Eſpérance, ou par le Détroit de Magellan, & défendit à tous les ſujets des Provinces-Unies de faire le même commerce, ſous peine de confiſcation des vaiſſeaux & des marchandiſes. Les Aſſociés donnerent une telle extenſion à ce privilége, que deux navires Hollandois, équipés en 1615, ayant trafiqué ſans commiſſion aux Moluques, le Gouverneur de Batavia s'en ſaiſit au nom de la Compagnie,

quoiqu'ils fussent entrés dans la mer du Sud par un autre passage que celui de Magellan. Enfin les Etats Généraux, pour achever d'encourager la Compagnie Orientale, lui accorderent le pouvoir de contracter dans les Indes toutes sortes d'engagemens au nom de leurs Hautes-Puissances, d'y bâtir des forts, d'y avoir des troupes, & d'y établir des Conseils souverains.

Les fonds que débourserent les nouveaux Associés, formerent un capital d'environ treize millions de nos livres (1), dont la seule Chambre d'Amsterdam fournit la moitié. Ces premiers fonds furent administrés avec tant d'œconomie & d'habileté, que les Intéressés n'ont jamais été dans la triste nécessité de les renouveller : ce qui est particulier à la Compagnie Hollandoise. C'est avec ces mêmes fonds, qui peuvent passer pour modiques, qu'une Société de simples négocians a trouvé le moyen de couvrir la mer de vaisseaux, de conquérir des Royaumes, de bâtir plusieurs villes & une infinité de forts, de

(1) Six millions quatre cens cinquante-neuf mille huit cens quarante florins de Hollande.

s'emparer du commerce excluſif des épiceries, dont elle a tiré des richeſſes ineſtimables, & de faire la loi dans l'Inde à toutes les nations de l'Europe. Grand exemple de ce que peut l'induſtrie d'un peuple, lorſqu'elle eſt animée par l'émulation, par la liberté du commerce, par la protection d'un Gouvernement équitable, bienfaiſant, éclairé, & par tous les autres encouragemens qui dépendent du Souverain. Reprenons le fil des navigations Hollandoiſes.

Les Aſſociés équiperent, en 1602, une flotte de quatorze grands navires, ſous le commandement de l'Amiral Warwick, déja connu par un premier voyage dans l'Inde. Dans l'eſpace de quatre ans, il rendit d'importans ſervices à ſa Compagnie. Il érigea à Bantam une nouvelle maiſon de commerce, dans un bel emplacement dont le Roi lui accorda la propriété, & il laiſſa aux Directeurs des inſtructions très-ſages, qui ont depuis été adoptées dans toutes les Colonies Hollandoiſes. il établit le même ordre dans le Comptoir de Johor, & il forma des liaiſons étroites avec le Souverain de cette contrée, & avec

Seconde expédition de Warwick.

Nouveau Comptoir de Bantam.

le Roi de Siam. Il étendit ſes correſpondances juſqu'à la Chine, où il ouvrit à ſes compatriotes les premieres ſources de commerce, en gagnant par ſes préſens & par ſes careſſes pluſieurs Mandarins des villes maritimes. En un mot, ſes vues ſupérieures ſe tournerent vers tous les objets qui pouvoient étendre & faire proſpérer le commerce de la Compagnie. Rien n'échappa à ſon zele ni à ſes lumieres. Les Hollandois ont conſervé une juſte vénération pour la mémoire de ce grand homme, & le regardent, avec raiſon, comme le principal fondateur des puiſſantes Colonies qu'ils poſſédent dans l'Inde.

Second Voyage de Vander Hagen.

Sur la fin de l'année 1603, on vit ſortir des ports du Texel une nouvelle flotte, compoſée de douze navires, commandés par M. Vander Hagen, qui, cinq ans auparavant, avoit conduit une autre eſcadre dans l'Inde. Il porta la terreur ſur la côte de Mozambique & ſur celle de Goa: il attaqua, dans la rade de Calecut, neuf frégates Portugaiſes, & il en prit une qui étoit montée de quatre-vingt hommes: il conclut un traité d'alliance avec le Zamorin, qui permit aux

Les Hollandois obtiennent la liberté de commercer à Calecut.

Hollandois de commercer dans tous les ports de ſa dépendance. Il paſſa enſuite aux Moluques, où il fit une guerre ouverte aux Portugais, qu'il chaſſa des Iſles d'Amboine & de Tidor.

Le Roi d'Eſpagne, alors maître du Portugal, crut devoir oppoſer une digue à ces excurſions. Il rendit, en 1605, une déclaration, par laquelle il fut défendu aux Hollandois, ſous peine de confiſcation & d'empriſonnement, de commercer en Eſpagne & dans les deux Indes. La Compagnie, peu effrayée de cet Edit, envoya cette même année deux flottes dans l'Inde; l'une, d'onze navires, commandés par *Corneille Matelief*, & moitié équipés en guerre & en marchandiſes; l'autre, de huit, ſous les ordres de *Van Caerden*. Matelief fit reſpecter pour la premiere fois, aux Iſles du Cap-Vert & dans celle d'*Annobon*, le pavillon de ſa Compagnie, que les Portugais de ces quartiers avoient inſulté juſqu'alors. Il parut, au mois d'Avril 1606, devant Malaca, & il attaqua inutilement cette place, que les Portugais poſſédoient depuis un ſiécle. Malgré l'aſſiſtance

Expédition de deux nouvelles flottes.

du Roi de Johor, l'allié fidele des Hollandois, il fut obligé de se retirer, après deux mois de siége ou de blocus. Cette ville tomba trente-cinq ans après dans les mains des Hollandois.

Matelief se vengea de cet affront sur la flotte ennemie, qu'il battit en plusieurs rencontres, & qu'il ruina presque totalement. Il se rendit à Amboine au commencement de l'année 1607, & il établit une discipline exacte dans le Comptoir & dans le Fort. Il fit de vains efforts pour secourir Ternate & Tidor, où les Portugais étoient rentrés, & tenoient dans l'oppression les alliés de la Compagnie: mais il bâtit dans la premiere de ces Isles un petit Fort, dans lequel il laissa une bonne garnison. Une entreprise non moins importante l'attira, dans le cours de la même année, sur les frontieres maritimes de la Chine. Il s'agissoit d'ouvrir aux vaisseaux de la Compagnie les ports de ce vaste Empire, & d'élever l'édifice dont le Général Warwick avoit jetté les fondemens. Matelief entra au mois d'Août dans la riviere de Canton, & mouilla dans le voisinage de Macao, après s'être assuré de la protection des Mandarins

Etablissement de Ternate.

Tentatives du côté de la Chine.

de la côte. Mais il fut attaqué dans cette rade par une flotte Portugaiſe, qui le força de s'éloigner, & qui fit avorter ſon entrepriſe. Il revint en Hollande au mois de Septembre 1608, après un voyage de plus de trois ans, ayant ſur ſon bord des Ambaſſadeurs que le Roi de Siam envoyoit aux Provinces-Unies, & trois jeunes Indiens d'Amboine, qui étoient des premieres familles du pays. Les Etats Généraux furent ſi ſatisfaits de ſa conduite, qu'ils lui firent, par la bouche du Grand Penſionnaire, des remercimens, accompagnés des éloges les plus flatteurs.

L'expédition de Van Caerden eut moins d'éclat: il fit quelques ravages à Mozambique, dans l'établiſſement des Portugais; mais il aſſiégea inutilement leur Fort pendant un mois; & dans ſa retraite, un de ſes vaiſſeaux fut ſi maltraité, qu'on fut obligé de le brûler. Il trouva la même reſiſtance à Tidor & à Ternate, dans les Colonies Portugaiſes. Il fut plus heureux à *Machian*, au Sud de Ternate, où il emporta d'aſſaut un de leurs Forts, qu'il abandonna au pillage, après avoir fait main-baſſe ſur près de huit cens

Conquête de Machian, une des Moluques.

Insulaires qui le défendoient. Cette victoire le mit en possession de toute l'Isle, qui fournit à ses vaisseaux une abondante cargaison. Mais dans le tems qu'il se disposoit à les renvoyer en Europe, un orage imprévu en fit périr deux, dont on ne put sauver qu'une partie des équipages. Le reste de la flotte revint à Flessingue en 1609, sans son Amiral, qui dans une course qu'il fit à *Bachian*, la plus méridionale des Moluques, fut enlevée par une galere Espagnole, & conduit aux Manilles.

Nouvel armement de treize grands navires.

L'Amiral *Verhoeven* fut envoyé aux Indes deux ans après Caerden, avec une des plus belles flottes que la Compagnie eût encore équipées. Elle consistoit en treize navires, dont plusieurs étoient du port de mille tonneaux. Il assiégea sans succès le Fort de Mozambique, comme son prédécesseur; mais il prit à l'entrée de la rade un galion Espagnol. Il croisa ensuite sur la côte de Goa, & se rendit de-là à Calecut, où il renouvella avec le Zamorin le traité d'alliance conclu par le Général Vander Hagen. Arrivé à Johor, au commencement de l'année 1609, il y établit de nouveaux

Facteurs, & il trouva le Roi du pays dans des diſpoſitions aſſez favorables pour les Hollandois. Mais il ſollicita inutilement la permiſſion de bâtir un Fort dans ces quartiers. Quelques diviſions ſurvenues entre les Javanois, l'appellerent à Bantam au mois de Février. Il fit de vains efforts pour calmer ces troubles; mais ayant promis au Roi de *Jacatra* l'aſſiſtance des Hollandois, ce Prince lui accorda une maiſon de commerce aux environs de ſa capitale. Ce fut le berceau de la fameuſe Batavia. Il ſe rendit, au mois d'Avril, aux Iſles de Banda, pour viſiter le Comptoir que la Compagnie avoit à Nera, la principale ville du pays. Dans la vue de donner plus de ſolidité à cet établiſſement, il alla trouver les Princes Indiens, qui partageoient la ſouveraineté de ces Iſles, & il leur demanda la permiſſion de fortifier le Comptoir. Sans s'embarraſſer des allarmes que leur cauſa cette propoſition, à laquelle ils feignirent néanmoins de donner leur conſentement, il fit élever ſur les ruines d'un ancien château Portugais, un Fort quarré, flanqué de quatre baſtions, qui fut achevé & mis en état

Les Hollandois s'établiſſent aux environs de Jacatra.

Ils bâtiſſent un Fort à Nera.

de défenſe dans le cours du mois de Mai. Mais les Inſulaires l'ayant attiré quelques jours après dans une embuſcade, le maſſacrerent, avec trente ou quarante Officiers de la flotte qui l'accompagnoient. Ceux qui lui ſuccéderent au commandement, crurent qu'il étoit de la prudence d'oublier cette injure, & renouerent, après quelques menaces, avec les Bandanois, qui s'engagerent, par un Traité, à ne vendre leur muſcade & leur girofle qu'aux ſeuls Marchands de la Compagnie; à contraindre toutes les Jonques étrangeres à venir mouiller ſous le Fort Hollandois, & à ne permettre aux Facteurs d'aucune autre Nation de s'établir à Nera.

Ils s'ouvrent le commerce du Japon.

Verhoeven, quelque tems avant ſon arrivée dans ces Iſles, avoit envoyé deux vaiſſeaux au Japon, pour tâcher d'obtenir, par quelque Traité, la permiſſion de commercer dans ce beau Royaume. Ils mouillerent à Nagazaki, au mois de Juillet 1609, & paſſerent enſuite à Firando, où la Compagnie obtint la liberté de bâtir un Comptoir. J'ai parlé aillieurs (1) des progrès de cet établiſſement, du

(1) Tome II, page 431 & ſuiv.

transport des Hollandois à Nagazaki, & de l'état préſent de leur commerce au Japon.

D'autres navires de la même flotte furent détachés dans le même tems pour les Moluques, ſous la conduite du Vice-Amiral *Witter*; & ce fut alors que la puiſſance des Hollandois s'accrut conſidérablement dans ces Iſles. Ils y avoient en 1610, ſept Forts importans: deux à Ternate; un à Timor; trois à Machian, & un à Bachian. Mais Witter s'étant laiſſé ſurprendre aux Manilles par les Eſpagnols, trois de ſes vaiſſeaux furent pris, un autre ſauta en l'air, le reſte fut diſperſé, & le Général périt lui-même dans ce combat.

Accroiſſement de leur puiſſance aux Moluques.

L'an 1614, *Vanden Broeck* ouvrit aux vaiſſeaux de la Compagnie une nouvelle carriere. Il ſervoit, en qualité de premier Commis, ſur une flotte qui fut envoyée aux Indes dans le cours de l'année 1613, ſous les ordres de l'Amiral *Reynſt*. Cette flotte s'étant avancée à l'entrée de la Mer rouge, Broeck en fut détaché avec un navire, pour viſiter les ports de l'Arabie heureuſe, où les Hollandois n'avoient encore aucun établiſſement,

Après plusieurs voyages, dans lesquels il eut beaucoup d'obstacles à surmonter, le Bacha de cette contrée lui permit de commercer dans tous les ports de la Mer rouge, & d'établir un Comptoir particulier à Aden. Broeck fut chargé dans le même tems d'une commission importante sur la côte occidentale de l'Indostan. Il s'agissoit de procurer à la Compagnie une maison de commerce à Surate, le plus fameux entrepôt de l'Inde. Broeck l'obtint, y laissa des Facteurs, & forma ensuite d'autres établissemens à Broitschia, à Cambaye, à Amadabad, sur la même côte.

Ils commencent à commercer dans la mer rouge.

Ils forment un établissement à Surate.

Les périls dont le Comptoir de Jacatra fut menacé, l'appellerent, en 1618, au secours de cette Colonie naissante. Les Anglois, qui avoient une Loge dans le voisinage, avoient commis quelques hostilités contre les flottes de la Compagnie, & venoient d'enlever un de ses navires. On craignit qu'ils n'entrepriſſent d'attaquer le Comptoir Hollandois; & pour le mettre à l'abri de leurs insultes, Broeck le fit entourer de palissades & d'un rempart de terre. Il faut se rappeller que cette Loge étoit bâtie

Progrès de leur Comptoir de Jacatra.

hors de l'enceinte de la ville de Jacatra. Elle ne conſiſtoit alors qu'en deux bâtimens, dont l'un ſe nommoit *Maurice*, & l'autre *Naſſau*. Les Anglois & les Javanois, voyant croître ces travaux, en conçurent de l'ombrage, & conſpirerent la ruine du Fort. Ayant attiré Broeck à Jacatra, après l'avoir trompé par les apparences d'une fauſſe paix, ils le retinrent priſonnier; ce qui répandit une telle frayeur dans la Loge, que les Anglois l'ayant ſommée de ſe rendre, elle capitula le premier de Février 1619. Elle devoit être évacuée le lendemain, & les Hollandois étoient à la veille de ſe voir chaſſés de Jacatra, lorſqu'un événement imprévu rétablit leurs eſpérances. Le Roi de Bantam, gagné par les Facteurs qu'ils avoient dans ſa capitale, envoya à leur ſecours un corps de deux mille hommes, qui arriverent à Jacatra le jour que la capitulation devoit s'exécuter. Le Général qui les commandoit, obtint, par ſes menaces, que le Fort ne ſeroit point évacué, & que les Hollandois reſteroient en poſſeſſion de leur Loge; à condition néanmoins qu'ils ceſſeroient de travailler

à la fortifier. Malgré cette défenſe, ils ne laiſſerent pas de continuer ſecrettement les ouvrages, & ce fut alors qu'ils l'appellerent *Batavia*, de l'ancien nom de leur pays. Un renfort qu'ils reçurent des Moluques, au mois de Mars de l'année ſuivante, les mit en état de faire à leur tour la loi aux Inſulaires de Jacatra, & de ſe délivrer de ces dangéreux voiſins, par la ruine de leur ville. Le Général *Coen* l'attaqua, à la tête d'onze cens hommes, & l'emporta d'aſſaut, après trois jours de réſiſtance. Il raſa ſes murailles, fit mettre le feu aux maiſons, paſſa au fil de l'épée tous les Indiens qui s'y rencontrerent, & détruiſit juſqu'au nom de cette malheureuſe ville, ſur les ruines de laquelle s'eſt élevée Batavia, aujourd'hui le centre & la métropole des poſſeſſions de la Compagnie dans l'Inde.

Ils lui donnent le nom de Batavia.

Ne pouſſons pas plus loin cette digreſſion. Nous en avons dit aſſez pour faire connoître l'origine des établiſſemens Hollandois, dont nous donnerons dans la ſuite une idée plus particuliere, à meſure que nous parlerons des Iſles où ils ſont ſitués. Il ſuffit de remarquer que ce peuple

induſtrieux, dans le cours d'environ ſoixante ans, a réuſſi à enlever aux Portugais leurs plus belles poſſeſſions; à ruiner leur commerce de Goa; à les ſupplanter au Japon, à Malaca, aux Moluques, & dans toutes les Iſles méridionales; à ſe procurer à Surate, au Bengale, ſur les côtes de Malabar & de Coromandel, de magnifiques Comptoirs; à étendre ſon commerce juſqu'à la Mer rouge; à s'ouvrir les ports de Siam & de la Chine; en un mot, à établir dans l'Inde une puiſſance, qu'aucune nation Européenne n'eſt en état de balancer, & que les Princes Aſiatiques regardent eux-mêmes d'un œil jaloux.

Idée de leur puiſſance dans l'Inde.

Pour ne parler ici que de ce que les Hollandois poſſédent dans Ceylan, j'obſerverai qu'ils ſont maîtres de toutes les côtes de l'Iſle, & que dans pluſieurs endroits leurs domaines s'étendent douze ou quinze lieues dans les terres. Les plus conſidérables ſont *Jaſanapatan*, *Manar*, *Calpentin*, *Negumbo*, *Kolumbo*, *Point-de-Gale*, *Batecalo & Trinquemale.*

Ce qu'ils poſſédent à Ceylan.

JAFANAPATAN eſt une preſqu'Iſle, ſituée à la pointe ſeptentrionale de Ceylan. Ce pays comprend quatre

Jafanapatan.

petites provinces, plusieurs villes considérables, & environ cent soixante hameaux, la plupart peuplés d'Indiens, qu'on croit Malabares d'origine. C'étoit autrefois un Royaume particulier, que les Portugais ont détruit. Ses habitans l'appelloient *Vannis*, ou *Vannias*, nom qu'une partie du pays conserve encore. Ses terres sont basses, & naturellement fertiles, quoiqu'on y trouve peu de sources. On y supplée par l'eau des citernes. Les bois de canelle sont la principale richesse de cette contrée. Dans les commencemens, les Hollandois éleverent autour de ce bois un rempart de terre, qu'ils faisoient garder par des soldats, pour empêcher les Indiens d'en approcher. Mais cette entrepriſe ayant excité la jalousie du Roi de Candi, ils résolurent de l'appaiſer par leurs soumissions, & ils s'engagerent à ne mettre des gardes que sur la frontiere de leurs domaines. Leur maxime a toujours été de vivre en paix avec ce Monarque, d'employer à propos les préſens & les complaisances, pour se concilier ses bonnes graces, & d'éviter avec soin toutes les occasions de rupture. Cette conduite pacifique

Salmon, *ubi suprà.*

fique les a heureuſement maintenus dans leurs poſſeſſions.

La capitale du pays porte auſſi le nom de Jafanapatan. C'eſt une belle ville, dont les rues ſont larges & ſpacieuſes, & qui eſt ornée de pluſieurs beaux édifices, particuliérement d'un magnifique Hôpital. Elle a une lieue & demie de tour. Les Hollandois y ont une forte citadelle, bâtie à la moderne, où ils entretiennent une garniſon nombreuſe. C'eſt-là qu'eſt le logement du Gouverneur, des Officiers de Juſtice, & des Facteurs de la Compagnie.

Delft, *Midelbourg*, *Leyde*, *Amſterdam*, *Enchuiſe & Hoorne*, ſont de petites Iſles ſituées au Nord-Oueſt de Jafanapatan, & qui lui ſervent de rempart. Elles ſont ſi bien pourvues d'artillerie, de ſoldats, & de munitions, que ce paſſage eſt inacceſſible aux navires étrangers.

MANAR eſt une Iſle ſituée ſur la côte occidentale du Royaume, à neuf dégrés de latitude du Nord. Sa circonférence eſt de dix ou douze lieues. On y voit une ville, environnée de pluſieurs habitations, & défendue par un Fort qui eſt gardé par cent hom- Manar.

mes. Cette côte eſt fort poiſſonneuſe, & pendant un tems elle a été célébre par la pêche des perles.

Calpentin. CALPENTIN eſt une autre Iſle, un peu plus grande que Manar, & plus près du Sud d'un dégré. Elle a ſeize lieues de long, ſur une ou deux de largeur. Les Hollandois y ont deux châteaux en forme de tours, & un aſſez bon Fort, où ils entretiennent une petite garniſon.

Negumbo. NEGUMBO, entre 7 & 8 degrés de latitude, n'eſt qu'une Forteresſe, bâtie ſur la même côte, pour la défenſe des bois voiſins, où l'on recueille beaucoup de canelle. Elle eſt protégée d'un côté par la mer, & de l'autre par pluſieurs baſtions. Les Hollandois ont un petit Fort entre Negumbo & Calpentin, dans un lieu appellé *Chilaw*, le meilleur port de l'Iſle.

Kolombo. KOLOMBO, l'ancienne capitale des Colonies Portugaiſes de Ceylan, tient encore aujourd'hui le premier rang parmi les établiſſemens que les Hollandois poſſedent dans ce Royaume. Cette ville eſt au Sud de Negumbo, dont elle n'eſt éloignée que de neuf ou dix lieues. Elle eſt bâtie

au fond d'une baye, qui offre un port commode aux vaiſſeaux qui ne prennent pas beaucoup d'eau. Les Hollandois ont beaucoup reſſerré ſon ancienne enceinte, qui occupoit un terrein fort vaſte, trop difficile à garder; mais ils ont conſidérablement augmenté les fortifications du château. Le palais du Gouverneur eſt un des plus beaux édifices qu'on puiſſe voir. L'Arſenal & les Magazins ſont d'autres bâtimens très-remarquables. Comme cette ville eſt le principal comptoir de la Compagnie dans l'Iſle, c'eſt-là que réſident le Gouverneur Général & le Conſeil Souverain.

Point-de-Gale.

POINT-DE-GALE eſt une autre place très-forte, ſituée dans la partie méridionale de Ceylan, à ſix degrés de latitude du Nord. Ses fortifications, commencées par les Portugais, ont été beaucoup augmentées par la Compagnie Hollandoiſe; mais elle a détruit quantité d'édifices d'une inutile ſomptuoſité. La ſituation de cette ville eſt ſur une pointe de terre, défendue par des bords eſcarpés & par la mer. Elle a une baye, qui pourroit paſſer pour un bon port, s'il n'y avoit à l'entrée pluſieurs écueils dangereux,

& ſi les navires n'y étoient un peu trop battus par les flots. Tous les bâtimens qui viennent y mouiller paſſent ſous le canon des deux Forts, qu'on appelle les *Châteaux d'eau.*

Batekalo & Trinquemale

BATEKALO & TRINQUEMALE ſont les ſeules places remarquables que la Compagnie poſſéde ſur la côte orientale de Ceylan. La premiere eſt une petite Iſle, ſituée vers le milieu de cette côte. Les Hollandois y ont une ville & un Fort. Trinquemale eſt beaucoup plus vers le Nord. C'eſt une Fortereſſe conſidérable, bâtie à la pointe ſeptentrionale d'une grande baye, qui lui donne ſon nom, & qui conduit à une anſe de moindre grandeur, dont le baſſin forme un des plus beaux ports du monde. On y trouve par-tout depuis dix juſqu'à vingt-cinq braſſes d'eau. Les Hollandois poſſedent ici pluſieurs terreins très-vaſtes; mais ils négligent de les cultiver, ſoit parce que ce pays eſt trop éloigné de Kolombo, le centre de leurs forces, ſoit parce qu'ils trouvent dans les autres parties de l'Iſle beaucoup plus de canelle qu'il ne leur en faut. S'ils entretiennent des Forts dans ces quartiers, c'eſt moins pour

Salmon, *Ibid.* Journal de la Haie.

éfendre leurs poſſeſſions, que pour mpêcher les étrangers de s'établir ır la même côte. Les François leur onnerent en 1672 une chaude allar- ıe, lorſqu'étant entrés dans la baye e Trinquemale, ils s'emparerent de luſieurs poſtes, où ils arborerent ;ur pavillon. Divers contre-tems fi- ent échouer cette entrepriſe, d'ail- :urs concertée par des gens habiles. Jotre Compagnie Orientale, qui n'a- oit point encore d'établiſſement ſo- ide dans l'Inde, cherchoit à s'y procu- er quelque poſte avantageux, où elle ût fixer le centre de ſon commer- e. Caron propoſa l'Iſle de Ceylan, omme l'entrepôt le plus commode, & déſigna en particulier la baye de Trinquemale. Il ſoutint que les Fran- ois pouvoient s'y établir & s'y for- ifier avec la dixiéme partie de la dé- enſe que les Portugais & les Hollan- ois avoient fait à Goa & Batavia, leux places d'ailleurs mal choiſies our en faire l'entrepôt d'un trafic énéral, parce que la premiere eſt rop à l'Oueſt, & l'autre trop à l'Eſt. Au contraire Ceylan eſt comme au nilieu des Indes. C'eſt le paſſage qui onduit à Coromandel & à Bengale,

les plus importantes places de commerce; tous les navires qui viennent d'Europe tombent d'eux-mêmes à la vue de cette Isle, & les moussons alternatives permettent d'y aborder & d'en sortir dans tous les tems de l'année. Caron exposa avec force tous les avantages de cette situation, & ce fut en conséquence de ses conseils que les François firent la tentative dont j'ai parlé.

ARTICLE II.

Antiquités de Ceylan. Anecdotes modernes.

Différens noms des Ceylan.

PLUSIEURS Savans se persuadent que l'Isle de Ceylan, est la *Taprobane* des anciens. Bochart croit que c'est le pays que les Juifs des premiers tèms ont connu sous le nom d'*Ophir* & de *Tharsis*, & d'où les flottes de Salomon rapportoient tant de richesses. Ses propres habitans lui ont donné plusieurs noms. Ils l'ont appellée *Lamca* ou *Lamcab*, qui signifie Paradis terrestre, ou terre sainte; *Ilanare* & *Tranate*, c'est-à-dire,

M. Guyon, Hist. des Indes, tom. II. Salmon, *ubi suprà*. Spilberg, dans les voy. Hol.

:oyaume inſulaire ; *Hibenaro* terre fertile, *& Tenariſim*, lieu de déli:es. Les Arabes la nomment *Sereudip*.

On croit que ſes habitans ont autrefois connu la Religion révélée. Cette opinion eſt appuyée ſur quelques traditions qui ont cours parmi :e peuple, & qu'on ſuppoſe lui être venues originairement par le canal des Juifs. En effet les Ceylanois s'imaginent que leur Iſle étoit anciennement une portion du paradis terreſtre ; que le premier homme, qu'ils connoiſſent ſous le nom d'*Adam*, a été créé ſur une de leurs montagnes nommée *Hamalel ;* qu'on y voit encore, ſur une grande pierre, le veſtige d'un de ſes pieds une fois plus grand que nature (1) ; qu'un lac très-profond, ſitué ſur la cime de la même montagne, s'eſt formé des pleurs qu'Eve répandit à la mort d'Abel. On ajoute que ces traditions ſubſiſtent dans le pays depuis le regne de *Vigia Raja*, qui vivoit dit on, cinq cens ans avant Jeſus-Chriſt, & qui donna à l'Iſle le nom de *Terre Sainte*.

On croit que ſes habitans ont connu la Religion révélée.

(1) Cette tradition n'eſt pas générale ; car pluſieurs croient que c'eſt le veſtige de *Buddou* le plus grand de leurs Dieux. Voyez l'Article III de ce Chapitre.

Ce qu'on doit penſer de leurs anciennes Annales.

L'Hiſtoire ancienne de Ceylan n'offre que des récits merveilleux, & quantité de fables obſcures, concernant les Héros & les Dieux du pays. Ces rêveries ſont conſignées dans des Livres qui paſſent pour ſacrés, & qui compoſent les Ecritures canoniques des Chingulais. Les Bramines en ſont les dépoſitaires, & les cachent ſoigneuſement au peuple, auquel ils ne communiquent qu'un petit nombre d'articles, qu'on apprend aux enfans, & qui ſe chantent dans les Temples.

Traits remarquables de leur Hiſtoire moderne.

Leur Hiſtoire moderne n'eſt connue que depuis le douziéme ſiécle de l'Ere chrétienne. Avant cette époque remarquable, l'Iſle étoit gouvernée par ſeize Princes, dont le plus âgé avoit une ſorte d'autorité ſur les autres. Ils s'aſſembloient une fois l'année à *Citavaca*, dans la partie Occidentale de l'Iſle, pour y offrir tour à tour, pendant ſeize jours conſécutifs, un ſacrifice à la Déeſſe *Cita*, patrone du pays. Après la fête, ils remettoient, en ſigne d'hommage, au plus ancien des Rois un bracelet d'or, ſur lequel étoient gravées ſeize têtes, qui repréſentoient les ſeize Sou-

Ancien partage du Gouvernement.

erains. On a conſervé quelque trace
e cette ancienne coutume, & c'eſt
vec les mêmes cérémonies que les
aſſaux du Royaume de Candi ren-
ent aujourd'hui leur hommage.

L'extinction de pluſieurs familles,
s violences & les uſurpations, di-
inuerent peu à peu le nombre de
es ſouverainetés, & elles ſe trouve-
ent réunies en 1135 ſur la tête d'un
ul Monarque, que l'Hiſtoire nom-
ie *Vimala Darma Soeria Mahadaſ-
n.* Il eut pluſieurs ſucceſſeurs qui
onſerverent la même puiſſance. Le
uatriéme de ces Princes laiſſa deux
s, qui ſe diſputerent la couronne.
près des guerres ſanglantes, l'aîné
it obligé de céder à ſon frere la ville
: le territoire de Citavaca, qui ont
epuis formé un Etat indépendant.
Dans le même tems, à la faveur de
es troubles, un autre Prince uſurpa
ı ſouveraineté de *Kotta*, dans le
oiſinage de Kolombo, & l'érigea
uſſi en Royaume. Ainſi le gouver-
ement tendit alors à reprendre ſa
remiere forme.

Réunion de toutes les principautés.

Nouveau partage.

Les choſes ſubſiſterent dans cet
tat juſqu'au moment où les Portu-
ais découvrirent l'Iſle de Ceylan,

Les Portugais s'établiſſent à Ceylan.

c'eſt-à-dire, juſqu'au commencement du ſeiziéme ſiécle. Ils s'établirent dans le pays de Kotta, & ils bâtirent quelques habitations dans le voiſinage de la mer, parmi les ruines d'une ancienne ville appellée *Kol Amba*, ce qui les porta à donner à leur nouvel établiſſement le nom *Kolombo*.

Révolution de Kotta.

Peu de tems après leur arrivée, le Roi de Kotta fut maſſacré par ſes neveux, fils d'une de ſes ſœurs, qui partagerent entre eux ſon Etat. L'ambition qui les avoit unis dans ce complot perfide, ne tarda pas à les diviſer, & la jalouſie du commandement excita entre eux des diſſenſions cruelles. L'aîné fit maſſacrer le ſecond, & fut tué enſuite dans une bataille qu'il livra au troiſiéme, appellé *Mahabaduna*, qui par la mort de ſes freres, devint l'unique poſſeſſeur du Royaume de Kotta. Ils laiſſerent deux fils, qui n'eurent d'autres reſſources que de ſe réfugier à Kolombo. Les Portugais en prirent ſoin, les firent baptiſer, l'un ſous le nom de Dom Philippe, & l'autre ſous celui de Dom Juan, & placerent ce dernier ſur le trône de Kotta, après avoir fait périr ſécrettement Mahabaduna. Ils régnerent

Salmon, *ubi ſuprà.*

ſous le nom du Prince qu'ils avoient couronné, & leur puiſſance prit alors des accroiſſemens conſidérables.

Dans ce même tems pluſieurs Princes de Candi ſe ſouleverent contre *Raſa Singa*, Empereur de Ceylan, le ſeptiéme des ſucceſſeurs de Vimala Darma. On vit avec ſurpriſe à la tête des rebelles *Vimala Matra*, Prince d'Oeva, grand *Modeliar* ou premier Miniſtre de l'Empire. La fortune le favoriſa d'abord, & il fut proclamé Roi de Candi. Mais s'étant laiſſé ſurprendre par les apparences d'une fauſſe paix, il tomba au pouvoir de ſon ennemi, qui le fit expirer dans les tourmens. Son fils ſe retira à Kolombo, ſe fit Chrétien, & reçut au baptême le nom de *Dom Juan*. Nous l'appellerons le Prince d'Oeva, pour ne le pas confondre avec l'autre Dom Juan que les Portugais avoient fait Roi de Kotta. Révolte de Candi.

Les troubles de Candi ouvrirent une belle carriere à l'ambition des Portugais. Ils ſe liguerent avec les rebelles, & ayant attiré à Kolombo & à Kotta quantité de fugitifs, ils en formerent un corps d'armée, auquel ils joignirent quelques régimens Eu-

ropéens. Ils donnerent le commandement de ces troupes au Prince d'Oeva, lui promettant de le rétablir ſur le trône. L'armée fut partagée en deux corps. L'un s'avança dans la partie ſeptentrionale de l'Iſle, & conquit le Royaume de Jafanapatan & le pays de Vannis. L'autre ſe joignit aux rebelles de Candi, qui reçurent les Portugais dans leur capitale, & qui demanderent le Prince d'Oeva pour Roi. Mais les Portugais placerent ſur le trône Dom Philippe, & ne donnerent au Prince d'Oeva que la dignité de Modeliar. Celui-ci fut juſtement indigné de leur mauvaiſe foi. Il diſſimula néanmoins; il s'acquitta avec zele des fonctions de ſa charge, & il ſe conduiſit avec tant de ſageſſe, que ſans inſpirer la moindre défiance aux Portugais, il gagna le cœur des ſoldats & l'eſtime générale de la nation. Mais bien-tôt après, profitant du pouvoir qui étoit dans ſes mains, il leva le maſque, fit maſſacrer Dom Philippe, s'empara du trône, & déclara une guerre cruelle aux Portugais, qu'il chaſſa entiérement du territoire de Candi. Enſuite tournant ſes armes contre Raja Singa,

Conquêtes des Portugais.

l remporta ſur lui une victoire ſi déciſive, que ce Monarque s'abandonna u déſepoir & ſe donna la mort.

L'Empereur de Ceylan n'eut d'autres héritiers qu'une fille, qui étoit lepuis quelque années dans les mains les Portugais, & qu'ils avoient fait baptiſer ſous le nom de Catherine. Jn Seigneur Indien, nommé *Xavier Bandar*, qui avoit été Modeliar ſous e dernier regne, & qui étoit maître lu tréſor Imperial, rechercha cette Princeſſe en mariage, & crut ne pouvoir mieux mériter ſa main qu'en déclarant la guerre au Prince d'Oeva. Les Portugais toujours attentifs à profiter des troubles de cet Etat, amenerent à Xavier de puiſſans ſecours, qui lui donnerent une telle ſupériorité ſur ſon ennemi, qu'après l'avoir battu à platte couture, il le força de ſe réfugier dans les forêts de Candi avec les débris de ſon armée. A la faveur de cette victoire, ils s'approcherent de la capitale, conduiſant avec eux la Princeſſe Catherine. Candi leur ouvrit ſes portes à condition qu'ils la placeroient ſur le trône. Ils y conſentirent, & Xavier, qui comptoit l'épouſer, ne s'oppoſa pas à ſon

couronnement. Mais les Portugais avoient ſur elle d'autres vues, & la deſtinoient à *Lopez de Souza* leur Général. Après avoir quelque tems éludé les pourſuites de l'Indien, ils lui parlerent enfin de maniere à lui faire perdre toute eſpérance. Outré de ce refus, il rechercha l'amitié du Prince d'Oeva, & réſolut de ſe liguer avec lui contre l'ennemi commun. On découvrit ſes deſſeins. Il fut maſſacré.

Cette violence fit murmurer le peuple, déjà mécontent de la domination impérieuſe des Portugais. En ſuivant les traces de leur politique ſanglante, il ne fut pas difficile d'appercevoir qu'ils n'avoient d'autre objet que de bouleverſer le Gouvernement & la Religion, de détruire les uns par les autres tous les Princes de l'Iſle, & de s'emparer du pays après avoir exterminé ſes défenſeurs. Tous les vœux de la Nation ſe tournerent vers le Prince d'Oeva, & le rappellerent au trône. Ce brave Indien étoit toujours retranché dans les forêts de Candi, où il recevoit de fréquens renforts. Son camp étoit devenu l'azile des mécontens, dont le nombre aug-

nentoit tous les jours. Quoiqu'il ſe înt ſur la défenſive, ne voulant rien :onner au hazard, il ne laiſſoit pas 'envoyer des partis autour de la Ca- ›itale, harcelant continuellement les ›ortugais, leur coupant les vivres, & faiſant maſſacrer tous ceux qui s'é- artoient. Cette petite guerre devint i vive, que Lopez de Souza ſe vit lans la néceſſité de ſortir de la ville, ›our aller combattre le Général In- lien. La bataillle ſe donna un Diman- che de l'année 1590, dans un lieu appellé *Balene*. Les Portugais furent entierement défaits, perdirent qua- rante Eléphans, quantité de ſoldats, leur Général, & bientôt après, tou- tes les places qu'ils occupoient dans le pays, à la réſerve de Kolombo & de quelques forts. Le Prince d'Oeva entra en triomphe dans la ville de Candi, fut rétabli ſur le trône, & le partagea avec la Princeſſe Catherine qu'il épouſa. Quelques années après il remporta ſur eux une ſeconde vic- toire, qui acheva de ruiner leurs af- faires, & qui affermit de plus en plus ſa domination.

Ils perdent la plûpart de leurs établiſſemens.

Ce fut dans ces heureuſes circonſ- tances que les Hollandois parurent

Arrivée des Hollandois.

pour la premiere fois dans l'Iſle de Ceylan. *Spilberg* leur Amiral ſe rendit à la Cour de Candi, & s'ouvrant avec hardieſſe ſur le ſujet de ſon voyage, il déclara au Roi qu'il venoit lui offrir l'alliance & l'amitié de ſes maîtres, avec tous les ſecours d'hommes & de vaiſſeaux dont il auroit beſoin contre les Portugais. En même tems il lui remit les patentes qui contenoient ces offres, & qu'il accompagna de magnifiques préſens. Le Prince fut ſi ſatisfait des propoſitions de Spilberg, que l'embraſſant avec tranſport, il l'enleva de terre, en lui proteſtant que les Hollandois pouvoient diſpoſer de toutes les richeſſes de ſon Royaume. Dans une audience qu'il lui donna en préſence de la Reine & de ſes enfans, il lui dit: *Vous pouvez aſſurer vos maîtres que s'ils ont envie de bâtir une fortereſſe ſur mes terres, la Reine & ces enfans même que vous voyez, ſeront les premiers à porter ſur leurs épaules les pierres, la chaux, & tous les matériaux néceſſaires.* Divers contre tems empêcherent les Hollandois de profiter alors de ces favorables diſpoſitions.

Spilberg, *ubi ſuprà.*

Le Prince d'Oeva mourut peu de

ems après cette Ambaſſade, qui ſe apporte à l'année 1602. Il régna vec beaucoup de gloire & d'autorité ans preſque toute l'Iſle, ſous le nom e *Vimala Darma Soeria Adaſſin* (1). l laiſſa le trône à un fils en bas âge, ont la tutelle excita de grands trou- les, & penſa rallumer le feu de la uerre civile. Le Prince d'Oeva, frere u feu Roi, & *Cenuvirad Adaſſin*, utre Seigneur puiſſant, étoient à la ête de deux factions. Cenuvirad fit ſſaſſiner ſon concurrent, & ſe rendit redoutable, que la Reine mere, our prévenir une guerre cruelle, fut bligée de l'épouſer. Les Hollandois irent de nouveaux efforts ſous la Ré- ence de ce Prince pour ſe procurer n établiſſement dans l'Iſle. *Marcel Boshouder* leur Ambaſſadeur parut a a Cour de Candi en 1612, & y fut ccueilli avec des diſtinctions extraor- linaires. Il ſe conduiſit avec tant d'ha- ileté, qu'il gagna les bonnes graces

Salmon, *ibid.*

Nouveaux troubles de Candi.

(1) Spilberg l'appelle *Fimala-Darma-Suria-Ada.* l ne s'accorde pas avec Salmon, ſur les circonſtances e la plupart des Révolutions dont j'ai parlé, & il aconte même tout différemment pluſieurs faits eſ- entiels. Mais ſon peu de ſéjour dans l'Iſle, & l'a- eu qu'il fait dans ſon Journal, que les *Hollandois toient fort mal informés du Gouvernement de Ceylan*, n'ont déterminé à préférer le récit de Salmon.

& la confiance du Régent, qui le retint quelque tems auprès de sa personne, & qui le chargea de plusieurs commissions importantes.

L'année suivante la mort ayant enlevé le jeune Roi & la Reine mere, Cenuvirad prit le titre d'Empereur.

Comment les Portugais en profitent.

Les Portugais souleverent contre lui plusieurs Princes de l'Isle, & profitérent habilement de ces troubles pour rétablir leurs affaires. Ils surprirent d'abord Trinquemale & Negumbo. Ensuite ils s'emparerent de Point-de-Gale, de Caleture, de l'Isle de Manar, de Jafanapatan, & de Batecalo, c'est-à-dire, de presque toutes les places maritimes du pays. Ainsi leur puissance devint plus formidable que jamais. Fiers de ces conquêtes ils entreprirent de pénétrer dans l'intérieur du Royaume, & s'étant avancés sans opposition jusques dans les Provinces de Matulé & d'Oeva, où ils brûlerent plusieurs villages & une grande ville appellée *Badu;* ils dirigerent leur marche vers la capitale. Leur armée étoit composée de quelques bataillons Européens & d'un corps considérable d'Indiens auxiliaires. Il y avoit parmi ces derniers un assez grand nombre

Chingulais Candiens, qui avoient
ſſés dans l'armée Portugaiſe en qua-
é de déſerteurs, & qui n'étoient en
et que des émiſſaires ſecrets de Ce-
virad. Ils informoient ce Prince de
ıs les deſſeins & de tous les mouve-
ens de l'ennemi, & ils avoient pro-
s de tourner leurs armes contre les
ropéens, ſi on en venoit à une ac-
ɔn. L'Empereur aſſuré de cette di-
rſion puiſſante marcha en bon ordre
-devant des Portugais, dans la ré-
lution de leur livrer bataille. Les
ux armées ſe rencontrerent & en
nrent aux mains. Mais le combat fut
peine engagé, que les déſerteurs
hingulais ſortirent de leurs rangs, &
ndirent avec furie ſur les Chrétiens.
eur exemple ébranla le reſte des In-
ens auxiliaires, dont les uns prirent
fuite, & les autres attaquerent en
ınc les Portugais. Ceux-ci furent en
ı moment inveſtis d'une foule de
arbares, qui les ſerrerent de ſi près,
u'il n'avoient la liberté ni d'avancer
i de reculer. Les Candiens en firent
ne horrible boucherie. L'Empereur
ɛprit ſur eux quantité de places qu'ils
voient conquiſes ſous ſon regne, for-
ıa le ſiege de Kolombo, & le pouſſa

Décadence de leurs affaires.

avec tant de vigueur, que les assiégés étoient sur le point de capituler, lorsqu'ils reçurent de Goa un puissant renfort qui sauva la ville.

Cenuvirad mourut en 1632, & laissa trois fils, dont le plus jeune s'empara des rênes de l'Empire, & prit à son avénement au trône, le nom de *Raja Singa Maha Adassin*. Il hérita de la haine de son pere contre les Portugais, auxquels il fit une guerre opiniâtre & cruelle. Mais n'ayant point de flotte à leur opposer, & désespérant de les réduire tant que la mer leur seroit libre, il résolut de leur ôter une ressource qui les avoit soutenus jusqu'alors. Il envoya secrettement à Paliacate un Bramine, pour y solliciter les secours que les Hollandois avoient promis à ses deux prédécesseurs, & qu'ils faisoient attendre depuis tant d'années. Leurs vaisseaux parurent enfin en 1638, sous la conduite de M. *Westerwold*, qui s'empara de Batecalo. Dans les deux années qui suivirent, les Hollandois emporterent Trinquemale, Point-de-Gale, & Negumbo. Quinze ans après ils porterent une nouvelle atteinte à la puissance des Portugais,

leur enlevant Caleture & quelques
:res poſtes. Ils frapperent les der-
:rs coups en 1658, par la conquê-
de Manar, de Jafanapatan, & de
forte place de Kolombo. Ce fut
rs que les Portugais furent entiere-
:nt chaſſés du pays, après s'y être
intenus un peu plus de cinquante
;.

Ils ſont chaſſés de Ceylan.

Depuis l'expulſion de ce peuple fier
inquiet, l'Hiſtoire de Ceylan n'of-
plus de révolutions. Raja Singa
na paiſiblement ſur les Candiens
ıs le cours des grands événemens
: nous venons de raconter. Il fut
e de *Vimala Darma Soeria Maha*
ja, qui occupa le trône après lui.
nala Darma eut pour ſucceſſeur un
ſes fils, qui prit le nom de *Vira*
cearam Narenda Singra, & qui
noit dans ces derniers tems.

ARTICLE III.

Qualités morales des Chingulais. Uſages politiques & religieux de ce peuple.

Knox, dans l'Hiſtoire des voya. t. VIII.

Portrait des Chingulais.

UN voyageur Anglois, qu'une captivité de vingt ans n'a que trop mis à portée d'étudier les mœurs des Chingulais, les repréſente comme des hommes doux, ſociables, ſpirituels, induſtrieux, propres dans leurs habits, polis dans leurs manieres, & n'ayant rien de barbare dans leurs inclinations & dans leurs uſages. Non ſeulement ils ſont bien faits, comme tous les peuples de l'Inde, mais ils ont la taille haute & la phyſionomie agréable, ce qui n'eſt pas commun parmi les habitans de cette contrée. On vante leur courage, leur habileté militaire, leur tempérance, & leur frugalité. Ces vertus ſont obſcurcies par le mêlange de pluſieurs vices. Ils ſont menteurs, fourbes & perfides, infidéles dans le commerce, vains & préſomptueux.

Leur origine.

On croit aſſez généralement que les Chingulais ne ſont point les habi-

ıs primitifs de Ceylan. Quelques
:ivains les font ſortir de la Chine :
:utres prétendent qu'ils ſont venus
continent de l'Inde. J'adopte ſans
iter cette derniere opinion, & je
; même tenté de croire qu'il ne faut
; chercher leur origine hors de la
:ſqu'Iſle de l'Indoſtan. En effet,
retrouve ici la plûpart des coutu-
:s civiles & religieuſes qui regnent
:z les Indiens de Malabar, de Gol-
ıde & de Coromandel. Cette con-
mité d'uſages ſemble décider la
:ſtion.

Les femmes Chingulaiſes aiment
)arure, & ſe chargent, comme les
liennes de la preſqu'Iſle, de bra-
ets, de bagues, de colliers, &
utres bijoux. On leur perce les
illes dès l'enfance, & pour élargir
trous on y inſinue, comme il ſe
tique au Malabar, une feuille de
el roulée, ce qui les dilate extraor-
airement. On diroit ſuivant la re-
rque de Knox, que les femmes de
ıdi ont un grand cercle de chaque
é du viſage. Ce que leur habille-
ıt offre de plus diſtingué, eſt une
miſe de mouſſeline, à fleurs & à
ıages de différentes couleurs, qui

Conformité de leurs uſages avec ceux des Indiens de la preſqu'Iſle.

deſcend juſqu'aux pieds. Elles mettent par-deſſus une écharpe de ſoye, qui leur couvre une partie de la tête, & qu'elles roulent avec grace ſur les épaules & au tour des reins. Leur chemiſe eſt attachée ſur les bras par des cercles d'argent maſſif, & au milieu du corps par une ou deux ceintures d'argent de trait. Elles laiſſent flotter leurs cheveux, & elles les frottent d'huile de coco pour les rendre luiſans.

Diviſion du peuple. Le peuple ſe diviſe ici, comme à Golconde, en pluſieurs claſſes, tellement ſubordonnées entre elles, que la loi défend de s'allier & de manger avec des gens d'une autre tribu. Un mariage contracté avec une perſonne d'un rang inférieur eſt puni de mort dans les filles, & de la priſon ou d'une amende dans les garçons. Il eſt néanmoins permis aux Chingulais de prendre des concubines dans les tribus ſubalternes, pourvu qu'ils ne mangent pas avec elles.

Les Hondreous. La premiere claſſe eſt celle des Nobles, que la langue du pays nomme *Hondreous*. Les diſtinctions attachées à cet état ſont de porter une robe qui deſcend juſqu'à la moitié de la jambe,

mbe, de laiſſer tomber ſes cheveux r les épaules, d'avoir au côté une ée damaſquinée, à la main une can- e peinte, & ſur la tête une eſpece e mitre. La plus haute faveur que le oi puiſſe conférer à un Noble, eſt de i ceindre ſur le front un ruban d'or d'argent. Ceux qu'il honore de cet- diſtinction, ſe nomment *Mundia-*. Tous les blancs jouiſſent ici des riviléges de la Nobleſſe.

Les Orfévres, les Peintres, les aillandiers & les Charpentiers, for- ient une ſeule claſſe, qui ſuit immé- iatement celle des Nobles. Les au- es profeſſions ſuccédent dans l'ordre ivant: les Barbiers, les Potiers, les avandiers, les Tiſſerands, les Va- ers, les valets deſtinés à la garde des éphans, les Rafineurs de ſucre, les aboureurs, les Manœuvres & les oldats.

Diſtinction dans les claſſes des artiſans.

Knox fait mention d'une derniere ribu, abhorrée de toutes les autres, condamnée par le ſort de ſa naiſ- nce au plus bas degré de miſere & 'abjection. On reconnoît au portrait u'il en fait, les *Piriaves* de Golkon- e, & les *Pouliats* de Malabar. Il n'eſt pas permis aux membres de cette

Tribu abhorrée de toutes les autres.

malheureuſe Tribu d'habiter les villes, ni de puiſer de l'eau dans les citernes publiques. Ils n'ont d'autre habitation que des cabanes iſolées, qu'ils bâtiſſent ordinairement ſous les arbres. Leur barbarie eſt ſi grande, qu'ils n'ont égard, dans leurs mariages, à aucun degré de parenté. On aſſure que les peres couchent ſans ſcrupule avec leurs filles, ainſi que les fils avec leurs meres. Lorſque le Roi veut flétrir pour jamais la famille d'un Hondreous, il abandonne ſes femmes & ſes filles à ces hommes abominables; châtiment ſi terrible aux yeux des Ceylanoiſes, qu'elles préferent la mort à cette infâme proſtitution.

Gouvernement de Candi.

Le Royaume de Candi eſt héréditaire; mais le Roi choiſit à ſon gré un ſucceſſeur parmi ſes enfans, ou diviſe entr'eux ſes Etats. Les rênes de l'Empire ſont dans les mains de deux principaux Miniſtres, nommés *Adigars*. Les *Diſſauvas* tiennent le ſecond rang dans l'Etat. Ils poſſédent les grands Gouvernemens & les premieres Charges. Ils ne quittent jamais la Cour; & lorſqu'ils ont le commandement d'une Province, ils la font

égir par un Lieutenant appellé *Kourividan*. Il y a outre cela dans chaque liſtrict une Cour de Juſtice, compoée des principaux perſonnages du anton. On appelle de leur Sentence u Kourlividan, & ſi l'on n'eſt pas ontent de ce dernier Juge, on peut aire paſſer ſes plaintes juſqu'aux Adigars.

Le deſpotiſme regne ici dans toute à plénitude. Le palais du Prince, lus ſemblable à une Fortereſſe qu'à ne Maiſon royale, eſt environné d'une multitude de ſoldats. Les dedans ont gardés avec la même inquiétude. Chacun eſt en ſilence dans ſon poſte, & la moindre négligence eſt punie l'un châtiment cruel. La réſidence de Digligi-neur eſt un édifice très-vaſte, partagé en pluſieurs appartemens, afin que l'Empereur en puiſſe changer, & que perſonne ne ſache celui qu'il occupe. Il mange toujours ſeul, une petite table devant laquelle il eſt aſſis. Les Officiers qui le ſervent ont un bandeau ſur la bouche, de peur que leur haleine ne ſouille les mets qu'ils lui préſentent. Tous les emplois s'achetent dans cette Cour corrompue, & le plus offrant eſt toujours sûr

Deſpotiſme odieux.

de les obtenir. Le Prince fait ſouvent lui-même ce honteux trafic. Dans un Etat qui ſe gouverne par de telles maximes, il n'eſt pas étrange que les Courtiſans ſoient expoſés à de cruelles diſgraces. Sur le moindre ſoupçon, on les charge de chaînes, on les empale, on les fait déchirer par des animaux cruels, on extermine leurs peres, leurs enfans & leurs femmes.

Forces militaires.

Les forces du pays conſiſtent dans un corps nombreux de ſoldats, qui montent alternativement la garde autour du palais, & dans quelques milices répandues dans les Provinces. Leurs armes ſont l'épée, la pique, l'arc & le mouſquet. Lorſqu'ils ſe mettent en campagne, ils ont de petites pieces d'artillerie, que trois ou quatre ſoldats peuvent porter ſur leurs épaules. Ils font des tentes avec les feuilles ſouples & légeres du *Talipot*. Dans leurs guerres, chacun porte, avec ſon bagage, des vivres pour un mois. Quand ces proviſions ſont épuiſées, l'armée ſe ſépare, & va chercher des vivres pour un autre mois. Comme tout le pays eſt couvert de montagnes & de forêts, les Chingulais font conſiſter l'habileté militaire à ſe re-

rancher dans ces poſtes avantageux, ı dreſſer des embuſcades à l'ennemi, ı faire tomber ſur lui de grands ar-›res, ou à l'accabler d'une grêle de ›ierres, de fléches & de balles, qu'ils :irent entre les rochers & les arbres. Cette méthode leur a fait vaincre en ›luſieurs rencontres les armées Euro-›éennes.

La Religion des Chingulais n'a rien qui la diſtingue eſſentiellement des autres Religions de l'Inde. Ils reconnoiſſent un ſouverain Etre, qu'ils appellent *Oſſa Polla Maups*, c'eſt-à-dire, Créateur du Ciel & de la Terre; mais ils lui aſſocient d'autres Dieux, qu'ils regardent comme ſes Miniſtres, & comme les interpretes de ſes volontés auprès des hommes. Celui qu'ils réverent le plus ſe nomme *Buddou*. C'eſt le *Budsdo* des Japonnois. Son emploi eſt de ſauver les hommes, & de les introduire après leur mort dans le ſéjour de la félicité. Il deſcendit autrefois ſur la terre, & il avoit coutume de ſe montrer ſous un grand arbre, que les Ceylanois nomment *Bogaha*, & qui eſt un objet de culte pour ces Inſulaires. Il remonta enſuite au ciel, du ſommet du mont Hamalel,

Religion de ces Inſulaires.

Leurs Dieux.

où l'on croit qu'il laiſſa l'empreinte d'un de ſes pieds.

Les Chingulais adorent encore le Soleil & la Lune. Ils adreſſent auſſi des ſacrifices à une multitude de Génies de toute eſpece : aux uns, parce qu'ils en attendent du bien ; aux autres, parce qu'ils craignent d'en être maltraités. Il n'eſt point de ville, de village, de maiſon, qui n'ait ſon dieu tutélaire.

Leurs Prêtres. Chaque eſpece de Divinités a ſes ſacrificateurs & ſes temples particuliers. Ainſi l'on diſtingue ici trois claſſes de Prêtres, les *Gonnis*, les *Koppus* & les *Jaddeſes*.

Les Gonnis. Les Gonnis ont la direction des temples du dieu Buddou, & ſe tirent toujours du corps de la Nobleſſe. Le peuple a preſqu'autant de vénération pour eux, que pour l'Idole dont ils ſont les Miniſtres. L'Empereur les craint, & n'oſeroit, dit-on, leur faire la moindre violence, quand même ils auroient attenté à ſes jours. Ils renoncent à tous les emplois du ſiecle, & ils vivent dans le célibat. Ils ne mangent qu'une fois le jour ; mais ils uſent ſans diſtinction de toutes ſortes d'alimens, à la réſerve de la chair de

vache, qui leur eſt ſévérement interdite. Leur uſage eſt de ſe raſer les cheveux, & de laiſſer croître leur barbe. Ils ont la tête & les bras nuds. Ils portent à la main un éventail rond, pour ſe garantir des ardeurs du ſoleil. Leur habit eſt une robe jaune ſans manches, aſſez ample pour être croiſée ſur la poitrine. Elle s'attache avec une ceinture de fil, & elle deſcend juſqu'aux pieds. Ces heureux Cénobites ne ſont point ſujets aux impôts publics, & jouiſſent, au moins en ſecret, de toutes les douceurs de la ſociété civile, ſans en partager les charges. Ils nagent dans l'opulence; leurs revenus égalent ou ſurpaſſent ceux du Souverain. Ils ont à leurs gages une multitude d'officiers, de domeſtiques & de gardes. Ils entretiennent même des éléphans, mais plutôt par oſtentation que pour leur uſage. Leurs couvents & leurs temples ſont des édifices très-vaſtes. Il y en a quelques-uns d'une architecture fort ancienne, & d'un beau travail. Leurs Pagodes ont communément la forme d'une tour quarrée, à deux étages. Les chambres hautes & les ſalles inférieures ſont remplies d'une multitude d'Idoles, les unes

d'argent, d'autres de cuivre, quelques-unes d'une figure monſtrueuſe, la plupart de forme humaine, repréſentant des perſonnes aſſiſes à la maniere du pays, vêtues d'une robe jaune, les cheveux friſés, & les mains l'une ſur l'autre. On y voit auſſi des bâtons peints, des boucliers, des arcs, des piques, des épées, & quelques armes antiques.

Les Koppus. Les Koppus forment une ſeconde claſſe de Prêtres, conſacrés au ſervice des Dieux d'un ordre inférieur. Leur état, quoique reſpecté du peuple, n'a que des prérogatives médiocres, en comparaiſon de celles dont jouiſſent les Gonnis. Ils ſont ſoumis aux taxes & aux corvées publiques. Leurs maiſons ſont ſi pauvres, que la plupart ſont obligés de labourer la terre, ou de s'occuper à d'autres travaux. Ils ſont vêtus comme les ſéculiers, & ils changent ſeulement d'habit, lorſqu'ils doivent exercer les fonctions ſacrées, dont la principale eſt de préſenter aux Idoles du riz bouilli, des fruits & d'autres offrandes.

Les Jaddeſes. Les Jaddeſes ſont les Miniſtres obſcurs d'un grand nombre d'Oratoires particuliers, dédiés aux Dieux du troiſieme ordre, je veux dire aux Génies.

Ces Chapelles n'ont point de revenus. Chaque particulier peut deſſervir celles dont on lui offre la direction, ou bâtir lui-même un Oratoire, dont il devient le Miniſtre. On a recours aux Jaddeſes dans les maladies & dans les autres malheurs. Ils ſacrifient un coq à l'Eſprit mal-faiſant, qu'on croit l'auteur de ces déſaſtres. Le peuple s'imagine qu'ils ont le pouvoir de conjurer les démons, qui paſſent pour avoir ici un empire abſolu ſur les hommes. On peut croire, ſur le témoignage de Knox, qu'il y a dans l'Iſle de Ceylan des perſonnes attaquées de convulſions ſi étranges, que leur état paroît avoir quelque choſe de ſurnaturel. Mais à qui perſuadera-t-on ce qu'il ajoute? *Je puis affirmer que ſouvent le Diable crie la nuit d'une voix intelligible, qui reſſemble à l'abboiement d'un chien. Je l'ai moi-même entendu.* Les raiſons qui lui font croire que c'eſt la voix du diable, ſont 1°. *qu'il n'y a point de créature dans l'Iſle dont la voix reſſemble à celle qu'on entend;* 2°. *qu'on l'entend ſouvent dans un lieu, d'où elle part tout-d'un-coup pour aller ſe faire entendre dans un autre plus éloigné, & plus vîte qu'un oiſeau ne*

Knox, *ubi ſuprà.*

peut voler ; 3°. que les chiens mêmes tremblent à ce funeſte bruit ; 4°. enfin que c'eſt l'opinion de tout le monde. Voyez la remarque (1).

Le mardi & le ſamedi ſont des jours de dévotion chez ce peuple. On célébre tous les ans, dans les nouvelles Lunes de Juin & de Juillet, une grande fête, qui dure juſqu'à la pleine Lune. Elle conſiſte principalement à promener dans les rues un grand nombre d'éléphans, chargés d'Idoles & de ſonnettes. Le peuple ſuit, vêtu d'habits giganteſques, en mémoire de certains Géans, qui furent, dit-on, les premiers habitans de l'Iſle. On voit enſuite paroître un grand nombre de Muſiciens, de Farceurs & de Baladins, partagés en pluſieurs troupes. Ils ſont ſuivis de trois éléphans marchant de front, & couverts de magnifiques harnois. Celui du milieu porte deux Prêtres aſſis l'un devant l'autre, dont le premier a ſur l'épaule

(1) On ne peut alléguer des raiſons plus foibles, dans une matiere qui demanderoit des démonſtrations. L'Auteur ſe contredit dans ſa premiere preuve ; il a déclaré plus haut que cette voix *reſſemble à l'aboiement d'un chien ;* & il dit ici, *qu'il n'y a point de créature dans l'Iſle dont la voix reſſemble à celle qu'on entend.* Les trois autres allégations ſont puériles.

un bâton peint, orné de banderolles. L'autre tient un paraſol ſur la tête de ſon collegue. Les éléphans des côtés portent chacun un Prêtre. Tous ces Miniſtres repréſentent différentes divinités. On apperçoit à leur ſuite une troupe nombreuſe de Dames Chingulaiſes, qui marchent trois à trois avec beaucoup de modeſtie. Le cortége eſt fermé par les gens de guerre, par les Officiers du Prince & par les Miniſtres. Dans le cours de chaque ſolemnité, on fait deux proceſſions, l'une pendant le jour, l'autre pendant la nuit. Les rues ſont ſemées de fleurs & d'herbes odoriférantes, & l'on orne les maiſons de banderolles, de branches de verdure & de lampions. Le travail eſt interdit dans ces ſaints jours, dont une partie ſe paſſe en dévotions dans les Temples, & l'autre en feſtins & en réjouiſſances.

Les Chingulais ont une autre fête dans la pleine Lune de Novembre; mais elle ne dure qu'une nuit. Elle conſiſte à planter devant les Temples, & devant le palais du Roi, de longues perches entourées de lampions. Le premier jour de leur année eſt deſtiné au culte de Buddou. Les

plus dévots le célebrent sur le mont Hamalel, lieu consacré à cette Idole. On y voit arriver alors des troupes nombreuses de pélerins. D'autres vont sacrifier dans des bosquets de Bogahas, arbres sacrés sous lesquels ce même Dieu dormoit. Dans le cours de l'année, il y a plusieurs autres jours destinés à divers pélerinages dans ces mêmes lieux. On y voit quantité de chapelles creusées dans les rochers, & quelques vieux temples à moitié ruinés, dont l'ouvrage est si supérieur à l'industrie présente des Chingulais, que le peuple se persuade qu'ils ont été bâtis par des Géans.

Etat du Christianisme.

Le Christianisme, qui fit autrefois de grands progrès dans l'Isle de Ceylan, en est aujourd'hui presqu'entierement banni. Salmon assure qu'il n'y a pas une seule Eglise Chrétienne dans le Royaume de Candi, quoique l'exercice de toutes les Religions y soit toléré, & qu'il se trouve dans le pays plusieurs familles Portugaises. Les Hollandois ont ruiné la plupart des Temples que les Portugais avoient construits à Jafanapatan, à Kolombo, à Point-de-Gale, & dans leurs autres possessions. Ceux qu'ils ont conservés

ſont deſſervis par des Miniſtres Proteſtans, qui annoncent l'Evangile de Calvin dans ces mêmes lieux, où l'Apôtre Xavier, & d'autres ſaints Perſonnages ont fait éclater leur zele pour une meilleure cauſe.

Sciences des Chingulais.

Les Chingulais, quoique ſpirituels, ont fait juſqu'ici peu de progrès dans les ſciences. Ceux de ces Inſulaires qui ſavent lire & écrire, ſont regardés comme des hommes fort inſtruits. La plupart vivent dans une ignorance profonde. L'étude des connoiſſances abſtraites de la Théologie & de l'Aſtronomie eſt réſervée à quelques ſavans.

Médecine;

Ils ont des connoiſſances très-bornées en matiere de Médecine; mais un long uſage leur apprend à ſe ſervir avec ſuccès des plantes qui croiſſent en abondance dans leur pays. Ils en compoſent des breuvages ſalutaires, les antidotes puiſſans & divers topiques. Ils ont d'excellens remedes pour la piquûre des ſerpens & des autres bêtes venimeuſes. Knox fait mention d'un emplâtre, qui guérit ſi promptement un os rompu, qu'il ſe rejoint *en moins de deux heures.* Mais ce voyageur eſt ſi crédule, qu'il faut ſe défier

un peu de ſon témoignage. Ils ne connoiſſent point la ſaignée; mais ils font uſage des ſangſues. Leurs maladies les plus communes ſont la petite vérole, le flux de ſang, les douleurs d'entrailles, les fiévres épidémiques. Du reſte, leur ſobriété, leur propreté, la ſimplicité de leurs alimens, leur gaieté naturelle, contribuent beaucoup à les entretenir dans une forte ſanté, & à leur procurer une vie longue. Ces Inſulaires dorment peu, ſe baignent pluſieurs fois le jour, ne vivent que de riz & de légumes, & ne connoiſſent d'autre boiſſon ordinaire que l'eau. On aſſure que leur humeur eſt ſi gaie, qu'ils chantent pendant tout le jour, & même la nuit.

Aſtronomie. Quelques Bramines font une étude aſſez particuliere de l'Aſtronomie. Ils dreſſent des Almanachs, dans leſquels ils annoncent les éclipſes, les phaſes de la Lune, les ſaiſons avantageuſes pour les labours & pour les ſemailles, les jours heureux & malheureux. Ils ſe mêlent auſſi de tirer des horoſcopes, de prédire le ſuccès des entrepriſes, & de lire dans les aſtres tout ce qui appartient à l'avenir. Le peu-

ple a une telle confiance dans leurs lumieres, qu'il n'entreprend rien d'important ſans les conſulter. Lorſqu'ils tirent l'horoſcope d'un enfant à l'heure de ſa naiſſance, s'ils annoncent que ſon ſort ſera funeſte, ſes parens le tuent, ou l'abandonnent, perſuadés de l'infaillibilité de cette prédiction.

Les Aſtronomes Chingulais comptent neuf planetes, ajoutant à celles que nous connoiſſons deux autres aſtres, qui ſont la tête & la queue du Dragon. Leur année eſt de trois cens ſoixante-cinq jours, & commence ordinairement le 28 de Mars, & quelquefois un jour plutôt ou plus tard, pour s'ajuſter au cours du Soleil. Elle ſe partage en douze mois, & les mois en ſemaines, de la longueur des nôtres. Le jour & la nuit ſont chacun diviſés en trente portions égales. La durée de l'un & de l'autre eſt à-peu-près la même dans toutes les ſaiſons, à cauſe du voiſinage de la ligne équinoxiale. Ces Inſulaires n'ont d'autre inſtrument pour la meſure des heures, qu'un plat de cuivre, percé d'un petit trou, qu'ils font nager dans un vaſe plein d'eau, & qui ſe remplit peu-à-peu, juſqu'à ce qu'il aille au fond.

Année ſolaire.

Langues de Ceylan.

Le Malabar & le Portugais ſont des Langues fort répandues dans l'Iſle de Ceylan. Cependant les Chingulais en ont une qui leur eſt particuliere, & qui eſt, dit-on, élégante, riche, douce & coulante. Knox aſſure que ces Indiens, dont le caractere eſt porté à la flatterie & aux complimens, ont juſqu'à douze titres différens pour les femmes, & qu'ils expriment ces mots, *toi* & *vous*, de ſept ou huit manieres, proportionnées à la qualité de ceux à qui l'on parle. Ces expreſſions, ajoute l'Auteur, « ne ſont pas moins familieres aux laboureurs & aux manœuvres, qu'aux courtiſans. Ils donnent au Roi des titres qui l'égalent à leurs Dieux; & lorſqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, c'eſt avec un excès d'humiliation. Ils éloignent juſqu'à l'idée de leur perſonne, en y ſubſtituant les êtres les plus vils. Ainſi, au lieu de dire *j'ai fait*, ils diſent, *le membre d'un chien a fait telle choſe.* S'il eſt queſtion de leurs enfans, ils les transforment de même; & quand ce Prince leur demande combien ils en ont, ils répondent qu'ils ont *tel nombre de chiens & de chiennes* ».

Knox, *ubi ſuprà.*

Leurs livres de Religion, de Méde-

ne & d'Aſtronomie, ſont écrits à la
ain, ſur des feuilles de Talipot,
ans une Langue qui n'eſt connue que
es ſavans. Les caracteres ſont tracés
vec un poinçon d'acier. Dans l'uſage
rdinaire, les Chingulais employent
s feuilles d'un autre arbre, appellé
aucole.

Leurs mariages ne ſont qu'une cé- Mariages.
monie civile, qui ſe paſſe ſans l'en-
emiſe des Prêtres. Les divorces ſont
fréquens, que l'uſage des hommes
: des femmes eſt de ſe marier quatre
u cinq fois dans leur vie. Lorſqu'on
: ſépare d'une femme, on doit lui
endre tout ce qu'on a reçu d'elle. Les
nfans ſe partagent : les mâles reſtent
u mari, & la mere prend ſoin des
lles. La dot des femmes ſe paye or-
inairement en beſtiaux ou en eſcla-
es, & quelquefois en argent. Une
mme peut épouſer deux hommes,
ar exemple, deux freres qui vivent
nſemble ; mais il eſt rare qu'un hom-
ne ait pluſieurs femmes. Les Chin-
alais ſont peu délicats, & s'offenſent
rement des infidélités de leurs épou-
s, pourvu qu'elles ne ſe livrent point
des hommes d'une condition infé-
eure. Cependant lorſqu'un mari ſur-

prend ſa femme dans l'adultere, les loix lui permettent de la tuer avec ſon amant. La ſubordination eſt telle d'un ſexe à l'autre, qu'une femme, de quelque condition qu'elle ſoit, n'a pas la liberté de s'aſſeoir en préſence d'un homme.

Priviléges des Veuves.

Les Veuves ont ici de grands priviléges. Loin d'exiger qu'elles ſe brûlent ſur le bûcher de leurs maris, l'uſage ne les aſſujettit qu'à un deuil de quelques jours, qui conſiſte à ne point nouer leurs cheveux, à pleurer le mort avec oſtentation, & à faire aux aſſiſtans l'éloge de ſes vertus; après quoi il leur eſt permis de s'engager dans un nouveau mariage. Les biens dont elles héritent, ne payent au Roi aucun tribut; & tant qu'elles vivent dans le veuvage, elles ſont exemptes de toutes les charges de la ſociété. Les peres ont un tel pouvoir ſur leurs enfans, qu'il leur eſt libre de les expoſer, ou de les noyer, au moment de leur naiſſance, ou de les vendre dans l'âge adulte.

Funérailles.

On enterre les morts de baſſe extraction, & l'on brûle avec appareil les perſonnes de qualité. Si c'eſt un Miniſtre, ou quelque grand Officier,

on ne peut lui rendre ces honneurs unèbres ſans l'ordre du Roi. Mais en ttendant cette permiſſion, on em-aume le corps, & on le dépoſe dans n tronc d'arbre qu'on creuſe exprès. e jour des funérailles, on le brûle ır un bûcher haut de trois ou quatre ieds, placé dans quelque lieu émi-ent, & ſurmonté d'un dais dont les iliers ſont entrelacés de branches. orſque les flammes ont conſumé le orps, on ramaſſe ſes cendres en un ıonceau, qu'on environne d'une aie, pour empêcher les bêtes d'en pprocher. On ſeme de l'herbe ſur le ıonceau, qui devient en peu de tems ı petit tertre fort verd.

ARTICLE IV.

Hiſtoire Naturelle de Ceylan.

L'ISLE de Ceylan eſt un pays fer-tile en toutes ſortes de fruits, grains & de légumes. On y re- Pluſieurs eſpeces de riz.
eille en particulier pluſieurs eſpeces riz, qui mûriſſent en différens ms, les unes en trois ou quatre ois, d'autres en cinq, en ſix & en

ſept. Les Ceylanois qui habitent un pays fort montagneux, imitent dans la culture de cette plante l'induſtrie des Chinois. Ils applaniſſent en quelque ſorte leurs collines, en les partageant en pluſieurs terraſſes, qui s'élevent en amphithéâtre les unes au-deſſus des autres. Ils pratiquent dans les hauteurs des réſervoirs, d'où ils font couler l'eau de terraſſe en terraſſe. Dans les parties méridionales, où les ſources & les rivieres ſont très-communes, ils n'ont pas de peine à remplir en tout tems ces baſſins. Mais dans les parties du Nord, où les ſources naturelles ſont rares, on eſt réduit à l'eau des pluies, qui ne tombent que dans une ſaiſon de l'année. On la retient dans de grandes citernes, en forme de croiſſant, quelquefois de la longueur d'une demi-lieue. Chaque village a la ſienne; & lorſqu'on a pu les remplir, on ſe croit aſſuré d'une heureuſe moiſſon.

Knox, Salmon, *ubi ſuprà.*

Il y a ici une eſpece de riz qui croît ſans eau: mais elle eſt fort inférieure aux autres. C'eſt toujours une reſſource dans les pays qui manquent d'eau, & dans les années de diſette. Les au-

tres grains de l'Iſle ſont le *Coracan*, qui a la petiteſſe & la forme de ſenevé; on en fait un pain groſſier: le *Tanna*, autre petite graine d'un grand rapport; elle ſert de nourriture au peuple, lorſque le riz & le coracan viennent à manquer: le *Moung*, qui reſſemble à la veſce: l'*Omb*, qui ſe mange bouilli, comme le riz; le *Tolla*, dont on tire de l'huile pour ſe frotter les membres. Voilà les principales eſpeces. Autres grains.

Quant aux fruits, le terroir de l'Iſle produit la plupart de ceux qui croiſſent à Siam, au Japon & dans d'autres contrées de l'Aſie Orientale. J'en ai parlé ailleurs avec aſſez d'étendue. Knox a tort de dire que la *Mangue* & le *Jaka*, qu'il appelle *Jacks*, ſont des fruits particuliers à l'Iſle de Ceylan. Ils croiſſent abondamment dans toute l'Inde. En général, les Ceylanois ne s'attachent, dans la culture des jardins, qu'à planter des arbres utiles, propres à leur fournir des alimens dans les tems de diſette. Une choſe à obſerver, c'eſt que le Roi de Candi prétend avoir la propriété de tous les fruits qui croiſſent dans l'Iſle; & quand ſes Officiers voyent un arbre Fruits.

richement chargé, ils en prennent poſſeſſion au nom du Prince, en y attachant une marque. On ne peut alors y toucher, ſans s'expoſer aux plus cruels traitemens.

Plantes & racines. On trouve dans le pays quantité d'herbes, de racines & de plantes, dont les unes ſe mangent, & les autres ſervent à la compoſition de divers remedes. Les Portugais & les Hollandois y ont introduit, avec ſuccès, des choux, des carottes, des raves, du fenouil, du baume, du romarin, de la ſauge, des laitues, des concombres, des féves & d'autres ſemences Européennes. Les Chingulais ont des roſes rouges & blanches, comme les nôtres, & d'autres fleurs odoriférantes. Celle qu'ils appellent *Sindriemal* a cela de particulier, qu'elle s'épanouit depuis quatre heures du ſoir juſqu'à quatre heures du matin, & qu'elle ceſſe de s'ouvrir le reſte du tems. Le *Pichamauls* eſt une fleur blanche, qui a l'odeur du jaſmin. Le Roi le fait cultiver dans pluſieurs quartiers de l'Iſle, qu'on environne d'une haie ou d'un foſſé. L'uſage eſt qu'on lui en apporte tous les matins un bouquet, enveloppé dans un linge

blanc, & ſuſpendu à un bâton. Ceux qui le rencontrent, ſont obligés de ſe détourner par reſpect.

Parmi les arbres, qui croiſſent en grand nombre dans le pays, nous nous arrêterons à ceux dont l'utilité eſt plus remarquable. Le *Talipot* eſt fort droit, de la hauteur & de la groſſeur d'un grand mât. Ses feuilles, qui croiſſent vers le ſommet du tronc, ſont ſi larges & ſi épaiſſes, qu'une ſeule peut, dit-on, ſervir d'abri à quinze ou vingt perſonnes, & les défendre de la pluie & du ſoleil. On s'en ſert dans les voyages, en les coupant & en les pliſſant en forme d'éventail. Les ſoldats en font des tentes. Cet arbre a d'autres propriétés ſingulieres. Il ne porte des fleurs & des fruits que dans ſa vieilleſſe, & lorſqu'il eſt près de mourir; mais il eſt alors ſi chargé de ſemences, qu'un ſeul arbre ſuffit pour en reproduire les milliers. Si on le coupe avant qu'il pouſſe des boutons, on en tire une moëlle blanche, qui ſe réduit en farine, & dont on fait des gâteaux qui ont le goût du pain.

Arbres ſinguliers.

Le Talipot.

Le *Ketule* a des feuilles ſemblables celles du cocotier. Elles tiennent à

Le Ketule.

une écorce très-dure, qui se partage en filets dont on fait des cordes. Son bois est fort droit, fort menu, d'une hauteur médiocre, compact & lourd, mais sujet à se fendre. Sa couleur est noire, avec quelques veines. Ses feuilles tombent & se renouvellent d'année en année, pendant tout le tems qu'il croît. Lorsque sa crue cesse, elles demeurent quelques années sur l'arbre, & elles tombent ensuite pour ne plus revenir. Ce que cet arbre a de plus particulier, c'est qu'il rend une liqueur très-fraîche, très-agréable & très-saine, qui ne porte point à la tête. On la reçoit dans un vase, en faisant à l'arbre une incision dans l'endroit où il pousse des boutons. Ces incisions se renouvellent de boutons en boutons, depuis le sommet jusqu'à la partie du tronc où les branches finissent. Lorsqu'on a épuisé le dernier nœud, la liqueur ou la séve cesse de couler, & alors l'arbre meurt, après avoir résisté pendant neuf ou dix ans à ces incisions réitérées. Si l'on fait bouillir la liqueur qu'il rend, jusqu'à la réduire en une substance épaisse, on en forme une sorte de sucre noir, que les Chingulais

Chingulais nomment *Jaggori*. Lorſqu'on le rafine il devient auſſi blanc que notre ſucre, & ne lui céde point en bonté.

Le *Bogaha* eſt un arbre de la premiere grandeur, dont les feuilles ſont continuellement agitées, comme celles du peuplier. Il eſt principalement remarquable par la vénération que lui portent les Chingulais. Ils ne paſſent jamais devant cet arbre ſans ſe proſterner, & ſouvent ils vont exprès dans les bois pour le viſiter. Ils dreſſent ſous ſes feuillages de petits autels, qu'ils chargent de ſtatues & de lampions. Les hommages que lui rendent ces Inſulaires lui ont fait donner par les Européens le nom d'*Arbre-Dieu*. J'ai parlé ailleurs de l'origine de ce culte. Le Bogaha.

L'Arbre qui porte la canelle, la plus précieuſe des productions de Ceylan, ſe nomme dans le pays *Gorunda-Gouhah*. Il croît abondamment dans la partie occidentale de l'Iſle, principalement aux environs de Kolombo. On en trouve auſſi, mais en moindre quantité, dans la preſqu'Iſle de Jafanapatan & dans d'autres quartiers du Nord. Cet arbre eſt d'une Le Gorunda, ou l'Arbre de la canelle.

hauteur médiocre, qui n'excéde jamais la grandeur de l'olivier. Son bois eſt blanc, ſouple & flexible comme le ſapin, & ſans odeur, excepté lorſqu'on le brûle. Sa feuille reſſemble dans ſa primeur à celle du laurier par la couleur & l'épaiſſeur; mais elle eſt taillée différemment, ayant trois côtes, aulieu que celle du laurier n'en a qu'une. Dans la ſuite, c'eſt-à-dire, lorſque la pouſſe eſt fort avancée, ces mêmes feuilles prennent la couleur de l'écarlate; & ſi on les preſſe avec les doigts, elles ont plutôt une odeur de girofle que de canelle. Les fleurs ſont blanches: le fruit a la forme du gland, mais il eſt plus petit: il mûrit pour l'ordinaire au mois de Septembre. En le faiſant bouillir dans l'eau, on en tire une huile qui ſurnage, & qui ſe brûle dans les lampes. Ces Indiens s'en frottent auſſi le corps. Si on la laiſſe congeler, elle acquiert de la blancheur & de la conſiſtance, & l'on en fait des bougies d'une odeur très-agréable, mais dont l'uſage eſt réſervé au Roi ſeul.

La canelle eſt la ſeconde écorce de cet arbre, à qui les uns donnent deux pellicules, & les autres trois.

Les arbres de groſſeur médiocre, c'eſt-à-dire, ni trop jeunes ni trop vieux, donnent la meilleure. Auſſitôt qu'on l'a enlevée, on l'expoſe au ſoleil, & en peu de tems elle ſe ſéche & ſe roule d'elle-même, comme on le voit dans les bâtons de canelle qu'on tranſporte en Europe.

Les Chingulais comptent juſqu'à neuf ou dix ſortes de canelles, dont la plus parfaite ſe nomme dans le pays *Raſſé-Gorunda*, c'eſt-à-dire, canelle douce, pour la diſtinguer des autres eſpeces, qui ont une ſorte d'amertume. C'eſt preſque la ſeule qui vienne en Europe, & les Hollandois, maîtres abſolus de ce commerce, n'en débitent point d'autre, ſi ce n'eſt en fraude, & contre les ordres exprès des ſupérieurs.

Avant que d'enlever aux Canelliers cette précieuſe dépouille, il faut attendre qu'ils ſoient parvenus à une certaine maturité. Les uns donnent une bonne écorce à trois ou quatre ans, d'autres ſeulement à cinq, & quelques-uns dans un âge plus avancé. Le tems & la bonté de la récolte dépendent de la qualité du ſol où ces arbres ſont plantés. Ceux qui croiſſent

dans un terrein ſablonneux & découvert peuvent être dépouillés au bout de cinq ans, & produiſent ordinairement la meilleure écorce. Ceux qu'on plante dans les endroits marécageux & ombragés ſont plus tardifs. Le tronc des arbres dont on a enlevé l'écorce ſe deſſéche & ne prend plus de nourriture; mais la racine ne meurt point, & pouſſe avec le tems des rejettons. D'ailleurs le fruit des Canelliers contient une ſemence qui ſert à les reproduire. On aſſure que certains oiſeaux, très-friands de cette graine, dont ils font de petits amas dans leurs nids, contribuent eux-mêmes à la ſemer en divers quartiers, en la laiſſant tomber lorſqu'ils la portent à leurs petits. Ces arbres ſont ſi communs à Ceylan que toute l'Iſle en eſt embaumée, & que leur odeur ſe fait ſentir ſur la mer à trente & quarante lieues de diſtance.

Animaux de Ceylan.

On rencontre ici la même variété d'animaux domeſtiques, de monſtres ſauvages, d'oiſeaux ſinguliers, de reptiles & d'inſectes de tout genre, que dans les autres parties de l'Inde. On aſſure que les Eléphans de cette contrée ſont plus farouches & plus cruels

que les Ours & les Tigres. Ils dévorent les hommes; ils font d'horribles dégâts dans les campagnes. Il y a une eſpece de Singes qui n'eſt guere moins nuiſible aux moiſſons. On les nomme *Rillours*. Ils ont le viſage blanc, ſans barbe, avec de longs cheveux, qui deſcendent & ſe partagent comme ceux de l'homme. Il s'en trouve d'une prodigieuſe groſſeur. Le *Memima* eſt un animal aſſez particulier : il reſſemble parfaitement au Daim, & n'a que la groſſeur du liévre.

Les ſerpens de Ceylan n'offrent rien de plus ſingulier que ce que nous avons obſervé dans ceux de Siam & de Malabar. Dans la claſſe des Inſectes, Knox s'eſt particulierement attaché à décrire les fourmis blanches, que les Chingulais appellent *Vacos*.

» Leur grandeur eſt médiocre. Elles ont le corps blanc & la tête rouge. Elles dévorent le drap, le bois, la paille qui couvre les maiſons, en un mot tout ce qu'elles rencontrent. Elles montent le long des murailles, & ſe font avec la terre une ſorte de voute, qu'elles continuent dans toute l'étendue de leur chemin, à quelque hauteur qu'elles arrivent. Si cette arcade Fourmis blanches.

Knox, dans l'Hiſtoire des Voy. t. VIII.

ſe rompt en quelque endroit, elles reviennent toutes ſur leur pas, pour réparer leurs édifices, & continuent leur marche après ce travail. Dans les lieux qui ſont ſans maiſons, elles élévent de petites montagnes de terre, hautes de cinq ou ſix pieds, & ſi fortes qu'il n'eſt pas aiſé de les abbatre. Ces petites huttes ſont compoſées de voutes ou d'arcades, & bâties d'une terre très-fine, dont le peuple ſe ſert pour fabriquer des Idoles. Les Vacos multiplient prodigieuſement; mais elles meurent auſſi par pelotons. Car lorſque leurs ailes ſont venues, elles s'envolent en ſi grand nombre vers l'occident, que le ciel en eſt obſcurci, &, s'élevant à une hauteur qui les fait perdre de vue, elles ne ceſſent de voler que pour tomber mortes, après s'être épuiſées. Les oiſeaux en font leur proie, & les poules s'en nourriſſent plus volontiers que de riz».

L'Auteur diſtingue pluſieurs autres eſpeces de fourmis, les unes noires, les autres rouges, quelques-unes de la grandeur des nôtres, d'autres beaucoup plus groſſes. Tout le pays en eſt infeſté, & leurs piquûres ſont très-dangereuſes. Mais elles ne bleſſent

que ceux qui les attaquent, ou qui les détournent de leurs travaux.

Les ſangſues ne ſont guere moins communes. Celles qui vivent dans l'eau reſſemblent aux nôtres. Ce ne ſont pas les plus importunes. Mais la ſaiſon des pluies en produit une eſpece noirâtre, qui ſe cache dans les herbes, & qui s'attache de telle ſorte aux jambes des Voyageurs, qu'il n'eſt pas poſſible de lui faire lâcher priſe. Les Indiens peu ſenſibles à la morſure de ces animaux, continuent tranquillement leur route, & ne s'en débarraſſent qu'après le voyage, en ſe frottant les jambes avec de la cendre. Sangſues.

Parmi les oiſeaux, dont la variété & le nombre ſont également admirables, on diſtingue le *Carlo*. Cet animal eſt auſſi gros que le cygne. Il a le plumage noir, les jambes courtes, le bec rond, la tête prodigieuſement groſſe, marquée de chaque côté de deux cercles blancs, qui ont la forme de deux oreilles, avec une crête blanche au-deſſus du front. Malgré ſa groſſeur, il s'éleve en l'air avec agilité, & ſe perche ſur les plus hauts arbres, ne s'arrêtant jamais à terre. Knox aſ- Oiſeaux.

ſure que les perroquets de Ceylan ne peuvent apprendre à parler; mais qu'on inſtruit ſans beaucoup de peine le *Malcrouda* & le *Candouda*, deux oiſeaux de la groſſeur du merle. Le premier eſt noir, & l'autre d'un jaune éclatant.

Les rivieres, qui coulent dans l'intérieur de l'Ile, ſont à proportion auſſi poiſſonneuſes que la mer qui baigne les côtes. On trouve en particulier de fort gros ſaumons dans celle de Mavelagongue; mais les Chingulais manquent d'induſtrie à cet égard. L'uſage des filets leur eſt inconnu. Ils ne pêchent qu'avec des paniers, qui ont la forme d'une cloche renverſée.

Productions des Mines.

Le criſtal, le fer, l'acier, & la mine de plomb, ſont des productions aſſez communes dans les montagnes de Ceylan. On aſſure qu'il s'y trouve auſſi des mines de diamans; mais que les Rois ne permettent point d'y fouiller, dans la crainte que les tréſors qu'elles renferment, n'excitent la cupidité des Européens, & ne les attirent dans l'intérieur du pays. On pêche dans pluſieurs rivieres des rubis, des ſaphirs, des yeux de chat, & d'au-

Autres richeſſes du pays.

tres pierres précieuſes. Enfin l'Iſle produit quantité d'ébene, toutes ſortes de bois propres aux conſtructions, du coton, du muſc, du miel, de la cire, du gingembre, & du poivre. Le miel ſauvage eſt, après la canelle, ſa principale richeſſe. On le recueille dans les forêts. Des abeilles, nommées *Bamburos* plus grandes & d'une couleur plus vive que les nôtres, le dépoſent ſur les plus hautes branches des arbres, où elles établiſſent leurs ruches. Cette récolte occupe en certains tems de l'année la plupart des habitans des villes & des villages.

CHAPITRE III.

Habitans de Sumatra.

ARTICLE PREMIER.

Notions géographiques concernant l'Iſle de Sumatra. Idée générale de ſes productions. Diviſion de ſes Royaumes. Colonies Européennes.

Etendue & poſition de Sumatra.

L'ISLE de Sumatra, ſituée au Midi du Golphe de Bengale, s'étend obliquement du Nord-Oueſt au Sud-Eſt, dans la longueur d'environ deux cens quatre-vingt lieues. Sa largeur eſt beaucoup moins conſidérable. A la pointe du Nord, où eſt le Royaume d'Achem, l'Iſle n'a que douze ou quinze lieues dans cette dimenſion. Plus bas elle en a vingt ou trente. Vers le centre, & dans toute la partie du Sud, ſa largeur commune eſt depuis ſoixante juſqu'à quatre-vingts. Beaulieu la croit avec raiſon plus grande que l'Angleterre.

Beaulieu, Dampier, Davis, Salmon, Guyon, &c.

L'Equateur la coupe en deux portions preſqu'égales, dont l'une a cinq degrés & demi vers le Nord, & l'au-

tre près de ſix degrés vers le Sud. La partie du Nord eſt en face de la preſqu'Iſle de Malaca, dont elle eſt ſéparée par un canal, qui, dans ſa largeur commune, a depuis dix juſqu'à quinze & vingt lieues, & dans quelques endroits juſqu'à trente & quarante.

L'intérieur de l'Iſle eſt rempli de hautes montagnes, qui forment une chaîne preſque continuelle dans toute ſa longueur. Il y en a une, appellée *Balatam*, qui vomit du feu, & dont les Inſulaires tirent une eſpece d'huile, qu'ils employent à divers uſages. Ils la nomment *Minjoé Tamnach*, c'eſt-à-dire, huile de terre. Leur ſommet, quoique pierreux, ne laiſſe pas de produire des arbriſſeaux & des herbes, & les vallées ſont couvertes de belles forêts. Vers les côtes la plupart des terres ſont fort baſſes, abondantes en pâturages, & très-propres, par leur humidité, à la culture du ritz. Montagnes.

Le pays a pluſieurs rivieres dont les principales ſont *Achem*, *Pedir*, *Daya*, *Cinquel*, *Jambi*, & *Indripoura* : c'eſt le nom des villes ou des territoires qu'elles arroſent. Les ſources & les lacs ſont en ſi grand nombre, que Rivieres.

les terres les plus voiſines de la mer ſont preſque continuellement inondées : ce qui rend l'air des côtes très-mal ſain, à cauſe des vapeurs infectes qui s'élevent de ces endroits marécageux. Cette incommodité augmente dans la ſaiſon des pluies, qui commencent au mois de Juin, & ne finiſſent que dans le cours d'Octobre. C'eſt alors que le ſoleil attire un plus grand nombre de vapeurs. L'effet le plus ordinaire de ces dangereuſes exhalaiſons eſt de cauſer des fievres peſtilentes, qui emportent les Européens dans l'eſpace de deux ou trois jours, ou qui leur laiſſent des enflures douloureuſes, & d'autres infirmités, dont ils guériſſent difficilement. Salmon aſſure que de quatre-vingts ſoldats, tous jeunes & vigoureux, que le Gouverneur du Fort Saint-George envoya dans un beſoin extraordinaire à Bancoul, ſur la côte Sud-Oueſt de l'Iſle, il n'y en eut pas un ſeul de vivant au bout de deux années. Il ajoute que quand les Anglois établis à Sumatra voyent mourir un de leurs camarades, ils s'exhortent, le verre à la main, à ſe préparer courageuſement au même ſort, en ſe diſant :

Climat.

C'eſt aujourd'hui ſon tour, demain ce ſera le nôtre.

Ces dangereuſes influences du climat ſe font principalement ſentir dans les parties les plus voiſines de la ligne, & dans celles du Sud & de l'Oueſt. On reſpire un air plus pur à Achem, qui eſt à la pointe du Nord. Les chaleurs y ſont auſſi plus tempérées. En général, l'air de Sumatra eſt moins chaud que celui de Siam, de Bengale, & de pluſieurs autres contrées de l'Inde : ce qui confirme ce que j'ai dit ailleurs, que les pays ſitués ſous la ligne ſont moins expoſés aux ardeurs brûlantes de l'été, que ceux qui ſont entre les tropiques; parce que les jours ſont plus longs dans ces dernieres contrées, & que le ſoleil tourne plus long-tems autour de leur Zénith. Ajoutez que les vents de terre & de mer ſoufflent à Sumatra, avec la même régularité que ſur les côtes de Malabar & de Coromandel, & produiſent même ici un plus grand rafraîchiſſement, parce que d'une côte à l'autre l'eſpace eſt en général beaucoup moins large.

Productions de l'Iſle.

Le terroir de l'Iſle eſt générale-

ment très-bon, & produiroit abondamment plusieurs especes de grains: mais on n'y seme guere que du riz, qui est la nourriture commune des habitans. Tous les fruits de l'Inde y croissent avec facilité. Ses pâturages sont admirables, & nourrissent une prodigieuse quantité de buffles, de bœufs, de porcs, & de chevres: mais ses terres sont si grasses que les moutons y profitent peu. Les chevaux sont très-communs, mais de petite taille. Les habitans élevent un grand nombre de poules & de canards. On trouve dans les forêts des cerfs & des daims, plus hauts que ceux d'Europe; beaucoup d'éléphans & de buffles sauvages; des tygres, des rhinoceros, des porcs-épics, des civettes, & des singes; de gros lézards, & des serpens; des oies sauvages, des ramiers, des perroquets, & une grande variété d'oiseaux de toute espece. Les liévres & les chevreuils sont assez rares. L'espece des sangliers est si commune, qu'ils se mêlent dans les pâturages avec les bestiaux, & qu'ils viennent brouter jusque dans les haies qui bordent les maisons. Ils sont moins

grands que les nôtres. Les rivieres & les marais ſervent de retraite à quantité de crocodiles.

Le poivre eſt en ſi grande abondance dans cette contrée, qu'il fournit tous les ans à la cargaiſon d'une vingtaine de navires. On croit même que les terres en rapporteroient davantage, ſi elles étoient mieux cultivées. On trouve encore dans l'Iſle un grand nombre de cocotiers, de bambous, & d'autres arbres utiles; des cannes de ſucre, de la cire & du miel, du benjoin, de l'ambre gris, du bois de ſandal, du camfre, de pierres de bezoard, du coton, & une eſpece de chanvre appellée *Bang*. Il s'y rencontre auſſi des mines d'or, d'étaim, & de ſoufre; des gommes précieuſes, quantité d'indigo, des ſaphirs, des rubis, & d'autres pierres eſtimables. L'or ſe trouve dans les plus durs rochers des montagnes qui ſont au centre de l'Iſle, & parmi le ſable de quelques rivieres qui prennent leur ſource dans ces mêmes lieux. Dampier vit un caillou, du poids d'une livre & demie, dont les veines étoient ſi riches, qu'elles rendirent une once &

demie d'or. Il se tire ordinairement en parcelles très-minces: cependant un voyageur, cité par Salmon, en vit des morceaux qui pesoient une once: mais il confesse en même-tems qu'il est très-rare d'en trouver de cette grosseur.

Division des contrées de l'Isle.

Quant à la division des contrées de l'Isle, on y distingue sept Royaumes, *Achem*, *Andigri*, *Jambi*, *Palimban*, *Banca*, *Manimcabo*, *Indripoura*. L'Etat d'Achem commence à la pointe du Nord, à cinq degrés & demi de latitude, & s'étend dans la longueur d'environ quatre degrés, c'est-à-dire, de quatre vingts lieues. Mais outre que ses possessions sont coupées dans l'intérieur des terres, par des montagnes inaccessibles, qui servent de retraite à quelques peuples libres, une partie de la côte orientale du même Royaume dépend de plusieurs Princes Malais. Quoi qu'il en soit, c'est sans contredit le plus beau Royaume de l'Isle: sa description fera la matiere d'un article particulier.

Royaume d'Achem.

Beaulieu.

Royaume d'Andigri.

Andigri est sur la côte de l'Est, à trente minutes de la ligne vers le Sud. C'est un petit Etat, tributaire de la

Compagnie Hollandoiſe, qui tire de l'or & du poivre de ce canton. Jambi eſt au Sud d'Andigri, ſur la même côte. On dit que c'eſt le Royaume le plus riche après celui d'Achem. Sa principale ville, appellée auſſi *Jambi*, eſt bâtie dans le voiſinage d'une riviere, qui porte le même nom. Les Hollandois ont dans ce lieu une fortereſſe, qui domine la ville, & qui tient en bride tout le pays. Plus loin eſt l'Etat de Palimban, à trois degrés du Sud. C'eſt un pays abondant en riz & en beſtiaux. Sa capitale, qui étoit autrefois une ville très-floriſſante, fut ſaccagée en 1659 par les Hollandois, en repréſailles de quelques hoſtilités commiſes contre leur flotte. On ne laiſſe pas d'y voir des reſtes de magnificence dans quelques palais & quelques moſquées qui ſubſiſtent encore. Il y a dans ſon voiſinage une rivière, dont les eaux ont, dit-on, la vertu de pétrifier le bois. Le pays produit du poivre, de la cire, des cannes de ſucre, de la ſandaraque, de l'or, & d'autres richeſſes. Mais les Hollandois ont le commerce excluſif de toutes ces marchandiſes, moyennant un

Royaume de Jambi.

Royaume de Palimban.

Salmon.

droit modique qu'ils payent au Roi de Palimban.

A l'Eſt de ce Royaume ſe préſente une grande Iſle, qui n'a pas moins de quarante lieues de longueur. Les Indiens la nomment *Banca*. Elle eſt ſéparée du Continent par un détroit du même nom, qui, dans ſa plus grande largeur, n'a pas dix lieues. Le pays eſt gouverné par un Prince particulier, qui fait ſa réſidence vers le centre. Salmon nous apprend qu'en l'année 1710, le feu ayant conſumé un village de l'Iſle, on trouva parmi ſes ruines du métal liquéfié ſemblable à l'étain. Le Roi fit auſſi-tôt fouiller dans cet endroit, & l'on y découvrit une mine abondante du même métal. Les Hollandois ont tenté inutilement de s'établir dans ce quartier, dont les habitans ſont très-farouches, & paroiſſent Indiens d'origine.

Royaume de Banca.

Manimcabo & Indripoura ſont ſitués ſur la côte de l'Oueſt, entre deux & quatre degrés de latitude du Sud. Le premier de ces Etats a peu de poivre; mais il eſt riche en or. L'autre produit du poivre dont la qualité eſt excellente. On y trouve

Royaumes de Manimcabo & d'Indripoura.

auſſi de l'or. Les Hollandois ſont maîtres des places maritimes de ces deux Royaumes. Leur principal Comptoir eſt à *Padang*, au Nord de Manimcabo. Ils ſont auſſi établis à *Priaman*, à *Ticou*, & à *Paſſaman*. Cette derniere ville eſt ſous la ligne, & Ticou n'en eſt qu'à vingt ou trente minutes, du côté du Sud. L'une & l'autre ſont à quelque diſtance de la mer. Priaman eſt ſur le rivage, à douze ou quinze lieues de Ticou, en tirant vers le Midi. Le pays eſt fort bas ſur le bord de la mer, & très-haut dans l'intérieur des terres. Il abonde en fruits, en arbres de toute eſpece, en pâturages & en beſtiaux. Mais le poivre fait ſa principale richeſſe.

Poſſeſſions des Hollandois dans ces quartiers.

Les parties maritimes de Sumatra ſont habitées par des Mores Malais, & ſur toutes les côtes de l'Iſle on ne parle pas d'autre langue que la leur. Ceux qui ne ſont pas immédiatement ſoumis au Roi d'Achem, ont des Princes particuliers appellés *Pangaran*, dont les uns ſont alliés ou tributaires de ce Monarque, & les autres dépendent des nations Européennes, établies dans ces quartiers. L'intérieur du pays eſt peuplé d'Indiens ido-

Inſulaires des côtes.

Habitans des parties intérieures.

lâtres, habitans originaires de l'Isle, qui ont aussi leur langage & leurs Princes particuliers. Ils possédent des mines d'or, dont ils ne tirent qu'un foible avantage, parce qu'aulieu de les ouvrir, ils se contentent de recueillir les parties de ce métal dans les rivieres & dans les ravines. Leur pays est peu connu. Ils échangent leur or avec les habitans des côtes pour du sel, du fer, des habits & des perles.

Possessions des Anglois.

Les Anglois ont aussi des établissemens sur cette côte, entre trois & cinq degrés du Sud. Leurs meilleures places de commerce sont *Mochomoco*, *Bantal*, *Cattoun*, *Ipoé*, & *Silleba*. Ils possédent aux environs de cette derniere ville un Fort considérable, appellé *Marlbourg*. Ils en avoient un autre à *Benkolen*, à seize lieues de Sillebar, en tirant vers le Nord. Mais ils en furent chassés en 1719 par les Indiens, qui mirent en piéces une grande partie de la garnison. Leurs possessions commencent où celles des Hollandois finissent, & c'est aux dépens de la Compagnie d'Amsterdam qu'ils ont établi leur puissance dans ces quartiers. Ils lui enleverent en 1688 la plupart des postes qu'ils occupent au-

jourd'hui. Au reſte, leurs habitudes dans l'Iſle ſont anciennes, & c'eſt même le premier endroit de l'Inde où ils ont commercé. Dès l'année 1602 Lancaſter, un de leurs Amiraux, conclut avec le Roi d'Achem un Traité avantageux, qui ouvrit aux flottes Britanniques tous les ports de la partie ſeptentrionale de Sumatra.

Ce qui eſt au Sud des poſſeſſions Angloiſes, à la pointe de l'Iſle, appartient au Roi de Bantam, un des Souverains de Java. C'eſt un pays agréable & bien cultivé, mais peu fertile en poivre.

Iſles de la Côte Occidentale.

La côte occidentale eſt bordée d'un grand nombre d'Iſles, les unes voiſines du rivage, d'autres éloignées de quinze ou vingt lieues. Il y en a d'aſſez grandes, telles que *Werkens*, qu'on appelle auſſi *l'Iſle des Cochons*, entre deux & trois degrés du Nord; *Nias*, au Sud de Werkens, pays fort peuplé, dont les habitans ſont humains, & font un commerce régulier avec *Barros*, ville du Royaume d'Achem; *Montabay*, à 30 minutes de la ligne; l'Iſle de *Fortune* qui eſt au Sud de Montabay, & qui n'a pas moins de trente lieues de long; *Naſſau*, entre

trois & quatre degrés de latitude méridionale, contrée assez étendue, mais absolument déserte; *Inganno*, ou l'*Isle trompeuse*, à cinq degrés & demi du côté du Sud: elle est habitée par des Sauvages très-cruels qui massacrent sans pitié tous les étrangers. Au Nord & à l'Oueſt de Montabay & de Nias on rencontre des amas d'Isles, les unes peuplées, d'autres désertes. Parmi celles qui ne sont point habitées, il y en a plusieurs qui sont couvertes de palmiers & de cocotiers. Les habitans des côtes voisines y viennent charger leurs navires de cocos pour en faire de l'huile.

ARTICLE II.

Description particuliere du Royaume d'Achem.

Royaume d'Achem. NOUS avons marqué la position & les limites connues de ce Royaume: il ne nous reste qu'à décrire ses villes, ses forces, sont gouvernement, & ce qu'il y a de plus remarquable dans ses usages.

Sa Capitale. Sa capitale se nomme *Achem* ou *Achin*, comme le Royaume même. Sa

ſituation eſt à une demi-lieue de la mer, ſur une riviere de la grandeur de la Somme, à cinq degrés quelques minutes de latitude du Nord, & à cent quatorze de longitude. Son circuit eſt d'environ deux milles. Elle eſt bâtie ſur un terrein bas & marécageux, au milieu d'un bois, qui la couvre tellement, qu'on n'apperçoit ſes maiſons que quand on entre dans la ville. Elle n'a ni murs ni foſſés; mais elle eſt aſſez défendue par les bois qui l'environnent & par ſes marais, dans leſquels on a conſtruit pluſieurs forts, à égale diſtance les uns des autres. On y compte près de huit mille maiſons, qui occupent un terrein fort vaſte, à cauſe des intervalles qui les ſéparent, & des haies qui forment la clôture de chaque habitation. Elles ſont d'ailleurs bâties ſans ordre & ſans uniformité. Pour les garantir des fortes marées & des inondations annuelles, on les éleve ſur des piliers, qui ont neuf ou dix pieds de hauteur. Dans la ſaiſon des pluies on ſe ſert de bâteaux pour aller d'une maiſon à l'autre. Les murs ſont de cannes entrelacées, & ces cannes reſſemblent à des cages d'oiſeaux. Le toit eſt couvert

Davis, Beaulieu, Valentin, Graaf.

de feuilles de palmier. Mais chaque maiſon a un réduit particulier, conſtruit de pierre ou de brique, ſans fenêtres, avec une ouverture étroite & baſſe, qui ſert d'entrée, & qu'on bouche avec une pierre. C'eſt-là que ces Inſulaires cachent leurs plus précieux effets, pour les mettre à l'abri du feu. Les Chinois & les Européens ont des habitations beaucoup plus ſolides. Ils demeurent dans un même quartier, pour la défenſe commune de leurs Comptoirs, qui ſeroient expoſés à des inſultes continuelles s'ils n'étoient ſoigneuſement gardés; tant il y a de brigands dans cette capitale. Sa plus grande & ſa plus belle portion eſt du côté du Nord-Oueſt. Outre le quartier des étrangers, qui eſt très fréquenté, il y a dans Achem deux principaux marchés, où l'affluence du peuple eſt toujours fort grande. Cette ville eſt remplie de quantité de pagodes pour les Idolâtres, & de moſquées pour les Mores.

Palais du Roi.

Le Palais du Roi eſt à une petite diſtance de la ville, ſur le bord de la riviere. Beaulieu lui donne une demi-lieue de circuit. Sa forme eſt ovale. Il eſt environné d'un foſſé fort large & fort

fort profond, & au-delà duquel on a élevé un assez haut rempart de terre, qui sert de mur, & qui est bordé de bambous & de joncs, plantés si près les uns des autres, qu'ils dérobent la vue du château, devant lequel ils forment une barriere impénétrable. On ne traverse point le fossé sur des ponts; mais, d'espace en espace, on a laissé des terre-pleins, dont l'entrée est assez bien défendue. C'est par-là qu'on arrive au palais. Avant de parvenir au domicile du Roi, il faut passer quatre portes, qui ne sont pas moins fortifiées. La cour, qui est en face de l'appartement, est si spacieuse, qu'on y rangeroit quatre mille hommes en bataille. Ce palais est grand, & bâti presque totalement de pierre; ce qui est ici une magnificence. On y voit de fort belles salles, des jardins ornés de pyramides, des tombeaux superbes, des canaux, & un grand sérail pour sept ou huit cents femmes.

L'entrée de la riviere d'Achem a peu de profondeur, & ce passage est très-dangereux pour les navires; mais on trouve plus loin un fort beau bassin, où ils peuvent être à l'ancre sur dix-huit brasses. L'embouchure est dé- Port d'Achem.

fendue par un gros baſtion de pierre, de forme ronde, dont l'artillerie bat à fleur d'eau. Il eſt flanqué de deux courtines, qui ſe préſentent à droite & à gauche, & qui ſont jointes par une terraſſe où eſt la porte. Les murs du baſtion & des courtines ont dix-huit pieds d'épaiſſeur, & vingt de hauteur. Plus loin il y a un autre fort. On a tiré de la riviere une grande tranchée, de la largeur de quarante pieds, qui s'étend le long de la mer juſqu'au pied des montagnes, & qui forme de ce côté-là une nouvelle défenſe. C'eſt ainſi que la partie de l'Oueſt eſt fortifiée. Au Levant, on a conſtruit ſur le rivage, d'une portée de mouſquet à l'autre, un grand nombre de redoutes de gazon, munies d'artillerie, & ſi couvertes de broſſailles, qu'on les apperçoit à peine. Elles ne ſont point gardées pendant le jour, mais on y envoie toutes les nuits une patrouille.

Qualités du terroir.

Le territoire de cette contrée eſt uni, argilleux, couvert de vaſe, fertile en toutes ſortes d'arbres, & très-propre à la nourriture des beſtiaux. A ſix lieues de la capitale, en tirant vers l'Eſt, on rencontre une haute monta-

gne, qui produit beaucoup de ſoufre. *Pulo-Ouai*, une des Iſles de la rade d'Achem, en fournit auſſi une quantité conſidérable. Il s'en fait un grand débit dans toute l'Inde. Autrefois le pays étoit couvert de poivriers; mais le Gouvernement en a fait détruire la plus grande partie, parce que ce commerce faiſoit négliger aux Achemois la culture du riz.

Deſcription des autres villes.

La deſcription des autres villes nous arrêtera peu. La côte de l'Eſt n'offre de remarquable que *Pedir*, *Pacem* & *Deli*. Sur la côte de l'Oueſt, on trouve ſucceſſivement *Daya*, *Labo*, *Cinquel*, *Barros*, *Bataham*, &c. Pedir eſt à dix ou douze lieues d'Achem, au Levant de cette capitale. Elle eſt bâtie ſur une riviere qui lui donne ſon nom, ou qui peut-être lui doit celui qu'elle porte. C'eſt une ville conſidérable par ſon étendue, & par le nombre de ſes habitans. Son territoire eſt ſi abondant en riz, qu'on l'appelle le grenier d'Achem. Il fournit auſſi à cette capitale quantité de ſoie, qu'elle employe dans ſes manufactures, dont le commerce eſt conſidérable dans toutes les contrées de l'Iſle. Pedir vend le reſte de ſes ſoies

aux habitans de la côte de Coromandel. Quoiqu'elles ſoient fort inférieures à celles de la Chine, on ne laiſſe pas d'en faire d'aſſez belles étoffes. Pacem & Deli étoient autrefois les capitales de deux Royaumes particuliers. Leur diſtrict eſt vaſte, & aſſez fertile en quelques endroits, pour répandre une partie de ſes richeſſes ſur les régions voiſines. Beaulieu aſſure qu'on trouve à Deli une ſource d'huile, qui a la propriété de ne point s'éteindre, même dans l'eau, lorſqu'une fois elle eſt allumée. Il ajoute que les Achemois s'en ſervent dans les combats de mer, & qu'ils brûlerent un jour par ce moyen deux galions Portugais. Daya eſt à douze ou quinze lieues d'Achem, entre quatre & cinq degrés de latitude ſeptentrionale, ſur une riviere qui porte le même nom. Ses plaines produiſent beaucoup de riz, & l'on vante ſes pâturages. Labo eſt à trois degrés, ſur le bord de la mer, & donne ſon nom à un Cap voiſin. Cinquel eſt trente lieues plus bas, ſur une groſſe riviere. Le camphre fait ſa principale richeſſe. On le tranſporte ſur la côte de Coromandel, & juſqu'à Surate. Barros eſt au

Sud de Cinquel, à un degré 30 min. de latitude. C'eſt un des meilleurs ports de l'Iſle, & une place de commerce très-bonne. Elle eſt ſituée dans une plaine fertile, & le pays qui l'environne eſt très-riant. On n'y recueille point de poivre; mais le benjoin & le camphre s'y trouvent en abondance. Bataham, ou Batang, eſt ſous la ligne. Son territoire produit le meilleur camphre de l'Iſle. On trouve enſuite Paſſaman, Ticou & Priaman, anciennes dépendances d'Achem, uſurpées par les Hollandois depuis un ſiecle. Tout ce canton eſt très-riche, ſur-tout en poivriers. Les villes & les campagnes voiſines ſont fort peuplées.

Les forces du Roi d'Achem conſiſtent dans une garde nationale, compoſée de trois mille hommes, qui ſont diſtribués dans les premieres cours du palais; dans un autre corps de quinze cens eſclaves, la plupart étrangers, qui ne ſortent jamais de l'enceinte du château, & qu'on exerce avec ſoin au maniment des armes; dans les garniſons employées à la garde des forts & des places les plus expo- Forces du Roi.

ſées ; & enfin, dans le nombre de ſes galeres & de ſes éléphans.

Armes du pays. Les armes du pays ſont l'arc, les fléches, les javelines, l'épée, & de petites arquebuſes. L'artillerie du Roi eſt nombreuſe ; mais les pieces ſont ſans affût & produiſent peu d'effet, à moins qu'on ne les place ſur quelqu'endroit élevé. Ce Prince fait la guerre à peu de frais, parce que ſes ſujets ſont forcés de marcher au premier ordre, & de porter des vivres pour trois mois. Il ne leur fournit que des armes, qu'on remet à la fin de la campagne dans ſes arſenaux.

Il entretient dans le port d'Achem, & dans les autres places maritimes, Galeres. un grand nombre de galeres, plus longues & plus larges que les nôtres, mais peſantes & mal armées, ſans pont, les bordages très-hauts & très-épais. Les plus groſſes ont, ſuivant Davis, quatre cents hommes d'équipage, & juſqu'à huit cents, ſelon Beaulieu. Les rames ſont légeres, de la longueur de quatre pieds, ayant la forme d'une pelle. On les plonge dans l'eau, ſans les appuyer ſur les bords du bâtiment. Sultan Aladin, qui ré-

gnoit encore en 1600, avoit dans ſes ports juſqu'à cent de ces galeres, dont il donnoit le commandement à une femme, parce qu'il ſe défioit généralement de tous les hommes.

Eléphans.

On aſſure que le Roi d'Achem n'a pas moins de neuf cens éléphans, dont le plus grand nombre eſt exercé au bruit du mouſquet & à la vue du feu. On leur rend ici à peu-près les mêmes honneurs qu'à Siam, & lorſqu'ils paſſent dans les rues, le peuple s'arrête par reſpect. Leur entretien coûte peu, parce qu'on ne leur donne gueres d'autre nourriture que les branches & l'écorce des bananiers, que le Roi fait couper indiſtinctement ſur les terres de ſes domaines & ſur celles de ſes ſujets.

Revenus du Roi.

Les revenus de la couronne conſiſtent, 1°. dans les contributions que paye le peuple, en riz, en chair, en poiſſon, en huile, en ſucre, en légumes & autres denrées: ces fournitures abondantes ſurpaſſent toujours ce qui ſe conſomme dans le palais, & l'excédent eſt vendu au profit du Prince. 2°. Dans le produit du domaine royal, que les ſujets cultivent par corvées. 4°. Dans les droits d'entrée,

qui montent à dix pour cent, pour les marchandiſes étrangeres, indépendamment des libéralités qu'il faut faire aux Miniſtres, & au Monaque même, qu'on n'aborde jamais qu'avec des préſens. 4°. Dans le bénéfice caſuel de pluſieurs autres droits. Le Roi hérite de tous ſes ſujets qui n'ont point d'enfans mâles: & s'ils laiſſent des filles, qui ne ſoient point mariées, elles lui appartiennent. Il s'attribue la confiſcation des biens de tous les coupables, la ſucceſſion des Etrangers qui meurent dans ſes Etats, la propriété de tous les navires qui font naufrage ſur ſes terres. 5°. Dans les profits immenſes du commerce, qui eſt preſqu'uniquement ici entre les mains du Prince. Il vend au peuple, dans les tems de diſette, les grains accumulés dans ſes magaſins, au double & au triple de leur valeur; & ſi l'année eſt abondante, il en charge pluſieurs navires, pour les pays ou ces mêmes grains manquent. Il exerce un autre monopole ſur ſes ſujets, en les forçant de lui donner à bas prix leurs marchandiſes, qu'il revend enſuite à l'étranger au prix qu'il veut, & ſur leſquelles il fait ordinairement un profit

de cinquante pour cent. D'ailleurs, ce Prince n'a presque point d'argent à débourser pour l'entretien de sa maison, & pour les dépenses ordinaires de l'Etat. Ses Ministres & ses principaux Officiers, ont pour leur subsistance quelques terres du domaine royal, qui reviennent à la couronne après leur mort. Les soldats de sa garde, les eunuques & les autres domestiques qui servent dans le palais, n'ont pour salaire qu'une portion de riz, qu'il leur fait distribuer tous les jours. Il paye de la même maniere les ouvriers qu'il employe pour la construction de ses palais, ou pour les travaux publics. Ses habits mêmes, & ceux de ses femmes, lui sont fournis gratuitement, soit par les Entrepreneurs des manufactures, soit par les Gouverneurs des provinces.

Ce Prince, entre plusieurs titres fastueux, & même ridicules (1), prend

(1) Voyez la lettre d'un Roi d'Achem à Jacques I, Roi d'Angleterre, dans l'Hist. des Indes de M. l'Abbé Guyon, t. III, p. 50 & suiv. Ses titres rempliſſent près de deux pages. Il dit, en parlant de lui-même, qu'il est *l'image véritable de la Royauté, & le plus parfait modele des Rois*; qu'il est *formé du plus pur métal*; qu'il a *un trône plus transparent que la glace, & semblable à une riviere de cryſtal*; qu'il poſſede *neuf ſortes de pierres, les deux parafols d'or battu, des ſiéges d'or, des harnois, des lances, un ſépulcre, des vaſes & un ſervice complet du même métal, &c.*

celui de *ſeul Roi de Sumatra*. Ses plaiſirs ſont de vivre au milieu de ſes
Ses femmes. femmes. D'un grand nombre d'Indiennes, qui ſont enfermées dans le ſérail d'Achem, il y en a trois qui ont le rang d'épouſes; les autres ne ſont que des concubines. Une eſclave, qu'on a expoſée en vente dans les marchés du Royaume, ne peut être admiſe au lit du Sultan; & le marchand qui oſeroit la préſenter, ſe rendroit coupable d'un crime capital. Entre pluſieurs exemples de la jalouſie cruelle de ces Monarques, Davis raconte un trait fort ſingulier. Sultan Aladin ayant entendu vanter les charmes d'une belle eſclave, la demanda à ſon maître, qui en jouiſſoit depuis pluſieurs années, & qui s'en priva par complaiſance. Loin de lui ſavoir gré de ce ſacrifice, il le fit empaler quelques jours après, parce qu'il avoit eu les prémices de cette femme; & dans la ſuite il fit auſſi mourir l'eſclave, parce qu'elle avoit été complice du même crime.

Après les délices du ſerrail, le combat des cocqs eſt un des principaux amuſemens de ces Monarques. Ce ſont les Orancaies qui en ont la garde,

& qui en prennent autant de ſoin que de leurs propres enfans. Les Achemois ont en général beaucoup de goût pour ce divertiſſement. L'occupation des jeunes Sultanes eſt d'apprendre le chant, la danſe, & d'autres arts agréables. Leurs enfans ſont élevés loin d'elles, & ne les revoyent jamais. Ceux qui naiſſent des trois femmes qui ont le rang de Reines, ont ſeuls droit de ſuccéder à leur pere, & le trône appartient naturellement à l'aîné. Mais cet ordre eſt ſouvent troublé, ſoit par l'ambition des freres, ſoit par les diſpoſitions particulieres du Monarque.

Gouvernement d'Achem.

Les rênes de l'Etat ſont dans les mains de quatre ou cinq Miniſtres, qui réſident dans la capitale, & d'un grand nombre d'*Orancaies*, ou Gouverneurs, qu'on envoye dans certains diſtricts. Ces départemens ont peu d'étendue, & la conduite des Commandans eſt tellement éclairée, que leur autorité n'a rien de redoutable. Aladin, pour s'aſſurer de la fidélité des Orancaies qui réſidoient dans le territoire d'Achem, exigeoit qu'ils ſe rendiſſent alternativement au palais

tous les trois jours. Ils y passoient vingt-quatre heures, enfermés dans une cour; de maniere que ce Prince avoit toujours en sa puissance un tiers des Orancaies de la province.

Cours de Justice.

Il y a dans toutes les villes, proche de la principale Mosquée, deux Tribunaux, l'un pour la justice civile, l'autre pour les affaires criminelles. Ils s'ouvrent tous les jours, à l'exception du vendredi. Les Orancaies y président. Les affaires de la Religion sont jugées par les Prêtres, dont le chef s'appelle *Cadi*. Celles du commerce sont entre les mains d'un Officier, qui a le titre de *Scha Bandar*.

Loix & coutumes particulieres.

Les usures, quoiqu'exorbitantes, sont moins fortes ici que dans la plupart des autres contrées de l'Inde: le plus gros intérêt est de douze pour cent. La Justice est inexorable contre les débiteurs: après un délai très-court, si le pouvoir ou la volonté leur manque, on leur lie les mains derriere le dos, & chaque jour ils doivent se présenter en cet état devant le Juge, à l'heure du Tribunal. Il est défendu, sous peine de la vie, de

leur ôter ces liens. S'ils ſont déclarés inſolvables, ils tombent au pouvoir du créancier, qui les retient dans l'eſclavage juſqu'à la fin du payement. Les châtimens en uſage dans le pays ſont de condamner les criminels à la baſtonade, de les empaler, de les faire déchirer par les éléphans, de leur crever les yeux, de leur couper les pieds, les mains, les oreilles ou les parties naturelles. On aſſure que ces mutilations ſont rarement mortelles, même dans un âge avancé.

La ſervitude n'a rien de rigoureux dans cette contrée. On employe les eſclaves à la culture des terres, ou à l'exercice des arts, & moyennant une contribution modique, on leur abandonne le fruit de leur travail. La plupart viennent de la côte de Coromandel. On en tire auſſi de l'Iſle de Nias, & ce ſont les plus eſtimés.

Les Achemois inhument leurs corps dans un cimetiere public; mais chaque famille a ſon terrein particulier. Des extrêmités du tombeau s'élevent deux pierres, qui contiennent des inſcriptions, & quelques ornemens. L'uſage eſt de tourner la tête du mort vers la Mecque. Les tombeaux des Rois ſont

ornés de deux masses d'or, l'une à la tête & l'autre aux pieds. Davis eut la curiosité de voir celles que le Roi Aladin faisoit préparer pour son tombeau. Il assure qu'elles pesoient mille livres, & qu'elles étoient ornées de pierres précieuses. George Brito, fameux Pyrate Portugais, fit, en 1521, une descente sur la côte d'Achem, pour piller ces riches tombeaux. Mais il fut repoussé, après avoir perdu une partie de ses gens.

Révolutions d'Achem.

On peut recueillir des différens récits de nos voyageurs, que le Royaume d'Achem a éprouvé de grandes révolutions; qu'il a été tantôt électif, tantôt héréditaire; qu'on l'a érigé pendant un tems en république, & que dans d'autres tems il a été gouverné despotiquement, même par des femmes. Des Mahométans, originaires d'Arabie, sont en possession de ce beau pays depuis plusieurs siécles. On ignore l'époque précise de leur invasion. Ils se sont établis sur les ruines de la nation primitive, qui s'est dispersée dans les montagnes du pays & dans les Isles voisines.

J'ai cherché inutilement, dans les relations Européennes, des éclairci-

ſemens ſur les Princes Mores qui ont régné à Achem avant les premieres navigations des Anglois & des Hollandois, c'eſt-à-dire, avant la fin du ſeizieme ſiécle. Voici quelques particularités qui concernent la Dynaſtie régnante. Son fondateur, que les relations Angloiſes nomment Sultan *Aladin*, monta ſur le trône vers l'année 1670. Il régnoit encore en 1701, & on lui donnoit alors plus de cent ans. C'étoit un ſoldat de fortune, qui avoit d'abord exercé le métier de pêcheur. Il parvint de grade en grade juſqu'à la dignité d'Amiral, & le Roi lui fit épouſer une Princeſſe de ſon ſang. L'Empire d'Achem étoit alors fort agité. Les Orancaies, abuſant de la foibleſſe des Souverains, avoient érigé leurs petits Gouvernemens en Principautés héréditaires, & preſqu'indépendantes. Ils avoient des châteaux fortifiés, avec de l'artillerie & des ſoldats pour s'y défendre. Non-ſeulement ils ne laiſſoient à leurs Souverains qu'une ombre de pouvoir, mais ils diſpoſoient du trône ſuivant leur caprice, & lorſqu'ils étoient mécontens d'un Prince, ils le maſſacroient, & en inſtalloient un autre.

Particularités concernant la Dynaſtie régnante.

Fortune d'Aladin.

Beaulieu, Davis.

Les choſes étoient dans cet état de confuſion, lorſque le prédéceſſeur d'Aladin mourut, ſans laiſſer d'autres héritiers qu'une fille unique. Elle fut mariée, du vivant de ſon pere, au Roi de Johor, dont elle eut un fils, qui fut élevé à Achem, & deſtiné à ſuccéder au trône. Davis aſſure qu'après la mort du Roi, Aladin parut prendre ſous ſa protection ce jeune Prince; que les Orancaies s'étant ſoulevés, il en fit mourir un grand nombre; qu'il maſſacra enſuite le Prince de Johor, & ſe fit proclamer Roi. Beaulieu ne fait aucune mention de ce gendre du feu Roi, ni de ſon adoption au trône, ni des prétendues intrigues d'Aladin pour lui ravir ſon héritage. Il prétend que les Orancaies n'ayant pu s'accorder entr'eux ſur le choix d'un Souverain, parce que chacun d'eux aſpiroit à l'être, allerent trouver Aladin, lui offrirent la couronne, qu'il refuſa juſqu'à trois fois; le menacerent de le tuer s'il ne ſe rendoit à leurs prieres, & vainquirent ainſi ſa réſiſtance. Il ajoute qu'Aladin, quelques jours après ſon couronnement, aya t aſſemblé dans ſon palais tous les Orancaies de l'Empire, ſous pré-

texte de leur donner un grand festin, les fit massacrer les uns après les autres, à mesure qu'ils entroient dans la salle ; de maniere qu'il y en eut onze cens d'égorgés dans cette occasion.

Après s'être défait de ces dangereux ennemis de l'autorité royale, il fit démolir leurs maisons & leurs châteaux, dont les richesses furent transportées dans son palais, avec les armes & les munitions qu'on y trouva. Il défendit, sous peine de mort, à ses sujets d'avoir des maisons à plus d'un étage, & d'employer dans ces constructions d'autres matériaux que le bois. Il créa de nouveaux Orancaies, auxquels il donna une partie des terres dont il avoit dépouillé leurs prédécesseurs, se réservant le reste, qui fut annexé au domaine royal. Il régna pendant plus de trente ans, quoiqu'il en eût soixante-dix lorsqu'il monta sur le trône. *Son regne*, dit Beaulieu, *fut tout de sang, & dit-on que la premiere année il fit bien mourir vingt mille personnes, & la seconde, encore plusieurs milliers.* Ce Prince, par une défiance bisarre de tous les hommes, éleva une de ses femmes

à la dignité d'Amiral. C'eſt de lui qu'on rapporte ce trait cruel de jalouſie dont j'ai parlé. Sa paſſion dominante étoit de paſſer les nuits à table, au milieu d'une troupe de femmes, empreſſées à lui préſenter des mets agréables & des liqueurs fortes, à lui eſſuyer le viſage avec des mouchoirs, à le rafraîchir avec des éventails, à l'égayer par leurs chants & par leurs danſes. Il conſerva juſqu'à une extrême vieilleſſe ce goût pour les plaiſirs. Davis le vit en 1599. Quoiqu'il eût près de cent ans, & qu'il fût exceſſivement gros, ſa ſanté étoit admirable. Il formoit alors le projet d'une deſcente ſur les terres de Johor; il traitoit directement avec les Ambaſſadeurs des Cours Aſiatiques; il s'informoit même des affaires d'Europe, & il s'entretenoit fréquemment avec des Envoyés Hollandois qui venoient d'arriver à Achem. Dans le tems qu'il les amuſoit par ſes careſſes, il penſa ſurprendre dans la rade deux de leurs navires, dont pluſieurs Officiers furent maſſacrés, avec Houtman leur Amiral. Il préſidoit lui-même à l'exécution, & il étoit ſur le rivage, pendant que ſes Miniſtres, ſous pré-

texte de visiter les Capitaines de la flotte, se rendoient à bord des bâtimens, avec un cortége nombreux & bien armé.

Tel étoit le caractere de ce Monarque. Il eut pour successeurs deux de ses fils, dont il fit l'un Roi d'Achem, & l'autre Roi de Pedir. Le premier étant mort subitement, après un régne très-court, un autre fils d'Aladin, né d'une concubine, s'empara du trône d'Achem, & fit massacrer le Roi de Pedir, dont il envahit aussi les Etats. Il régna sous le nom de *Peduka Sirié*. Nous avons une de ses Lettres, adressée à Jacques I, Roi de la Grande Bretagne, & dont la date se rapporte à l'an 1612, dans laquelle il se glorifie de compter plusieurs Rois parmi ses vassaux; d'avoir vaincu le Roi d'*Aru*, contrée voisine de Pedir; de s'être emparé des Royaumes de Priaman, de Ticou, de Barros; & d'avoir fait plus de conquêtes qu'aucun de ses prédécesseurs. Ses cruautés ne le rendirent pas moins terrible que sa valeur. Il fit mourir un grand nombre d'Orancaies, & la plupart des Princes de son sang. Il chassa de la Cour son propre fils; il condamna sa

Ses successeurs.

Peduka Sirié.

M. Guyon, tome III.

mere à la torture, & l'on croit que dans la ſuite il les fit mourir l'un & l'autre. Un de ſes cocqs ayant été vaincu dans un combat, il fit couper la main à l'Orancaie qui étoit chargé du ſoin de le nourrir. Beaulieu le trouva un jour occupé à faire donner la torture à cinq ou ſix femmes, qui l'avoient éveillé la nuit par un cri: n'ayant pu découvrir la coupable, il les condamna toutes à avoir les pieds & les poings coupés, & il commanda que leurs corps fuſſent jettés dans la riviere. Il avoit un talent particulier pour dompter les éléphans. Dans une expédition qu'il fit à Deli, ſur la côte orientale d'Achem, ayant ordonné qu'on embarquât ſur la riviere cent de ces animaux, il apprit que leurs conducteurs n'avoient pu les faire entrer dans ſes galeres: il condamna au ſupplice ceux qu'il avoit chargés de l'exécution, & ſe tranſportant lui-même au rivage, il ſe mit à injurier les cent éléphans, leur reprochant d'un ton terrible leur rébellion, leur lâcheté, & l'ingratitude dont ils payoient ſes bienfaits. Enſuite faiſant ſaiſir un des plus mutins, il ordonna qu'on lui fendît le ventre à la vue de tous les autres, les mena-

çant du même traitement s'ils ne s'embarquoient à l'heure même ; *ce qu'ils firent ſur le champ*, dit Beaulieu ; & *pendant tout le voyage il n'y en eut pas un ſeul qui fit le rétif.* C'eſt à ce petit nombre de particularités que ſe bornent les recherches hiſtoriques de nos Voyageurs. Mais ſi l'Hiſtoire d'Achem n'offre point d'autres traits que ceux qu'on vient de lire, on ne doit pas ſe plaindre de la ſtérilité de leurs découvertes.

Religion des Achémois.

Le Mahométiſme, mêlé de quelques ſuperſtitions Judaïques, eſt la Religion des Achémois. Voici une cérémonie qui vaut la peine d'être remarquée. Le Roi ſe rend une fois l'année à la Moſquée principale, pour y chercher le Meſſie, que ces Inſulaires attendent comme les Juifs. Il eſt accompagné d'un nombreux cortége, compoſé de quarante éléphans, parés de couvertures d'or & de ſoie. Il y en a un plus magnifiquement équipé que les autres, & qui porte ſur ſon dos un ſiége d'or maſſif, deſtiné pour le Meſſie. On arrive à la Moſquée d'un pas grave & lent ; on y cherche avec empreſſement l'Envoyé céleſte ; & après avoir viſité

tous les coins du Temple, avec quantité de cérémonies, on retourne au palais. L'éléphant qui devoit porter le Meſſie, ramene le Roi.

Les Achémois ſont un peuple actif & induſtrieux, entierement livré au commerce. Ils excellent dans pluſieurs Arts méchaniques. Sur la côte occidentale d'Achem, il n'eſt point de noble, ni même de petit Prince, qui ne s'adonne à quelque travail manuel. Ils fabriquent, avec beaucoup d'adreſſe, toutes ſortes d'ouvrages de fer. Leurs Orfévres ſont renommés dans toute l'Inde. C'eſt un métier qui ne peut être exercé ici que par les nobles. Ils s'entendent fort bien à la conſtruction des galeres. Ils ont d'habiles Tiſſerands, des Fondeurs, des Potiers, des Diſtillateurs & d'autres Artiſtes de toute eſpece. L'Ecriture, l'Arythmétique, la Poéſie & la Muſique, ſont leurs principales ſciences. Quant à leurs qualités morales, elles ne peuvent être plus mauvaiſes. Ce ſont des hommes d'un caractere envieux, d'une fierté brutale, ſans foi, ſans pudeur, capables des lâchetés & des perfidies les plus noires, ſans en excepter l'empoiſonnement, adonnés au

Leurs Arts.

Leurs qualités morales.

larcin, souillés des vices les plus infâmes, & avec cela si présomptueux, qu'ils se croyent meilleurs que les autres hommes, & qu'ils traitent de barbares tous les peuples étrangers. C'est le portrait qu'en fait Beaulieu.

CHAPITRE IV.

Habitans de Java.

ARTICLE PREMIER.

Situation de Java. Idée générale des Royaumes, des Cités & des Isles de sa dépendance.

L'ISLE de Java est située au Sud-Est de celle de Sumatra, dont elle est séparée par un bras de mer assez large, qui est très-connu de nos Navigateurs sous le nom de *Détroit de la Sonde*. Quelques Géographes la placent entre 122 & 131 degrés 30 minutes de longitude, & entre 6 & 9 degrés de latitude du Sud. Sa longueur, suivant cette position, est d'environ deux cents lieues de l'Est à l'Ouest. Sa largeur commune est de-

Etendue & position de Java.

puis 20 juſqu'à 30 & 40 lieues. C'eſt un pays fort peuplé, où Salmon compte quarante villes du premier ordre, plus de quatre mille villages, & trente-deux millions d'habitans. Les contrées du centre & du midi ſont moins habitées que les autres, parce qu'on y trouve quantité de montagnes & de déſerts ſablonneux, qui ſervent de retraite à toutes ſortes de bêtes farouches. On les voit quelquefois deſcendre dans les plaines, & s'approcher des villages & des villes, où elles dévorent les hommes & les animaux qu'elles rencontrent. La plupart des terres qui bordent les rivages ſont fort baſſes, & n'offrent communément que des marais impraticables, couverts de roſeaux, & remplis de crocodiles. Néanmoins dans pluſieurs endroits ; comme aux environs de *Bantam*, & de *Batavia*, l'induſtrie des habitans a deſſéché ces marais, & les a changés en prairies, en vergers & en campagnes fertiles.

Salmon, Etat des Iſles de la Sonde : Scot, dans l'Hiſt. des Voyages, tome I. Recueil des Voyages Hollandois.

Qualité de l'Iſle.

Climat. L'air de Java eſt en général mal ſain pour les étrangers dans le tems des inondations, principalement lorſque l'eau de la mer ſe mêle aux débordemens des rivieres. Cette eau ſalée

ſalée ſe corrompt en très-peu de tems, & il s'en éleve des exhalaiſons infectes qui empoiſonnent l'air. Outre les maladies que produit l'intempérie du climat, les Inſulaires ſont ſujets à la diſſenterie, à la goutte, aux maux de poitrine, & à un genre particulier de paralyſie, qu'on nomme *Beriberi*, & qui attaque ceux qui dorment à l'air dans les nuits d'été. La lepre eſt un autre mal fort commun aux environs de Batavia. C'eſt une eſpece de gangrene qui couvre le corps de puſtules & de petites tumeurs, & qui le conſume peu-à-peu.

Habitans du pays.

Les habitans de Java ſont un mêlange d'Indiens idolâtres, de Mores, de Chinois & d'Européens. Les Indiens idolâtres ſont la nation primitive. Ils habitent le centre de l'Iſle, & quelques contrées maritimes, principalement du côté du Sud. On reconnoît leur origine à la conformité de leurs mœurs avec celles des Indiens du continent, au reſpect qu'ils portent aux animaux, & à leur attachement pour l'ancien dogme de la Métempſycoſe.

Indiens naturels.

Mores.

Les Mores paroiſſent une colonie d'Arabes Malais. Leur langue eſt la

même que celle qui se parle à Malaca ; mais ils savent aussi l'Arabe, & ils tirent leurs Imans de la Mecque & de Médine. Les Hollandois, dans le premier voyage qu'ils firent à Java *, apprirent que le Mahométisme n'étoit devenu la Religion dominante de l'Isle, que depuis cinquante ou soixante ans. En supposant que leurs informations sont exactes, il en résulte que l'origine de cette colonie Malaie est assez récente, ou du moins, que sa puissance dans le pays n'est pas fort ancienne. Les Mores occupent aujourd'hui la plus belle & la plus considérable portion de l'Isle.

* En 1596.

Chinois. L'établissement des Chinois paroît fort antérieur à celui des Malais, & peu s'en faut que l'Historien des Voyages ne les regarde comme le peuple originaire & primitif. Il assure que les Javanois se croyent sortis de la Chine ; qu'une tradition constante leur apprend que leurs ancêtres, las de la tyrannie des Empereurs Chinois, se réfugierent à Java, Isle auparavant déserte. Il ajoute que, si l'on s'arrête à leur physionomie, l'opinion qu'ils ont de leur origine ne paroîtra pas dépourvue de vraisemblance, la

plupart de ces Inſulaires ayant, comme les Chinois, le front large, les joues grandes & les yeux fort petits; que cette tradition ſe trouve d'ailleurs confirmée par le témoignage de Marc-Paul, qui étant à la Cour de la Chine, dans le tems que la premiere Dynaſtie Tartare occupoit le trône, apprit que l'Iſle de Java étoit autrefois tributaire de cet Empire; qu'enfin on voit encore arriver tous les jours à Bantam un grand nombre de réfugiés Chinois, qui viennent s'y établir, pour ſe ſouſtraire aux Loix tyranniques de leur pays. Concluons de ce récit, que les Chinois fréquentent l'Iſle de Java depuis pluſieurs ſiecles, & que, par des migrations fréquentes, ils ont beaucoup contribué à ſa population. Mais ne croyons pas qu'ils en ſoient les premiers habitans, & qu'une contrée ſi voiſine de l'Inde, & d'ailleurs ſi fertile, ait eu dans ſon origine d'autres cultivateurs que des Indiens mêmes.

Anciens Royaumes de Java.

Lorſque les Européens arriverent pour la premiere fois à Java, ils trouverent le pays partagé entre un grand nombre de Souverains. Chaque Diſtrict avoit un Roi, & formoit un petit

Etat. Parmi ces différens Princes, il y en avoit deux plus puiſſans ; le Roi de *Bantam*, & le Roi de *Mataram*. Ce dernier prenoit le titre d'Empereur, & les autres Rois de l'Iſle avoient long-tems reconnu ſon autorité. Mais ſa puiſſance étoit fort déchue depuis un ſiecle, & ſe bornoit à un vain titre & à quelques honneurs. Aujourd'hui on ne compte dans l'Iſle que cinq principaux Etats : *Bantam*, qui occupe toute la partie occidentale de Java ; *Mataram*, qui eſt ſitué dans le centre ; *Tſieribon*, qui eſt dans la partie ſeptentrionale ; *Balamboang*, qui eſt au Sud-Eſt ; & le fameux établiſſement de *Batavia*, qui eſt à l'Eſt de Bantam.

Etat préſent de ſes puiſſances.

1. *Royaume de Bantam.*

C'étoit autrefois un Etat très-puiſſant, dont l'autorité étoit reſpectée dans toute l'Iſle, & qui comptoit même Sumatra & Borneo parmi ſes dépendances. Il lui reſte encore quelques domaines dans la premiere de ces Iſles. Le voiſinage des Hollandois a également affoibli ſon commerce & ſa puiſſance. Quelques Ecrivains réduiſent ſes poſſeſſions préſentes à trois

villes, ſituées ſur la côte ſeptentrionale, à une vingtaine de villages, bâtis auſſi ſur les côtes, & à quelques domaines qui s'étendent dans l'intérieur du pays. Les trois villes qui lui appartiennent, ſe nomment *Anir*, *Tirtiaſſe* & *Bantam*. Bantam eſt la capitale. Elle eſt ſituée dans une plaine, au pied d'une grande montagne; d'où il ſort trois rivieres, ou plutôt une ſeule, qui ſe partage en trois grands canaux, dont l'un traverſe la ville, & les deux autres l'environnent. Ils ont peu de profondeur, & ils ne peuvent recevoir les bâtimens qui tirent plus de trois pieds d'eau. Son ancienne enceinte étoit, dit-on, de quatre lieues, & le nombre de ſes habitans répondoit à ſon étendue. Elle étoit ſans défenſe du côté de la terre; mais elle avoit, du côté de la mer, une forte muraille de brique, de quatre pieds d'épaiſſeur, ſans remparts ni parapets, mais flanquée de pluſieurs angles, & défendue par une bonne artillerie. Le palais où le Roi faiſoit ſa réſidence, pouvoit paſſer pour une excellente fortereſſe, & l'on voyoit dans d'autres quartiers d'aſſez beaux hôtels. Du reſte, ſes maiſons étoient bâties ſans

Deſcription de la capitale.

Ancienne ſplendeur de cette ville.

aucun ordre, & l'on n'y distinguoit que trois rues droites, qui étoient en face du Palais. Elle avoit trois principaux marchés, qui étoient le rendez-vous d'une infinité de Négocians, Malais, Péguans, Bengalois, Guzarates, Malabares, Chinois, Arabes, Persans, Arméniens & Abyssins: en un mot, c'étoit une des plus riches places de commerce qu'il y eût dans l'Inde. Depuis l'établissement de Batavia, cette ville a perdu toutes ses richesses, & la plus grande partie de son ancien lustre. Les plus distingués de ses habitans l'ont abandonnée; elle a vû tomber successivement ses manufactures; son Roi même est devenu vassal & tributaire de la Compagnie Hollandoise, qui entretient une garnison dans Bantam. L'ascendant de la même puissance a fait congédier les Anglois & les Danois, qui avoient des comptoirs dans cette capitale. La plus grande partie des anciennes murailles est absolument détruite, & il reste à peine quelques traces de sa premiere enceinte. Ses rues sont étroites & sans alignement. Le fond est de gros sable, sans aucune sorte de pavé. les maisons sont isolées, & en-

Sa décadence & sa situation présente.

vironnées de grands arbres, qui donnent à la ville un air agréable & champêtre. Mais il n'y a rien de si pauvre que ces constructions, qui consistent dans quelques piliers de bois, sur lesquels on pose un treillis de cannes en forme de cage. Le toit est de feuilles de palmier : les cloisons sont à jour, & se ferment la nuit avec de grands rideaux de toile. Ces édifices fragiles sont ordinairement accompagnés d'un petit réduit, sans fenêtres, bâti de pierre ou de brique, dans lequel ces Insulaires enferment ce qu'ils ont de plus précieux, pour le mettre à l'abri des accidens du feu.

La ville est coupée d'une infinité de petits canaux, sur lesquels on peut aller dans tous les quartiers, mais qui exhalent une fort mauvaise odeur, parce qu'ils sont peu profonds, & qu'ils ne coulent pas avec assez de force pour entraîner les immondices qu'on y jette. Cette incommodité augmente, par l'habitude où l'on est de se baigner dans ces canaux, dont on remue continuellement le fond bourbeux.

On divise Bantam en plusieurs quartiers, qui ont chacun leur chef

ou leur inſpecteur, & qui ſont ſéparés les uns des autres par des portes, qu'on ferme le ſoir. Chaque rue a auſſi ſes ſurveillans & ſes gardes. Il y a dans tous les quartiers un tambour de la forme de deux pipes de vin adoſſées. On le bat trois fois le jour avec un gros maillet, pour indiquer les heures de la priere. On s'en ſert auſſi dans les émeutes, pour donner l'allarme. Il eſt défendu de voguer la nuit ſur les canaux, & de marcher dans les rues, ſans une permiſſion du Magiſtrat.

La grande Moſquée eſt dans la partie orientale de la ville, au milieu d'une belle place où ſe tient le principal marché. Les dehors du ſérail ſont d'une grande ſimplicité. On y arrive par une grande cour, dont l'entrée eſt libre. Les Seigneurs doivent y laiſſer leurs gardes & les gens de leur ſuite. Dans un coin de la cour eſt une petite Moſquée, à l'uſage des domeſtiques du Prince. Une ſalle couverte de feuilles de palmier ſert de Divan. La porte du Palais eſt au fond de la même cour. Cette entrée eſt fort petite, & conduit à une eſpece de corridor qui n'eſt pas moins étroit. Il y a

dans ce lieu une garde d'eſclaves pendant la nuit. Ce qui eſt au-delà eſt inacceſſible aux regards des étrangers.

Les Chinois ont à l'extrêmité occidentale de Bantam un quartier qui leur eſt propre, & qui porte le nom de *ville Chinoiſe*. Il eſt défendu par une bonne paliſſade, par un marais & par une riviere, qui le ſéparent de la grande ville, & qui le rendent de très-difficile accès. La riviere eſt aſſez grande pour recevoir, avec la marée, des galeres & des barques chargées. La ville Chinoiſe eſt preſqu'entierement bâtie de briques. Les maiſons ſont quarrées, avec une plate-forme au ſommet. Ville Chinoiſe.

2. *Royaume de Mataram.*

Le Royaume de Mataram, ſitué au centre de l'Iſle, s'étend conſidérablement du côté de l'Eſt & de l'Oueſt. Quelques Ecrivains ne lui donnent au Midi & au Nord, d'autres bornes que a mer. M. Guyon excepte de ſes domaines pluſieurs diſtricts, ſitués ſur la côte méridionale, & poſſédés par des Rajas indépendans. Les Hollandois

ont auſſi pluſieurs Forts ſur la côte ſeptentrionale du même Etat.

Tous les voyageurs conviennent que ce Royaume eſt merveilleuſement peuplé. Sa capitale, appellée auſſi *Mataram*, étoit autrefois une des plus grandes villes des Indes. Les Empereurs y faiſoient leur réſidence. Elle étoit coupée, du Midi au Nord, & du Levant au Couchant, par deux grandes rues, qui avoient chacune cinq quarts de lieue de long. On y comptoit juſqu'à 60 mille familles. Depuis que les Rois ont tranſporté leur Cour à *Ningrat*, dans la partie du Nord, Mataram a perdu une partie de ſon ancien luſtre. Ningrat peut avoir 30 mille habitans. On vante ſes Moſquées, le Palais Impérial, appellé *Dolam*, & les Hôtels de quelques Seigneurs. Les Hollandois tiennent tout ce pays dans l'oppreſſion.

3. & 4. *Royaumes de Tſieribon & de Balamboang.*

Le Royaume de Tſieribon eſt ſitué dans la partie ſeptentrionale de Java, à l'Eſt de la Colonie Hollandoiſe, &

à l'Oueſt de Mataram. Comme il ſe trouve enclavé dans les poſſeſſions qui appartiennent aux Hollandois, ou à leurs alliés, il a été forcé de ſe mettre ſous la protection de la Compagnie, qui entretient une garniſon dans ſa capitale. Le pays eſt gouverné par trois Princes, qui ont pris anciennement la qualité de Sultans. Sa capitale ſe nomme *Tſieribon*. Elle eſt bâtie ſur le bord de la mer, à l'embouchure d'une petite riviere. On y compte ſept mille familles, & on lui donne une lieue de long. Ses principaux édifices ſont les Palais où les trois Sultans font leur réſidence, les Moſquées publiques & l'Hôtel du Gouverneur Hollandois.

Le Royaume de Balamboang eſt dans la partie la plus orientale de l'Iſle. C'eſt un petit Etat, qui a ſu maintenir ſa liberté, non-ſeulement contre l'ambition des Rois de Mataram, mais contre les entrepriſes de la Compagnie Hollandoiſe. Sa capitale, qu'on n'appelle point autrement que *Balamboang*, eſt ſituée ſur le détroit de *Bali*, en face de l'Iſle de ce nom, au fond d'un petit Golphe qui lui ſert de port. Elle eſt environnée d'une belle plaine, coupée de pluſieurs ruiſſeaux, & bien Salmon, *ubi ſuprà.*

cultivée. Les navires qui viennent de Borneo, & qui traverſent le détroit, ont coutume de relâcher dans ce lieu pour y faire de l'eau, & pour y chercher d'autres rafraîchiſſemens. Le Roi du pays fait ſa réſidence dans une forteresſe qui eſt à cinq lieues de la mer. Ses titres ſont *Rajamas*, *Boegos*, *Potty*. Salmon, qui les rapporte, ne les explique point.

Ibid. Les notions les plus récentes que nous ayons de ce Royaume, ſont dues aux recherches de M. *Beekman*, Capitaine d'un navire Anglois qui mouilla, en 1714, dans la rade de Balamboang. Son arrivée effraya d'abord les habitans de cette ville, qui prirent ſes gens pour des Hollandois. Mais le Commandant du port ayant reconnu le pavillon d'Angleterre, Beekman fut reçu dans la ville avec toutes ſortes d'égards, & le Roi lui fit même l'honneur de le viſiter ſur ſon bord. L'habillement de ce Prince conſiſtoit dans une petite veſte de velours noir, galonnée en or. Il avoit ſur la tête une eſpece de barette rouge, & quantité d'anneaux & de bagues dans les doigts. On s'apperçut que les gens de ſa ſuite étoient fort portés au larcin, & il fal-

lut les obſerver de près tant qu'ils furent dans le navire. Le Capitaine Anglois, & les autres Officiers de l'équipage, eurent l'honneur de manger dans le Palais. C'eſt un édifice aſſez vaſte, de figure quarrée, environné d'une paliſſade. On ſervit à ces étrangers de la venaiſon, des oiſeaux & d'autres viandes. A la fin du repas, trente Dames, qui avoient le rang de Sultanes, entrerent dans la ſalle, accompagnées d'autant d'eſclaves, qui portoient chacun dans leurs mains une corbeille de fruits. Le Roi ajouta à ces préſens quantité d'autres proviſions, qu'il fit porter à la chaloupe.

Dans le ſéjour que les Anglois firent dans cette rade, ils apprirent que le pays produiſoit de l'or, du poivre, du coton, du riz, du bled d'Inde, quantité de fruits & de légumes. Ses pâturages ſont abondans. On y éleve des chevaux pleins de feu & de vigueur, des chévres, des buffles, & des bœufs auſſi gros que ceux de Hollande & d'Angleterre. L'autorité du Roi eſt deſpotique. Le Paganiſme eſt la Religion des Grands & du peuple. Il y a auſſi quelques Mores & quelques Chinois dans le pays.

5. *Villes maritimes de Bantam, de Mataram, de Tſieribon & de Balamboang. Iſles de Bali & de Madure.*

Recueil des Voyag. Holl. dans l'Hiſt. des Voyages, tome VIII.

Les principales villes de ces quatre Royaumes ſont ſituées au long de la côte ſeptentrionale, d'Orient en Occident. Celles de la côte méridionale doivent être peu conſidérables, puiſque les voyageurs n'en font aucune mention.

Balamboang.

La plus orientale eſt *Balamboang*. J'ai parlé de ſa poſition avantageuſe & de la fertilité de ſon terroir. Au Nord de cette ville, & à dix lieues de diſtance, on rencontre *Panarucan*, où les Portugais ont eu autrefois un Comptoir conſidérable. Elle avoit alors un Roi particulier, & il s'y faiſoit un grand commerce d'eſclaves, de poivre long & d'étoffes. Son port eſt excellent. Au Midi de cette ville eſt un Volcan, qui s'ouvrit pour la premiere fois en 1586, & dont l'éruption fut ſi violente, qu'il couvrit la ville & tout ſon territoire de cendre, de pierres & d'une fumée épaiſſe, qui obſcurcit le ſoleil pendant trois jours. Dix mille Inſu-

Panarucan.

laires périrent dans cet affreux embraſement.

Six lieues au-delà, en s'éloignant de l'Orient, on trouve *Paſſarvan*, dont le territoire formoit, ſur la fin du ſeizieme ſiécle, un petit Etat, gouverné par un Nabab Mahométan. Ce Prince, ſuivant les Relation des Voyageurs, épouſa, vers l'an 1696, la fille du Roi de Palamboang. Après avoir joui avec elle de tous les droits que donne le titre d'époux, il lui propoſa d'abjurer l'idolâtrie; ce qu'elle refuſa de faire. Outré de ſa réſiſtance, il la fit maſſacrer, avec tous les gens qui l'avoient amenée. La ville de Paſſarvan eſt arroſée par une belle riviere, nommée *Gomdebong*, qui ſe décharge dans la mer près de ſes murs. Ses habitans font un aſſez grand commerce de toiles, & d'un petit fruit appellé *Garnitre*, dont les grains, qui ont la forme de nos fraiſes, & qui ſont fort durs, ſervent à faire des colliers & des bracelets. Paſſarvan.

A l'Oueſt de cette ville on trouve ſucceſſivement, ſur la même côte, *Joartam*, *Gerrici*, *Surbaja*, *Tuban*, *Mandalicaon*, *Caïaon*, *Japara*, *Torabaja*; &, en avançant un peu dans les Autres Villes.

terres, *Mataram* & *Samarang*. Toutes ces villes ont formé pendant un tems pluſieurs Etats particuliers, & paroiſſent dépendre aujourd'hui de l'Empire de Mataram, ainſi que *Pati*, *Dauma* & *Taggal*, qui ſont au milieu de la côte. Au-delà ſe préſentent *Charabaon*, ou *Tſieribon*, *Dermaio*, *Moncaon*, & d'autres villes qui appartiennent au Royaume de Tſieribon. On entre enſuite ſur les terres de Jacatra, qui formoient autrefois un Etat puiſſant, dont les Hollandois ſe ſont emparés; & de-là on rencontre les domaines de Bantam, ſitués à l'extrémité occidentale de cette côte. J'ai fait connoître ce dernier Royaume, & je donnerai bientôt une juſte idée des poſſeſſions Hollandoiſes.

A l'Eſt & au Nord-Eſt de Balamboang, Etat ſitué dans la partie la plus orientale de Java, il y a deux Iſles qui méritent d'être connues. La pre-
Iſle de Bali. miere, appellée *Bali*, ou *la petite Java*, n'eſt ſéparée de Balamboang que par un détroit d'une lieue de large. Sa forme eſt triangulaire, & ſon circuit d'environ quinze lieues. Sa côte ſeptentrionale eſt montueuſe, & préſente un cap fort élevé, qui s'avance

assez loin dans la mer. La ville capitale se nomme aussi *Bali*. Le Roi y fait sa résidence ordinaire, dans un palais également spacieux & magnifique. Il en a plusieurs autres en divers quartiers de l'Isle. C'est un Prince puissant & respecté de ses voisins. Les villes les plus remarquables, après Bali, sont *Cœterius*, *Capua*, *Coulaen*.

Cette Isle est une rade foraine, & un excellent lieu de rafraîchissement pour les vaisseaux. Elle est assez fréquentée des Chinois, qui viennent échanger leurs sabres & leur porcelaine pour des toiles de coton. Le pays est extraordinairement abondant en coton, en riz, en cocos, en oranges, en volailles & en bestiaux de toute espece. On assure qu'il produit aussi divers métaux, particulierement de l'or & du cuivre. On n'y trouve point d'autres épiceries que le gingembre. Ses habitans s'occupent principalement à cultiver la terre & à fabriquer des toiles de coton. Ils portent ces étoffes aux côtes de Java, dans leurs petites pirogues. C'est en quoi consiste tout leur commerce. Recueil des Voyag. Holl. tome V.

La Religion de ces Insulaires est l'Idolâtrie. On assure qu'ils adorent

pendant le jour le premier objet qu'ils ont rencontré le matin. Ils s'arrachent la barbe avec des pinces, par complaisance pour leurs femmes, qui ne peuvent souffrir les hommes barbus.

Madure est la seconde Isle que j'ai promis de faire connoître. Elle s'étend en longueur au Nord-Est de la grande Java, dont elle est séparée par un canal aussi étroit que celui de Bali. Sa grandeur est médiocre ; mais on vante la fertilité de son terroir. Elle est environnée de bas fonds, qui ne permettent pas aux grands navires d'en approcher. Ses terres sont si basses, & si sujettes aux inondations, que les hommes & les bœufs qui cultivent les champs, ont quelquefois de l'eau jusqu'aux genoux. Sa capitale se nomme *Arosbaja*. Elle est située au fond d'un Golphe. Le pays, suivant Salmon. Salmon, est partagé en trois provinces, dont l'une, appellée *Sampan*, appartient à l'ancien Souverain de l'Isle ; & les deux autres, nommées *Sammanap* & *Pamakassan*, se sont soustraites à sa domination, & obéissent aux Hollandois. La plupart de ces Insulaires vivent des Pirateries qu'ils exercent.

6. *Poſſeſſions des Hollandois. Deſcription de Batavia.*

Nous venons de nommer les véritables Souverains de Java. Ils ne poſſédent pas un grand territoire ; mais ils ſont les maîtres de tout le commerce & de toutes les forces du pays. Leurs domaines ſont ſitués dans la partie du Nord, entre le Royaume de Bantam & celui de Tſieribon. Ils poſſédent outre cela, dans la circonférence de l'Iſle, quantité de Forts, qui leur aſſurent l'empire maritime de ces quartiers. Enfin, les garniſons qu'ils entretiennent dans les Etats de Bantam, de Mataram & de Tſieribon, dont les Souverains peuvent paſſer pour les vaſſaux de la Compagnie, achevent de tenir en bride tout le pays.

Puiſſance des Hollandois dans l'Iſle de Java.

Batavia eſt la Métropole de leurs poſſeſſions. Il ſuffit de la décrire, pour donner une grande idée de leur puiſſance. Cette ville eſt bâtie ſur les ruines de l'ancienne *Jacatra*, & les Indiens lui donnent encore aujourd'hui ce dernier nom. Les Chinois la nomment *Kalakka*, à cauſe de l'abondance des cocotiers qui croiſſent dans ſon

Bruin, Graaf, Salmon.

Situation de Batavia.

territoire. Sa ſituation eſt à ſix degrés dix minutes de latitude méridionale, à l'Orient du Royaume de Bantam, & à quatorze ou quinze lieues de la ville du même nom, dans une plaine fort unie & fort baſſe, qui eſt terminée au Nord par la mer, & au Sud par une chaîne de montagnes très-hautes, qui a près de trente lieues d'étendue. Elle eſt bâtie ſur le bord d'un Golphe, qui forme un port ſpacieux & commode, abrité de pluſieurs Iſles qui rompent l'effort des vents & des vagues. Une riviere la traverſe du Midi au Nord; & de l'Eſt à l'Oueſt, elle eſt coupée de pluſieurs canaux. Salmon lui donne trois grandes lieues de circuit, en y comprenant les Fauxbourgs; & cent mille habitans, tant Indiens qu'Européens. On entre dans la ville par quatre portes, dont les deux principales ſe nomment la *Porte neuve*, & la *Porte de Dieſt*.

Ses Fortifications.

Batavia eſt environnée d'un bon rempart, revêtu de pierre, & flanqué de vingt-deux baſtions qui ſont garnis d'une bonne artillerie, & tellement diſpoſés, qu'ils enfilent les principales rues, & qu'ils peuvent foudroyer la place, ſi elle entreprenoit de ſe

ſoulever. Au-delà du rempart eſt un foſſé large & profond, toujours rempli d'eau, & ſujet à des débordemens dans les hautes marées, dont les inondations ſe répandent juſques dans la campagne. Le plan de cette grande ville eſt quarré. Elle eſt bâtie de pierres blanches, avec la même régularité que les villes de Hollande. La plupart de ſes rues ſont tirées au cordeau, & larges de trente pieds. Il y a de chaque côté, le long des maiſons, un chemin pavé de briques, pour les gens de pied, & dans pluſieurs endroits un double rang d'arbres. La plupart des maiſons ont une cour ſpacieuſe & un jardin. Les deux côtés de la riviere ſont revêtus, dans toute la longueur de la ville, d'un quai de pierres. Il y a à chaque extrémité une barriere, qui eſt bien gardée, & qu'on ferme tous les ſoirs à neuf heures. On compte dans Batavia cinquante-ſix ponts, pour le paſſage de la riviere & des canaux. Bruin la regarde, pour l'agrément de ſa ſituation & pour la régularité de ſes bâtimens, comme une des plus belles villes de l'Univers.

Ses rues & ſes maiſons.

Ses principaux édifices ſont 1°. L'Egliſe de la Croix, bâtie en 1640,

Edifices publics.

L'Egliſe de la Croix.

comme le porte ſon inſcription. C'eſt un vaiſſeau aſſez vaſte, fort clair, & d'une belle architecture. Du milieu du toît s'éleve une petite tour, dont la forme eſt agréable. La chaire du Miniſtre & les bancs des principaux Officiers de la ville, ſont incruſtés d'ébene & d'autres bois précieux.

La maiſon de ville.

2°. La Maiſon-de-Ville, conſtruite en 1652, au centre de Batavia, dans une belle place. Elle a deux étages. Son portail eſt d'ordre Corinthien. Elle contient un grand nombre d'appartemens, occupés par les Echevins, par les Conſeillers de ville & par d'autres Officiers municipaux. C'eſt dans le même lieu que ſont les priſons, avec le logement de l'exécuteur de la juſtice.

Les Hôpitaux.

3°. Les maiſons de charité. Il y en a trois dans Batavia; le *grand Hôpital*, pour les matelots & les ſoldats de la Compagnie; l'*Hôpital des Orphelins* & l'*Hôpital Chinois*. Le grand Hôpital eſt un bâtiment très-vaſte, ſitué ſur la riviere. Il peut contenir juſqu'à trois cens malades, qu'on loge en différentes ſalles, & l'on y trouve outre cela des appartemens commodes pour les Médecins, les Chirur-

giens & les Administrateurs, sans parler du logement des esclaves qui sont employés au service des malades. Au-dehors est une fort belle place, plantée d'arbres, & terminée par un quai qui forme une autre promenade sur le bord de la riviere.

Cet Hôpital est entretenu aux dépens de la Compagnie. Celui des Orphelins n'avoit encore, en 1686, aucun revenu fixe, & ne subsistoit que des libéralités arbitraires du public. Je ne sai si on l'a doté depuis. L'Hôpital Chinois, destiné pour les malades, les orphelins, les vieillards, & généralement tous les pauvres de cette nation, a été bâti en 1646. C'est un édifice considérable, dont les logemens sont commodes, & qui est environné d'une bonne muraille. Sa direction est confiée à deux Hollandois & à deux Chinois. Ses principaux revenus consistent dans les taxes que ses Directeurs imposent sur les Comédiens & les Artificiers Chinois, ainsi que sur les personnes de la même nation qui se marient & qui font enterrer les morts.

4°. Le *Spinhuis*, qui est une maison de force où l'on enferme les fem- Le Spinhuis.

mes de mauvaiſe vie. Elle tire ſon nom de leur principal exercice, qui eſt de filer. Cette priſon n'a point de vue au-dehors, ſi ce n'eſt du côté de l'Orient, où l'on voit une grille de fer qui eſt bouchée par une porte de bois. Quelquefois les Directeurs font ouvrir cette porte, pour expoſer les priſonnieres à la vue du peuple, & les faire ſervir d'exemple aux autres femmes. Ces pénitentes ſont ſous la direction de deux Echevins, & d'une ſupérieure qui leur impoſe une tâche journaliere, & qui les fouette ſans pitié lorſqu'elles ne la rempliſſent pas.

Halles & Magaſins.

5°. Les Halles & les Magaſins publics. Ces lieux, peu ſuſceptibles d'ornemens, ne laiſſent pas d'être remarquables par leur étendue, par leur diſtribution, par l'abondance des denrées qu'on y apporte, & ſur-tout par le bon ordre, la propreté & la police exacte qu'y maintiennent les Magiſtrats. Il y a deux halles pour la boucherie, qui conſiſtent en deux longues files de piliers, avec un toît de charpente couvert de tuiles. Elles ſont ſituées au bord de la riviere, pour les entretenir dans une plus grande fraîcheur. On y tue les beſtiaux deux

fois la ſemaine. Le Fermier de la Compagnie préſide à leur eſtimation, & chaque boucher paye à l'Etat le dixiéme de leur valeur.

Les Halles pour la poiſſonnerie ont la même forme. Elles ſont tenues par les Chinois, qui payent tous les mois deux riſdalles à l'Etat pour chaque banc. Le marché au riz eſt en face de la poiſſonnerie. La meſure dont on ſe ſert ſe nomme *Ganting*, & contient le poids d'environ quatorze livres, dont le prix ordinaire eſt de ſix ſols. Il y a d'autres marchés pour la volaille, pour le poiſſon ſec, pour les fruits & les légumes, & pour d'autres menues denrées.

Une des plus belles halles de Batavia eſt celle que les Chinois ont conſtruite dans le voiſinage de l'Hôtel de ville. Elle eſt partagée en cinq rues, bordées d'un double rang de boutiques, qui ſont occupées par des Marchands d'étoffes & par des Fripiers. Parmi tant d'établiſſemens utiles il ne faut pas oublier les grandes écuries que la Compagnie a fait conſtruire pour les chevaux, les ateliers immenſes pour les arts & les métiers, les magaſins pour les voiles

& les cordages, les greniers pour le riz, & le beau collége deſtiné à l'inſtruction de la jeuneſſe.

Graaf. L'Ecrivain de qui j'emprunte la plus grande partie de ces détails, nous donne une très-haute idée du Château de Batavia. Sa ſituation eſt au Nord, à une très-petite diſtance de la ville, & préciſement à l'embouchure de la grande riviere, dont il

Deſcription du Château. défend l'entrée. Sa forme eſt un quarré plus long que large, dont les grands côtés peuvent avoir cent toiſes d'étendue. Il a quatre baſtions, nommés le *Diamant*, le *Rubis*, le *Saphir* & la *Perle*. Ils ſont conſtruits de pierre, ainſi que le corps du château. Les foſſés ſont formés par un canal, large de vingt-cinq toiſes, & fort profond. L'artillerie qui défend les murailles eſt groſſe & nombreuſe. Il y a deux portes principales, dont l'une regarde la campagne, & l'autre la mer. On a pratiqué dans les courtines deux autres petites portes, deſtinées à recevoir les munitions de guerre & de bouche. Du côté de la porte qui regarde la campagne, il y a un beau pont de pierre, long de vingt-ſix toiſes, & pavé de brique. Sa largeur

n'eſt que de dix pieds. Il eſt appuyé ſur treize arches, dont celle du milieu ſoutient un pont mobile, pour le paſſage des barques, qui ne ſont pas obligées de baiſſer leurs mâts.

Deux grandes places, environnées de bâtimens, forment l'intérieur du château. Le Palais du Gouverneur eſt dans la plus grande. Un des premiers objets qui s'y préſentent eſt une belle tour, ſituée au centre, qui s'éleve au-deſſus de tous les autres édifices, & dont le ſommet a pour girouette un navire de fer, qui tourne au gré du vent. Ces vaſtes bâtimens ſont deſtinés à divers uſages. Il y a des ſalles d'aſſemblée pour le grand Conſeil, pour la Chambre des Finances, & pour d'autres Cours Souveraines; un lieu particulier pour le dépôt des Archives; de beaux logemens pour les Conſeillers des Indes; un vaſte laboratoire pour la pharmacie, où l'on prépare les drogues & les médicamens qui s'envoyent dans tous les Comptoirs qui dépendent de Batavia; enfin une multitude de Magaſins pour toute ſorte de munitions. La Chapelle eſt un petit vaiſſeau octogone, fort clair, & de fort bon goût.

Des colonnes d'un bois poli, & d'une forme élégante, ſoutiennent un toît en terraſſe. Le pavé eſt de pierres blanches & bleues, diſpoſées en compartimens. Les fenêtres ſont fermées par des vitrages de diverſe couleur, ou par des cannes fendues, & entrelacées avec art, à la maniere du pays. La chaire & les bancs ſont de bois précieux, & d'un beau travail.

Fauxbourgs de Batavia.

Les Fauxbourgs, un peu plus grands que la ville même, mais moins peuplés, s'étendent du côté du Sud-Eſt, dans la longueur d'une demi-lieue, & ſemblent former une ſeconde ville, ſéparée de l'autre par un large canal. Les maiſons qui s'y préſentent n'ont pas l'apparence ni la régularité de celles de la ville; mais on ne laiſſe pas d'y trouver d'agréables jardins & de jolies habitations. Les unes ſont bâties ſur les bords du canal, & les autres du côté de la campagne. Ainſi l'on ne peut rien ajouter à l'agrément de leur ſituation. On trouve dans ce quartier un grand nombre de moulins pour la fabrique du papier, ou pour le ſciage & le poliment des planches, avec des places commodes pour le rafinement du ſouffre, pour le blan-

chiſſage des toiles, de la cire, & du coton.

Les dehors du Batavia & de ſes Fauxbourgs offrent auſſi pluſieurs objets remarquables. On y voit quantité de maiſons de plaiſance & de belles habitations, outre un aſſez grand nombre de hameaux, peuplés d'Indiens, de Chinois, & de Mores. On y cultive avec ſoin le riz, les cannes de ſucre, toutes ſortes de fruits & de légumes. Des canaux creuſés à grands frais, & conduits avec art dans les différentes habitations, répandent dans tous ces lieux la fertilité & l'abondance. Outre qu'ils favoriſent le tranſport & la circulation des denrées, ils font aller un grand nombre de moulins à bled, à papier, à ſucre, à poudre, &c. dont cette colonie tire de grands profits. Dehors de la ville.

Pour mettre ces beaux établiſſemens à l'abri de toute eſpece d'irruption, la Compagnie a fait conſtruire pluſieurs Forts, principalement dans la partie du Sud, qui étoit la plus expoſée. Les autres côtés ſont ſuffiſamment défendus par la mer, par le grand fleuve, & par d'autres rivieres qui ſerpentent dans ces quartiers.

Quelques corps-de-gardes, disposés par intervalles, achevent d'assurer la tranquillité de la Colonie.

ARTICLE II.

Mœurs des Insulaires.

I. Mœurs des Javanois Mores.

JE me bornerai aux mœurs des Javanois Mores, parce que celles des Indiens n'offrent rien de remarquable. J'ajouterai quelques détails concernant les marchands Chinois, & les Colons Hollandois.

Les Javanois Mores, anciens conquérans de l'Isle, forment la plus nombreuse portion de ses habitans. Ils y possédent trois Royaumes, *Bantam*, *Tsieribon*, & *Mataram*. Les Sultans de chaque Etat ont un Conseil particulier, composé d'un grand nombre de Ministres, & ne prennent guere de résolution importante sans le consulter. A Bantam c'est pendant la nuit, & au clair de la lune, qu'on délibere des affaires du Gouvernement. Le Conseil s'assemble sous un grand arbre. Il doit être au moins de cinq cents personnes, lorsqu'il s'agit d'établir quelque nouvelle imposition. S'il est

Gouvernement civil & militaire.

Recueil des Voya. Holl. tom. V. Scor, Bruin.

queſtion de guerre, on y appelle tous les Officiers de marque, qui ſont au nombre de trois cents. Il n'appartient qu'au Conſeil d'Etat de décerner contre les malfaiteurs une peine capitale. Les criminels condamnés à mort ſont attachés à un poteau, & poignardés par l'exécuteur de la juſtice. C'eſt l'unique ſupplice en uſage à Bantam. Dans le Royaume de Mataram on ſe défait des malfaiteurs de pluſieurs manieres, dont les plus ordinaires ſont de lapider, de décoller, d'écorcher, de tuer à coups de poignards, d'expoſer aux éléphans & aux tigres. Supplices.

Les Princes & les Seigneurs de l'Iſle ont coutume d'affermer leurs domaines à des eſclaves, qui les payent en riz & en d'autres denrées, ou en argent. Quelques-uns de ces eſclaves n'ont pour ſalaires que le ſimple entretien. Il y en a d'autres qui travaillent ſix jours pour leurs maîtres, & ſix autres jours pour leur propre compte. Les femmes ſont aſſujetties aux mêmes loix, & payent à leurs maîtres un tribut journalier, moyennant lequel elles peuvent retenir pour leur ſubſiſtance le reſte de leur gain. le prix ordinaire d'un eſclave eſt de Condition des eſclaves.

neuf florins de Hollande, ou de dix-huit livres tournois. Les maîtres ont une autorité abſolue ſur les perſonnes de cette condition, & ſur leurs enfans. Ils peuvent les mettre à la chaîne, & les condamner à d'autres châtimens : mais ils n'ont pas le droit de les faire mourir ſans une permiſſion du Roi ou du Gouverneur.

Loix pour les femmes & pour les concubines.

Le nombre des épouſes & des concubines n'eſt limité ici que par la fortune ou la fantaiſie des particuliers. Mais la loi oblige de donner à chaque femme dix eſclaves pour la ſervir. Ainſi la polygamie ne peut être commune que dans les conditions opulentes. Les concubines ſervent d'eſclaves aux épouſes, & ne peuvent coucher avec leur maître ſans la permiſſion de celles-ci, qui de leur côté ne ſauroient la refuſer ſans s'expoſer au mépris & à la mauvaiſe humeur des maris. Les enfans qui naiſſent des concubines ſont libres, quelle que ſoit la condition de leurs meres, & ſont cenſés n'appartenir qu'aux épouſes légitimes ; mais ces marâtres les font ſouvent périr par le poiſon. Les femmes ſont ſi communes dans toute l'Iſle, particulierement à Ban-

tam, qu'on en trouve dix pour un homme.

Les ſoldats Javanois ſont braves, & capables de diſcipline. Leurs armes ſont la pique, le poignard, qu'ils appellent *Criſſe*, le ſabre & le coutelas. Ils ont des boucliers ronds, de bois ou de cuir, & des cottes d'armes, compoſées de pluſieurs plaques de fer jointes avec des anneaux. Ils s'arment auſſi quelquefois de certaines cannes à vent dont ils ſe ſervent pour lancer de petites fleches d'os de poiſſon, qu'ils teignent d'un poiſon ſubtil, & dont ils affoibliſſent la pointe par quelques entailles, afin qu'elle demeure dans la playe. En tems de paix ils ne portent que le poignard, qu'ils attachent à leur ceinture. C'eſt une arme longue d'environ deux pieds, d'une trempe admirable, & d'un fer ſi poli qu'il paroît émaillé. La plupart en empoiſonnent auſſi le fer, ce qui rend ſa bleſſure preſque toujours mortelle. Ils ont grand ſoin de nettoyer & d'aiguiſer leurs armes, qui ſont auſſi tranchantes que nos raſoirs. Ils ne les perdent jamais de vue, & ils ne repoſeroient pas tranquillement s'ils ne les avoient auprès d'eux. Milice.

Les milices n'ont point de ſolde fixe ; mais l'Etat les nourrit pendant la guerre, & leur donne des armes & des habits. Leur reſſource en tems de paix eſt de s'attacher aux Grands du Royaume, qui prennent à leur ſervice un certain nombre de ces braves. C'eſt la plus grande diſtinction qu'un Seigneur Javanois puiſſe ſe procurer. Quant au dénombrement des troupes que les Monarques de Java peuvent mettre ſur pied, il faut beaucoup rabattre des exagérations de quelques voyageurs. L'Empereur de Mataram, le plus puiſſant de ces Princes eut beaucoup de peine en 1706, à lever une armée de vingt mille hommes.

Palais des Sultans.

Les Palais des Sultans ſont des édifices plus conſidérables par leur étendue que par leur magnificence. Des pieux de Bambou forment leur enceinte extérieure, & le reſte répond à cette ſimplicité. On y voit une grande cour, diſpoſée en amphithéâtre, pour les combats de tygres, avec une tribune particuliere pour le Roi & pour ſes femmes. On y fait auſſi des joutes à cheval. Ces ſortes de ſpectacles ſont les plus chers amuſemens des

Javanois Mores, & il n'y a point de ville, ni même de bourg considérable, où l'on ne trouve de pareils amphithéâtres. C'est un goût fort ancien chez les Arabes, & que divers essaims de ce peuple ont répandu, non-seulement en Asie, mais en Europe.

Service intérieur.

On assure que les femmes sont prépossées ici à la garde intérieure des palais, & au service des appartemens, dont l'accès est absolument interdit aux hommes. Ces sont elles qui environnent le Prince lorsqu'il donne audience, qui l'accompagnent jusqu'aux portes du Palais lorsqu'il sort, qui le servent à table, qui l'habillent, qui couchent dans sa chambre, qui le gardent la nuit & le jour. Celles qui sont en faction ont à leur ceinture un sabre & un poignard, & manient ces armes avec autant d'adresse que d'intrépidité. On ajoute que l'Empereur de Mataram a dix mille de ces femmes à son service. Ce Prince exige de ses sujets une soumission aveugle. Tous les Grands de l'Etat sont obligés de lui faire leur cour le matin, & d'attendre en silence ses ordres pendant plusieurs heures. S'il paroît dans l'amphithéâtre avec un nouvel ornement

Bruin, cité par Salmon.

ſur la tête, tous les ſpectateurs, au-deſſus de l'âge de ſeize ans, doivent en obſerver la couleur, & y conformer celle de leurs bonnets. Ceux qui manquent à ce devoir ſont écorchés vifs depuis les pieds juſqu'aux oreilles, & plongés en cet état dans l'huile bouillante.

Religion de ces peuples.

Le Mahométiſme eſt la Religion extérieure de ces peuples; mais ils paroiſſent médiocrement zélés pour l'obſervance de ſes pratiques. Les Grands fréquentent rarement les Moſquées, & ſe contentent d'entretenir dans leurs maiſons des Imans. Pour ce qui eſt du peuple, il mêle à la Religion de Mahomet quantité de ſuperſtitions étrangeres. Il y a dans le pays trois principales Moſquées, preſque auſſi reſpectées des Javanois que celle de la Mecque, parce qu'ils prétendent que l'une renferme le tombeau de *Ben Iſrael*, un de leurs plus ſaints perſonnages, & que les deux autres ſervent de ſépulture à ſes enfans. Le Roi de Batam & l'Empereur de Mataram croyent deſcendre en droite ligne de ce Ben Iſrael, que les Javanois Mores regardent comme leur légiſlateur. Les Mores de Sumatra & de Macaſſar

ont la même vénération pour ces trois Moſquées, principalement pour celle qui ſert de ſépulture à Ben Iſrael. Elle eſt ſituée dans le voiſinage de Tſieribon, ſur le ſommet d'une colline. On y arrive par quatre terraſſes, qui ſe ſuccédent. Il y a des eſcaliers pour monter à chaque eſplanade, avec de petites rampes de bois à droite & à gauche. Trois de ces terraſſes ſont fermées de murailles, ſur leſquelles on voit divers ornemens, comme des tableaux à la Chinoiſe, & des vaſes de porcelaine chargés de fleurs. La plupart des Souverains de l'Iſle envoyent de tems en tems des Prêtres à cette Moſquée, avec des Princes de leur ſang, pour y offrir en leur nom des ſacrifices. Tous les pélerins de diſtinction ſont reçus dans des hoſpices ſpacieux & commodes, qu'on a conſtruits ſur les terraſſes dont j'ai parlé. La grande Moſquée occupe une partie du terrein de la quatriéme eſplanade. C'eſt-là qu'eſt le tombeau du Légiſlateur des Javanois. Près de trois cents familles ont fixé leur demeure ſur cette colline, où elles ſubſiſtent des aumônes que leur font les pélerins, dont le concours eſt très-

Grande Moſquée de Tſieribon.

grand dans toutes les saisons. Les Chrétiens & les Idolâtres ne peuvent passer au-delà de la premiere terrasse sans s'exposer à de grands périls, & l'on assure qu'une curiosité indiscrette a couté la vie à plusieurs voyageurs. C'est, selon les Mores, une juste vengeance du ciel, qui ne permet pas que des infidéles profanent impunément le tombeau de Ben Israel; mais c'est plutôt l'effet de l'intolérance cruelle & de la perfidie de leurs Prêtres, qui font empoisonner ou assassiner secrettement tous les étrangers qui osent approcher de ce lieu.

Autres Temples.

Les deux autres Mosquées sont à *Surbaja* & à *Gerrici*, sur la côte orientale de Java. Le tombeau qui se voit à Surbaja est fort simple. Il consiste dans un monceau de terre couvert de verdure, & semblable à nos lits de gazon. Les Prêtres débitent qu'on a tenté inutilement de le rendre plus magnifique, & que les riches baldaquins dont on a voulu le décorer ont toujours été enlevés par les Anges.

Cérémonies des mariages.

Les mariages de ces Insulaires offrent quelques singularités. On amene au marié un cheval superbement équipé, sur lequel il se promene dans

tous les quartiers de la ville, précédé de ſes parens, d'une troupe de Prêtres, & d'un grand nombre de Muſiciens & de Danſeurs. Il a autour de ſa perſonne pluſieurs eſclaves, dont les uns ſoutiennent ſur ſa tête un riche paraſol, & les autres répandent ſur ſon paſſage des eſſences précieuſes qui embaument l'air. Arrivé à la maiſon de l'épouſe, il deſcend de cheval, & il eſt reçu dans une tente, dreſſée en face du logis, & dans laquelle il y a pluſieurs tables ſervies magnifiquement. Après le repas on amene la mariée dans le même lieu, le viſage couvert d'un voile qui la cache entierement, & l'on tire en même tems un rideau qui cache auſſi l'époux. Alors deux Imans s'approchent du mari & de la femme, récitent ſur eux quelques prieres, & finiſſent par leur demander s'ils conſentent à ſe donner la main. Quand le *oui* eſt prononcé de part & d'autre, on ôte à la mariée ſon voile, & on ouvre le rideau qui cache l'époux. Celui-ci jette quatre fois des fleurs ſur la tête de ſon épouſe, & l'épouſe en jette autant de fois ſur celle de ſon mari. Enſuite l'époux paſſe un anneau dans Schoutens.

le doigt de la femme, & la femme en paſſe un autre dans le doigt de l'époux. Un moment après ils ſe jettent mutuellement une guirlande ſur le col, & c'eſt alors que l'épouſe eſt remiſe au mari. Il la prend dans ſes bras, lui donne un baiſer, & lui préſente une taſſe de lait, dont ils boivent chacun quatre gorgées. Enſuite le mari emmene ſon épouſe, & ſe rend à ſa maiſon, avec tout le cortége de la nôce. Là on lui apporte du bétel : il le détrempe dans ſa bouche, & il l'en retire pour le donner à ſa femme, qui acheve de le mâcher. Après ces cérémonies, la mere du mari prend une lampe, l'approche quatre fois du viſage des mariés, & leur donne ſa bénédiction en prononçant quelques paroles. Enſuite elle noue une des extrémités de la veſte du mari à la robe de la femme, & elle les conduit dans une chambre, où on les laiſſe ſeuls.

Autres uſages.

Les Javanois enterrent leurs morts au ſon des Inſtrumens, mais avec des cris & des hurlemens horribles. Lorſqu'un homme eſt à la derniere extrémité, ſes parens & ſes amis s'approchent de ſon lit, & le conjurent les larmes aux yeux, & avec les plus

vives inſtances, de reſter encore quelque tems parmi eux.

L'habillement du pays conſiſte, pour les hommes, dans une pagne de deux couleurs, large d'une aune, dont ils ſe couvrent les reins & les cuiſſes. Le reſte du corps eſt entierement nud : mais dans certaines occaſions ils portent une eſpece de manteau ou de caſaque. Leur coëffure eſt le turban. Mais quelques gens ont la vanité d'aller tête nue, pour montrer leur belle chevelure dont ils ont grand ſoin. Les femmes ont pour habillement deux pieces de toile, qui leur couvrent exactement tout le corps. L'une leur enveloppe le buſte ; l'autre les couvre depuis la ceinture juſqu'aux pieds. Elles relevent ordinairement leurs cheveux, qu'elles arrangent en pluſieurs boucles ſur leur tête; & quelquefois elles en forment une ſeule treſſe qu'elles laiſſent flotter ſur leurs épaules. Dans les jours de parure elles portent une couronne d'or. Habillement

Les enfans ſont nuds juſqu'à l'âge de douze ou treize ans, à la réſerve des parties naturelles, qu'ils ſe couvrent avec une petite plaque de métal, faite en forme d'écuſſon. On les marie de

très-bonne heure, quelquefois à neuf ou dix ans, soit pour les tirer du libertinage, soit afin de leur assurer un état commode. Car lorsqu'un homme meurt, & qu'il laisse des enfans qui ne sont point mariés, le Roi s'en saisit, ainsi que de sa femme & de son bien.

Peu versés dans les sciences.

Ces barbares n'ont aucune idée des sciences. Toutes leurs connoissances se bornent à savoir lire & écrire. On assure qu'ils excellent dans ce dernier art. Ils écrivent sur des feuilles d'arbre, avec un poinçon de fer, de gauche à droite. Ils roulent ensuite ces feuilles séparément, pour les conserver, ou s'ils veulent en amasser plusieurs, pour en faire un Livre, ils les mettent entre deux planches, qu'ils relient fort proprement avec de petites cordes. On parle dans le pays plusieurs langues, dont les plus usitées sont le Malais, l'Arabe, le Javanois, & le Portugais. Le Javanois, qui est l'ancienne langue de l'Isle, se divise en deux idiomes, l'un pur, & l'autre corrompu. Il a vingt lettres avec lesquelles on peut tout exprimer, & qui sont empruntées du Malais, langue d'un usage commun dans toutes les Indes.

Ils ſont plus verſés dans les arts méchaniques. Ils ont d'habiles forgerons ; ils font des ſabres & des poignards d'une trempe excellente ; ils ſavent fondre le canon ; ils travaillent avec adreſſe l'or, l'argent, & l'acier, ils ont des manufactures pour toute ſorte de toiles & d'étoffes. On vante leur intelligence dans le commerce.

Habiles dans les arts méchaniques, & dans le commerce.

La principale monnoie dont ils ſe ſervent n'eſt que de plomb fondu, mêlé d'un peu d'écume de cuivre. Elle ſe nomme *Pitil* en langue Javanoiſe, & *Caxas* dans l'idiome Malais. Les pieces qui ſont à peu-près de l'épaiſſeur d'un liard, ont au milieu un trou quarré, par lequel on les enfile avec des cordons de paille qui ſe nomment *Santas*. Chaque cordon en contient deux cents. Cette monnoie ſe fabrique à la Chine, & les vaiſſeaux de Canton en apportent tous les ans une grande quantité. Il n'y a rien de ſi fragile. Si on laiſſe tomber un paquet de ces pieces, il s'en caſſe toujours un grand nombre ; & ſi par hazard elles paſſent une nuit dans l'eau ſalée, elles ſe colent de maniere, qu'on ne peut les détacher ſans en briſer une partie.

Leur monnoie.

Ces Inſulaires, malgré la fréquen-

Etat de leur navigation.

tation des Européens, n'ont pas fait juſqu'ici de grands progrès dans la navigation. Ils ignorent l'uſage des cartes marines. Ils doivent aux Portugais la connoiſſance de la bouſſole ; mais ils n'y diſtinguent que huit rhûmbs de vent. Leurs bâtimens de mer ſont des galiotes, des pyrogues & des jonques.

Les galiotes Javanoiſes ont quelque reſſemblance avec les nôtres. Leur deſtination commune eſt pour la guerre, & en tems de paix on les conſerve avec grand ſoin ſous des eſpeces de remiſes ; ce qui n'empêche pas que la chaleur du climat ne les pénétre, & n'y faſſe des ouvertures qui exigent de continuelles réparations. On n'y voit que deux mâts, avec quatre pierriers à l'avant, & une galerie à l'arriere. Les rameurs ſont dans le bas, & les ſoldats au-deſſus d'eux ſur un pont.

Les pyrogues ſont d'un uſage plus commun, & ſervent principalement dans les voyages qui ſe font d'iſle en iſle, & le long des côtes. Celles de Java ont un pont, deux mâts, ſix hommes à l'avant pour ramer dans le beſoin, & deux hommes à la pouppe,

qui tiennent chacun un gouvernail : car il y en a deux dans tous les bâtimens du pays. Les jonques ont trois mâts, & quelquefois quatre, avec un pont à la proue & à la pouppe, fait en forme de toît, & ſous lequel on eſt à l'abri du ſoleil & de la pluie. Il n'y a point d'autre chambre que celle du Capitaine.

Les Javanois Mores ont le teint fort noir, le viſage plat, les joues larges, de grandes paupieres, de petits yeux, peu ou point de barbe. Ils ſont grands & robuſtes, & leur taille eſt libre & dégagée. Ils laiſſent croître leurs ongles; ils font limer leurs dents. Portrait de ce peuple.

La pareſſe eſt le vice dominant de ce peuple, & le réduit à une indigence extrême. Ils abandonnent aux Chinois la culture des terres & tous les travaux pénibles. Le même eſprit d'oiſiveté les éloigne des emplois publics & du maniment des affaires. Les premiers poſtes du pays & toutes ſes richeſſes ſont la proie des étrangers. Ils paſſent une partie du jour, aſſis ſur des nattes, à mâcher du bétel, au milieu de leurs femmes, qui tâchent de les amuſer par leurs chants & par leurs danſes. Ils les gardent ſi étroitement,

qu'ils ne permettent pas même à un fils d'entrer dans la chambre de ſa mere. Ils mettent pendant la nuit auprès d'elles une eſclave, uniquement occupée à leur gratter la peau, & à leur préſenter du bétel lorſqu'elles ſe réveillent. Elles ſe baignent cinq ou ſix fois le jour, & elles paſſent le reſte du tems ſur un ſofa, dans la plus ennuyeuſe oiſiveté.

Les Javanois ſont grands mangeurs ; mais ils ne vivent que d'alimens fort ſimples, de riz, de poiſſon, & de racines. Ils ont beaucoup de paſſion pour le tabac & pour l'opium. L'incontinence, le penchant au vol, l'arrogance, la diſſimulation & la perfidie, ſont des vices preſque généraux chez ce peuple. Ils ne vuident point leurs querelles dans des combats particuliers ; mais ils ſe vengent par l'aſſaſſinat, & le meurtrier en eſt quitte pour payer une amende. Les parens & les amis du mort ne manquent pas de tuer à leur tour l'aſſaſſin. Le Prince tolere tous ces déſordres, parce qu'ils augmentent ſes revenus. Ces barbares ſont dans une défiance continuelle les uns des autres. On aſſure que les plus proches parens n'oſent

le visiter sans précaution, & qu'un frere ne recevroit pas son frere dans sa maison sans avoir son poignard à sa ceinture, & quelques javelines à portée de sa main.

II. Mœurs des Chinois.

Passons aux mœurs des Chinois. Leurs principaux établissemens sont à Bantam & à Batavia. Les Chinois de Bantam s'adonnent à toutes sortes de métiers, à cultiver le riz & le poivre, à faire valoir les terres des particuliers, à distiller des eaux-de-vies, à prêter de l'argent à gros intérêt, au commerce des étoffes, des épiceries, & des denrées de toute espece. Rien n'égale l'industrie & l'activité de ce peuple. Ils ont beaucoup à souffrir de l'humeur fiere & impérieuse des Mores; mais ils trouvent sous ces maîtres indolens mille moyens de s'enrichir, ce qui leur fait supporter avec patience tous les dégoûts de la servitude. Lorsqu'ils meurent dans le pays, le Roi hérite de leurs biens.

Chinois de Bantam.

Chinois de Batavia.

Ceux qui vivent à Batavia jouissent d'une condition beaucoup plus douce. Ils rendent d'importans services à la Compagnie Hollandoise, & de tous les peuples établis dans cette Colonie, il n'en est aucun qui contribue davan-

tage à ſa proſpérité. C'eſt à leur induſtrie qu'on eſt principalement redevable de la culture du riz & des cannes de ſucre, de la grande pêche qui ſe fait à Batavia, & des proviſions abondantes qui arrivent dans ſes marchés, ſoit en grains, ſoit en beſtiaux, ſoit en fruits & en légumes.

Leur commerce. Ils font auſſi venir de leur pays quantité de marchandiſes, que la Compagnie Hollandoiſe achette, & qui lui reviennent ſouvent à meilleur compte que celles qu'elle tire en droiture par ſes propres vaiſſeaux. On voit aborder tous les ans à Batavia une vingtaine de leurs jonques, chargées de porcelaines, de ſoies filées, de pieces d'étoffes, & de beaucoup d'autres marchandiſes. Elles arrivent au mois de Novembre, & elles reprennent au mois de Juin, la route de la Chine, chargées pour le retour d'épiceries, de gomme, d'indigo, de bois de ſandal, d'écaille, de dents d'éléphans, &c.

Les Chinois vivent ici ſuivant leurs loix, ſous la direction d'un chef qui veille à leurs intérêts. Ils ont leurs Prêtres, leurs Temples, & leur cimetiere particulier. La Compagnie les admet

admet dans pluſieurs charges municipales.

Ils ſont partagés, comme à la Chine, en pluſieurs ſectes; mais il eſt difficile de bien juger de leur Religion, & il y a dans chaque parti un grand nombre d'Athées. Ils ont quelques ſavans, qui ſont aſſez verſés dans l'Aſtronomie & dans l'Hiſtoire. Leur uſage eſt de brûler les morts, & de recueillir leurs cendres dans une urne de porcelaine, pour les envoyer à la Chine, & les réunir à celles de leurs ancêtres. Leurs ſacrifices ſont rares, & ils ne conſument les victimes par le feu, que lorſqu'ils ſont menacés de quelque déſaſtre. Ils joignent à l'holocauſte des Comédies, qu'ils repréſentent en public au milieu des rues. Ils ne ſe marient gueres dans le pays; mais ils achetent des eſclaves, qui leur tiennent lieu de femmes. Lorſqu'ils retournent à la Chine, ils vendent les meres, & quelquefois les enfans.

Leur Religion & leurs uſages.

Les Relations Hollandoiſes nous repréſentent les Chinois de Java, comme des hommes de petite taille & de très-mauvaiſe mine. Elles ajoutent, contre les notions ordinaires, qu'ils

Leur figure & leur caractere moral.

Second voy. des Holl.

ont de grands yeux, le front large, la peau tendue ſur les joues, les cheveux noirs & longs, relevés en treſſe comme ceux des femmes; ce qui, joint à leur viſage efféminé, & ordinairement ſans poil, ne permet pas de diſtinguer aiſément leur ſexe. Scot aſſure qu'ils ſont hauts & robuſtes, & qu'ils ont les yeux petits. On prétend qu'entre pluſieurs taxes arbitraires auxquelles ils ſont ſujets, chacun d'eux paye un écu d'Eſpagne * pour le droit de porter des cheveux; & que ceux qui veulent les orner avec des aiguilles d'or ou d'argent, payent un autre écu par aiguille: ſur quoi l'on obſerve que telle eſt l'autorité des Hollandois dans cette partie de l'Inde, que s'ils entreprenoient d'exiger de chaque Colon un écu par dent, perſonne n'oſeroit réclamer contre cette vexation. Ce peuple eſt ſouple, inſinuant, artificieux & ruſé. Il n'eſt point de fineſſes qu'il ne mette en œuvre pour parvenir à ſes fins. L'induſtrie eſt ſa principale vertu. Ses vices ſont la poltronerie, l'hypocriſie, l'infidélité dans le commerce, & une avidité ſordide, qui le rend capable des plus honteuſes baſſeſſes, ſans en excepter la friponnerie & le vol.

Salmon, dans la Trad. Ital.

* Environ 6 liv. tournois.

III. Mœurs des Hollandois. Leur Gouvernement.

Les mœurs des Colons Hollandois nous offriront des détails très-curieux. Commençons par leur Gouvernement. Toute l'autorité civile & militaire eſt entre les mains d'un Chef ſuprême, qui a le titre de Gouverneur général des Indes. Il eſt élu en Hollande par les dix-ſept Directeurs de la Chambre Souveraine, & ſon élection doit être confirmée par les Etats Généraux. Sa puiſſance ne devroit durer que trois ans; mais quand la Compagnie eſt ſatisfaite de ſes ſervices, elle le continue dans ſon Emploi, & cette prorogation eſt ordinairement pour la vie. Il n'eſt point tenu de rendre compte. Il diſpoſe ſouverainement des principales parties de l'adminiſtration; & quoique dans certaines affaires il ſoit obligé de prendre l'avis du Conſeil des Indes, & de ſe ſoumettre à la pluralité des ſuffrages, il peut néanmoins, en ſe conduiſant avec adreſſe, ſe rendre maître de toutes les délibérations. Son tems eſt partagé entre pluſieurs occupations pénibles: une correſpondance aſſidue de lettres, non-ſeulement avec les Directeurs de Hollande, mais dans tous les Comptoirs de l'Inde, dont il Salmon.

a l'Intendance générale ; des ordres à notifier aux Chefs de la Bourgeoiſie, au Major du Château, au Capitaine du port & à d'autres Officiers qui doivent ſe rendre tous les matins au palais ; une infinité de paſſeports, de commiſſions & de brevets à expédier ; des Conſeils réguliers auxquels il préſide, & qu'il faut quelquefois convoquer extraordinairement ; des audiences à donner aux Ambaſſadeurs étrangers, & aux Chefs des Nations Aſiatiques établies à Batavia ; le ſoin des plantations, des manufactures, des cargaiſons, & mille autres détails, qui lui laiſſent à peine quelques momens de loiſir. Sa demeure, comme on l'a dit, eſt dans le Château. Il en ſort quelquefois pour ſe délaſſer de ſes occupations ; mais il eſt obligé de rentrer le ſoir & d'y paſſer la nuit. L'état de ſa maiſon eſt conſidérable. Parmi un grand nombre d'Officiers & de Domeſtiques de toute eſpece, il a un grand Ecuyer, un grand Maître du Palais, des Chambellans, des Pages, des Halebardiers & des Gardes. Sa livrée eſt un fond jaune, avec des veſtes & des paremens rouges, le tout enrichi & bigarré d'or & d'ar-

gent. Lorſqu'il paroît en public, il a une ſuite de pluſieurs carroſſes, & un cortége de cinquante Cavaliers, qui ſe joignent aux domeſtiques du palais. Il reçoit avec magnificence les Ambaſſadeurs des Cours Aſiatiques. Si ces Princes lui envoyent des lettres, elles ſont portées ſur un baſſin d'argent, entre deux haies de ſoldats, au bruit des inſtrumens militaires, & avec des décharges continuelles de mouſqueterie & d'artillerie. Il ne peut retenir les préſens qu'ils lui font; mais il les remet au Directeur Général du commerce, qui en diſpoſe au profit de la Compagnie.

Conſeil Souverain.

Il y a dans Batavia un Conſeil Souverain, auquel le Gouverneur préſide, & dont les membres, au nombre de ſix, ſont nommés par la Chambre Syndicale de Hollande. Ils ont des Aſſeſſeurs qui peuvent donner leur avis, mais qui n'ont point de voix. C'eſt dans cette Aſſemblée qu'on délibere ſur les affaires du commerce, & ſur les intérêts d'Etat. On y diſpoſe des Gouvernemens particuliers, & des autres emplois qui vaquent dans les Colonies de l'Inde; on y lit les

plus importantes dépêches; on y donne audience à tous ceux qui ont quelqu'avis ou quelque propoſition à communiquer.

Autres Conſeils.

Outre ce Conſeil, la Compagnie entretient ici cinq Tribunaux. Le premier porte le nom de *Conſeil de Juſtice*, & connoît de toutes les affaires qui regardent les principaux Officiers de la Compagnie & les comptables. Il eſt dépoſitaire du grand Sceau, ſur lequel eſt repréſentée une femme tenant d'une main une balance, & de l'autre une épée. Ce Tribunal eſt compoſé de neuf Conſeillers & d'un Préſident. Dans les affaires de ſa compétence, il eſt indépendant du Gouverneur, & ſes jugemens ſont ſans appel.

Le ſecond Conſeil eſt celui des Bourguemeſtres ou Echevins, qui ſont au nombre de neuf, entre leſquels il y a toujours deux Chinois. C'eſt lui qui juge tous les procès qui s'élevent entre les Citoyens de condition libre, ou entr'eux & les Officiers de la Compagnie. On peut appeller de ſes Sentences au Conſeil Souverain; mais lorſqu'elles ſont confirmées, ceux qui ont interjetté l'appel payent vingt-cinq réales d'amende.

Le troiſiéme Tribunal eſt chargé de régir les biens des orphelins, & d'empêcher qu'aucun Colon ne quitte le pays, ſans pourvoir à la ſubſiſtance des enfans qu'il y laiſſe. Il eſt compoſé d'un Préſident, de neuf Conſeillers & de cinq Aſſeſſeurs, dont trois ſont tirés du corps de la Bourgeoiſie, & les deux autres ſont choiſis parmi les employés de la Compagnie.

La quatrieme Chambre porte le nom de *Conſeil des petites affaires*. Ses fonctions ſe réduiſent à régler ce qui concerne les mariages, à faire ſigner les bancs devant des témoins, à recevoir les oppoſitions & à juger de leur validité, à empêcher qu'un Infidele n'épouſe une femme Hollandoiſe, & un Hollandois une Infidelle, ou même une Indienne convertie qui ne parle pas la langue Flamande; en un mot, à faire obſerver toutes les formes qui doivent légitimer cette union.

Le cinquiéme Conſeil a la direction des milices bourgeoiſes de la ville, qui n'a point d'autres gardes que ſes propres habitans. Tous les Préſidens de ces cinq Tribunaux doivent être tirés du Conſeil Souverain.

Etat des forces de la Compagnie.

La Compagnie a toujours ici un

entrepôt de troupes considérable, soit pour la garde des forts qu'elle possède dans l'Isle, soit pour les recrues qu'elle envoye dans d'autres Colonies, soit pour le service de plusieurs Princes de Java, qui soudoyent une partie de ces milices. Elles sont composées d'Européens, de Javanois, d'Amboiniens & de Macassarois. Le Traducteur Italien de Salmon fait monter leur nombre à douze mille soldats, dans le seul territoire de Batavia, & à cent mille, dans toute l'étendue des Colonies de l'Inde. Ces troupes sont sous les ordres du Gouverneur Général. Quant aux forces maritimes de la Compagnie, le même Auteur lui donne, par un calcul fort exagéré, *cent quatre-vingt vaisseaux de guerre, depuis trente jusqu'à soixante canons*, c'est-à-dire, le double ou le quadruple de ses forces réelles, même dans les plus beaux jours de son commerce.

Saisons du départ des flottes.

Les vaisseaux qui viennent chaque année de Hollande à Batavia, partent successivement en trois saisons différentes, au Printems, en Automne & au commencement de l'Hiver. Quelques Navigateurs ont fait ce trajet en moins de cinq mois: on en employe

douze & quinze dans les voyages malheureux; les navigations ordinaires ſont de ſix ou ſept mois. Ainſi les navires qui partent en Mai, arrivent communément en Décembre : cette ſaiſon eſt la moins favorable pour le commerce. Ceux qui mettent à la voile dans le cours de Septembre, pendant la Foire d'Amſterdam, ont coutume d'arriver au mois d'Avril: ce tems eſt très-avantageux pour paſſer dans les autres parties de l'Inde, à Siam, au Bengale, à Coromandel, à Surate, au Golphe Perſique, à la Chine & au Japon. Ceux qui partent à Noël arrivent au mois de Juillet, ſaiſon peu favorable pour entreprendre d'autres voyages. Les vaiſſeaux qui viennent de Batavia en Hollande, ne forment dans le cours de l'année que deux envois, qui ſe ſuccédent de fort près, & qui ſont chacun compoſés de ſept ou huit navires, & quelquefois davantage. Ceux du premier envoi partent au mois de Décembre, & ceux du ſecond, un mois ou ſix ſemaines après. La premiere de ces flottes doit attendre l'autre au Cap de Bonne-Eſpérance, & elles font enſemble le reſte du voyage. Elles s'élevent juſqu'à la hau-

teur du banc de Terre-neuve, environ à 50 degrés du Nord, d'où elles tournent à l'Eſt, pour s'avancer vers Hitland. Elles rencontrent ordinairement à cette hauteur divers bâtimens, qu'on envoye du Texel au-devant des deux eſcadres, pour les rafraîchir & les eſcorter. Elles continuent leur route juſqu'à *Doggers-zand*, où ſe fait la ſéparation des vaiſſeaux deſtinés pour la Meuſe & pour la Zélande.

Diſcipline des gens de mer & des ſoldats.

La diſcipline que la Compagnie fait obſerver aux gens de mer & aux ſoldats qui s'embarquent pour l'Inde, mérite quelques remarques. Avant de mettre à la voile, on paye à chaque engagé deux mois de ſes gages, & cet argent leur reſte, ſoit que la navigation ait lieu, ſoit que les vents contraires obligent de rentrer dans le port, & de congédier les équipages. Après le départ, le Capitaine fait diſtribuer à chaque matelot & à chaque ſoldat cinq fromages du pays. Dans le cours du voyage on leur donne tous les matins un verre d'eau-de-vie, de la viande ſalée & du lard trois fois le jour, & toutes les ſemaines cinq livres de biſcuit, une petite meſure d'huile, deux meſures de vinaigre,

Graaf, premier voyage.

& une demi-livre de beurre.

Les ſoldats ſont ſur mer le ſervice comme les matelots, de quatre en quatre heures; mais on les diſpenſe, en allant aux Indes, du quart du grand mât. Au retour, ils y ſont obligés, à moins qu'ils ne payent vingt riſdales (1), qui ſont diſtribuées à ceux qui font à leur place le même ſervice. Ceux qui s'y préſentent dans l'ivreſſe, ſont rigoureuſement punis. On leur défend auſſi, ſous peine d'un châtiment exemplaire, de fumer la nuit, de jouer aux dez, aux cartes, ou à d'autres jeux, à la réſerve de celui des dames. Si un mattelot frappe du couteau un de ſes camarades, on lui fait étendre la main contre le grand mât, & dans cet état on lui perce un doigt, ou même la paume, de maniere que ſa main reſte attachée au mât. On lui laiſſe le ſoin de la détacher lui-même. Celui qui frappe un Officier, eſt condamné à recevoir trois fois la calle, ſi le crime s'eſt commis dans le vaiſſeau, & à perdre la main, ſi l'action s'eſt paſſée à terre. La calle con-

(1) Monnoie Allemande, d'un grand uſage dans le commerce de l'Inde, & dont le prix eſt d'environ 50 ſols de France.

ſiſte à plonger le criminel dans l'eau, du haut du grand mât, à le faire paſſer, par le jeu des cordes, ſous le vaiſſeau, & à le remonter de l'autre côté. On lui attache au bras une éponge imbibée d'huile, pour lui conſerver la reſpiration, & on lui met aux pieds pluſieurs poids, afin qu'il enfonce dans l'eau à une certaine profondeur, & qu'il ne rencontre pas la quille du vaiſſeau. Mais, quelques meſures qu'on prenne, ce ſupplice expoſe beaucoup la vie du criminel.

Dans le cours de la navigation on exerce régulierement les ſoldats au maniment des armes. L'enrollement pour Batavia eſt de cinq ans, & il eſt libre de le changer en arrivant à cette Colonie, pour s'engager à ſervir dix ans dans les autres Comptoirs, ou ſur les vaiſſeaux. Le ſervice de mer eſt plus lucratif, mais moins honorable. La paye eſt de quatre riſdales par mois, avec la nourriture, qui conſiſte en trente livres de riz crud. La moitié des gages eſt payée en hardes ou en marchandiſes, qu'on paſſe aſſez haut: l'autre moitié ſe paye en eſpeces courantes, mais ſeulement à la fin du ſervice; & après le retour en Hollande.

Le commerce eſt interdit aux ſoldats & aux matelots. Cette défenſe s'étend généralement à tous les Officiers qui s'engagent à ſervir la Compagnie. Ils promettent, ſous la foi du ſerment, de n'entreprendre aucun trafic pour leur propre compte. Mais rien n'eſt moins obſervé que cet engagement, & l'on auroit peine à ſe figurer toutes les infidélités qui ſe commettent à Batavia & dans d'autres Comptoirs. C'eſt un Hollandois (1) employé pendant pluſieurs années au ſervice de la Compagnie Orientale, qui va nous révéler avec franchiſe tous ces myſteres. Il accuſe d'abord les Capitaines de navires d'étendre fort au-delà de ſes bornes le droit d'avarie, & de prétexter ſouvent des pertes imaginaires pour ſe procurer des indemnités conſidérables. Il leur reproche auſſi de faire un ſecret trafic des vivres, des cordages & des autres munitions maritimes qu'on leur confie. On a vu, dit-il, des Maî-

Infidélités des Employés.

Graaf, dans l'Hiſt. des Voy. t. VII.

(1) Nicolas Graaf, Chirurgien ſur les vaiſſeaux de la Compagnie, Auteur de trois Relations eſtimées. L'Hiſtorien des Voyages remarque que cet Ecrivain a fait un long ſéjour à Batavia, que ſon caractere eſt judicieux, & que ſes obſervations, publiées en Hollande (en 1719), n'y ont point été contredites.

tres de vaiſſeaux, qui ont fait jetter dans la mer de gros cables de Bengale, ſous prétexte qu'ils étoient mauvais, tandis qu'ils avoient des gens apoſtés pour les pêcher, & pour les vendre ſecrettement. On en a vu d'autres, plus coupables encore, faire paſſer ſubtilement en des mains étrangeres quantité de cordages, & condamner enſuite à des châtimens ſéveres le *Boſſeman* & les matelots de garde, les accuſant de vol ou de négligence.

Commerce clandeſtin. Les vaiſſeaux qu'on envoye tous les ans au Japon, & qui en reviennent, au lieu d'être uniquement chargés de marchandiſes de la Compagnie, ſelon l'ordre établi par les Directeurs, portent toujours un grand nombre d'effets qui ne lui appartiennent pas, & qui ſont ſouvent préférés à ſa propre cargaiſon. Toutes les chambres, ſans en excepter la ſainte-barbe, ſont ſi pleines qu'il ne reſte pas de place pour les branles, & que la manœuvre même du gouvernail en eſt troublée : ce qui occaſionne de fréquens naufrages. Ce ſont des particuliers de Batavia, gens décriés par leurs mœurs, mais ſecrettement pro-

tégés, qui font par eux-mêmes, ou par des agens, ce commerce frauduleux. De-là le grand nombre d'Ecrivains, de Facteurs, de Teneurs de Livres, de Contrôleurs, & d'autres Officiers de toute eſpece, dont les vaiſſeaux ſont ſurchargés. La rigueur du Gouvernement Japonnois, & la vigilance incorruptible des Magiſtrats de Nagaſaki, eſt une foible barriere contre les entrepriſes de ces avanturiers. Ils trouvent ordinairement le moyen de faire entrer furtivement leurs marchandiſes, & de ſe procurer celles qu'ils veulent emporter. Deux de ces Négocians furent ſurpris, il y a quelques années, dans le tems qu'ils débarquoient la nuit leurs ballots. On les mit aux fers, & l'on condamna à divers ſupplices trente-neuf Japonnois, qui avoient prêté la main à cette fraude. L'Empereur chaſſa de Nagaſaki le Directeur Hollandois, & fit payer cherement la rançon des deux priſonniers, en confiſquant une partie des marchandiſes qui ſe trouverent dans le magaſin de la Compagnie.

Les déſordres qui ſe paſſent dans les Comptoirs de Bengale, ſont en Rapines publiques.

quelque ſorte publics. Dès que les vaiſſeaux de Batavia « ont mouillé devant la Loge, le Fiſcal, accompagné de quelques députés, s'y tranſporte pour faire la viſite. Il ſe rend d'abord dans la chambre de poupe, où, après avoir bu à l'heureux ſuccès du commerce clandeſtin, on délibere ſur les moyens de faire porter à terre les effets des particuliers. Enſuite on défend, pour la forme, à tout l'équipage, par une proclamation publique, de porter à terre, ou de faire venir à bord aucun ballot, ſous peine de confiſcation des effets. Mais à peine le Fiſcal eſt-il retourné au rivage, que le Capitaine, le Pilote, l'Ecrivain & tous les autres Officiers, envoyent leurs marchandiſes dans des maiſons qu'ils louent pour le tems du voyage, & négocient tout le jour avec les gens du pays. Quelques roupies diſtribuées aux Officiers du port, ont la vertu de leur fermer les yeux ».

Graaf, *Ibid.*

Il en eſt de même de toutes les autres Colonies de l'Inde. Batavia, leur Métropole, n'eſt pas exempte de ces abus. On fait dans les magaſins de prodigieux amas de vivres, de cordages & d'agrès, de bois, de fer, de

proviſions de toute eſpece ; & toutes ces choſes s'évanouiſſent avec une rapidité inconcevable. Les ouvriers de la Compagnie ſont employés à des conſtructions qui n'intéreſſent point ſon ſervice, & les matériaux qu'elle accumule ſervent à bâtir des palais & des maiſons de plaiſance pour les particuliers. Les Entrepreneurs des travaux publics, des Hôpitaux, des vivres de la Marine, s'enrichiſſent par de ſemblables malverſations. Ces rapines, dit Graaf, ſont en quelque ſorte autoriſées par l'impunité, & ne portent plus le nom de vol.

Suivons l'Auteur dans la peinture qu'il fait des autres vices qui régnent à Batavia, & ſouvenons-nous toujours que c'eſt un Hollandois qui parle. Ses obſervations roulent principalement ſur les femmes, qu'il partage en pluſieurs claſſes, ſuivant le mêlange du ſang. Nous n'en diſtinguerons que deux ; les Hollandoiſes de pere & de mere, & les Hollandoiſes Indiennes.

Mœurs des femmes.

Les Hollandoiſes de pere & de mere, menent une vie pareſſeuſe & molle, qui les éloigne de toute occupation & de toute eſpece d'exercice.

Une Dame de Batavia ne ſe promene jamais à pied, & n'a pas même le courage de marcher dans ſon appartement. Il faut que des eſclaves lui ſoutiennent les bras, ou la portent dans un palanquin ſur leurs épaules. Elles ſont fieres, capricieuſes, & d'une vanité inſupportable. Leur dureté eſt extrême pour les perſonnes qui les ſervent, & la plus légere négligence expoſe un eſclave à des corrections cruelles, ou à des injures qui ſeroient groſſieres dans la bouche d'un homme (1). Non-ſeulement elles ont perdu l'uſage, encore ſi commun en Hollande, de nourrir elles-mêmes leurs enfans, mais elles renoncent au ſoin de les elever. Elles les abandonnent à des nourrices & à des gouvernantes Moreſques ou Banianes, qui ne leur apprennent que le jargon Malabar & Bengalois, mêlé de Portugais corrompu, & qui font couler dans leurs veines le germe & le goût de pluſieurs vices.

Graaf ménage encore moins les Hollandoiſes Indiennes, c'eſt-à-dire,

(1) *Puta raſtada, fillo de puta, puta de negro*; ce ſont les termes honnêtes dont elles aſſaiſonnent leurs corrections.

celles qui ſont nées dans l'Inde d'un pere Hollandois & d'une mere Indienne. Elles n'ont, dit-il, d'autre occupation que de ſe parer, de mâcher du bétel, de fumer, de boire du thé, ou d'être couchées ſur des nattes. Leur penchant pour la débauche eſt extrême. Hollandois ou Mores, tout leur convient, quoique ces derniers aient ordinairement la préférence. Il y en a peu de jolies, même dans la fleur de l'âge, & elles deviennent toutes d'une laideur extrême en vieilliſſant. L'obſcénité ou la frivolité régnent dans tous leurs propos. Elles ne ſe plaiſent que dans les cotteries où ce mauvais ton eſt familier. Elles aiment la table; mais elles veulent être avec des femmes de leur eſpece, & les hommes ſont rarement admis aux repas qu'elles ſe donnent. Elles mangent très-malproprement, prenant ſans fourchette tout ce qu'on leur ſert, même le riz aſſaiſonné & d'autres ragoûts, & ſe le fourrant dans la bouche à pleines mains. L'habitude qu'elles ont de vivre ſans aucune contrainte, jointe à une ignorance abſolue des bienſéances & des égards, les rend timides & taciturnes dans le

grand monde. « Leur groſſiereté, ajoute Graaf, éclatte particulierement dans les repas où elles ſont invitées par les Officiers de la Compagnie qui arrivent de Hollande. Leur embarras fait pitié. Elles n'ont point de contenance. Elles n'oſent ni parler ni répondre, & leur reſſource eſt de s'approcher les unes des autres pour s'entretenir enſemble ».

Graaf, dans l'Hiſtoire des Voyages, *ubi ſuprà.*

Toutes les femmes de Batavia, ſoit Hollandoiſes, ſoit Métives, ont l'ambition de ſe diſtinguer par la richeſſe des habits, & par la magnificence des équipages. C'eſt principalement dans les Temples que les plus opulentes étalent à l'envi leur luxe. On les voit arriver avec un cortége nombreux d'eſclaves, portées dans de ſuperbes palanquins, dont l'impérial eſt doré, & orné de franges qui pendent en feſtons. Leurs robes ſont d'un tiſſu d'or ou d'argent, ou de ces beaux ſatins de la Chine, avec des rezeaux d'or pour bordure. Leur tête eſt chargée de perles, de diamans & d'autres pierres précieuſes. Les Miniſtres de la Religion ſouffrent ce luxe dans leurs propres familles, & donnent en cette matiere de dangereux exemples

qui ne ſont que trop ſuivis. Pour fournir à ces ſuperfluités, pluſieurs femmes ſe refuſent le néceſſaire. Telle de ces Hollandoiſes, entretenue par l'Egliſe, & réduite aux charités ſecrettes d'une paroiſſe, porte en public un magnifique collier, & ſe fait ſuivre par pluſieurs eſclaves. Nous avons rapporté quelque choſe de ſemblable des Portugaiſes de Goa.

Notre Auteur termine ce portrait par une réflexion digne de la naiveté de ſon pays. « Il y a de quoi s'étonner, *dit-il*, quand on conſidere à quel degré ces femmes portent la fierté dans les Indes, & qu'on fait réflexion ſur ce que la plupart étoient en Hollande ; car je ne veux pas y intéreſſer celles qui doivent être exceptées. Les unes ſont des perſonnes du bas ordre dans la vertu, qui preſſées par la pauvreté, ou ayant commis quelques fautes, ont cherché une derniere reſſource aux Indes. D'autres, chargées d'enfans, ont pris le même chemin pour ſe ſoutenir. D'autres, du plus bas étage, qui gagnoient leur vie à ſervir, & qui s'ennuyoient du travail, ſe ſont bien trouvées d'avoir pris le même parti. Je ne veux pas

Idem, dans ſon propre Journal, cité *ibid.*

Origine de la plupart des femmes qui paſſent aux Indes.

oublier celles qui, après avoir vécu chétivement en Hollande à vendre les denrées les plus viles, ont réuſſi dans leur voyage, & ſont devenues des Dames des Indes. Mais je paſſerai ſous ſilence que malgré leurs avantures de Hollande, elles ſont reçues aux Indes comme pures, nettes & vertueuſes, de ſorte que ſouvent elles font de bons mariages. Ce ſont des choſes paſſées; le mari n'en ſait rien; & quand il le ſauroit, c'eſt la mode. Elles n'en ſont pas moins maîtreſſes, & ne manquent pas de ſe dire parentes & niéces de quelques Conſeillers, de quelques Bourguemeſtres, ou de quelques Marchands conſidérables ».

ARTICLE III.

Productions de Java.

Situation admirable de Java.

L'ISLE de Java, quoique très-montagneuſe, eſt extraordinairement fertile. Le ſeul aſpect de ſes côtes, lorſqu'on les regarde de la mer, annonce ſon abondance. On apperçoit ſur le rivage de vaſtes plai-

nes couvertes de verdure, coupées d'une infinité de canaux, partagées en jardins, en vergers, en champs de riz & de cannes; & dans l'éloignement, de ſuperbes forêts & de riches côteaux, qui s'élevent en amphithéâtre. Ce coup d'œil paroît frappant à tous les voyageurs, ſur-tout lorſqu'on arrive par Bantam ou par Batavia, où les terres ſont cultivées avec plus d'induſtrie. Salmon, *ubi ſuprà.* Recueil des Voy. Holl. Scot, &c.

Plantes.

On recueille dans le pays une telle quantité de riz, qu'on en charge tous les ans pluſieurs navires pour les contrées voiſines. On le ſeme au mois de Mars, & la récolte ſe fait en Juillet. Le terroir de Java ne produit point de froment. On en fait venir de Bengale pour les plus riches Colons Hollandois. Les autres Européens ne vivent que de riz, comme les Indiens, & l'on s'accoutume en peu de tems à cette nourriture. Riz.

Les cannes de ſucre croiſſent en abondance dans pluſieurs quartiers de l'Iſle, particulierement dans le territoire de Batavia. On les coupe lorſqu'elles ont la longueur de cinq ou ſix pieds. Elles ſe briſent dans des moulins, & le ſuc qu'on en exprime ſe Cannes de ſucre.

convertit en ſucre, ſoit candi, ſoit ordinaire.

Poivre & autres épices.

Le poivre eſt la principale richeſſe du pays. Le Royaume de Bantam & les terres du Domaine de la Compagnie, en ſont abondamment pourvus. On le cultive ici, comme partout ailleurs, en lui donnant pour ſoutien des arbres ou de longs roſeaux, plantés à ſix pieds de diſtance les uns des autres. On trouve auſſi à Java du Cardamome, du Nard Indien, du *Zerumbet*, eſpece de gingembre, du *Talaſſa*, du *Cumuc* (1) & d'autres épices, dont ces Inſulaires aſſaiſonnent leurs viandes.

Drogues.

L'Iſle produit une eſpece de canelle ſauvage, dont la qualité n'eſt pas abſolument mauvaiſe. Les arbres ont l'écorce épaiſſe & groſſiere, & ſont plus petits que ceux de Ceylan. Le Benjoin qui croît dans la même contrée eſt très-eſtimé, & les Indiens le préferent à celui de Sumatra. Il ne ſe trouve que dans les lieux écartés, dont l'approche eſt très-dangereuſe, parce qu'ils ſont l'aſile ordinaire des

(1) Voyez la deſcription de ces deux dernieres plantes, page 40 de ce Volume.

tigres,

tigres. La caſſe ſe rencontre en abondance dans les bois. L'arbre qui la produit eſt de la grandeur du poirier. Ses feuilles reſſemblent à celles du pêcher. Sa fleur eſt jaune, & a l'odeur du girofle. Son fruit eſt long de deux & trois pieds, plat & menu, vert dans ſa primeur, & noirâtre dans ſa maturité. Il contient une moëlle noire, également rafraîchiſſante & purgative. Le Cacao, arbre étranger, que les Hollandois ont planté dans leurs habitations, y profite peu. Le caffé a mieux réuſſi. Les premieres graines furent ſemées au bas des remparts de Batavia, & produiſirent de bons arbuſtes. Mais ils furent renverſés en 1697. par un tremblement de terre. Il en ſortit néanmoins quelques rejettons, que pluſieurs curieux tranſplanterent dans leurs jardins. Cet exemple fut ſuivi par d'autres Colons, & le caffé commença à devenir aſſez commun dans les terres de la Compagnie. Meſſieurs *Van Hoorn* & *Riebek*, ſucceſſivement Gouverneurs de Batavia, s'intéreſſerent avec chaleur à la cultivation de cet arbuſte, & multiplierent les plantations ſur la côte, à l'Orient de la ville. M. *Zwol*,

Plantations de Caffé à Batavia.

qui leur ſuccéda dans le Commandement, n'eut pas le même zéle, & laiſſa périr la plupart des arbres. M. *Swaerde Kroon*, ſon ſucceſſeur, rétablit les plantations, & c'eſt à ſes ſoins que la Compagnie eſt redevable de l'abondance de caffé qu'elle tire aujourd'hui de Java.

Vignes de la Colonie.

Les Hollandois ont auſſi planté des vignes aux environs de Batavia. Elles ſont ſi fertiles qu'elles rapportent, dit-on, trois ou quatre fois l'année. Mais on n'a point encore réuſſi à en faire un vin paſſable. Tous les vins qu'on boit ici viennent de Perſe ou d'Europe, & valent un ſequin * le flaccon.

* Dix à onze francs.

Fruits de Java.

L'Ananas de Java paſſe pour le meilleur de l'Inde. Le *Samaca* eſt un arbuſte de la même contrée, aſſez ſemblable au citronnier. On l'eſtime moins par ſon fruit, qui eſt aqueux & aigrelet, que par ſes feuilles que l'on confit dans le ſucre, & dont on ſe ſert avec ſuccès dans les fiévres chaudes & dans les maladies inflammatoires. Le *Manras*, qu'il ne faut pas confondre avec la Mangue, d'ailleurs très-commune dans Java, eſt un autre fruit excellent, dont le goût ſurpaſſe celui des

meilleures pêches. Il croît ſur des arbres qui reſſemblent à nos noyers, & qui portent beaucoup de branches, mais éparpillées & preſque ſans feuilles. C'eſt à ces branches que pendent des fruits oblongs, aſſez gros, d'un verd jaune qui tire quelquefois ſur le rouge. Il contient un gros noyau, dans lequel eſt une amande fort amere, qui ſe confit dans le ſucre, & qui, rôtie ſur les charbons, perd auſſi ſon amertume. On vante ſa vertu contre les vers & le flux de ſang. Les voyageurs Hollandois font mention d'une autre ſorte de mangas, qui ſont un poiſon ſubtil. Les jakas, les cocos, les durions, & les noix d'Arek ſont ici d'une excellence particuliere. Le Bétel croît en abondance & ſans culture dans une Iſle voiſine de Java.

Parmi les arbres de la premiere grandeur, j'en trouve deux qui me paroiſſent particuliers à cette région: le *Lantor* & le *Diati*. Le Lantor eſt principalement remarquable par ſa hauteur extraordinaire & par la majeſté de ſon ombrage. Ses feuilles, longues de cinq ou ſix pieds, ont le double avantage d'être très-fermes, & très-unies; de maniere qu'on peut

Deux arbres particuliers à l'Iſle de Java.

y tracer des lettres avec un crayon ou avec un poinçon de fer. C'eſt le papier ordinaire des habitans de l'Iſle, & ils en compoſent leurs livres. Le Diati reſſemble beaucoup au chêne. On le diſtingue en mâle & femelle. Ses feuilles ont trois pieds de long & deux de large. Elles s'arrondiſſent vers le milieu, & leurs extrémités ſont pointues. Cet arbre, qui eſt de la premiere beauté, produit en même tems des fruits & des fleurs ſur différentes branches.

Animaux. Les pâturages ſont très-abondans dans toute l'Iſle, & nourriſſent une prodigieuſe multitude d'animaux domeſtiques & ſauvages, dont ſa ſurface eſt preſque couverte. Les rhinoceros, les éléphans & les tigres ne ſont pas rares. Les ſangliers, les cerfs, & les buffles ſe rencontrent par troupeaux.

Le Machan. Dans ces eſpeces farouches le *Machan* eſt un animal très-remarquable. On pourroit le mettre dans la claſſe des lions, ſi ſa peau, ſemblable à celle des tigres, n'étoit marquetée de blanc, de rouge & de noir. C'eſt la plus terrible de toutes les bêtes féroces. Il a tant de force & d'agilité, qu'il s'élance à plus de dix-huit pieds ſur

ſa proye. Il eſt aſſez commun dans l'Iſle de Java, où il fait de ſi furieux ravages, que les Princes du pays ſont quelquefois obligés de mettre des troupes en campagne pour le détruire. On aſſure que cette chaſſe ſe fait avec plus de ſuccès la nuit que le jour, parce que le Machan ne diſtingue aucun objet dans l'obſcurité, & que les traits de flamme qui ſortent de ſes yeux le font aiſément découvrir. On éleve peu de chevaux dans l'Iſle, parce qu'ils n'y ſont pas d'un grand uſage. Ils ſont ſi petits & ſi foibles, qu'on ne ſauroit les employer à tirer ou à porter. Ils ne ſervent que dans les courſes qui ſe font le ſamedi dans les Royaumes de la domination des Mores.

L'*Orang Oetang*, ou homme des bois, eſpece de ſinge qui reſſemble à l'homme, demande une deſcription particuliere. Sa hauteur eſt de quatre pieds. Ses pattes de devant, arrondies comme des bras humains, ſont fort longues, principalement depuis l'épaule juſqu'à la jointure du coude. Elles ſe terminent par des mains ſemblables à celles de l'homme. Il n'a point de queue. Ses jambes & ſes

L'Orang Oetang. Léguat, Hamilton, Beekman, cités par Salmon à l'article de Java & de Borneo.

cuiſſes ſont courtes & d'une groſſeur difforme. La plante de ſes pieds eſt large du côté des doigts, & fort étroite vers le talon. Il a le ventre gros, la tête large, la face pleine, les yeux petits & d'un gris brouillé, le nés court, le muſeau long, la bouche fendue dans toute la largeur des joues. Tout ſon corps, à la réſerve de la face & des pattes, eſt couvert d'un poil épais, de couleur griſe ſur le ventre, noir & un peu plus long dans les autres parties.

On attribue à ces animaux un inſtinct & des habitudes qui les rapprochent encore plus de l'homme que leur figure : ils ſe mouchent comme nous en preſſant leur nés avec les doigts ; ils allument du feu, & ils ſouffient deſſus pour le rendre plus ardent ; ils font cuire ſur les charbons du poiſſon & du riz. Leur humeur eſt triſte & mélancolique : quelque jeunes qu'ils ſoient on ne les voit jamais folâtrer, ſuivant le penchant ordinaire de cet âge. C'eſt ainſi qu'en parle Hamilton. Beekman ajoute à ce récit que les Orang Oetang ont la phyſionomie moins difforme que les ſinges, que leur hauteur commune eſt de ſix pieds;

qu'ils n'ont du poil que dans les endroits où nous en avons ; qu'ils ſont forts & vigoureux, & que quand on les attaque ils ſe défendent à coups de pierre. Il en acheta un, qui n'avoit pas un an, & qui étoit plus robuſte que tous les hommes de ſon vaiſſeau. Il aimoit le vin, le ponche, & les liqueurs fortes. Quand on le grondoit, il verſoit des larmes, & il pouſſoit des ſanglots. Il dormoit dans l'attitude d'un homme, le corps étendu, ayant une main ſur ſa tête. Un autre Voyageur, cité par Salmon, vit à Batavia un Orang Oetang femelle, qu'on gardoit dans une loge conſtruite ſur les remparts du Château. Cet animal marchoit ſur deux pieds & ſe tenoit fort droit. Quand on entroit dans ſa cabane il ſe couvroit avec la main les parties naturelles. On lui avoit donné un lit dans lequel il ſe couchoit, arrangeant la couverture ſur ſon corps, & la remettant enſuite fort proprement lorſqu'il ſe levoit. Il mettoit quelquefois un mouchoir autour de ſa tête en forme de bandeau, dans l'attitude d'une perſonne qui ſouffre de violentes douleurs dans cette partie. On l'embarqua ſur un vaiſſeau qui retournoit Leguat.

en Europe, mais il mourut dans le trajet. L'Auteur croit qu'on lui avoit enſeigné toutes ces choſes. D'autres prétendent qu'elles ne ſurpaſſent pas l'inſtinct ordinaire de ces animaux, dont ils rapportent l'origine au commerce de quelque Indienne avec un ſinge des bois.

Tigres, Crocodiles, Serpens.

Les tigres font de grands ravages autour des habitations Hollandoiſes, principalement ſur le bord des canaux & des rivieres. Leur coutume eſt de ſe cacher entre les roſeaux ou dans les buiſſons, & de s'élancer avec furie ſur les paſſans. Soit poltronnerie, ſoit pareſſe, ils ne courent jamais après la proie qu'ils ont manquée. Les Javanois les prennent en attachant un animal vivant autour du piége qu'ils leur dreſſent. Les crocodiles & les ſerpens de Batavia ne ſont pas moins dangereux. Il s'en trouve de vingt à trente pieds de long. On prend les crocodiles avec un crochet de fer caché dans une amorce.

CHAPITRE V.

Habitans de Borneo.

L'ISLE de Borneo, ſituée au Nord-Eſt de Java, environ à ſoixante-dix lieues de diſtance, eſt coupée par l'Equateur en deux parties inégales, dont l'une, ſuivant quelques Ecrivains, a ſept degrés vers le Nord, & l'autre quatre vers le Sud, ce qui forme une étendue de deux cents vingt lieues. On la place entre 125 & 135 degrés de longitude du méridien de l'Iſle de Fer; & ſelon cette poſition, on ne peut lui refuſer cent ſoixante lieues du Levant au Couchant. Le P. Vintimiglia, Jeſuite Portugais, lui donne ſix cents lieues de circuit. Si ces dimenſions ſont exactes, c'eſt la plus grande Iſle du monde connu. Mais comment pourroit-on avoir des notions préciſes & certaines d'une contrée dont nos Voyageurs Européens n'ont guere fréquenté que les parties méridionales, & dont l'intérieur eſt en quelque ſorte inacceſſible aux étrangers, à cauſe de ſes montagnes eſcarpées & des peuples féroces qui les

I. Deſcription géographique de Borneo.

Lettre du P. Vintimiglia, *citée par* Gemelli, dans l'Hiſtoire des Voya. t. XI.

habitent ? *Quantité de Voyageurs Anglois & Hollandois*, dit un Ecrivain moderne, *ont parlé de Borneo ; mais ne l'ayant guere connue que par deux de ſes villes marchandes, Succadana & Banjar-Maſſin, ils ne donnent point de lumieres ſur leſquelles on puiſſe compter.* Ce que je viens de dire n'annonce qu'une deſcription très-imparfaite.

Cowley, *cité dans* l'Hiſt. des Voyag. t. X. p. 361. *dans la rem.*

Climat.

Le climat de Borneo n'eſt pas exceſſivement chaud, parce qu'il eſt rafraîchi par des vents réglés & par des pluies abondantes. L'intérieur du pays eſt, comme on l'a dit, rempli de montagnes, qui s'étendent principalement dans la partie du Nord. Les côtes maritimes ſont en général fort baſſes, & ſujettes à des inondations annuelles, dont les vapeurs corrompent l'air. Quand les eaux ſe retirent, elles laiſſent ſur la terre quantité d'animaux qu'elles ont engendrés, & que la ſéchereſſe fait enſuite périr : ce qui, joint aux exhalaiſons qui s'élevent des marais cauſe une infection horrible. Les naturels de l'Iſle ſont peu incommodés de ces intempéries de l'air : mais elles ſont mortelles aux Européens, qui veulent s'établir dans ces quar-

tiers. Les vents d'Oueſt & de Sud ſoufflent depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois d'Avril, & ſont accompagnés de tempêtes, de tonnerres, & de pluies continuelles. Les vents d'Eſt & de Nord ſuccedent, & amenent la ſaiſon ſéche, qui régne les ſix autres mois, mais avec le mêlange preſque journalier de quelques pluies douces.

Diviſion du pays.

Le pays eſt diviſé en pluſieurs Royaumes. Toutes les côtes ſont occupées par des Princes Mores, qui ont la même origine que ceux de Sumatra & de Java, c'eſt-à-dire, qui viennent d'Arabie. Les contrées du centre appartiennent à des Indiens idolâtres, anciens habitans de l'Iſle. Les Voyageurs Portugais les nomment *Beajou*. Ils ſont partagés en diverſes peuplades appellées *Klans*, dont chacune eſt gouvernée par un chef. Leur pays n'offre que des montagnes & d'affreux déſerts.

Salmon, Etat des Iſles de la Sonde.

Poſſeſſions des Mores.

Les principales villes de la domination des Mores, du côté du Nord & de l'Oueſt, ſont *Borneo*, *Tanjonbuoro*, *Sedang*, *Tajongdatoe*, *Sambas*, *Hermata*, *Landa*, *Succadana*, & *Piſagadan*. Du côté du Sud & de l'Eſt on trouve *Kotapaniang*, *Sampit*, *Sela-*

tan, Gonvarengin, Pomanoikan, Banjar-Maſſin, Kaitongié, Matapoera, Paſſier, Negara, Jatoe, &c.

Borneo, ancienne capitale du pays, eſt ſituée à quatre degrés du Nord, au fond d'un aſſez grand golphe. Son port eſt ſpacieux & commode. Il eſt formé par l'embouchure d'une grande riviere, & par quelques Iſles, qui le mettent à l'abri de tous les vents. La ville eſt bâtie dans un marais, & ne contient guere que trois cents maiſons, qui ſont défendues par de bons remparts, & par une muraille de pierre. Mais les dehors offrent quantité d'autres habitations, la plupart accompagnées de jardins. C'étoit autrefois la réſidence du plus grand Prince de l'Iſle: mais ſa puiſſance eſt fort déchue. Il paroît que Tanjonbuoro, Sedang, & Tajongdatoe ſont d'anciennes dépendances de cet Etat. Sambas, Hermata, Landa, Paſſier, Negara, & Jatoe, ont des Sultans particuliers. Succadana eſt au Sud-Oueſt, à un degré de latitude méridionale. Son territoire forme un Etat puiſſant, dont les poſſeſſions s'étendent au Sud & au Sud-Oueſt juſqu'à la mer, & du côté de l'Eſt juſqu'à la riviere de *Ban-*

jar, qui les ſepare du Royaume de Banjar-Maſſin. Cette riviere deſcend des montagnes du Nord, & ſe jette dans la mer environ à trois degrés de latitude du Sud, après avoir parcouru cent vingt lieues de pays. Elle donne ſon nom à Banjar-Maſſin, ville ſituée ſur ſes bords, à quinze ou vingt lieues de ſon embouchure. Son diſtrict, qui n'a d'autres bornes à l'Eſt & au Sud-Eſt que la mer, n'eſt pas moins conſidérable que celui de Succadana. Les Rois Mores, qui gouvernent ces deux Etats, ſont les plus puiſſans Princes du pays.

II. Productions du pays.

La nature n'a pas donné à l'Iſle de Borneo autant d'épiceries qu'à pluſieurs contrées voiſines ; cependant on y recueille un peu de fleur & de noix de muſcade, & pluſieurs eſpeces de poivre, entre leſquelles on diſtingue le *Vatian*, dont on vante les vertus pour la médecine. Le pays produit le meilleur camphre de l'univers, beaucoup de caſſe & de cire, une grande abondance de laque, du ſapan & d'autres bois utiles pour les teintures, des plantes aromatiques, du bezoard, du ſang de dragon, de la poudre d'or, & des diamans. On y trouve quantité

Vintimiglia, *ubi ſuprà*, Noort, Saris, Cowley, Salmon.

de ces nids d'oiſeaux, qui ſont les délices des tables de l'Orient, & que les Chinois & d'autres peuples ſenſuels croyent capables d'exciter à la volupté. On les cherche au long du rivage, & on les fait tomber avec de longues perches du haut des rochers où ils ſe trouvent.

L'or ſe recueille en aſſez grande quantité parmi le ſable de pluſieurs rivieres, & ſe trouveroit ſans doute encore plus abondamment dans les montagnes du pays, ſi ces Inſulaires avoient l'induſtrie d'y fouiller. Ils y trouveroient auſſi du fer, de l'étain, du plomb, de la calamine, & d'autres minéraux; mais ils les négligent, parce qu'ils n'ont pas l'art de les fondre.

Le Royaume du Succadana eſt riche en diamans. Sambas, dans la partie du Nord, en produit auſſi. Saris les croit préférables, à ceux de l'Indoſtan; mais, ſuivant un Ecrivain cité par Salmon, ils ſont plus petits que les diamans de Golkonde, & ſi le hazard fait rencontrer quelques groſſes pierres, elles ſont jaunes & fort imparfaites. On les cherche dans les rivieres, en plongeant, comme on

fait pour les perles. Cette pêche ſe fait principalement dans les mois de Janvier, d'Avril, de Juillet & d'Octobre. Les Inſulaires diſtinguent quatre ſortes de diamans ; les blancs, qu'ils appellent *Verna Ambon*, c'eſt-à-dire, eau blanche ; les verds, qui portent le nom de *Verna loud ;* les jaunes, appellés *Verna Sakkar*, & ceux qui ſont entre le verd & le jaune, qu'on nomme *Verna beſſi.*

La plupart des contrées de l'Iſle, ſur-tout dans les parties baſſes, ſont également fertiles en riz, en légumes, en fruits, en vivres de toute eſpece. Elle a des forêts d'une prodigieuſe grandeur, qui fourniſſent des bois propres à la conſtruction des vaiſſeaux, & dont on tire beaucoup de poix & de réſine. On y trouve auſſi de l'ébene, du ſandal, & du bois d'aigle. Entre ſes animaux, il y en a pluſieurs d'une figure tout-à-fait extraordinaire, tels que les *Oncas*, qui ſont une race particuliere de ſinges. Leur corps eſt noir & blanc. Ils ont une raie noire, qui commence ſur le ſommet de la tête, & qui deſcendant ſous le menton, leur forme un très-beau collier. On tire de leurs entrailles le

Animaux ſinguliers.

plus parfait bezoard, qui ne ſe forme, dit-on, que lorſqu'ils ſont bleſſés. Auſſi les chaſſeurs ont-ils ſoin de les frapper légerement de leurs dards, afin qu'ils ne meurent pas ſur le champ. Il y a dans les bois des familles entieres de ſinges rouges. On y rencontre des animaux dont la fourure eſt preſque la même que celle du caſtor. Les Orang Oetan n'y ſont pas rares. Gemelli confirme ce qu'on rapporte de ceux de Java, & renchérit même ſur la Relation d'Hamilton, puiſqu'il aſſure qu'ils reſſemblent *parfaitement* à l'homme, non-ſeulement par la forme, mais par un grand nombre d'actions extérieures, *ſur-tout par celles qui procédent des paſſions*. Il ajoute que les Portugais les croyent preſque auſſi raiſonnables que les ſauvages de Borneo, & ne les appellent point autrement que *Beajou*, qui eſt le nom des anciens habitans de l'Iſle. L'Auteur en vit un, qui étoit ſi gras qu'il ne pouvoit marcher. Lorſqu'il vouloit changer de place, il ſe traînoit ſur le derriere, emportant avec lui ſa natte pour ſe coucher deſſus.

Gemelli, dans l'Hiſtoi. des Voya. t. XI.

L'Iſle n'offre aucun oiſeau ſemblable à ceux d'Europe, à la réſerve de

l'épervier. On y voit un oiſeau nocturne, qui tient à la fois de la chauve-ſouris, du chat-huant & du renard. On aſſure que ſes ailes déployées n'ont pas moins de ſix pieds de longueur. Ces animaux prennent leur eſſor ſur le ſoir, & volant par troupes trois ou quatre heures, principalement lorſque le vent d'Oueſt ſouffle, ils forment une eſpece de nuage épais dont l'air eſt obſcurci. Les Voyageurs ne parlent qu'avec admiration des perroquets de cette contrée. Il y en a de pluſieurs eſpeces. Les plus diſtingués ont le plumage d'un rouge étincelant, mêlé d'azur & de verd, avec un tel éclat dans les nuances, que le pinceau ne peut imiter la vivacité de ces couleurs. Ils ſont doux, familiers, & dociles aux inſtructions, mais ſi délicats, qu'il eſt très-difficile de les tranſporter en Europe. On n'éleve point de moutons dans le pays ; mais les chevres, les porcs, les bœufs, les chevaux, & les buffles, y ſont fort communs. On y trouve auſſi des ours, des cerfs, des éléphans, & des tigres.

III. Caractere & uſages des habitans.

Les *Beajou*, habitans primitifs de l'Iſle, dont ils n'occupent aujourd'hui que le centre, ſont un peuple guer-

Mœurs des Beajou.

rier, adonné à la chaſſe & à la vie paſtorale, peu inſtruit des arts & des ſciences, dont il ne fait aucun cas, ennemi du vol & de la fraude, ſenſible à l'amitié. Une modeſtie extrême eſt le partage des deux ſexes. Ils regardent la fidélité conjugale comme un devoir ſi indiſpenſable, qu'ils puniſſent de mort l'adultere, ſoit dans les hommes, ſoit dans les femmes. Ils vivent entre eux dans la plus parfaite union, juſqu'à céder généreuſement aux pauvres tout ce qu'ils ont de ſuperflu. Mais ils ſont farouches & cruels avec l'étranger. Ils ſe font un plaiſir barbare de tremper leurs mains dans le ſang des Mores & des Européens, & celui qui apporte plus de têtes à ſa cabane acquiert dans ſon canton un plus haut degré d'eſtime. Les Anglois établis à Banjar-Maſſin étoient obligés d'être continuellement ſur leurs gardes, pour n'être point expoſés aux inſultes de ce peuple ſauvage.

Vintimiglia, Salmon.

La plupart vont nuds, à l'exception des parties que la pudeur oblige de couvrir. Les plus aiſés portent un petit pourpoint de toile d'écorce d'arbre, que ces Inſulaires fabriquent eux-mêmes, & qui devient auſſi douce

que du coton lorſqu'elle a été battue & lavée. Pour ſe garantir du ſoleil & de la pluie, ils mettent ſur leur tête un chapeau de feuilles de palmier, fait en pain de ſucre, à bords rabatus. Le P. Vintimiglia ne leur donne d'autres armes que des poignards, peu différens du coutelas des Mores, & de longues ſarbacanes avec leſquelles ils ſoufflent des boules de terre pour tuer les oiſeaux, ou de petites fléches qu'ils empoiſonnent ſouvent d'un ſuc mortel. Salmon parle d'un autre inſtrument, ou peut-être de la même arme ſous un autre nom. Il l'appelle *Sampit*. Il dit qu'elle leur ſert tantôt d'arc, avec lequel ils décochent des traits empoiſonnés, tantôt de javelot, qu'ils lancent fort loin, & quelquefois de bayonnette, qu'ils attachent au bout de leur fuſil.

Leur Religion eſt aſſez pure dans ſa théorie. Ils adorent le Dieu du ciel; ils brûlent ſur ſes autels des bois odoriférans; ils ne ſacrifient à aucune idole matérielle; ils reconnoiſſent un paradis pour les juſtes, & un lieu de tourment pour les impies. Mais dans la pratique leur culte eſt mêlé de quantité de ſuperſtitions. Ils attribuent les

maladies, & généralement toutes les diſgraces, à un Eſprit infernal, & ils ont recours à diverſes méthodes pour l'appaiſer. Quelquefois ils entaſſent dans un grand plat du riz, des oiſeaux, & d'autres alimens, qu'ils portent en cérémonie dans de petites chapelles, conſtruites au milieu des bois. Si le malade guérit, ils font un nouveau ſacrifice à l'Eſprit ; s'il meurt, ils accablent d'injures ce dieu malfaiſant. Dans d'autres tems ils offrent au même Génie une petite barque, remplie de toutes ſortes de vivres, qu'ils lancent à l'eau, & qu'ils laiſſent voguer au gré des vents. Ils croyent que tous les maux du malade paſſent dans cette barque, & que ſi quelqu'un avoit la hardieſſe de l'arrêter, l'Eſprit le feroit mourir, ou lui enverroit les maux qu'elle contient. Ils ſe perſuadent auſſi que ce prétendu Démon leur apparoît quelquefois, & lorſqu'ils attendent ſa viſion, ils ſe tiennent dans un profond recueillement. Quand on leur demande ſous quelle figure il ſe préſente à eux, ils répondent qu'il a pluſieurs manieres de ſe manifeſter, mais qu'il prend ordinairement la forme du feu.

Les Beajou, accoutumés aux travaux de la campagne & aux exercices de la chaſſe, ſont plus forts & plus agiles que les Mores, qui menent une vie très-pareſſeuſe. Ils ſont auſſi plus grands & plus bazanés. Ils ſe peignent la peau avec du bleu, & ils la frottent d'une huile graſſe dont l'odeur eſt très-forte. Un des plus ſinguliers ornemens de leur parure eſt de porter au cou des dents de tigre enfilées dans un cordon. On aſſure que les Grands ont le bizarre uſage de s'arracher les dents de devant, & d'y ſubſtituer des dents d'or. L'origine de ce peuple eſt peu connue. Il parle une langue particuliere. J'entrevois dans ſon culte quelques pratiques qui reſſemblent à la Religion des Chinois.

Mœurs des Mores.

Les Mores établis depuis pluſieurs ſiécles dans les parties maritimes de Borneo, ſont, comme on l'a dit, Arabes d'extraction. Leurs ancêtres, après avoir inondé pluſieurs régions du continent de l'Inde, ont envoyé divers eſſains dans les Iſles, ſoit pour prévenir les inconvéniens d'une population exceſſive, ſoit pour étendre leur commerce, ſoit pour réparer

Leur origine.

les pertes qu'ils faiſoient quelquefois dans le Continent. Ces migrations ont été fréquentes depuis l'irruption des Mogols, qui ayant chaſſé les Arabes de preſque toutes les provinces de l'Indoſtan, les ont contraints de chercher un azile dans les contrées voiſines. C'eſt ainſi que diverſes colonies Moreſques ſe ſont établies au Pégu, à Siam, à Malaca, d'où elles ont paſſé dans pluſieurs Iſles du Midi. Il eſt certain que les Mores Malais, dont l'empire n'a été renverſé que depuis les premieres découvertes des Européens, ont exercé pendant pluſieurs ſiécles une domination preſque abſolue dans toutes ces mers.

Leurs qualités naturelles.

Les Mahométans de Borneo ont conſervé les mœurs de leurs premiers ancêtres, & forment une nation inconſtante, préſomptueuſe, perfide, & généralement adonnée au vol. Leur teint eſt plus jaune que noir. Ils ſont ſpirituels, intelligens, nés avec d'heureuſes diſpoſitions pour les ſciences, mais avec un fond de pareſſe qui rend inutiles tous leurs talens naturels. Ils ſont entierement livrés à la pyraterie, qu'ils exercent ſur de petits

bâtimens, juſque dans le Golphe de Bengale, à quatre ou cinq cent lieues de leur Iſle.

Ils ſont aſſez bien faits, mais peu robuſtes, la taille petite, & la phyſionomie peu agréable. Leurs femmes ont les traits du viſage plus réguliers, & ſont en général aſſez jolies. Elles ſont moins bazanées que les hommes. Les maris leur laiſſent beaucoup de liberté, juſqu'à leur permettre d'aller ſur les vaiſſeaux Européens, pour acheter & pour vendre. Mais ſi on leur fait la moindre agacerie, ils entrent en fureur, & témoignent leur jalouſie en branlant leur pique, en portant la main à leur poignard, & par d'autres geſtes menaçants.

Leur vie privée.

Les Nobles vivent avec beaucoup de faſte. Ils ſont magnifiques dans leurs habits; ils mangent dans des plats d'argent; ils ont pluſieurs autres vaſes de même métal, deſtinés à mettre le bétel, le tabac, l'opium, les parfums. Leurs alimens ſont du riz cuit à l'eau, des œufs, du poiſſon, de la chair de buffle, quelques volailles, & du gibier. Les hommes & les femmes employent leur loiſir à mâcher du bétel, à fumer du tabac & de

l'opium. Leurs autres divertiſſemens ſont la danſe, la comédie, & le jeu.

Leurs maiſons.

Leurs maiſons ſont communément bâties ſur les rivieres. Les unes ſont élevées ſur des piliers de bambou, qu'on enfonce dans l'eau, mais à une profondeur ſi médiocre, que dans les tems orageux ils réſiſtent difficilement à l'impétuoſité des vagues. Ce ſont néanmoins les édifices les plus ſolides du pays. Les autres, appellées *Lanting*, n'ont pour fondemens qu'une ſorte de radeau, compoſé de faſcines & de perches qu'on joint avec des liens de canne. Pour fixer ces radeaux flottans, on les attache à des pieux plantés dans la riviere. C'eſt là-deſſus qu'on éleve une cabane de bois, de ſix ou ſept pieds de haut, diviſée par des cloiſons de canne en pluſieurs chambres, qui ſont toutes de plein-pied. Le toit eſt couvert de feuilles. Le plancher conſiſte dans quelques tablettes de bois, ſur leſquelles on étend des nattes. On paſſe d'une maiſon à l'autre ſur des planches qui ſervent de ponts. Ces habitations fragiles ſont tellement diſtribuées des deux côtés de la riviere, qu'elles forment une rue ſpacieuſe & bien alignée.

Celles

Celles des nobles ont quelque apparence, & ſont élevées ſur de groſſes poutres. On y voit d'aſſez grands ponts de bois, dont les uns communiquent au rivage, & les autres aux maiſons voiſines. Dans les hautes marées les radaux s'élevent à proportion de la crue des eaux; mais dans les tems orageux, les cables qui tiennent aux pieux ſe rompent quelquefois, & tout l'édifice eſt entraîné dans la mer par la rapidité du courant. Du reſte ces maiſons ont leur commodité, & ſe bâtiſſent à peu de frais. Chaque particulier tend devant la ſienne des filets, avec la certitude de prendre autant de poiſſon qu'il lui en faut pour ſa ſubſiſtance.

Le Sultan de Banjar-Maſſin réſide à Kaitongié, à douze ou quinze lieues de l'embouchure du Banjar, dans un palais fort ſimple, précédé d'une halle iſolée où ſe tient le Conſeil. Cette ſalle eſt élevée ſur des poutres qui ont ſept ou huit pieds de hauteur, & l'on y monte par une grande échelle. Tous ſes côtés ſont ouverts. Un toit vaſte forme ſon unique abri. Sa longueur eſt de dix toiſes, ſur ſept ou huit de largeur. On voit au milieu un trône

doré, ſurmonté d'un riche baldaquin. Il y a dans la même ſalle quelques pieces de canon, braquées contre la campagne, mais en très-mauvais état.

Leurs Arts. Le langage de ces Mores eſt le Malais. Ils travaillent avec adreſſe l'or, l'argent, & le bois. Ils ſçavent tous un peu de ſculpture, mais ils n'employent à cet art d'autre inſtrument que le couteau. Ils n'entendent rien à l'Aſtronomie, & ils s'imaginent qu'on ne ſçauroit prédire les éclipſes ſans une inſpiration ſurnaturelle. Ces phénomenes leur cauſent une frayeur extraordinaire. Ils s'aſſemblent tumultueuſement; ils frappent ſur des tambours & ſur des baſſins de cuivre; ils pouſſent des cris affreux. Leurs allarmes ne ceſſent qu'au moment de l'émerſion, & ils croyent alors que le Dragon céleſte, qui étoit ſorti de ſa ſphere pour dévorer le ſoleil ou la lune, a été vaincu par ces aſtres, & prend la fuite.

Leurs mariages & leurs funérailles. Leur plus grand luxe conſiſte dans le nombre illimité des femmes & des concubines qu'ils entretiennent. Les filles, à peine ſorties de l'enfance, ſont admiſes dans les ſérails, deviennent meres à dix ou douze ans, & ceſſent de

l'être à vingt-cinq. Leurs mariages se celèbrent avec beaucoup de magnificence, & avec les mêmes cérémonies qui s'observent à Java. Dans leurs funérailles ils ont emprunté des Chinois une coutume, qui consiste à enterrer avec le mort quantité de vivres, d'habits, & de provisions de toute espece, qu'ils lui croyent nécessaires dans l'autre vie.

Leur commerce.

Ces Arabes, qui ont dans leurs mains toutes les riches productions de l'Isle, seroient à portée de faire un commerce très-avantageux avec la plupart des Marchands de l'Inde, qu'ils pourroient attirer dans leurs ports. Mais leur orgueil, leur férocité, leur caractere inquiet, défiant, & cruel, rebutent presque tous les étrangers. Il n'est point d'ailleurs de supercheries qu'ils ne se permettent dans le trafic, jusqu'à l'altération des poids & des mesures, & jusqu'au larcin des denrées qu'ils marchandent. Ils sont si accoutumés à ces bassesses que, lorsqu'on les prend sur le fait, ils n'en ont pas la moindre honte. Les Chinois, aussi fripons que ces Mores, & bien plus intelligens dans leurs marchés, trouvent seuls leur compte au

commerce de Borneo, qu'ils continuent depuis pluſieurs ſiécles.

IV. Diverſes tentatives des Européens ſur Borneo.

Les Européens ont eſſayé en divers tems de ſe procurer des établiſſemens dans cette grande Iſle. Les Portugais, qui la découvrirent les premiers en 1526, crurent ſe concilier les bonnes graces d'un Roi More, en lui offrant quelques pieces de tapiſſerie à perſonnages. Mais le barbare prit ces figures pour des hommes enchantés, dont il craignit les complots, & renvoya avec horreur ces étrangers & leurs préſens. Dans la ſuite les Portugais furent plus heureux, & l'on voit que dans le cours du dernier ſiécle, leurs marchands de Macao commerçoient aſſez librement à Banjar-Maſſin. Ils ſolliciterent avec inſtance la permiſſion d'y bâtir un Comptoir; ce qu'ils obtinrent vers l'année 1690. Mais bientôt après leur maiſon fut pillée par les Mores, qui maſſacrerent le Directeur & les Commis, & qui prirent dans le port trois vaiſſeaux de Macao, dont ils égorgerent l'équipage. Cet échec les dégoûta pour jamais du commerce de Borneo.

Réception des Portugais.

Sort des Hollandois.

Les Hollandois tenterent auſſi fortune. Ils furent reçus à Succadana dans

les commencemens du dix-ſeptiéme ſiécle, & de-là ils paſſerent à Banjar-Maſſin. Ils éprouverent dans ce dernier lieu les mêmes diſgraces que les Portugais. Deux de leurs Directeurs furent ſucceſſivement maſſacrés, avec tous les Facteurs du Comptoir. Leur Compagnie Orientale s'occupe peu aujourd'hui de ce commerce, que l'inconſtance & la perfidie des Mahométans rendent trop dangereux. Néanmoins les Agens qu'elle entretient à Batavia & aux Moluques, ne laiſſent pas d'envoyer de tems en tems des navires à Banjar-Maſſin, quelquefois pour ſon compte, & plus ordinairement pour leur propre intérêt. Salmon aſſure que pluſieurs particuliers ont fait de grandes fortunes à ce commerce.

Les Anglois parurent enſuite ſur les rangs. Ils débuterent, comme les Hollandois, par s'établir à Succadana; mais ils en furent chaſſés en 1694. Peu de tems après on les reçut à Banjar-Maſſin, où ils formerent aſſez rapidement une belle Colonie, avec le ſecours de deux cens familles Indiennes, qui ſe mirent ſous leur protection. La proſpérité naiſſante de ce

Proſpérité paſſagere des Anglois.

Comptoir excita la jalouſie ou l'avarice des Mores, qui s'en approcherent un jour pour le piller. M. *Barre*, Capitaine d'un vaiſſeau Anglois, que le hazard avoit conduit à Banjar-Maſſin, diſſipa ces barbares, & les pourſuivit ſur la riviere juſqu'à Negra, à plus de ſoixante lieues de l'embouchure du Banjar. Les ennemis ne parurent plus devant la Loge; mais les Anglois, qui manquoient d'argent & de vivres, furent obligés de l'abandonner.

Ils y revinrent en 1704, avec une flotte de pluſieurs navires, qui les mit en état de faire la loi aux Inſulaires. Un an après M. Barre eut ordre d'aller prendre la direction de cet établiſſement, & de bâtir une fortereſſe ſur le bord du Banjar. Les Mores, allarmés de cette entrepriſe, s'avancerent ſur la riviere avec une nombreuſe flotte, dans le deſſein d'inſulter la Loge. Barre marcha contre eux avec un ſeul vaiſſeau, & leur inſpira tant de frayeur par le feu de ſon artillerie, qu'ils prirent la fuite. Mais ce brave homme vécut trop peu pour la Colonie Angloiſe. La mort l'enleva en 1706, & il fut remplacé par un Géné-

ral ſans expérience & ſans courage, nommé *Kuningham*. La Compagnie ne tarda pas à ſe repentir de ce mauvais choix. Les Mores s'étant de nouveau attroupés autour de la forteresſe, Kuningham, au lieu de la défendre, s'embarqua avec toute ſa garniſon, & fit voile pour l'Angleterre, abandonnant à la diſcrétion de l'ennemi, non-ſeulement toutes les marchandiſes & les munitions du Comptoir, mais un grand nombre d'ouvriers & d'eſclaves attachés à ſon ſervice. Les Mores pillerent & ſaccagerent le fort, maſſacrerent tous les Indiens qui s'y trouverent, & chaſſerent peu de tems après de *Tamborneo*, à l'extrémité méridionale de l'Iſle, un reſte d'Anglois qui s'étoient établis dans ce quartier. C'eſt ainſi que la Colonie Britannique fut entierement détruite.

Ancien établiſſement des Eſpagnols.

Les Eſpagnols établis aux Philippines ont auſſi témoigné de l'empreſſement pour le même commerce. Le port de Borneo, ancienne capitale de l'Iſle, a été pluſieurs années dans leurs mains. Ils avoient conclu un Traité avantageux avec le Sultan du pays, qui s'étoit engagé à fermer les ports

de ſon obéiſſance aux autres nations Européennes, & à faire la guerre à toutes celles qui ſeroient ennemies de l'Eſpagne. Mais ils ont abandonné cet établiſſement, ſoit parce qu'il étoit trop éloigné des Philippines, ſoit à cauſe des mauvais traitemens qu'ils recevoient des Mores de ce canton, qui ne ſont pas plus traitables que ceux de Banjar-Maſſin.

Utilité du commerce de Borneo.

Le commerce de Borneo offriroit de grands avantages aux nations Européennes qui auroient l'habileté de gagner la confiance & l'amitié des Princes Mores. Cette entrepriſe, quoique difficile, n'eſt pas abſolument impraticable. M. Beekman, Négociant Anglois, ayant relâché à Banjar-Maſſin en 1714, peu de tems après la déroute du Comptoir de ſa nation, reçut toutes ſortes de careſſes du Sultan de Banjar. Ce Prince lui déclara que les ports de ſon Royaume ſeroient toujours ouverts aux Marchands étrangers, qui reſpecteroient les loix du pays, & que ſi les Anglois avoient été maltraités à Banjar-Maſſin, ils ne devoient imputer cette diſgrace qu'à la mauvaiſe conduite de leurs Directeurs, qui avoient oſé

vexer ſes ſujets, & bâtir des Forts ſur les terres de ſon obéiſſance. Il ajouta qu'après les injures qu'il avoit reçues de la Compagnie Angloiſe, elle ne devoit attendre de lui aucune faveur; mais que les particuliers, qui n'auroient avec elle aucune liaiſon d'intérêt, & qui commerceroient pour leur propre compte, ſeroient toujours accueillis avec bonté. En général tous les Princes de l'Inde ont la même antipatie contre nos Compagnies Européennes, ce qui ne peut venir, dit Salmon, que de l'abus étrange qu'elles font de leur puiſſance.

Les marchandiſes qu'on peut porter avec utilité à Borneo ſont des armes à feu, ſur-tout des canons d'un calibre médiocre, de la poudre, des balles de plomb, des couteaux, des haches, des clous, des lunettes, des miroirs, & des montres. Je ne puis croire ce que dit le Traducteur Italien de Salmon, que les écus d'Eſpagne s'échangent ici avec l'or, poids pour poids, c'eſt-à-dire, que ces Inſulaires donnent autant d'or en lingot qu'ils reçoivent d'argent en Philippes (1). Voici des avantages qui me

(1) *L'oro vi ſi permuta con Filippi a peſo; dan-*

paroiſſent plus réels. Outre les productions eſtimables qui croiſſent dans le pays, comme l'or, le poivre, les bois de teinture, les drogues, & les diamans, les Chinois y apportent tous les ans quantité de marchandiſes. Elles ne ſont pas plus cheres ici qu'à la Chine, & l'on trouvera même qu'elles reviennent à meilleur compte, ſi l'on ſuppute ce qu'il en coute pour les frais du voyage de Canton, pour les droits des douanes, & pour ſatisfaire l'avarice des Mandarins. Les navires de Macaſſar arrivent auſſi régulierement à Borneo au commencement de l'Automne, & débitent clandeſtinement toutes les épiceries que leur pays produit. Ce commerce leur eſt ſévérement interdit par la Compagnie Hollandoiſe, qui eſt toute puiſſante à Macaſſar : mais ils trouvent toujours le moyen, ou de tromper la vigilance de ſes Directeurs, ou de corrompre leur fidélité.

Salmon, *ibid.* Ainſi ce pays, quoique peu fréquenté aujourd'hui de nos navigateurs, ſeroit peut-être un des plus favorables entrepôts de l'Inde, ſoit

do quest' iſolani tanto peſo di oro, quanto n riceveno d'argento ne' Filippi.

par la richeſſe de ſes productions, ſoit par l'avantage de ſa poſition pour le commerce de la Chine & des Iſles des épiceries. Les obſtacles, comme on l'a dit, ne ſeroient pas inſurmontables. Voici les ouvertures que donne un Navigateur expérimenté. Il faudroit, dit-il, ſe rendre en droiture dans la rade de Banjar, vers l'embouchure du fleuve, où l'on trouve un très-bon mouillage à côté de la premiere Iſle qui ſe préſente. Avant que d'aller plus loin, il ſeroit à propos d'envoyer un exprès à Kaitongié, pour informer le Sultan de l'arrivée du navire, & des intentions pacifiques du Capitaine. Sans cette précaution on s'expoſeroit à paſſer pour des pirates & non pour des marchands. Ces premieres démarches ayant raſſuré les Inſulaires, ils ſe rendront d'eux-mêmes à bord du navire. On doit éviter de leur témoigner la moindre défiance, & ſur-tout de faire un étalage imprudent de ſes forces. Il ſe préſente toujours dans ces occaſions quelques Indiens de marque, qui offrent avec empreſſement au Capitaine de s'aider de leur crédit auprès du Sultan, dans l'eſpoir d'obtenir quelque

Ouvertures que donne Beekman.

récompense. Il ne faut pas se fier légérement à leurs promesses ; mais il est toujours bon de les mettre dans ses intérêts en leur donnant quelques bagatelles.

Quand on a obtenu la permission d'entrer dans la riviere, on doit remonter jusqu'à *Tatas*, qui est à six ou sept lieues de son embouchure, & louer sur le rivage une maison pour en faire un magasin. Il faut être extrêmement sur ses gardes dans les marchés qu'on fait avec les Mores, parce que ces infidéles cherchent toujours à tromper les étrangers. Les Chinois ne méritent pas plus de confiance ; mais il est très-important de les ménager, parce qu'on peut faire avec eux un commerce utile. Il seroit dangereux de faire la moindre insulte aux femmes qui viennent journellement apporter des vivres au vaisseau, ou de maltraiter les hommes, sous quelque prétexte que ce soit. Le mois d'Août est le tems le plus favorable pour le trafic de Borneo. On y trouve alors tout le poivre de la récolte précédente, qu'on doit préférer au nouveau, attendu qu'il perd moins à être transporté. Il vaut mieux, sui-

vant l'Auteur, envoyer ici deux petits navires qu'un grand, premierement, parce qu'en cas d'attaque on peut se défendre avec plus d'avantage ; en second lieu, parce qu'en les envoyant séparément en divers quartiers, la cargaison est plutôt prête. C'est Beekman qui donnoit, en 1715, ces sages conseils aux Anglois.

CHAPITRE VI.

Habitans de l'Isle Celebes, autrement appellée Macassar.

ARTICLE PREMIER.

Description de Celebes. Histoire naturelle de ses productions.

Etendue & situation de Celebes.

CELEBES est une des plus grandes Isles de l'Archipel de l'Inde. Située à l'Est de Borneo, entre 135 & 139 degrés de longitude, elle s'étend depuis la ligne équinoxiale à un degré & demi du côté du Nord, & environ à six degrés vers le Sud. Suivant cette position, sa longueur, qui se prend du Midi au Septentrion, est à peu

près de cent ſoixante lieues, & ſa largeur, de l'Eſt à l'Oueſt, eſt de ſoixante. Quelques Géographes la font un peu moins longue. Un canal, dont la largeur commune eſt de quarante lieues, la ſépare de Borneo. On l'appelle le *Detroit de Macaſſar*.

Hiſtoire des Voyag. t. X. Dampier, Voyag. t. II. Gervaiſe, Hiſt. de Macaſſar. Salmon, Etat des Moluques.

La partie méridionale de l'Iſle eſt coupée par un Golphe, qui s'enfonce fort avant dans les terres, & qui va preſque droit au Nord. Dampier lui donne quarante à cinquante lieues de long, ſur ſept ou huit de large. Il contient pluſieurs petites Iſles, & quantité de bancs de ſable. A l'Orient, les terres de Celebes ſont baſſes, les eaux peu profondes, les anſes & les Iſles fort communes. On y trouve auſſi quantité de lacs de grande étendue, & pluſieurs ruiſſeaux d'eau douce qui ſe jettent dans la mer. Dans ces quartiers la terre eſt noire, exceſſivement graſſe, & d'une prodigieuſe fertilité. Le rivage, dans toute la longueur de la côte, eſt bordé de grands arbres, qui ne perdent jamais leur verdure, & cette partie de l'Iſle paroît un jardin continuel. Vers le Septentrion le terrein s'éleve conſidérablement, & préſente dans l'éloigne-

ment pluſieurs montagnes. De ce même côté, à un degré 30 minutes au-delà de la ligne, il y a une pointe longue & étroite qui s'étend au Nord-Eſt dans l'eſpace de trente lieues, & qui paroît ſe prolonger juſqu'à deux degrés de latitude du Nord. La côte occidentale qui s'étend le long du Détroit, eſt généralement aſſez droite, ſi ce n'eſt dans la partie du Sud-Oueſt, où elle offre quelques caps, pluſieurs baies, & un aſſez grand nombre d'Iſles. La côte du Sud eſt auſſi coupée de pluſieurs anſes, outre le grand Golphe dont j'ai parlé.

Diviſion du pays.

L'intérieur de ce grand pays eſt peu connu. Valentin y compte plus de vingt Royaumes, gouvernés par autant de Souverains particuliers, qui prennent différens titres, tels que ceux de *Raja*, de *Grain*, &c. Les plus puiſſans de ces Princes ſont les Sultans de *Celebes* & de *Macaſſar*, deux Etats conſidérables, qui ont autrefois partagé l'Empire de l'Iſle; d'où il eſt arrivé que tout le pays a emprunté leurs noms, & s'appelle indifféremment *Celebes* ou *Macaſſar*.

Le Royaume de Celebes, eſt ſitué dans la partie ſeptentrionale de l'Iſle,

aux environs de la ligne. Les Indiens le nomment plus ordinairement *Boné*, du nom de ſa principale ville, qui eſt à un degré 30 min. du Sud. Salmon prétend que cet Etat eſt ſous la domination du Roi de Ternate, qui le fait régir par des Lieutenans. Macaſſar ou plutôt *Mancacar*, comme ſes habitans l'appellent, eſt dans la partie du Sud. Sa capitale, qui porte le même nom, eſt entre quatre & cinq degrés de latitude méridionale. Les Macaſſarois donnent au même Royaume le nom de *Goa*, à cauſe d'une ville de ſa dépendance, bâtie ſur le grand Golphe. On nous apprend peu de choſes touchant les autres Royaumes. Salmon les nomme *Loeboe*, *Tello*, *Soping*, *Vadjoe*, *Tanette*, *Layo*, *Bankala*, *Toeratte*, *Badjing*, *Panna*, *Bakka*, *Mandhar*, &c; mais il ne parle point de leur poſition, & leurs noms ſe trouvent à peine dans les cartes imparfaites que nous avons de cette contrée.

Deſcription de Mancacar.

On nous repréſente Mancacar comme une belle & grande ville, dont les fortifications ne ſont pas mépriſables, quoique les Hollandois en ayent ruiné une partie. On comptoit ancienne

ment ſoit dans ſon enceinte, ſoit dans les villages voiſins, cent ſoixante mille hommes capables de porter les armes : mais on n'y leveroit guere aujourd'hui que quatre-vingt mille ſoldats. Elle eſt ſituée un peu au-deſſus de l'embouchure de la grande riviere de Macaſſar, « dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles ſont battues d'un côté par la riviere. Ses rues ſont en aſſez grand nombre, & la plupart fort larges. L'uſage du pavé n'y eſt pas connu ; mais le ſable, dont elles ſont naturellement couvertes, y fait régner beaucoup de propreté. Elles ſont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les habitans entretiennent avec ſoin, parce que leurs maiſons en reçoivent de l'ombre & une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre que le palais du Roi & quelques Moſquées ; mais, quoique toutes les autres maiſons ſoient de bois, la vue n'en eſt pas moins agréable par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébene, qui domine particulierement, eſt d'un éclat qui ſurprend les étrangers ; les pieces

Hiſt. des Voyages *ubi ſuprà.* p. 463.

en ſont enchaſſées avec tant d'art, qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toiſes de long, ſur une ou deux de largeur. Les fenêtres en ſont fort étroites & le toît eſt compoſé de grandes feuilles, dont l'épaiſſeur réſiſte à la pluie. La plupart ſont élevées & ſoutenues en l'air ſur des colonnes d'un bois ſi dur, qu'il paſſe pour incorruptible. On y monte par une échelle, que chacun tire ſoigneuſement après lui, lorſqu'il eſt entré, dans la crainte d'être pourſuivi de quelque chien. Cet animal paſſe pour immonde, & ces Inſulaires, qui ſont les plus ſuperſtitieux de tous les Mahométans, ſe croiroient indignes du jour, s'ils n'alloient ſe laver dans la riviere auſſi-tôt qu'un chien les a touchés. Sur le toît, qui eſt plat & fort bas, chaque maiſon a toujours trois croiſſans dont deux ſont droits, & font les deux extrémités. Celui du milieu eſt renverſé.

On trouve à Mancacar tout ce qu'on peut déſirer pour les commodités d'une grande ville. On y voit de belles places, où le marché ſe tient deux fois

le jour ; c'eſt-à-dire, le matin, avant le lever du ſoleil, & le ſoir, une heure avant qu'il ſe couche. On n'y rencontre jamais que des femmes. Un homme ſe rendroit mépriſable s'il oſoit y paroître, & s'expoſeroit aux dernieres inſultes de la part des enfans, qui ſont élevés dans l'opinion que le ſexe viril eſt réſervé pour des occupations plus ſérieuſes & plus importantes. C'eſt un ſpectacle très-agréable de voir arriver chaque jour, toutes les jeunes filles des bourgs & des villages voiſins, chargées, les unes de poiſſon d'eau douce, qui ſe prend, à cinq ou ſix lieues de la ville, dans un gros bourg, nommé *Galezon*, où la pêche eſt établie ; les autres de marée, qu'elles apportent de différens ports ; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particulierement de *Bantaim*, village éloigné de deux lieues ; de volaille, de chair de bœuf & de buffle, qui ſe vendent dans les mêmes marchés que le fruit & les poiſſons. Autrefois les Inſulaires, portoient leur zele pour la Loi de Mahomet, juſqu'à faire ſcrupule de manger aucune ſorte d'animaux à quatre pieds ; mais leur abſtinence ſe borne

aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne vend point de gibier dans les places publiques, parce que le droit de chaſſer eſt réſervé au Roi & aux Seigneurs. D'ailleurs le ſanglier, qui eſt le plus commun des animaux ſauvages de l'Iſle, eſt compris dans l'abſtinence du porc ; & l'uſage du Roi même eſt de faire préſent aux étrangers de ceux qu'il prend à la chaſſe ». C'eſt l'Hiſtorien des Voyages qui nous donne cette curieuſe deſcription de Mancacar.

Salmon aſſure que les Hollandois ont changé le nom de cette ville en celui de *Ulaerdingen*, & qu'ils y ont conſtruit une bonne forteresſe, nommée *Roterdam*. Ils poſſedent au Sud de Mancacar une autre place importante, appellée *Jompandam*, qui eſt bâtie ſur le rivage. Ils y ont un Fort conſidérable, qui eſt peut-être le même que celui dont parle Salmon. Indépendamment des richeſſes qu'ils tirent du pays même, Jompandam eſt un entrepôt fort avantageux pour le commerce qu'ils font à Borneo, aux Moluques, à Siam, à la Cochinchine, au Tonquin, au Japon & à la Chine. Il y a dans le Royaume de

Jompandam.

Autres villes.

Macaſſar quantité de villes du ſecond ordre, qui ne ſont éloignées les unes des autres que de ſept ou huit lieues, & qui ſont quelquefois plus voiſines. Les plus importantes ſont *Goa*, qui, comme on l'a obſervé, a donné ſon nom à cet Etat, *Tallou*, *Touraté*, *Borobaſſou*. Les trois dernieres ſont célèbres par leurs manufactures de toiles de coton & d'étoffes de ſoie.

Boné, capitale du Royaume de Celebes, auquel elle a auſſi donné ſon nom, n'eſt pas moins étendue ni moins peuplée que Mancacar. *Vadjoée*, *Soping*, & *Rénugui*, ſont d'autres villes conſidérables du même Etat. *Mandhar* & *Mamoja*, paroiſſent les principales villes des deux Royaumes de ce nom. La premiere eſt à un degré trente minutes de latitude méridionale; l'autre eſt plus près de la ligne d'un degré (1). *Toraja* eſt entre deux. C'eſt la capitale d'un Royau-

(1) L'Hiſtorien des Voyages prétend que Mandhar & Mamoja appartiennent à la même province, ce qui ne peut être, 1°. à cauſe de leur éloignement; 2°. parce qu'il y a un Royaume entre deux, qui eſt celui de Toraja. Il ajoute que ces deux villes ſont à la même diſtance de Mancacar. Toutes les Cartes que j'ai conſultées, ſans excepter celle que l'Auteur a placée à la tête de ſa deſcription, prouvent le contraire.

me particulier. *Badjing* & *Bancala* ſont à 30 min. de la ligne, du côté du Sud. *Layo* eſt auſſi à 30 min. mais dans une latitude oppoſée. Voilà tout ce qu'on connoît de ce grand pays.

Riviere de Macaſſar. Une belle riviere traverſe une partie de l'Iſle du Septentrion au Midi. Il paroît qu'elle prend ſa ſource dans les montagnes voiſines de Mamoja, environ à un degré du Sud. Elle ſe jette dans le détroit, un peu au-deſſous de Mancacar, à 5 degrés de la même latitude, après un cours de quatre-vingts lieues. Son lit eſt large d'une demi-lieue à ſon embouchure : dans tous les autres endroits, juſqu'à peu de diſtance de ſa ſource, ſa largeur commune eſt celle de la Seine, à Paris. Elle ſe diviſe en pluſieurs bras, qui ſe répandent à l'Oueſt & à l'Eſt dans toute l'étendue de l'Iſle. On ſe plaint de ſes bancs de ſable, qui empêchent que les bâtimens d'un port médiocre y puiſſe voguer, quoique ſon lit ſoit en général aſſez profond pour contenir les plus grands vaiſſeaux. Elle nourrit dans ſon ſein quantité de crocodiles, dont l'eſpece eſt ſi malfaiſante, qu'ils attaquent, dit-on, les bâteaux qui paſſent, les

Ses Crocodiles & ſes Lamantins.

renverſant avec leur queue, dont ils ſe ſervent comme d'un croc. On y trouve auſſi des *Lamantins* d'une prodigieuſe groſſeur. C'eſt une ſorte de vache marine, plus commune dans les rivieres d'Afrique & d'Amérique que dans celles de l'Inde. Son muſeau reſſemble à celui d'une vache. Sa queue a la forme d'une grande pelle. Sa peau eſt brune, ridée, & couverte en quelques endroits de poils couleur d'ardoiſe. Cet animal a ſous le ventre deux petites nageoires, aſſez ſemblables à des mains, dont chacune à quatre doigts onglés & fort courts. Il eſt amphibie. Il aime l'herbe qui croît ſur les rochers, & l'eau-douce, qu'il va chercher à l'embouchure des rivieres. On le pêche comme la baleine. On en a pris quelquefois de dix-huit à vingt pieds de long, ſur ſept de diametre.

Climat de l'Iſle.

L'Iſle de Celebes eſt ſituée au milieu de la Zone torride. Les chaleurs la rendroient inhabitable, ſi elles n'étoient tempérées par des pluies abondantes, & par des vents frais. Il y pleut ordinairement cinq ou ſix jours avant & après les pleines lunes, & pendant les deux mois que le ſoleil eſt ſur la

tête de ſes habitans. Ce mêlange de chaleur & d'humidité y produit preſque tous les jours des orages terribles & des tonnerres furieux. Les vents du Nord, qui ſoufflent pendant la plus grande partie de l'année, contribuent encore à rafraîchir l'air, & le rendent très-pur. Lorſqu'ils manquent, le pays eſt déſolé par des maladies contagieuſes. Mais ces accidens ſont rares, & les Macaſſarois jouiſſent en général d'une ſanté robuſte, qui les fait vivre juſqu'à l'âge de cent & de ſix vingts ans.

Beauté de ſes payſages.

L'Auteur que j'ai cité nous fait, d'après Gervaiſe, une peinture charmante de cette délicieuſe contrée; de la richeſſe & de la variété de ſes productions; de la beauté de ſes payſages, diverſifiés par d'agréables collines, par des prairies émaillées de fleurs, par quantité de rivieres & de petits ruiſſeaux qui les arroſent, par des campagnes couvertes de grains, & d'arbres toujours verds, qui ſont chargés de fleurs ou de fruits dans toutes les ſaiſons. *Il n'eſt point*, dit-il, *de province, que la nature n'ait diſtinguée par quelque faveur particuliere.*

Hiſt. des Voyag. *ibid.*

Nous

Nous le ſuivrons avec plaiſir dans ces importans détails.

Les contrées du Nord, moins agréables par leur ſituation que celles de Sud, ne laiſſent pas de contribuer autant que les autres à la richeſſe de l'Iſle, par les carieres abondantes & par les mines d'or, de cuivre & d'étain, que produiſent leurs montagnes. L'or ſe préſente de lui-même, ſans qu'il ſoit beſoin de l'arracher avec effort des entrailles de la terre, & ſe trouve en poudre ou en petits lingots dans les vallées, après l'écoulement des ravines qui deſcendent des montagnes. Le Royaume de Toraja, & d'autres contrées voiſines, en fourniſſent une aſſez grande quantité. Mines du Nord.

Les forêts de l'Iſle ſont remplies d'arbres de calamba, de ſandal & d'autres bois précieux, dont on tire d'excellens parfums, ou des teintures eſtimées. Les ébéniers, les bambous, & généralement tous les bois de charpente & de menuiſerie, y ſont auſſi communs que les chênes & les ormes en Europe. Les bambous de Macaſſar peuvent le diſputer à ceux de la Chine pour la dureté & la groſſeur. Au lieu d'un pied de diamétre, qui eſt leur Bois de diverſes eſpeces.

largeur commune dans l'Inde, ces roſeaux en ont ici juſqu'à trois, & quelquefois davantage. Les Inſulaires en font des cabanes, de petits bateaux, des fléches, & des tambours d'une ſeule piéce.

Fleurs & fruits. La variété des fleurs & des fruits eſt ſurprenante. Le jaſmin, les roſes, les tubéreuſes, les œillets, & quantité d'eſpeces particulieres, croiſſent preſque par-tout ſans culture. L'Auteur diſtingue entre toutes les autres celle qui ſe nomme *Bougna-genai-mora*.

« Elle a, dit-il, quelque choſe du lys; mais ſon odeur eſt infiniment plus douce. Les Inſulaires en tirent une eſſence, dont ils ſe parfument pendant leur vie, & qui ſert à les embaumer après leur mort. Sa tige eſt d'environ deux pieds de haut. Elle ne ſort pas d'un oignon, comme le lys, mais d'une groſſe racine fort amere, qu'on employe pour la guériſon de pluſieurs maladies, ſur-tout des fiévres pourpreuſes & peſtilentielles ».

Les fruits les plus communs dans l'Iſle ſont les oranges, les citrons, les cocos, les mangues, les bananes, & des petits melons d'un goût exquis, & d'une qualité ſi rafraîchiſſante, que

la moitié d'un ſuffit pour appaiſer la ſoif de l'homme le plus altéré. Le pays produit un arbre, d'où l'on tire des noix aſſez ſemblables aux nôtres, ſi ce n'eſt qu'elles ont la chair moins blanche, le goût moins agréable, & la coquille infiniment plus dure. Elles rendent beaucoup plus d'huile que celles d'Europe. Ces Inſulaires s'en ſervent utilement pour la guériſon des playes. En la faiſant bouillir avec de la poulpe de coco, juſqu'à un certain degré de conſiſtance, on en forme une pâte dont on enduit des bâtons qui ſervent de flambeaux. Ces bougies ont autant de blancheur & de clarté que les nôtres; mais lorſqu'elles ſont bien allumées, on a beaucoup de peine à les éteindre.

Excellence des cotoniers & du riz de Macaſſar.

L'Auteur fait un éloge particulier des cotoniers de Macaſſar, qui croiſſent abondamment dans pluſieurs quartiers de l'Iſle, & qui paſſent pour les meilleurs de l'Inde. Leur fleur, au lieu d'être jaune, ſuivant la couleur qu'elle a preſque par-tout, eſt ici d'un rouge très-vif. On prétend auſſi que le riz eſt meilleur dans l'Iſle Célebes, que dans la plupart des contrées voiſines; ce qu'on attribue à l'induſtrie

de ſes habitans, bien plus ardens au travail que les Siamois & les autres Indiens.

Légumes & plantes. Pluſieurs de nos plantes & de nos légumes, tels que les raves, la chicorée, le pourpier, les choux, le romarin, le baume, le nénuphar, &c. croiſſent dans l'Iſle avec la même facilité qu'en Europe. L'*Opium* tient un rang diſtingué parmi les ſimples du pays. Il croît en arbuſte, ſur les rochers & ſur les montagnes, dans des lieux déſerts & ſauvages. Ses feuilles ſont d'un verd pâle. On exprime une liqueur de ſes branches à la faveur d'une inciſion, ſous laquelle on applique un vaiſſeau de bambou. Lorſqu'il eſt rempli, on le retire, & on le bouche exactement. Au bout de quelques jours la liqueur s'y épaiſſit, & forme une pâte qu'on partage en petites boules, qui ſe vendent au poids de l'or. Tous les Mahométans, non-ſeulement de l'Inde, mais de la Perſe, de la Turquie, de l'Arabie & de l'Afrique, font grand cas de l'Opium. Les Macaſſarois le prennent quelquefois en ſubſtance, & le mêlent plus ordinairement dans leur tabac à fumer, qu'ils arroſent d'une eau dans laquelle ils le font

Opium.

diſſoudre. Ils croyent qu'il facilite la digeſtion & qu'il fortifie l'eſtomac. Il eſt également dangereux d'en uſer avec excès, ou de ceſſer d'en prendre après en avoir fait beaucoup d'uſage. Pris en nature, c'eſt un violent purgatif; mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout oppoſés, & c'eſt un excellent remede contre les diarrhées opiniâtres. Les Macaſſarois, avant que d'aller au combat, ne manquent jamais d'en mettre une bonne doſe dans le tabac qu'ils fument. L'Opium échauffe leur valeur, les enivre, & les rend inſenſibles aux plus ſanglantes bleſſures. Ces Indiens le nomment *Amſion*. Il y en a de noir & de jaune. Je pourrois me diſpenſer d'obſerver que ſa qualité eſt exceſſivement froide, & que pris avec excès il coagule le ſang & cauſe la mort.

L'Iſle produit quantité d'herbes venimeuſes, dont pluſieurs reſſemblent ſi fort à l'Amſion, que les Indiens ont ſouvent le malheur de s'y tromper. Ils en compoſent des poiſons ſubtils, dans leſquels ils trempent leurs fléches. Ces armes ſont ſi dangereuſes, qu'elles ne font point de bleſſure qui ne ſoit mortelle. On aſſure qu'elles

Herbes venimeuſes.

conſervent leur venin pendant plus de vingt ans, & qu'il n'y a que la fumée qui puiſſe leur faire perdre cette dangereuſe vertu.

Animaux. Le pays n'a point de tigres, de lions, d'éléphans, ni de rhinoceros; mais on y trouve quantité de cerfs & de ſangliers. Les bœufs y ſont auſſi gros qu'en Europe, & les vaches donnent un lait excellent. Les chevaux & les buffles s'y rencontrent communément. Les premiers ſont petits, mais ardens & courageux. Les Inſulaires les montent, & ne les employent point à d'autres uſages. On ne les ferre jamais. Ils n'ont d'autres mors qu'un petit bâton, attaché par les deux extrêmités à une corde qui ſert de bride. On leur met ſur le corps un morceau d'étoffe, en forme de ſelle, ſans étriers.

Férocité des Singes. Parmi les animaux ſauvages, l'eſpece qui domine le plus eſt celle des ſinges. L'Iſle en eſt couverte, & ils cauſent de continuelles allarmes à ſes habitans. Il y en a de blancs, de noirs & de jaunes. Quelques-uns ont la queue fort longue; d'autres n'ont point de queue. Les blancs ſont les plus gros & les plus féroces. Il s'en

trouve d'auſſi grands que les plus gros dogues d'Angleterre. Ce ſont des animaux également voraces & laſcifs. Outre le dégât qu'ils font dans les campagnes & dans les jardins, ils ſe jettent avec fureur ſur toutes les femmes qu'ils rencontrent, leur font une infinité d'outrages, & finiſſent par les mettre en piéces, après avoir aſſouvi ſur elles leur infâme lubricité. Ils ſont craintifs devant les hommes, & le ſeul mouvement d'un bâton les met en fuite. Ils ont un ennemi redoutable dans les ſerpens de l'Iſle, qui leur font une guerre continuelle, & qui les pourſuivent juſque ſur les arbres. C'eſt dans le corps de ces ſinges qu'on trouve des pierres de bezoard, plus eſtimées que celles qu'on tire des chevres. Elles ſe forment, dans leurs entrailles, des boutons de certains arbriſſeaux qu'ils broutent, & & quelquefois elles ſont mêlées dans leurs excrémens.

ARTICLE II.

Caractere moral des habitans de Celebes. Loix & uſage de l'Iſle. Révolutions modernes arrivées dans ſon Gouvernement & dans ſa Religion.

Humeur guerriere des Macaſſarois.

LES habitans de Celebes ont des qualités belliqueuſes qui les diſtinguent avantageuſement des autres Indiens, & qui les font paſſer pour les meilleurs ſoldats de l'Aſie méridionale. On vante leur habileté à monter à cheval, à lancer les fléches, à tirer le mouſquet, à pointer le canon, à manier le ſabre & le *cri*. Cette derniere arme n'eſt nulle part ſi redoutable qu'à Macaſſar. Sa longueur eſt d'un pied & demi. Elle a la forme d'un poignard, dont la lame s'allonge en ſerpentant. Ces Inſulaires s'en ſervent ordinairement dans leurs querelles particulieres, quoiqu'ils ſe battent auſſi quelquefois avec le ſabre & la rondache. Dans leurs duels, ils ſont armés de deux cris. L'un, qu'ils tiennent de la main gauche, leur ſert à parer les coups, & de l'autre ils tâchent

de frapper leur ennemi. La bleſſure du cri eſt communément mortelle, & ces querelles ſe terminent preſque toujours par la mort des deux combattans. Leurs fléches ſont d'un bois léger, au bout duquel ils attachent une dent pointue & tranchante de requin. Ils les pouſſent avec la plus grande juſteſſe (1), juſqu'à ſoixante & quatre-vingt pas, en ſoufflant dans une ſarbacanne d'ébene, qui a la longueur d'environ ſix pieds.

Leur éducation.

Une éducation mâle les rend agiles, induſtrieux & robuſtes. Dès qu'ils voient le jour, on les couche nuds dans un panier, où leurs nourrices ont ſoin de leur frotter les membres pluſieurs fois le jour avec de l'huile ou de l'eau tiede. Ces onctions fréquentes font que la nature ſe développe ici en liberté, & qu'on ne voit point dans l'Iſle de perſonnes contrefaites. On les ſevre au bout d'un an, dans la crainte qu'un plus long uſage du lait maternel n'énerve leur vigueur. Par le même principe tous les enfans mâles ſont tirés, à l'âge de cinq ou ſix

(1) Gervaiſe dit qu'ils ne manquent *jamais* de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils ſe ſont propoſés pour but.

ans, des mains de leurs meres, pour paſſer dans celles des hommes, qui les inſtruiſent des préceptes de l'Alcoran, & qui leur apprennent à lire, à écrire, à chiffrer, à monter à cheval, à manier les armes. C'eſt ordinairement hors de la maiſon paternelle qu'ils reçoivent ces inſtructions, & ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ans.

Leur vie privée.

Leur nourriture ordinaire eſt le riz, diverſes ſortes de légumes & de racines, des fruits, du poiſſon & quelques volailles. Ces alimens n'ont rien de recherché dans leur préparation. Ils font deux repas dans la journée, l'un le matin, & l'autre après le coucher du ſoleil. Dans l'intervalle, ils s'occupent preſque tout le jour à mâcher du bétel, ou à fumer du tabac, avec le mélange d'opium dont j'ai parlé. Ils connoiſſent l'uſage du thé, du caffé & du chocolat. L'eau eſt la boiſſon commune de leur repas; mais ils boivent en ſecret de l'Arak, du vin de palmier & d'autres liqueurs fortes, qui leur ſont interdites par l'Alcoran. Ils mangent ſur des tables proprement vernies, mais ſans ſerviettes, ſans cuilleres & ſans fourchettes.

Leurs plaiſirs domeſtiques ſont un jeu de table, qui differe peu de nos échets, le cerf-volant, ſi chéri des Siamois, & les combats de coqs, autre divertiſſement très-commun dans l'Inde.

Leur propreté & leur luxe dans la maniere de ſe vêtir.

Les Macaſſarois ſe diſtinguent entre tous leurs voiſins par la propreté de leurs habits, & cette recherche va juſqu'au luxe dans les nobles. Ils ont des robes de drap d'or & d'argent, des ceintures de la même richeſſe; des cris & des ſabres dont la poignée & le fourreau ſont d'or maſſif; des ſandales brodées, aſſez ſemblables aux mules que portent les Françoiſes; des anneaux & des bagues à leurs doigts, des cercles précieux autour des bras, & des boucles de perles ou de diamans aux oreilles. Leur coëffure la plus ordinaire eſt un petit bonnet de moire blanche, avec un bordé d'or. Ils ont auſſi des turbans de mouſſeline, qu'ils s'ajuſtent fort proprement autour de la tête; mais ils ne les portent qu'aux jours de fêtes & de réjouiſſances publiques. Ils ſe font polir & limer les dents, & ils les teignent en rouge ou en noir. Pluſieurs même ſe les font arracher, pour y

ſubſtituer des dens d'or, d'argent ou de tombac. C'eſt un uſage indiſpenſable parmi les Grands, de peindre les ongles des mains en rouge.

Les femmes ſont moins recherchées dans leur parure.

Les femmes ſont moins recherchées dans leur parure que les hommes. Leur habillement conſiſte dans une robe de mouſſeline unie, qui tombe ſur leurs genoux, & dont les manches ſont ſi courtes, qu'elles ne paſſent pas le coude. Elles y ajoutent un jupon de même étoffe, qui deſcend juſqu'aux pieds, & ſous lequel elles ont un caleçon de brocard, dont le fond paroît au travers de l'étoffe légere qui le couvre. Leurs cheveux ſont noués par derriere, & relevés en boucles pardevant. C'eſt leur unique coëffure. Elles ont pour collier une petite chaîne d'or, qu'elles reçoivent de leurs maris le lendemain de leur nôce. Du reſte, on leur voit peu de bagues & de pierreries. Elles ont la liberté de s'aſſembler entr'elles, de ſe voir dans les lieux publics, de s'amuſer à la danſe & à d'autres divertiſſemens, pourvû que ce ne ſoit point dans la compagnie des hommes. Leur retraite eſt ſi auſtere à cet

égard, qu'elles ne peuvent recevoir la visite d'un frere dans l'absence de leur mari. Un sourire, un coup d'œil accordé à un homme, est ici un crime capital, & une cause suffisante de divorce.

Modestie de leurs meubles.

Les meubles de ces Indiens se réduisent au pur nécessaire, c'est-à-dire, à quelques ustensiles de table, à des nattes & des tapis pour s'asseoir, à un matelas pour dormir, à quelques coussins, qu'on présente aux étrangers dans les visites. Ils tiennent toutes ces choses dans une extrême propreté. Les Grands entretiennent, par ostentation, un assez grand nombre de domestiques, dont ils se font accompagner lorsqu'ils sortent, & qu'ils traitent avec beaucoup de douceur dans leurs maisons. Ils ne leur demandent point des travaux pénibles, ni aucun de ces humilians services que nous exigeons de nos valets. Les Macassarois se servent eux-mêmes, & leurs femmes se chargent ordinairement de tous les soins du ménage. Leur loi ne permet pas de réduire à l'esclavage aucun Musulman; & s'ils font quelques prisonniers à la guerre, ils

Humanité envers les esclaves.

ont coutume de les faire vendre dans les contrées voiſines.

Ce que leurs mariages offrent de ſingulier.

Gervaiſe nous apprend, concernant leurs mariages, une ſingularité que je ne dois pas omettre. On enferme les nouveaux époux dans une chambre obſcure, où il n'y a point d'autre lumiere que celle d'une petite lampe. On les laiſſe ſeuls dans ce lieu trois jours & trois nuits, ſans qu'il leur ſoit permis d'en ſortir, ni à perſonne d'y entrer. Une vieille femme ſe tient ſeulement à la porte, pour leur fournir toutes les choſes dont ils ont beſoin. Les trois jours qu'ils paſſent enſemble ſont employés, par les parens des deux familles, en feſtins & en réjouiſſances. Le matin du quatrieme jour, un valet entre dans la chambre des mariés, tenant d'une main un grand vaſe rempli d'eau, & de l'autre une barre de fer ſur laquelle ſont gravés certains caracteres. Une perſonne âgée le ſuit, ordonne aux deux époux de mettre les pieds nuds ſur la barre, & leur jette ſur le corps toute l'eau du vaſe, en prononçant ſur eux quelques prieres. Les femmes ne perdent point leur nom en ſe mariant, mais

elles y ajoutent celui de leurs maris. Dans les familles diſtinguées, la ſucceſſion appartient uniquement à l'aîné des fils, ou, au défaut des mâles, à la plus âgée des filles. C'eſt ici un titre recommandable d'avoir pluſieurs femmes, & ſur-tout une nombreuſe famille.

Trois claſſes de Nobles.

La nobleſſe Macaſſaroiſe ſe diſtingue en trois ordres, dont le plus illuſtre eſt celui des *Dacus*. Leur illuſtration eſt fondée ſur la poſſeſſion de quelques terres accordées à leurs ayeux, en récompenſe des ſervices qu'ils ont rendus à l'Etat. Ces terres, originairement diſtraites du domaine du Prince, ne peuvent être aliénées par les Nobles, & s'ils meurent ſans hoirs mâles, elles retournent au Souverain. Ceux qui les poſſédent doivent payer annuellement au Roi une ſomme d'argent, & le ſuivre à la guerre avec un certain nombre de ſoldats, qu'ils ſont obligés d'entretenir. Ces Dacus rempliſſent les premieres charges de la Cour.

Les Dacus.

Les Carré & les Lolo.

Le ſecond ordre eſt celui des *Carré*, dont la Nobleſſe eſt auſſi dans ſon origine un bienfait du Prince. C'eſt un honneur qu'on obtient aſſez faci-

lement, & la classe de ces gentilshommes titrés est très-nombreuse. Gervaise compare leur multiplication à celle de nos Marquis & de nos Comtes. Les *Lolo* forment le troisiéme ordre : ils répondent à nos simples Gentilshommes. Ce titre est héréditaire, & n'appartient qu'aux personnes annoblies directement par le Prince, ou issues d'ancêtres nobles; mais on le donne par flatterie à plusieurs riches Négocians.

Constitution politique de l'Isle.

Pour se former une juste idée de la constitution politique de l'Isle, il faut se rappeller que son domaine est partagé entre plusieurs Souverains, dont les plus puissans sont les Rois de Boné & de Goa. Boné, comme on l'a dit, comprend l'ancien Royaume de Celebes, situé vers le Nord, & Goa celui de Macassar, dont la position est au midi. Le Gouvernement de Goa est absolument despotique. Un premier Ministre tient les rênes de l'Etat, & dispose avec autorité de tous les gouvernemens & de toutes les charges. Le Roi ne s'applique qu'à bien exercer ses troupes, à régir ses revenus & à grossir ses trésors. Le trône est héréditaire : mais les freres

Gouvernement de Goa.

ſuccédent, à l'excluſion des enfans, peut-être parce qu'on appréhende de tomber dans l'embarras des minorités. Parmi les autres loix de cet Etat, celles qui concernent le ſervice militaire, ſont les ſeules qui méritent quelque remarque. La diſcipline eſt exacte & ſévere dans les armées. En campagne, l'etendart royal orné de croiſſans, de feuillages d'or & de figurès d'oiſeaux, eſt toujours déployé à côté de la tente du Monarque, & pluſieurs compagnies ſont prépoſées à ſa garde. Les Dacus & les autres Seigneurs ont auſſi chacun leur drapeau, avec une marque qui le diſtingue, & qui fait connoître, dans une action, s'ils font leur devoir. Ils ne confient qu'à leurs plus braves ſoldats ce précieux dépôt, dont la perte eſt ſuivie d'une flétriſſure honteuſe & d'une diſgrace inévitable. Ils obſervent dans leurs campemens le même ordre que les Mogols de l'Inde. La tente du Prince eſt toujours placée dans un lieu éminent, d'où il peut étendre ſes regards ſur les Officiers qui l'environnent. Dans les marches, il ſe tient de même au milieu de ſes troupes, ayant autour de lui les Dacus & les Princes,

Diſcipline militaire.

qui ſont plus ou moins éloignés de ſa perſonne, ſuivant le rang qu'ils ont à la Cour ou dans l'armée. On marche depuis le lever du ſoleil juſqu'au ſoir; & malgré la longueur de ces routes, qui ſe font ſouvent dans les plus grandes chaleurs, il eſt rare qu'on s'arrête avant que d'arriver au lieu marqué pour le camp. On prend un repas le matin, & un autre le ſoir après que les tentes ſont dreſſées.

Ces Indiens ont dans leurs armées de ſi groſſes pieces d'artillerie, qu'un homme peut y entrer & s'y cacher entierement. Mais leur poudre eſt ſi mauvaiſe, que ces prodigieuſes machines font ordinairement aſſez peu d'effet. Le premier choc des Macaſſarois eſt furieux: mais il n'eſt pas de longue durée; & lorſqu'on leur réſiſte, on a enſuite bon marché d'eux.

Gervaiſe, & ſon rédacteur, aſſurent que le trône de Macaſſar (1) eſt occupé depuis neuf cents ans par la même famille; que *Craen Biſet*, qui régnoit en 1685, étoit le vingtieme Roi de ſa race; qu'il s'eſt rendu célèbre par ſes conquêtes, & qu'il a *réuni toutes les parties de l'Iſle ſous ſa domi-*

* Hiſt. des Voy. *ubi ſuprà*, p. 464 *& ſuiv.*

(1) C'eſt celui que nous appellons Goa.

nation. L'Hiſtorien des Voyages modifie ailleurs la derniere partie de ce récit, & fixe les limites préſentes du Royaume de Macaſſar, d'un côté à la ligne équinoxiale, & de l'autre à ſix degrés de latitude du Sud. C'eſt lui donner encore beaucoup trop d'étendue. Outre les poſſeſſions Hollandoiſes, qui ſont un démembrement de cet Empire, il faut en retrancher pluſieurs Provinces ſituées au Sud de la ligne, ſur-tout celle de Boné, qui étoit ancienne rivale du Royaume de Macaſſar, dont elle balance encore aujourd'hui la puiſſance.

Ibid. p. 457.

Erreurs de Gervaiſe & de ſon Rédacteur.

Voici d'autres notions qui ont échappé à ces deux Ecrivains. Elles concernent le Gouvernement général de l'Iſle. Tous ſes différens Etats forment entr'eux une alliance étroite, qui les oblige de ſe défendre mutuellement en cas d'attaque, & de ſe réunir contre l'aggreſſeur. Les Hollandois, auteurs de cette ligue, préſident à ſa conſervation, en qualité de protecteurs. Les Princes de l'Iſle s'aſſemblent quelquefois pour les affaires qui concernent l'intérêt général. C'eſt le Roi de Boné qui convoque la diete, & le Gouverneur Hollandois y aſſiſte

Idée générale des autres Gouvernemens.

Salmon, *ubi ſuprà.*

avec quelques députés de la Colonie. Tout ce qui eſt décidé dans cette aſſemblée, eſt une loi pour chaque Etat particulier.

Le Royaume de Boné eſt héréditaire, comme celui de Goa. On fait néanmoins élection d'un Roi, pour la forme, en préſence de deux députés Hollandois. Les Electeurs, au nombre de ſept, ſe nomment *Pitos*, & doivent procéder au choix du ſucceſſeur immédiatement après la mort du Monarque. Lorſqu'il ſurvient quelque conteſtation, les Hollandois la terminent par leur ſuffrage, & font toujours pancher la balance du côté qu'ils veulent. Ils éclairent de près toutes les démarches de ces différens Deſpotes, qu'ils tiennent dans une dépendance étroite les uns des autres, afin qu'aucun d'eux ne s'éleve au préjudice de l'autorité de la Compagnie. Elle les a preſque tous déſarmés, en leur ôtant leur artillerie & leurs forteresſes, ſous prétexte de les mettre dans l'impuiſſance de ſe nuire les uns aux autres. Du reſte, elle fait ici un uſage aſſez modéré de ſon pouvoir, & elle ne recommande rien tant à ſes Officiers, que de ſe conduire

dans le pays avec une extrême circonſpection. Elle traite avec une diſtinction particuliere les Rois de Boné & de Goa. Lorſque ces Princes ſe rendent à la forteresſe Hollandoiſe, le Gouverneur va au-devant d'eux, & met ſous les armes toute ſa garniſon, qui les reçoit avec trois décharges de mouſqueterie. Les autres Rois ſont diſtingués à proportion de leur puiſſance.

Ancienne Religion des habitans de l'Iſle.

Il eſt arrivé, depuis environ deux ſiecles, une révolution très-remarquable dans la Religion des habitans de l'Iſle. Ces peuples, qui profeſſent aujourd'hui le Mahométiſme, étoient auparavant Idolâtres. Ils ne reconnoiſſoient d'autres Dieux que le Soleil & la Lune. L'heure du lever & du coucher de ces deux Aſtres, étoit celle de la priere, & l'on conſacroit à leur culte le premier & le quinzieme jour de la Lune. On leur ſacrifioit dans toute l'Iſle une prodigieuſe multitude de bœufs, de vaches & de chevreaux. Quand ces victimes manquoient, on immoloit des enfans. Ils ne bâtiſſoient point de Temples à leurs Dieux, parce qu'ils ne trouvoient point ſur la terre de matiere

assez précieuse pour composer leur demeure. Ainsi ils faisoient leurs sacrifices dans les places publiques, ou devant la porte de leurs maisons. On assure qu'ils admettoient la métempsycose ; mais je ne vois pas comment ils concilioient ce dogme avec leurs sacrifices sanglans. Il est vrai qu'ils ne mangeoient point la chair des animaux immolés, & qu'ils auroient cru commettre un crime en les tuant pour leur propre usage. Ils se permettoient la chair de porc & celle des oiseaux, croyant qu'il n'y avoit point d'ame assez scélérate pour mériter d'être reléguée dans le corps d'un porc ; & que celui des oiseaux étoit trop petit pour recevoir une ame humaine. On enterroit les morts avec leurs plus beaux habits, & la meilleure partie de leurs richesses, pour les mettre en état de figurer avec honneur dans l'autre vie. On trouve dans leurs anciens tombeaux des bracelets, des chaînes, des vases & des lingots d'or.

Leur opinion sur l'origine des choses.

Leur opinion sur l'origine des choses, étoit digne de la barbarie de leur Religion. Ils croyoient que le Ciel n'a jamais eu de commencement, & que le Soleil & la Lune partagent son

empire. Ils disoient que ces deux Astres se querellerent un jour, & que le Soleil ayant poursuivi la Lune pour la battre, elle se blessa en fuyant devant lui, & accoucha de la Terre; que cette lourde masse s'entr'ouvrit en tombant du ciel, & qu'il en sortit deux races de Géants, dont les uns font leur séjour dans le sein des eaux, & les autres au centre de la terre; que les premiers commandent à la mer & aux poissons, qu'ils excitent des tempêtes toutes les fois qu'ils se fâchent, & qu'ils n'éternuent jamais sans causer quelque naufrage; que les Géants terrestres travaillent à la formation des métaux, sous les influences du Soleil & de la Lune, & que lorsqu'ils s'agitent avec trop de violence, ils causent d'horribles tremblemens, qui renversent quelquefois des villes entieres. Ils se persuadoient enfin que la Lune étoit grosse de plusieurs autres mondes, dont elle accoucheroit successivement, mais sans violence, pour réparer la ruine de ceux que le Soleil devoit consumer par le feu.

Introduction du Christianisme dans l'Isle.

Telle étoit la Religion des Insulaires de Celebes, lorsque le Christianisme commença à s'introduire dans

l'Iſle ſur la fin du ſeiziéme ſiecle. Deux Marchands du pays ayant été baptiſés aux Moluques par les Portugais, en apporterent les premieres ſemences, qui ſe répandirent dans le Royaume de Soping. Le Raja de cette contrée ſeptentrionale embraſſa l'Evangile, avec tous les Princes de ſon ſang & une partie de ſes ſujets.

Comment les Achemois y établiſſent le Mahométiſme.

Dans le même tems, quelques Négocians Achemois, que leurs affaires avoient conduits ſur la côte méridionale de l'Iſle, eſſayerent d'y établir le Mahométiſme. Le Roi de Macaſſar, détrompé depuis long-tems du culte groſſier des Idoles, entendit parler avec plaiſir de ces deux Religions étrangeres. Il réſolut d'examiner leurs dogmes, & d'adopter celle qui lui paroîtroit la plus raiſonnable. Dans cette vue, il fit partir quatre Envoyés, deux pour Malaca, qui avoient ordre de demander au Gouverneur Portugais des Miſſionnaires Chrétiens; & deux pour Achem, qui devoient amener de cette contrée des Prêtres Mahométans. Mais comme il craignit que ces nouveaux Docteurs ne miſſent le trouble dans ſon Royaume, par la différence de leurs opinions, il prit la réſolution

réſolution de ſe décider en faveur de ceux qui arriveroient les premiers. Les Prêtres Achémois ſe rendirent à Macaſſar avant les Miſſionnaires Portugais, & le Roi ſe fit circoncire avec une partie de ſon peuple. Le Mahométiſme fit alors de tels progrès à Macaſſar, & dans les contrées voiſines, qu'il étouffa en peu de tems preſque toutes les ſemences de l'Evangile. La rapidité de ſes ſuccès doit être principalement attribuée à la conſidération que le même Monarque acquit dans toute l'Iſle, où il ſe rendit redoutable par ſes victoires. Une mort précipitée en arrêta le cours. Il fut aſſaſſiné par un Seigneur Macaſſarois, dont il avoit enlevé la femme.

Craen Sombanco, l'aîné de ſes fils, hérita de ſon trône & de ſa valeur, & acheva de ſoumettre les provinces de *Bouguis* & de *Mandar*, dont ſon pere avoit commencé la conquête. Il lui eût été facile de s'emparer auſſi du Royaume de Toraja, & d'étendre ſa domination juſqu'à la ligne. Mais l'amour des plaiſirs l'emporta dans ſon cœur ſur l'ambition, & il ſe livra ſans réſerve aux plus honteuſes débauches.

Etabliſſement des Hollandois à Macaſſar.

Ce fut ſous le régne de ce voluptueux Monarque, que la Compagnie Hollandoiſe s'ouvrit l'entrée de l'Iſle de Célebes. Elle lui envoya, vers l'année 1660, une ambaſſade, pour ſolliciter la permiſſion de trafiquer à Macaſſar; ce qui lui fut accordé. Si l'on en croit Gervaiſe, Ecrivain très-paſſionné contre les Hollandois, ils furent à peine reçus dans ce Royaume, qu'ils y tramerent une horrible conſpiration, non-ſeulement contre la nation Portugaiſe, qui faiſoit alors un grand commerce dans le pays, mais contre le Roi même, qui avoit ſi bien accueilli leurs Envoyés. Ce fut à Batavia qu'on forma le plan de cette odieuſe entrepriſe. On réſolut, dit l'Auteur, « de faire paſſer ſur les vaiſſeaux qu'on envoyoit à Macaſſar, un certain nombre de ſoldats choiſis, qui ſe diſperſeroient par pelotons dans les provinces, ſous les prétextes ordinaires du commerce, particulierement dans celle de *Bouguis*, qui eſt vers le Nord, où il ſeroit plus aiſé de jetter des ſemences de révolte, parce qu'elle étoit nouvellement conquiſe; qu'entre ces émiſſaires il n'y en auroit qu'un petit nombre auxquels on confieroit

Conſpiration qui leur eſt attribuée.

Gervaiſe, dans l'Hiſt. des Voyages. *ubi ſuprà.*

le fond du ſecret, après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables ſermens; qu'on attendroit que le parti ſe fût aſſez fortifié, pour ſe déclarer avec ſûreté; que dans l'intervalle on auroit ſoin d'amuſer le Roi & ſes Miniſtres par des préſens; enfin qu'on ménageroit aſſez les Portugais & les Jéſuites, nouvellement établis dans l'Iſle, pour ne leur donner aucun ſujet de défiance & de plainte ».

Ce projet, conduit pendant quelques années avec une diſſimulation profonde, vint enfin à éclatter. Les ſoldats, diſperſés dans les provinces, ſe raſſemblerent, & ſe joignirent aux habitans de Bouguis, qui leverent l'étendard de la révolte. Les uns & les autres s'avancerent en bon ordre vers la capitale, après avoir traverſé une riviere, qui ſervoit de limites à l'ancien Royaume de Bouguis & à l'Empire de Macaſſar. Mais le Roi ayant marché contre les rébelles, les chargea avec tant de vigueur, qu'il les mit en fuite, & les força de repaſſer la riviere. Ils ſe tinrent quelque tems ſur ſes bords, attendant les ſecours qu'on leur faiſoit eſpérer de Batavia. Sombanco, qui avoit une flotte ſur le

fleuve, les fatiguoit par de continuelles eſcarmouches; &, ce poſte devenant de jour en jour plus difficile à garder, les Hollandois craignirent que leurs alliés ne ſe dégoûtaſſent de la guerre, & ne fiſſent leur paix avec le Sultan. *Dans cette extrêmité*, continue Gervaiſe, *ils s'aviſerent d'un ſtratagême dont le ſouvenir eſt encore aujourd'hui en exécration dans toutes les Indes. S'étant apperçus que l'Armée royale venoit boire pendant la nuit à la riviere, ils choiſirent dans leurs troupes quelques Montagnards, qui connoiſſoient les herbes venimeuſes; & dans l'eſpace de quelques jours, ils s'en firent apporter aſſez pour empoiſonner toutes les eaux . . . . Ils avoient obſervé l'heure que leurs ennemis prenoient pour ſe rafraîchir: en jettant les herbes cinq ou ſix lieues au-deſſus du camp royal, ils les faiſoient arriver juſtement dans le tems où ces malheureux venoient étancher leur ſoif. La choſe arriva comme ils l'avoient projetté. La plupart des Macaſſarois moururent ſur la place; les autres ſe traînerent avec peine juſqu'à leurs tentes, pour mourir dans les bras de leurs compagnons.*

On les accuſe d'avoir empoiſonné une riviere.

Quoi qu'il en ſoit de ce récit, qui porte tous les caracteres d'un conte abſurde, il eſt certain que Sombanco fut obligé de fuir à ſon tour devant les rébelles, qui le ſuivirent juſqu'aux portes de la capitale. Les Hollandois l'y bloquerent par terre & par mer, ravagerent toutes les campagnes voiſines, & réduiſirent la ville à une telle extrêmité, que le riz s'y vendoit au poids de l'or. Sept vaiſſeaux Portugais, qui parurent dans la rade de Jompandam, releverent un peu le courage des aſſiégés. Mais ce rayon d'eſpérance s'éclipſa bientôt. Les Hollandois reçurent dans le même tems un ſecours de trente navires, qui envelopperent la petite flotte, dont deux bâtimens furent pris, trois brûlés, & les deux autres coulés à fond. Pendant ce combat, cinq des plus gros vaiſſeaux Hollandois attaquerent un Fort que les Portugais avoient à Jompandam, & qui fut emporté d'aſſaut. Tous ſes défenſeurs périrent ſous ſes ruines, juſqu'à la femme du Gouverneur, qui fut tuée ſur la bréche. On aſſure que cette généreuſe Portugaiſe raſſembla tout ce qu'elle avoit de richeſſes en diamans & en

lingots d'or, les fit mettre dans les plus gros canons de la fortereſſe, qui étoient pointés vers la mer, & y mit elle-même le feu, pour ôter aux ennemis la jouiſſance de ces tréſors.

Après cette double victoire, la flotte Hollandoiſe s'avança juſqu'à l'embouchure de la riviere, à cinq ou ſix lieues de la capitale. On changea alors le blocus en un ſiége régulier, que le Roi ſoutint avec un courage qui ſurprit les Hollandois. *Daen-Ma-Allé*, frere du Monarque, ſe diſtingua ſurtout par des actions qui le couvrirent de gloire. Mais une mine que les aſſiégeans firent jouer, & qui renverſa les principaux édifices du Palais, l'Arſénal & la plus grande partie des murailles, cauſa une telle frayeur aux Macaſſarois, que Sombanco ſe vit obligé de demander la paix. On lui accorda une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle on fit un Traité proviſionnel, dont les conditions devoient être ratifiées à Batavia, pour avoir leur effet. Elles portoient, que la ville, la fortereſſe & le port de Jompandam, demeureroient en propriété à la Compagnie Hollandoiſe, avec leurs dépendances, qui furent éten-

Ils font la loi au Roi de Macaſſar.

Idem.

dues à quelques lieues dans les terres, & que le Roi renonceroit à tous ſes droits ſur ces poſſeſſions, pour lui & pour ſes ſucceſſeurs.

Que les Jéſuites ſeroient chaſſés du Royaume, que leurs maiſons ſeroient raſées, leurs Egliſes démolies, & tous leurs biens confiſqués au profit de la Compagnie, pour la dédommager des torts qu'ils lui avoient faits récemment à la Chine, en portant l'Empereur à lui refuſer la liberté du commerce (1).

Que les Portugais ſeroient dépouillés de tous les priviléges qu'ils avoient obtenus dans le pays; qu'on leur ôteroit leurs magaſins & leurs places fortes; & qu'on les obligeroit même de ſortir inceſſamment du Royaume, ou de ſe retirer dans quelque village éloigné de la mer, avec défenſe d'y faire aucun commerce.

Que le Roi députeroit ſans aucun délai des Ambaſſadeurs à Batavia, avec des préſens proportionnés à ſes

(1) Tavernier prétend (Tome II de ſes Voyages) que le reſſentiment de cette injure fut le principal motif qui détermina la Compagnie à l'expédition de Macaſſar.

richeſſes, pour obtenir du Conſeil la ratification du Traité.

Que les Hollandois s'obligeroient de leur côté, auſſi long-tems que le Roi & ſes ſucceſſeurs ſeroient fidéles à leurs promeſſes, de ne leur cauſer aucun trouble dans la poſſeſſion de leurs Etats, de les aſſiſter dans leurs guerres, étrangeres ou domeſtiques; & de continuer le commerce qu'ils avoient commencé avec leurs ſujets, ſuivant les conditions anciennement ſtipulées.

Sombanco accepta ces dures conditions, & les fit ratifier à Batavia par ſes Ambaſſadeurs, qui remirent de ſa part au Gouverneur de cette place deux cents pains d'or & d'autres riches préſens. Les Jéſuites, & la plupart des Portugais ſortirent du Royaume, à l'exception de quelques pauvres familles, qui furent releguées dans la ville de *Borobaſſou*, où leurs deſcendans menent encore aujourd'hui une vie obſcure.

Les Hollandois preſſerent Daen-Ma-Allé, frere de Sombanco, & l'héritier préſomptif de ſa couronne, de ratifier les conditions du Traité. Mais

elles lui parurent si honteuses, qu'il ne voulut jamais les signer. Ce refus, peut-être accompagné de quelques menaces indiscretes, le rendit suspect, non-seulement aux Hollandois, mais au Roi même, qui prévenu d'ailleurs par de faux avis, chercha les moyens de le perdre. Ma-Allé, averti par un Officier du palais que sa mort avoit été résolue dans le Conseil, se retira à Java, chez un Prince de son sang, dont les Etats étoient peu éloignés de Batavia. Les Hollandois ne le laisserent pas tranquille dans cette retraite, & menacerent le Roi qui le protégeoit de lui déclarer la guerre, s'il le retenoit plus long-tems dans les terres de son obéissance. Le Prince de Macassar ne voulant point envelopper dans sa disgrace des amis qui l'avoient généreusement assisté, abandonna cet azyle, & se rendit à Siam, avec plus de soixante familles Macassaroises, qui s'attacherent à sa fortune. L'Empereur *Chaou Naraie* le reçut avec de grandes distinctions, lui fit bâtir un beau palais, assigna pour son entretien une pension considérable, & le revêtit de la charge de grand

Fuite de Daen-Ma-Allé.

Il conduit à Siam une Colonie de Macassarois.

Tréſorier, ſous le titre d'*Oya-Paëdi*. Il donna des terres à tous ceux qui l'avoient ſuivi, & leur fit diſtribuer gratuitement des bœufs pour les labourer.

Cette Colonie de Macaſſarois, établie à Siam en 1664, y fut preſque entierement détruite environ vingt ans après, parce qu'elle entra dans une conſpiration, dont j'ai parlé ailleurs (1). Daen-Ma-Allé, ſon fondateur, périt dans cette occaſion. Il laiſſa deux fils fort jeunes, que les Jéſuites demanderent à Chaou Naraie, & qu'ils amenerent en France. On les éleva au Collége de Louis le Grand, où ils furent baptiſés ſous les hoſpices de Louis XIV. & de M. le Dauphin. L'aîné fut nommé, *Louis Daen Rourou*, & le ſecond *Louis Dauphin Daen-Toulalo*. Avant la mort de *Daen-Ma-Allé* leur pere, la couronne de Macaſſar, qui lui appartenoit ſelon les loix du pays, paſſa ſur la tête de *Craen-Biſet*, fils de Sombanco. Ce Prince regna avec beaucoup de gloire, ſoumit le Royaume de Toraja, & témoigna pour le Mahométiſme le même zéle que ſon ayeul. Les Relations que j'ai conſul-

Ses enfans ſont élevés en France.

(1) Tome III, page 92, 364 & ſuiv.

tées ne nous apprennent rien concernant ſes ſucceſſeurs.

CHAPITRE VII.

Habitans des Iſles Moluques.

ARTICLE PREMIER.

Ce qu'on appelle proprement les Moluques, & ce que ces Iſles offrent de plus particulier.

Position des Moluques proprement dites.

LES Moluques proprement dites ſont coupées par la ligne équinoxiale, & s'étendent, beaucoup plus vers le Nord que vers le Sud, dans un eſpace qui comprend environ cinquante lieues. On dérive leur nom du mot Indien *Moloc*, qui veut dire tête ou chef, ou de *Maluco*, terme Arabe, qui ſignifie Royaume. L'un & l'autre marquent, dit-on, le grand nombre de Rois & de Royaumes qu'on trouve dans ces Iſles. Leur ſituation eſt à l'Eſt de Macaſſar, & elles ſont ſi voiſines de cette contrée, qu'on la confond quelquefois avec les Moluques mêmes. On en compte cinq prin-

cipales: *Ternate*, *Tidor*, *Motir*, *Machian*, & *Bachian*. Les quatre premieres ſont au Nord de l'Equateur: la cinquiéme eſt du côté du Sud (1). Avant de décrire en particulier chacune de ces Iſles, il faut en donner une idée générale.

Idée générale de ces Iſles.

Leur forme eſt ronde ou ovale, & leur grandeur eſt preſque la même. La plus étendue n'a guere que douze ou quinze lieues de circuit, ſur quatre ou cinq de longueur. Elles ſont ſéparées les unes des autres par de petits détroits, dans leſquels on trouve d'autres Iſles de moindre grandeur, & la plupart déſertes. Les côtes offrent une perſpective très-agréable, par la verdure dont elles ſont couvertes; mais leur approche eſt fort dangereuſe, à cauſe des écueils & des bancs de ſable qui les environnent. On aſſure que le terroir de ces Iſles eſt ſi aride & ſi ſpongieux, malgré l'abondance des

Qualités du pays.

Argenſola, Hiſtoire de la conquête des Moluques. Second Voyage des Holland. Continuateur d'Argenſola. Salmon, Etat des Moluq.

(1) L'Hiſtorien des Voyages s'explique peu exactement, lorſqu'il dit, 1°. que ces Iſles *n'occupent gueres plus de 25 lieues d'étendue*; elles en occupent plus de 50, en comptant les petits détroits qui les ſéparent: 2°. que *la plus ſeptentrionale* (Tidor) *n'eſt qu'à un demi-degré du Nord* de la ligne; elle s'étend au moins à un degré 30 min. 3°. que *la plus méridionale* (Bachian) *eſt à un degré du Sud*; elle n'en eſt qu'à 3 ou 4 min. L'Auteur a été trompé par Argenſola.

pluies du ciel, que les torrens qui tombent des montagnes s'épuiſent bientôt dans leurs cours, & parviennent rarement juſqu'à la mer. L'air y eſt en général aſſez mal ſain, & le *Beriberi*, ou *Berber*, eſpece de paralyſie, eſt un mal auſſi commun ici qu'à Java. Les Hollandois le guériſſent avec du jus de limon, & les Moluquois avec une liqueur qui vient des Philippines, dans laquelle ils font infuſer du girofle & du gingembre.

La canelle, les noix & les fleurs de muſcade, le girofle, l'aloës, & le ſandal, ſont les principales richeſſes de ces Indiens. La nature ne leur a point donné d'or, d'argent, ni d'autres métaux. Elle leur a même refuſé le riz & la plupart des grains; mais au défaut de ces alimens, elle fait naître dans leurs Iſles le *Sagu*, eſpece de palmier ſauvage, dont la moëlle pilée rend une farine très-blanche, dont ils font d'excellent pain. Ils tirent du même arbre, une liqueur délicieuſe, appellée *Tuale*, qui a la blancheur du lait, & qui leur ſert de vin. Le *Nipa*, le *Bambou*, & le *Cocotier*, leur fourniſſent d'autres breuvages agréables.

Origine incertaine de ſes habitans.

L'origine des Moluquois eſt abſo-

lument inconnue. On parle dans leur Iſles pluſieurs langues, ce qui fait juger qu'ils ſont un mêlange de divers peuples. Le Malais eſt l'idiome le plus répandu. On prétend qu'ils ont obéi ſucceſſivement à pluſieurs puiſſances étrangeres, aux Chinois, aux Javanois, aux Malais, & aux Arabes. Ces derniers ont introduit ici le Mahométiſme, que les Inſulaires ont corrompu par quantité de ſuperſtitions Indiennes. On remarque que pluſieurs anciennes familles, malgré leur attachement pour l'Alcoran, ſe font honneur de deſcendre des anciens Dieux du pays.

Loix & uſages remarquables.

Leurs Loix pardonnent l'adultere & ſont inéxorables pour le larcin. Il paroît que les conducteurs de ce peuple ont principalement en vue ſa propagation. Dans toutes les villes & dans les gros villages il y a des hommes, dont l'emploi eſt de battre la caiſſe dans les rues, à la pointe du jour, pour éveiller les perſonnes mariées, & les exciter à remplir le devoir conjugal.

Ils ſont propres & recherchés dans leurs habillemens, portant la délicateſſe juſqu'à les parfumer. Leur teint

eſt plus jaune que bazané. La plupart ont les yeux grands, & le poil des ſourcis bien garni. Ils le peignent d'une couleur luiſante, ainſi que celui des paupieres. Ils portent leurs cheveux fort plats, & ils les frottent auſſi d'une huile odoriférante qui les noircit. Ils vivent long-tems, quoiqu'ils blanchiſſent de bonne heure. On aſſure qu'ils ſont infatigables à la guerre & à la mer, & fort pareſſeux dans leurs maiſons. Le luxe eſt une paſſion inconnue chez ces Inſulaires. Les meubles qu'ils poſſedent conſiſtent dans quelques nattes, qui leur ſervent de ſieges, de tables, & de lits. Leurs uniques travaux ſont la chaſſe, la pêche, le ſoin de ſe bâtir une maiſon, de conſtruire un canot, & de fabriquer quelques armes pour leur propre uſage. Quand on leur parle de s'adonner à l'agriculture ou aux arts méchaniques, ils répondent que ces exercices ſont trop pénibles, & que l'homme eſt fait pour une vie plus tranquille. Ils ſont doux & officieux avec les étrangers, mais hardis & importuns dans leurs demandes. Cet eſprit d'intérêt eſt commun aux grands

& aux petits, & les Rois même n'en ſont pas exempts. Les femmes ſont petites, jolies, plus blanches que les hommes, ſpirituelles & enjouées; mais d'une coquetterie extrême.

Argenſola, Hiſtoire de la conquête des Moluques, Liv. II.

Le Mahométiſme eſt la Religion des Moluquois; mais ils y mêlent, comme on l'a déjà obſervé, quantité de ſuperſtitions payennes. Dans les ſacrifices ſolemnels ils immolent un chevreau dont les cornes ſont dorées. Un jeune garçon conduit la victime, & il eſt ſuivi d'une troupe nombreuſe de Muſulmans, qui marchent avec beaucoup d'ordre & de modeſtie. Avant d'entrer dans la Moſquée, chacun ſe lave les mains & les pieds dans des urnes de pierre qui ſont autour du Temple. Dans les jours où l'affluence eſt plus grande, on apporte quantité d'urnes & des baſſins pour le même uſage. Le pavé de la Moſquée eſt couvert d'un grand nombre de tapis blancs, ſur leſquels les Mahométans ſe proſternent pour faire la priere. Au milieu eſt un pupitre, garni d'un drap de même couleur. Au lieu de cloche, il y a un gros tambour, ſuſpendu à la muraille, &

quelquefois un vaſe d'airain, ſans battant, ſur lequel on frappe avec une pierre, ou un marteau de fer.

Les Moluquois ſont bons marins, & ne s'entendent point mal à la conſtruction des navires. Leurs bâtimens de mer, appellés *Carcoa*, ſont des vaiſſeaux plats & découverts, qui vont à la rame, & qui ont deux gouvernails, l'un à la poupe & l'autre à la proue. Ils peuvent porter chacun cent hommes. La manœuvre ſe fait au ſon du tambour ou d'une cloche d'airain. On y voit cinq ou ſix piéces de canon de fonte, à chacune deſquelles il y a trois hommes, l'un pour la pointer, l'autre pour la charger, & le troiſiéme pour y mettre le feu. Lorſqu'ils ont fait une décharge ſur l'ennemi, chacun ſe retire avec précipitation, juſqu'à ce qu'ils retournent à la même place pour charger une ſeconde fois. Les rameurs & les ſoldats ſont armés de ſabres, de boucliers, & de cannes brûlées par un bout, qu'ils nomment *Sagus*, & qu'ils lancent avec beaucoup d'adreſſe. Il y a deux hommes à chaque rame. Ils employent pour cette manœuvre de grandes pelles de bois, faites en forme de cuilleres, qui ſer-

Marine.

Idem. Liv. I. & II.

vent auſſi à vuider l'eau & les immondices du navire. Quelquefois ces bâtimens ſont environnés d'une galerie, autour de laquelle on peut ſe promener.

Deſcription particuliere des mêmes Iſles.

I. Ternate.

Paſſons à la deſcription particuliere de ces mêmes Iſles. Ternate eſt la plus renommée, quoiqu'elle ne ſoit pas la plus étendue. Les uns lui donnent huit lieues de tour, & les autres onze. Elle a deux ports, qui regardent l'Orient, & qui ne ſont qu'à une lieue de diſtance l'un de l'autre. Le premier qui ſe préſente eſt celui de *Telingamma*, Bourg conſidérable. L'autre ſe nomme *Tolaco*. Leurs quais ſont revêtus de pierre.

Ville de Maleïo.

A une demi-lieue du Bourg de Telingamma, en s'éloignant de la mer, on rencontre une petite ville nommée *Maleïo*, qui eſt environnée d'un mur de pierres ſéches, d'une hauteur raiſonnable. Les Hollandois y ont ajouté de bonnes paliſſades, qui forment une ſeconde enceinte. Cette ville eſt habitée par des *Mardicres*, ou des Indiens libres, qui ſont ſous la protection de la Compagnie Hollandoiſe, & qui ſe regardent plutôt comme ſes alliés, que comme ſes ſujets.

Au Nord de Maleïo, les Hollandois ont construit un Fort considérable, sous le nom d'*Orange*. Il a quatre bastions, flanqués de bonnes murailles, & défendus par des fossés profonds. On y voit plusieurs logemens commodes pour les Officiers & les Agens de la Compagnie, de belles cazernes, de grands magasins, un hôpital, & un attelier vaste pour les ouvriers. Fort d'Orange.

A trois lieues du Fort, en allant au Sud-Est, on rencontre la ville de *Gammalamma*, qui passe pour la capitale de l'Isle. Elle est bâtie sur le bord de la mer. Elle ne contient qu'une grande rue qui n'est point pavée, & la plupart de ses édifices sont de roseaux. Les Espagnols ont été longtems les maîtres de cette ville, où ils s'étoient bien fortifiés. Les ruines de leur ancien Château rendent témoignage que c'étoit une très-bonne place. Ils avoient essayé d'y faire un port, & l'on voit encore une belle jettée qu'ils ont construite sur le rivage. Elle renferme un vaste bassin, rempli d'eau, qui a près d'une lieue de tour, & plus de soixante pieds de profondeur. On assure que ce grand Capitale de l'Isle.

eſpace a été auſſi creuſé par leurs mains. Mais ce prodigieux travail eſt devenu preſque inutile, parce que le fond eſt pierreux & de mauvaiſe tenue. Ainſi on ne peut entrer avec ſureté dans cette rade, & la digue ne ſert qu'à défendre la ville de ce côté-là. Gammalamma eſt le ſéjour ordinaire des Rois de Ternate. Ils tiennent auſſi quelquefois leur Cour à Maleïo, où l'on voit une Moſquée Royale, & les tombeaux de pluſieurs Sultans.

Volcan célebre. A une petite diſtance de Gammalamma, au centre de l'Iſle, on découvre une haute montagne, dont le ſommet offre la vue d'un grand gouffre, qui paroît auſſi profond que la montagne même. Il en ſort beaucoup de feux, mêlés d'une fumée claire, ou d'une pouſſiere déliée, qui s'éleve en forme de pyramide. Ce volcan eſt ſur-tout terrible dans le tems des équinoxes, parce qu'il regne alors des vents orageux, dont le ſouffle embraſe les matieres ſulfureuſes qu'il contient. Ses éruptions ſont accompagnées de tremblement de terre & d'un bruit furieux. Il jette avec des tourbillons de flammes des pierres embraſées, & des torrens de ſoufre,

qui se répandent jusqu'à la ville de Gammalamma, & même beaucoup plus loin. L'air est infecté des vapeurs que le gouffre exhale, & les eaux du pays en contractent une corruption qui les rend très-mal-saines. On remarque, comme une chose très-particuliere, que cette montagne est couverte, depuis le bas jusque vers le sommet, d'arbrisseaux & d'herbages, qui ne perdent jamais leur verdure. On prétend même que son volcan contribue à les entretenir dans une fraîcheur continuelle, par l'abondance des ruisseaux qui se forment de ses vapeurs, & qui coulent dans toute l'étendue de la montagne.

Observations de quelques Voyageurs.

Gabriel *Rebelo*, Voyageur Espagnol, & Antoine de *Galva*, Capitaine Portugais se sont vantés d'avoir visité l'ouverture de ce gouffre. Le premier ayant mesuré avec des cordes sa profondeur, trouva qu'elle étoit de cinq cents brasses. L'autre en a donné une description très-détaillée. Un Ecrivain Hollandois, qui étoit aux Moluques en 1686, révoque en doute la certitude de ces prétendues observations, & ne sauroit même se persuader qu'aucun Voya-

geur ait jamais pu pénétrer jusqu'au sommet de cette montagne. Il prétend qu'on seroit arrêté dans une telle entrepriſe par les broſſailles dont tout le bas de la montagne eſt environné, par les rochers eſcarpés qu'il faudroit franchir, & ſur-tout par les monceaux de cendres qui ſe trouvent dans le chemin, & qui bouchent tous les ſentiers qu'on croit appercevoir. Ce dernier obſtacle lui paroît abſolument inſurmontable. Mais le même Auteur avoue que ceux qui ont meſuré avec exactitude la hauteur du volcan, ont trouvé qu'elle étoit de trois cents ſoixante-ſept braſſes & deux pieds. N'eſt-ce pas convenir que cette montagne a été viſitée ?

Qualités naturelles de l'Iſle.

Le terrein de l'Iſle eſt très-bas vers les côtes, & s'éleve toujours par degrés en s'éloignant de la mer. L'eau des ſources qui viennent de la montagne eſt, comme on l'a dit, très-mal ſaine ; mais celle des puits eſt auſſi douce que ſalutaire. Le pays ne fournit d'autres vivres que le ſagu, & un petit nombre de cabris & de poules. Mais il abonde en cocos, en bananes, en citrons & en limons. Il produit auſſi beaucoup d'aman-

diers, dont le fruit eſt plus gros que celui de nos arbres. Ses coques ſont ſi dures qu'on a de la peine à les caſſer avec un maillet. On les brûle dans les fourneaux des forges, parce qu'elle font un feu très-vif. On recueille encore dans l'Iſle du tabac; mais il eſt fort inférieur à celui de la Virginie & du Bréſil.

On trouve ici quantité de perroquets, qui ont les plumes du dos d'un rouge très-vif, avec quelques nuances de jaune ſur le devant des ailes. Ils ſont un peu plus petits que ceux de l'Amérique; mais ils apprennent bien plus facilement à parler. On rencontre auſſi dans l'Iſle un aſſez grand nombre d'oiſeaux de Paradis. Leur queue eſt très-longue, & ſon plumage eſt admirable. C'eſt tout ce qu'ils offrent de ſingulier. Perſonne n'eſt ici tenté de croire qu'ils n'ont point de pieds. Les Indiens les font ſécher au ſoleil, après leur avoir coupé les pattes; & la chaleur reſſerrant leur peau, fait diſparoître les traces de l'inciſion.

Les Macaſſarois ont une belle habitation du côté de Maleïo. Le Roi de Ternate fixe ſa réſidence dans un

Bourg, qui eſt à un quart de lieue du Fort d'Orange, ou dans une maiſon de plaiſance, qui eſt un peu plus loin. Ses ſujets le nomment *Klan* ou *Kolan*. Il prétend étendre ſa domination ſur plus de deux cents Iſles.

II. Tidor. Tidor tient le ſecond rang parmi les Moluques. Cette Iſle eſt un peu plus grande que celle de Ternate, au Sud de laquelle elle eſt ſituée. Son véritable nom eſt *Tudura*, qui ſignifie fertilité & beauté. C'eſt un pays fort peuplé, gouverné par un Sultan, comme l'Etat de Ternate, & qui offre à peu près les mêmes productions. On y recueille du ſandal blanc d'une qualité admirable. La capitale que les Européens nomment auſſi Tidor, eſt ſur la côte orientale de l'Iſle. Elle eſt tellement environnée de bois, qu'on apperçoit à peine ſes maiſons, même à la portée du mouſquet. Du côté du rivage, elle eſt défendue par une chaîne étroite de rocher, que la mer couvre lorſqu'elle monte, & qu'elle laiſſe à ſec en ſe retirant. On a élevé du même côté une jettée de pierres ſéches de la hauteur d'un homme, & de la longueur de deux portées de mouſquet. Ainſi ſes approches ſont très-

Capitale de l'Iſle.

difficiles

difficiles par mer, même avec le ſecours des chaloupes. A ſon extrémité méridionale eſt une montagne ronde, aſſez haute, & de difficile accès. Les Portugais avoient conſtruit à une portée de canon de cette montagne un Fort conſidérable, qui eſt aujourd'hui dans les mains des Hollandois. Le Roi de Tidor a quelques poſſeſſions dans l'Iſle d'Amboine, & dans la *nouvelle Guinée.*

III. & IV. Motir & Machian.

Motir & Machian, ſitués au Sud de Tidor, ſont d'anciennes dépendances du Royaume de Ternate, & n'ont point de Sultans particuliers. La premiere eſt à 20 min. de la ligne. C'eſt la plus petite des cinq Iſles. Les Hollandois y ont un Fort. Machian, plus voiſine encore de l'équateur, eſt un pays dont on vante la fertilité. Les Hollandois y poſſédent auſſi pluſieurs places, dont la plus conſidérable eſt *Gnoffikia*. L'Iſle fournit aſſez de ſagu, non-ſeulement pour la nourriture de ſes habitans, mais pour la conſommation des peuples voiſins. On y trouve un volcan, qui s'ouvrit en 1546 avec un bruit épouvantable. Il en ſortit des feux, qui réduiſirent en cendres pluſieurs habitations. L'ouverture, telle

qu'on la voit aujourd'hui, s'étend depuis le ſommet de la montagne juſqu'au bas, ayant la forme d'un chemin qu'on auroit creuſé exprès. On l'appelle l'*Orniere de Machian.*

V. Bachian.

L'Iſle de Bachian, que quelques-uns nomment *Batſiang*, forme un Royaume particulier, mais beaucoup moins puiſſant que Ternate & Tidor, parce que les Hollandois en poſſédent la meilleure partie. Salmon la place ſous la ligne, à quelques minutes du Sud, & lui donne treize lieues de circuit. Cette contrée, quoique déſerte & mal cultivée, abonde en ſagu, en fruits & en poiſſons. Le Sultan qui la gouverne poſſéde quelques terres & quelques villages dans les Iſles de Papua & dans celle d'Amboine. Les principaux domaines des Hollandois ſont le Fort *Barnevelt;* la ville de *Gammacanor*, ou *Gammadour; Oebi* & *Latoe*, deux petites Iſles qu'ils ont achetées du Roi. La petite vérole, maladie auſſi dangereuſe que commune dans cette région, y fit périr en 1706 dix mille perſonnes, c'eſt-à-dire, la plus grande partie des habitans.

ARTICLE II.

Iſles dépendantes des Moluques.

LE NOM de Moluques n'appartient proprement qu'aux trois Royaumes dont nous venons de parler ; mais on le donne dans un ſens plus étendu à pluſieurs contrées voiſines, & même à quelques Iſles aſſez éloignées. Nous ferons connoître les principales. Ces détails géographiques ont peu d'agrémens ; mais ils ſont eſſentiels au ſujet que je traite. Ne pouvant les ſupprimer, tâchons du moins de les rendre courts.

§. I.

Amboine & ſes dépendances.

Situation d'Amboine.

L'Iſle d'Amboine, que ſes habitans nomment *Ambon*, eſt à quatre degrés de latitude méridionale, & environ à 145 de longitude du meridien de l'Iſle de Fer. Sa forme eſt ovale. Les premieres relations Hollandoiſes lui donnent juſqu'à vingt-quatre lieues de circuit, & les denieres ſeulement quinze ou ſeize. Un gol-

phe la traverſe dans preſque toute ſon étendue, du Sud-Oueſt au Nord-Eſt, & la coupe en deux parties, & comme en deux Iſles. Au-delà, à la pointe du Nord-Eſt, on rencontre une petite baie, ſéparée du grand golphe par une langue de terre, qui n'a pas un quart de lieue de largeur. En creuſant ce terrein, qui eſt naturellement fort bas, on feroit la jonction des deux golphes, & une même Iſle en compoſeroit deux. Les Inſulaires, qui font route d'un golphe à l'autre, aiment mieux tirer à ſec leurs pirogues par deſſus cette eſpece d'Iſthme, que de faire le tour de l'Iſle. Le grand golphe offre un port auſſi commode que ſpacieux. Il eſt preſque par-tout ſans fond, excepté vers ſon embouchure. Sa largeur eſt d'abord de deux lieues, & diminue à meſure qu'il s'enfonce dans les terres.

Sa diviſion. L'Iſle, ſuivant cette diviſion naturelle, offre deux principaux quartiers,

Hito. dont le plus grand ſe nomme *Hito*, & l'autre *Roſſanive* ou *Leitimor*. Hito, qui eſt vers le Nord, contient un grand nombre d'habitations, dont pluſieurs ſont aſſez conſidérables pour porter le nom de villes. *Ouri*, *Aſſelouli*, *Lari-*

que & *Vacqueſie* ſont les principales. Roſſanive eſt du côté du Sud. C'eſt-là qu'eſt la Capitale, nommée *Ambon*. Elle eſt bâtie ſur le grand golphe, à une bonne lieue de ſon embouchure, & elle peut avoir deux milles de circuit, en y comprenant les petites habitations qui l'environnent. Ses rues ſont belles & régulieres. Elle eſt traverſée de quelques canaux, ſur leſquels on a conſtruit des ponts. On y voit de belles places, un grand palais, pluſieurs hôpitaux, & deux Egliſes chrétiennes, où le ſervice ſe fait en langue Flamande & en Malais. Les Hollandois y comptoient en 1677 environ ſeize cents ſujets Negres, dont les deux tiers étoient capables de porter les armes. Ils pouvoient lever dans le reſte de l'Iſle plus de trois mille ſoldats. Roſſanive.

Hito & Roſanive ont chacun un Fort avec garniſon Hollandoiſe. Celui de Roſſanive ſe nomme *la Victoire*, & peut paſſer pour une excellente place. Sa forme eſt en loſange, & il commande la ville d'Amboine. Outre que ſes ouvrages intérieurs ſont très-forts, ſes dehors ſont défendus par des paliſſades, des canaux & des digues. Les Fort de la Victoire.

Hollandois ont dans les autres quartiers de l'Isle un grand nombre de redoutes & de châteaux, qui tiennent en bride tout le pays.

Deux sortes d'habitans.

Les quartiers d'Hito & de Rossanive ont chacun un Chef, dont l'autorité est subordonnée à celle du Gouverneur Hollandois. Les Chrétiens dominent à Rossanive, & les Mahométans à Hito. Tout le pays est partagé entre deux races d'habitans, dont l'une se nomme *Olisiva*, qui signifie neuf pays, & l'autre *Olilima*, ou sept pays. Chacune de ces races a un langage particulier. La plupart des Olisivas sont Mahométans; les autres sont un mêlange de Chrétiens, de Mahométans & d'Idolâtres.

Ces deux peuples se sont aussi répandus dans quelques Isles voisines, qui relevent du même Gouvernement.

Dépendances d'Amboine.

Celle d'*Omo* est à l'Est d'Amboine, & consiste en six habitations. Les Isles d'*Uliasser*, au nombre de quatre, dépendent du Fort d'Hito, & sont dans son voisinage. Elles abondent en sagu. On y compte neuf villages, dont les habitans font profession du Christianisme. *Anemo* & *Nasselau* sont aussi à l'Est. On y voit un petit Fort Hol-

landois, & quelques villages assez peuplés. *Manipe*, *Kelang*, *Bona*, *Bouro*, &c. sont du côté de l'Oueſt. Elles ont auſſi des garniſons Hollandoiſes. Bouro, la plus occidentale, eſt entre 3 & 4 degrés de latitude méridionale. Salmon lui donne vingt-ſept lieues de longueur, ſur treize de large. Les Hollandois y ont une forteresſe, qui les rend maîtres de tout le pays. Ce que cette Iſle offre de plus remarquable, eſt un lac, de la grandeur d'une lieue quarrée, qui ſe trouve entre pluſieurs montagnes, dans un terrein fort élevé. On y pêche des anguilles d'une prodigieuſe groſſeur.

Amboine, & quelques-unes de ſes dépendances, telles qu'Omo, Anemo, & Naſſelau, ſont aujourd'hui les lieux les plus fertiles en girofle. Il croîtroit avec la même abondance à Tidor, à Ternate, & dans les autres Moluques; mais les Hollandois qui ont établi le centre de leur puiſſance à Amboine, où ils recueillent d'ailleurs une aſſez grande quantité de clous, ont détruit la plûpart des plantations des autres Iſles. C'eſt ici le lieu de décrire avec quelque exactitude,

une plante dont nous avons parlé tant de fois.

Description du Girofle.

L'arbre du girofle reſſemble beaucoup au laurier; mais il a la tête plus épaiſſe, & les feuilles un peu moins larges. Dans les années abondantes, ſes branches ſont chargées d'une prodigieuſe multitude de fleurs, de couleur blanche, qui s'aſſemblent principalement vers la cime, & dont chacune produit un clou. Son fruit eſt d'abord d'un verd pâle; enſuite il devient jaune, puis rouge, & enfin d'un brun foncé, tel que nous le voyons. Il pend par une petite queue à une grappe, qui raſſemble ordinairement une grande quantité de clous.

La recolte ſe fait dans le cours d'Octobre & des mois ſuivans. On étend au pied de l'arbre une grande toile, après avoir nettoyé la place avec beaucoup de ſoin. Enſuite on ſecoue les branches fortement, ſoit en y attachant une corde, qu'on tire avec effort, ſoit en les battant avec des gaules, comme nous abbattons les noix. Quand on a recueilli les clous, on les lave dans de l'eau de mer; après quoi on les fait ſécher en les expoſant

au ſoleil, ou à la fumée des cannes de bambou.

On ne plante point le girofle. Les clous qui vieilliſſent ſur l'arbre, & qui tombent enſuite, contribuent aſſez à le reproduire. Il ne rapporte point de fruits avant l'âge de huit ou neuf ans. On prétend que ſa durée ordinaire eſt d'un ſiecle, & qu'il ſubſiſteroit même plus long-tems, ſi l'on menageoit davantage ſes branches dans la ſaiſon de la recolte. Il eſt rare qu'un même arbre produiſe deux années de ſuite une grande abondance de fruits. La plupart des girofliers n'ont une fertilité remarquable que de trois en trois ans, & quelquefois au bout de quatre. Les clous qui reſtent ſur les arbres, après la recolte, portent le nom de *meres*, & ſont plus eſtimés des Javanois, parce qu'ils ſont plus forts & mieux nourris. Cependant les Hollandois prennent par choix les plus petits.

Argenſola prétend que les Moluquois ont long-tems ignoré la vertu du girofle, & qu'ils ſont redevables de cette découverte aux Chinois. Il ajoute que ces derniers l'ont accrédité non-ſeulement dans les Indes, mais

juſques dans la Perſe & l'Arabie, d'où il s'eſt enſuite répandu en Europe. L'Auteur ſe trompe lorſqu'il dit que Pline a connu cet aromate ; & qu'il en a parlé ſous le nom de *Gariophyllum*. Le *Gariophyllon* de Pline n'eſt qu'une eſpece de poivre long ; qui croît aſſez généralement dans le continent de l'Inde, & qui n'a rien de commun avec l'arbre des Moluques. Les Perſans appellent le girofle *Calafur*. Les Moluquois nomment l'arbre *Siger*, la feuille *Varaqua*, & le fruit *Chimqué* ou *Chamqué*. Les feuilles & le bois de l'arbre ont le goût aromatique du fruit. Les Indiens le font confire dans le ſucre, le ſel, ou le vinaigre. Ils ont coutume de mâcher ce fruit, pour donner plus de douceur à leur haleine.

Le girofle eſt d'une nature extrêmement chaude. Il attire à lui tous les ſucs nourriciers de la terre, de ſorte qu'il ne croît point d'herbe, ni aucune ſorte de verdure dans ſon voiſinage. Si l'on met auprès de ces arbres un vaiſſeau rempli de quelque liqueur, elle diminue conſidérablement. Il arrive de même que, ſi l'on place un ſac de clous ſur un baſſin plein d'eau, le

vaſe ſe vuide entierement en peu de jours, ſans que la qualité des clous en ſoit ſenſiblement altérée.

§. II.

Iſle de Ceram.

Cette Iſle eſt au Nord d'Amboine, dont elle n'eſt éloignée que de vingt lieues. Sa ſituation eſt à trois dégrés de latitude méridionale, ſa longueur d'environ ſoixante lieues, & ſa largeur de vingt à vingt-cinq. La plupart de ſes habitations, du côté du Sud, dépendent de la Compagnie Hollandoiſe. Les plus conſidérables ſont *Canarie*, *Lomma-Caia*, *Lattoi*, *Hollai* & *Coacq*, qui pouvoient fournir, ſur la fin du dernier ſiecle, ſix cents ſoldats. Il y avoit alors dans l'intérieur de l'Iſle ſix autres habitations, toutes peuplées d'Idolâtres, qui obéiſſoient auſſi à la Compagnie, & parmi leſquels elle pouvoit lever trois mille hommes. A l'Eſt de Coacq, la côte offroit trois habitations, encore plus puiſſantes, qui étoient en état d'armer ſix mille ſix cents ſoldats. Elles avoient prété, comme les autres, ſerment de fidélité au Gouverneur d'Amboine;

Sa poſition & ſa grandeur.

Ses principales habitations.

mais elles obéiſſoient plutôt par crainte que par affection, & la compagnie comptoit peu ſur ces domaines. Au-delà, en avançant dans les terres, on trouvoit quatre autres peuplades, qui avoient preſque entierement ſecoué le joug des Hollandois. Il étoit d'autant plus difficile de les ſoumettre, qu'elles avoient des liaiſons étroites avec le Roi de Ternate, qui étoit alors brouillé avec la compagnie. Ce Prince avoit toujours compté l'Iſle de Ceram parmi ſes domaines, & en poſſédoit encore une portion conſidérable. Le centre de ſes forces étoit à *Lucielle*, dans la partie du Nord. Ce poſte, ſitué ſur une montagne, & très-fort par ſon aſſiette, étoit défendu par quelque pieces d'artillerie, & par une garniſon de quatre-vingt-dix hommes. Les bourgs d'*Augen* & de *Loek* relevoient de Lucielle, ainſi que *Cambelle* & *Liſſidi*. Toutes ces habitations étoient puiſſantes, & produiſoient une grande abondance de ſagu & de girofle, qui ſont les principales richeſſes des Moluques. On comptoit dans le reſte de l'Iſle, quarante races d'Olilimas, qui pouvoient fournir mille deux cents ſoldats, & ſix races d'Oliſivas;

qui n'en pouvoient armer que deux cents ſoixante. Il y avoit dans l'intérieur du pays, pluſieurs autres races qui n'étoient pas connues.

Telle eſt l'idée que les Relations de la fin du dernier ſiecle nous donnent de Ceram. Nous n'en avons point des notions plus récentes. Je trouve ſeulement dans Salmon, que Cambelle, la principale habitation du pays, & la réſidence d'un *Sangiac* ou Prince particulier, s'eſt ſoumiſe dans ces derniers tems aux Hollandois, qui ont une forteresſe dans ce lieu.

§. III.

Iſle de Banda.

C'eſt le nom qu'on donne à quelques Iſles ſituées à l'Eſt de celles que nous venons de décrire, entre 4 & 5 degrés de latitude méridionale, & 147 & 148 de longitude. Leur éloignement d'Amboine n'eſt que de trente lieues. Les plus importantes ſont *Nera*, *Guanape* ou *Gonon-Api*, *Pulo-Ay*, *Pulo-Rhun* (1), *Roſingein* & *Banda*. Celle-ci donne ſon nom à toutes les autres. Diviſion de ces Iſles.

(1) *Pulo* ſignifie Iſle.

Nera & Guanape regardent le Nord, & ſemblent ſe toucher, n'étant ſéparées que par un petit détroit, qui n'a pas une lieue de largeur. Nera a deux ou trois lieues de circuit. C'eſt la réſidence d'un Gouverneur Hollandois, qui a le département de toutes ces Iſles. On y voit une belle habitation, accompagnée de deux Châteaux, dont l'un s'appelle *Belgique*, & l'autre *Naſſau*. C'eſt dans ce dernier Fort que le Gouverneur réſide. L'habitation eſt bien bâtie & bien peuplée. Elle forme une petite ville, partagée en trois rues, qui offrent pluſieurs édifices remarquables. Les maiſons ſont bâties de pierres qu'on prend ſur le bord de la mer. On ne leur donne qu'un étage, à cauſe des tremblemens de terre. Leur couverture eſt d'une matiere que Salmon appelle *Atap*, ſans l'expliquer. Les planchers ſont un enduit de chaux, qui paroît auſſi luſtré que le marbre. La Compagnie a ici, de même qu'à Amboine, un beau jardin de plantes, ſemblable à ceux qu'elle fait cultiver à Batavia, au Cap, & dans d'autres fameux Comptoirs.

Nera.

Salmon, *ubi ſuprà.*

Guanape eſt un lieu inhabité, mais

Guanape.

remarquable par un volcan qui vomit continuellement des feux, avec un bruit qui se fait entendre dans toutes les Isles voisines. Son circuit est de deux milles.

Pulo-Ay & Pulo-Rhun sont du côté de l'Oueſt. La premiere a cinq lieues de long sur une de large. Elle est située dans une plaine fort unie, entourée de quelques collines. Elle abonde en toutes sortes de fruits, principalement en fleurs & en noix de muscade, qui sont les productions particulieres de ces Isles. L'air qu'on y respire est très-pur, & le ciel n'y est jamais chargé d'aucunes vapeurs. Mais le pays manque d'eau. Pulo-Ay.

Pulo-Rhun est une Isle un peu plus grande, dont les Anglois & les Hollandois se sont disputé long-tems la possession. Elle est enfin restée aux Hollandois, qui en jouissent paisiblement depuis l'année 1667. C'est un pays naturellement assez stérile, & que ses derniers possesseurs ont achevé de ruiner, en y arrachant tous les arbres de muscade. Ils ne laissent pas d'y entretenir une garnison, pour en fermer l'accès aux nations Européennes. Pulo-Rhun.

Roſingein. Roſingein, dont le terrein n'eſt guere meilleur, eſt ſituée à l'Eſt. Les Hollandois y reléguent les malfaiteurs qu'on occupe à couper du bois pour le chauffage & pour la navigation, & à brûler les pierres dont on tire la chaux. Le pays eſt couvert de bois & de montagnes. Sa terre eſt argilleuſe, & propre à faire de bonnes poteries.

Banda. Banda eſt ſituée au centre de ces cinq Iſles, dont elle eſt la Métropole. Sa forme eſt celle d'un fer à cheval. On lui donne ſix lieues de tour. Elle eſt ſéparée de Guanape & de Nera par un canal, qui forme un excellent port, & qui dans pluſieurs endroits n'a qu'un quart de lieue de largeur. Ce paſſage eſt défendu ſoit du côté de Banda, ſoit du côté des deux autres Iſles, par différents Forts dont les batteries ſe croiſent. La principale habitation, nommée *Lontor*, eſt ſur le bord de la mer, au pied d'une haute montagne, ſur laquelle les Hollandois ont un Fort. La ville eſt défendue par une demie-lune & quelques redoutes. On monte au Fort par un eſcalier de plus de trois cents marches, créuſé dans le roc. Toute l'Iſle

eſt environnée de redoutes, qui en rendent l'accès très-difficile.

Le terrein de la plupart de ces Iſles eſt en général ſablonneux, rempli de roches, & dénué d'herbage. Non-ſeulement elles ſont très-pauvres en beſtiaux, mais le poiſſon même y eſt aſſez rare. Le peu de moutons & de cabris qui s'y rencontrent ſont d'une excellente qualité. Il s'y trouve quelques cerfs & une aſſez grande abondance de menu gibier. On y voit un oiſeau d'une eſpece fort particuliere. Les Bandanois le nomment *Eme*. Il a deux fois la groſſeur du Cigne, le plumage noir, point de langue, d'ailes, ni de queue. Le deſſus de ſa tête eſt couvert d'une écaille auſſi dure que celle d'une tortue. Ses jambes ſont longues, ſes pieds gros & nerveux. Il s'en ſert pour ſa défenſe, ruant & frappant par derriere comme un cheval. On aſſure qu'il dévore tout ce qu'on lui préſente, même des charbons ardens. Schellinger Navigateur Hollandois, en apporta un à Amſterdam vers l'année 1598, & en fit préſent aux Etats.

Qualités naturelles de ces Iſles.

Premier voyage des Hollandois.

Les vents d'Eſt ſe font ſentir ici depuis le mois de Mai juſqu'à la fin

de Novembre. Ceux d'Oueſt commencent à ſouffler en Décembre, & continuent pendant ſix mois. On obſerve autour de ces Iſles, que dans le cours des mois de Juin, d'Août, & de Septembre, la mer pendant la nuit, eſt d'une extrême blancheur. Leur climat eſt brûlant, & ſes influences ſont très-dangereuſes pour les étrangers. Mais les naturels du pays, jouiſſent d'une ſanté robuſte, & parviennent même à une vieilleſſe avancée.

Les anciens habitans étoient un peuple ſauvage, cruel & perfide, incapable d'être diſcipliné. La guerre en a exterminé une partie : le reſte a été tranſporté dans les Colonies Eſpagnoles & Hollandoiſes. Aujourd'hui le pays eſt peuplé d'une multitude d'eſclaves, qui cultivent les plantations de muſcade ; d'un petit nombre d'Européens ; de pluſieurs Indiens libres, originaires des Iſles voiſines, & la plupart chrétiens. Ces derniers ſont etablis dans les meilleurs cantons, c'eſt-à-dire, à Nera, à Pulo-Ay, & à Banda. Ils cultivent les terres que les Hollandois leur ont cédées. Ils payoient autrefois le dixiéme

des fruits qu'ils recueilloient ; mais la Compagnie leur a remis ce tribut, & ſe contente d'exiger qu'ils lui vendent à un prix réglé toute leur recolte de muſcade. Lorſqu'ils veulent aliéner ces mêmes domaines, elle retient pour les droits Seigneuriaux, la moitié du prix de la vente.

Noix & fleur de muſcade.

La noix & la fleur de muſcade ſont des richeſſes qu'on chercheroit inutilement hors de ces Iſles. L'arbre qui les produit ſe trouve également dans les plaines & dans les montagnes, & croît preſque par-tout avec une prodigieuſe abondance. Il a la forme du pêcher ; mais ſes feuilles ſont un peu plus courtes & plus rondes. Son écorce eſt unie & d'un gris obſcur. Ses feuilles vertes & liſſées comme celles du poirier, croiſſent deux à deux ſur une même tige, & répandent une très-agréable odeur lorſqu'on les preſſe avec les doigts. Le fruit, dans ſa primeur, eſt d'un beau verd, ainſi que toute la plante ; mais en mûriſſant, il devient bleu, avec quelques nuances de brun, d'incarnat, & de jaune. Il s'ouvre naturellement dans ſa maturité, & il montre alors une petite écorce rougeâtre, qui contient une ſubſ-

Argenſola, Liv. VII. Salmon, *ubi ſuprà.*

tance moëlleuſe, qu'on appelle *Macis*, ou fleur de muſcade, qui ſe durcit avec le tems. Les Indiens en tirent une huile. La même écorce ſert d'enveloppe à une coque très-dure, qui renferme le fruit, ou la noix.

Maniere de les préparer.

Ce fruit demande neuf mois pour ſe former. Quand on a l'a cueilli, on détache ſa premiere écorce, & on en ſépare le macis, qu'on laiſſe ſécher au ſoleil. A l'égard des noix, elles demandent un peu plus de préparation. On les étend ſur des claies, ſans les ſéparer de leur coque, & on les fait ſécher pendant ſix ſemaines à un feu modéré, dans des fours deſtinés à cet uſage. Enſuite on briſe la coque, on en tire la noix, on la lave dans de l'eau de chaux, on la fait auſſi ſécher dans les fours pendant pluſieurs ſemaines. La muſcade & le macis ſont amis des nerfs, du cerveau, & de l'eſtomach.

Mœurs des Inſulaires.

Le Mahométiſme domine avec empire dans les Iſles de Banda. On y voit auſſi quelques Idolâtres, & un très-petit nombre de Chrétiens. Ces Inſulaires ont coutume de s'aſſembler dans les places publiques, ou dans les bois, tantôt pour y faire des feſtins, tantôt pour délibérer des affaires d'E-

Argenſola, *Ibid.*

tat. Ils mangent auſſi quelquefois dans leurs Temples. Un morceau de ſagu, & un plat de riz, ſont toutes les délices de ces repas. Ils ſont entremêlés de combats particuliers entre les nobles, qui s'eſcriment avec des ſabres, au ſon de divers inſtrumens. Entre pluſieurs armes en uſage parmi ces Indiens, on aſſure qu'ils ont de petits traits, faits en maniere d'hameçons, auxquels ils attachent une corde. Ils les lancent à l'ennemi avec beaucoup d'adreſſe, & il les retirent enſuite avec la corde, amenant, dit-on, par le même moyen celui qu'ils ont bleſſé. Leurs guerriers ſe couvrent l'eſtomac & les épaules d'une double cuiraſſe, & portent ſur leur tête une eſpéce de caſque, au haut duquel ils attachent un oiſeau de paradis, ſoit pour orner cette coeffure, ſoit parce qu'ils croyent que c'eſt un préſervatif contre les dangers. Ils commencent leurs combats de mer par un grand nombre de ſauts & des gambades, qu'ils font ſur les bancs dont leurs galeres ſont bordées, Leur coutume eſt de ne faire aucun quartier aux vaincus. Les vainqueurs rapportent en trophées au bout de leurs piques, les têtes des ennemis

qu'ils ont égorgés. Au retour de l'expédition, ils ſe rendent dans la place publique, & chaque ſoldat compte avec oſtentation toutes les têtes qu'il a coupées. Enſuite ils les enterrent dans un bois.

Ils ſont fort cérémonieux dans leurs funérailles. Ils enſeveliſſent les morts dans un drap ; ils les portent ſur leurs épaules au lieu de la ſépulture ; ils pouſſent des cris & des hurlemens affreux ſur la foſſe ; ils appellent le mort à haute voix, comme s'ils croyoient en être entendus ; ils mettent ſur le tombeau des lampes allumées, devant leſquelles ils font des prieres.

Le balon eſt un amuſement familier à ces Inſulaires. Ceux dont ils ſe ſervent ſont un tiſſu de roſeau, comme les balons d'Eſpagne. Les joueurs, au nombre de dix ou douze, forment un cercle. Les hommes menent une vie oiſive, & ne s'occupent d'aucun autre exercice que de celui de la guerre. Les femmes cultivent la terre, veillent aux ſoins du ménage, cueillent & préparent les noix de muſcade, & ſont chargées de tous les travaux pénibles. On prétend que les Bandanois vivent beaucoup plus long-tems que

les autres hommes. Les Hollandois, dans leur premier voyage, virent plusieurs personnes, qui avoient, dit on, plus de cent trente ans.

§. IV.

Autres Isles méridionales.

Sologo, *Key*, *Aroe*, *Botton*, *Solor*, *Timor*, &c. passent aussi pour des dépendances de l'Archipel des Moluques. Elles sont toutes au Sud de l'Equateur.

Sologo est une assez grande Isle, qui releve en partie du Roi de Ternate, & sur laquelle les Sultans de Tidor, de Bachian, & de Borneo ont aussi des prétentions. Elle abonde en toutes sortes de vivres : elle produit du bois de sandal, de la canelle, du camphre, du gingembre, du poivre long. On assure qu'il s'y trouve un arbre dont l'ombre est mortelle à ceux qui se couchent dessous (1). Ses habi- Sologo.

(1) C'est bien assez de cette merveille. Je n'ai pu me resoudre à rapporter ce qui suit. « Si quelqu'un, *dit Argensola*, se couche dessous du côté » de l'Occident, l'ombre de l'arbre est capable de » lui causer la mort, à moins qu'il ne se releve » promptement, pour aller se mettre du côté oppo- » sé vers l'Orient où l'ombre du même arbre . . . » est l'antidote contre le venin de la premiere ».

tans ſont farouches, perfides, & d'une groſſiereté extrême dans toutes leurs manieres. La plupart ne portent aucun vêtement. Pour y ſuppléer ils ſe peignent ſur le corps différentes figures de feuillages & de fleurs, qui ſemblent imiter le ramage de certaines étoffes. Ils ont le viſage long; les dents noires & luiſantes, les oreilles percées & chargées d'anneaux. On trouve dans le pays quantité de petites habitations iſolées, dont chacune enferme une nombreuſe famille. L'Hiſtorien des Moluques obſerve que toute l'Iſle eſt remplie de lieux de proſtitution, déréglement très-rare dans les autres parties de l'Inde.

Argenſola, Tome I.

Key.

Salmon place l'Iſle de Key à trois dégrés 20 min. de latitude méridionale, & à 150 de longitude du méridien de Londres. Sa longueur eſt de trente lieues, ſur trois ou quatre de largeur. Elle a ſous ſa dépendance une petite Iſle de même nom, dont les côtes ſont tortueuſes, & dans laquelle on trouve un golphe large de quatre lieues. Le terrein de ces deux Iſles eſt fort élevé, couvert de monta-

Salmon, Etat des Iſles de la Sonde, Valentin.

Argenſola, Hiſt. des Mol. t. I. p. 150. de la Trad. Françoiſe.

gnes,

gnes, & baigné de pluſieurs rivieres. On y compte une infinité de villages, qui ont chacun leur Prince, & qui ſont continuellement en guerre. Ces petits Souverains, quoique très-abſolus, ne levent aucun impôt dans leur Etat, & ne ſe diſtinguent de leurs ſujets que par un plus grand nombre de pendans d'oreilles, & par un voile d'écorce d'arbres. Le but de leurs guerres cruelles eſt de faire le plus d'eſclaves qu'ils peuvent. Ils les vendent à Banda, où ils envoyent tous les ans une vingtaine de bâtimens. Souvent ces Inſulaires font un pareil trafic de leurs propres enfans, & s'ils peuvent mettre la main ſur un parent, ſur un ami, ils le vendent de la même maniere.

Les larcins ordinaires ſe puniſſent chez ce peuple par l'amputation de l'oreille, & les vols conſidérables par la perte de quatre doigts. Il y a des peines de mort pour l'homicide & l'adultere; mais les coupables ont pluſieurs moyens de ſe ſouſtraire à la ſévérité des loix. Ils ont des Temples; ils reconnoiſſent un Dieu Créateur; ils l'invoquent en fléchiſſant les genoux, en touchant des mains leur viſa-

ge, ou en les tenant élevées ſur la tête ; ils lui offrent des viandes, qu'ils laiſſent ſur l'autel, & qui ſont enlevées par une perſonne inconnue, apparemment par le Prêtre du Temple. Ils conſultent dans toutes leurs affaires une eſpece de Magicienne qui a, diſent-ils, quatre yeux, & qui interroge en leur préſence un Eſprit inviſible, dont ils croyent entendre la voix. Les hommes & les femmes vont nuds, à l'exception des parties naturelles. Leurs principales richeſſes ſont l'or & les dents d'éléphant. Ils font auſſi un aſſez grand commerce d'habits, qu'ils vont chercher à Macaſſar, & qu'ils débitent à Banda & dans les Iſles voiſines. Ils vivent de ſagu, de poiſſons, de racines & de fruits. La coutume des Nobles eſt d'embaumer leurs morts, & de les garder un an dans une caiſſe, ſous le toit de leur maiſon ; après quoi ils les enterrent avec beaucoup de pompe. Leur deuil conſiſte à ſe raſer la tête, & à ſe paſſer dans les doigts, dans les bras, aux jambes, & autour du corps, de cercles de canne, qu'on eſt obligé de garder juſqu'à ce qu'ils tombent d'eux-

mêmes. On doit auſſi s'abſtenir alors de certains alimens.

Aroe, & quelques petites Iſles qui en dépendent, ſont ſituées à l'Orient de l'Iſle de Key, & à la diſtance d'un peu plus de vingt lieues. Les habitans ſont auſſi barbares que ceux de Key, & ſe font continuellement la guerre pour s'enlever des eſclaves. Le pays a peu de rivieres & de ſources. Il ne laiſſe pas d'être abondant en riz, en légumes & en beſtiaux. La pêche y eſt ſi bonne qu'elle fait un des principaux revenus des habitans. *Vorkey* eſt la plus conſidérable habitation de ces Iſles. On y pêche de petites perles d'une très-belle eau. Aroe.

Botton eſt à l'Oueſt d'Amboine. Sa capitale a l'apparence d'une aſſez grande ville, à cauſe de la multitude des jardins qu'elle renferme. Mais le nombre de ſes habitans répond ſi peu à ſon étendue, qu'il ne ſurpaſſe pas douze ou treize cents perſonnes. On trouve dans toute l'Iſle quantité de petits villages & de hameaux. Le pays eſt gouverné par un Roi, qui réſide dans la capitale. Midleton, Capitaine Anglois, ayant été admis dans le palais de ce Monarque, apperçut Botton.

Midleton, dans l'Hiſtoire des Voyages, t. I.

un amas confus d'édifices, qui ne ſe diſtinguoient des maiſons ordinaires que par leur grandeur. On l'introduiſit dans une ſalle, où il vit avec frayeur une douzaine de têtes encore ſanglantes, qui étoient ſuſpendues aux murs. Le Roi les fit conſidérer à Midleton, & lui dit avec un air de complaiſance que c'étoit les têtes d'autant d'ennemis qu'il avoit tué à la guerre. La vie de ce peuple eſt ſimple & groſſiere. Le Roi même ne mange que dans des plats de bois. On les couvre d'une toile, pour conſerver la chaleur des mets. La boiſſon dont ils ſe régalent eſt l'*Irea pote*, liqueur douce & agréable, mais qui porte à la tête lorſqu'on en boit avec excès. Ils trouvent nos mets d'Europe fort délicats, & lorſqu'on leur préſente des vins d'Eſpagne ou de France, ils en boivent ſans aucune meſure. Dans un repas que Midleton donna au Roi ſur ſon vaiſſeau, ce Prince ſe livra tellement à la débauche, qu'il fallut le faire porter au ſortir de table par ſes gens. Ces Inſulaires font un aſſez grand commerce de perles, d'écaille de tortue, de toiles, & d'eſclaves.

Solor s'éloigne beaucoup plus de la ligne équinoxiale, & doit se placer à huit degrés 20 ou 30 min. du Sud. Sa longueur est d'environ dix lieues, & sa largeur de huit. Elle est habitée par des Mores, des Idolâtres, & des Chrétiens. Les principales peuplades des Mores & des Idolâtres sont *Lamakere*, *Male*, *Toulon*, *Adenare*, *Prototoli*, *Aude*, & *Sallelauvo*. Ces deux derniers Bourgs sont d'anciennes dépendances du Royaume de Ternate.

Solor.

Argensola, *ubi suprà.*

Les habitations des Chrétiens s'appellent *Cherebate*, *Pamancaie*, & *Louolaing*. Elles contenoient au commencement du dernier siecle cent cinquante familles. Le nombre des autres peuplades répandues dans le pays n'étoit pas moins considérable. On comptoit jusqu'à deux mille familles, établies dans une petite Isle voisine, dont les habitations se nommoient *Carmang*, *Louococol*, *Louonamang*, & *Louongin*. Les Portugais avoient autrefois des domaines considérables à Solor. Ils en furent chassés en 1613 par les Hollandois.

Cette Isle est de quelque importance pour le commerce des Moluques,

parce qu'on en tire une grande abondance de vivres. Elle produit auſſi beaucoup de ſandal. On aſſure que pluſieurs de ſes peuplades ſont gouvernées par des femmes.

Timor. Timor, la plus méridionale & la plus grande de toutes ces Iſles, s'étend entre 8 & 10 degrés de latitude. Salmon lui donne ſoixante & treize lieues de longueur, & dix-huit de largeur. Ses côtes ſont baſſes, marécageuſes, couvertes de grands arbres & de roſeaux. Elle abonde en beſtiaux, en gibier, en fruits, en légumes, en coquillages & en poiſſon de toute eſpece. On y trouve auſſi de la cire, du miel, du ſandal, & des forêts entieres de cocotiers & de tamarins. Il y croît, ſur les bords de la mer, une ſorte de pins, dont le bois eſt rouge, compact, & très-propre aux conſtructions. Tous les Voyageurs parlent avec admiration d'une eſpece de palmiers qui ſont très-communs dans l'Iſle. Ils ont quatre-vingts pieds de hauteur, ſur ſept ou huit de diametre. Ils ne pouſſent de branches que vers la cime. Le fruit a la forme d'une noix de coco; mais il n'eſt pas plus grand qu'un œuf de poule.

Le pays eſt partagé en différentes ſouverainetés, dont les plus conſidérables ſont *Koupan*, *Anabao*, *Lafao*, *Ambaje*, *Lortribie*, *Polumbie*, & *Nanquinal*. Les Hollandois ont dans le Royaume de Koupan une petite habitation, accompagnée d'une forteresſe, nommée la *Concorde*, où ils entretiennent une garniſon de cinquante hommes. Ils ſe procurerent cet établiſſement en 1613, aux dépens d'une Colonie Portugaiſe qu'ils chaſſerent de ce quartier. Ils n'en tirent pas un grand profit; mais c'eſt un entrepôt commode pour le commerce des Moluques.

Salmon, *ubi ſuprà.*

Habitation & forteresſe Hollandoiſe.

Les Portugais ſont établis à Lafao, dans la partie ſeptentrionale de l'Iſle, à plus de ſoixante lieues de l'habitation Hollandoiſe, qui eſt du côté de l'Oueſt. Les peuples de leur dépendance font profeſſion du Chriſtianiſme, & ne parlent point d'autre langue que la Portugaiſe. Ils reconnoiſſent le Roi de Portugal pour leur Souverain; mais ils ne veulent point relever du Vice-Roi de Goa, ni même ſe ſoumettre à l'Archevêque de cette ville pour le ſpirituel. Ils prétendent ſe gouverner ſuivant leurs loix. On

Etabliſſement des Portugais à Lafao.

voulut leur donner en 1688 un Vice-roi ; mais ils ſe revolterent ouvertement, & cette guerre, qui dura quinze ans, penſa ruiner la Colonie. Lafao n'eſt aujourd'hui qu'une petite bourgade, bâtie ſur le bord de la mer, & défendue par quelques batteries. On y voit une cinquantaine de maiſons fort pauvres, & une ancienne Egliſe. Il y vient tous les ans, dans le cours de Septembre, pluſieurs navires de la Chine, qui attirent dans cette ſaiſon un aſſez grand nombre d'étrangers, & qui font de Lafao une bonne place de commerce. Les Portugais peuvent armer cinq cents ſoldats dans les différentes habitations qui leur ſont ſoumiſes.

Habitans naturels de Timor.

Les autres contrées de l'Iſle ſont habitées par des peuples Mahométans ou Idolâtres, qui ne dépendent d'aucune nation Européenne. Ceux de Koupan & d'Anabao ſont alliés des Hollandois. Les autres ſont ſi farouches, qu'ils maſſacrent ſans pitié tous les étrangers qui approchent de leurs habitations. Ils ont le viſage long, les cheveux noirs, la peau fort bazanée, la taille petite, le corps menu, agile & vigoureux. Tout leur habillement

consiſte dans un morceau de toile dont ils s'enveloppent les reins. Ils ont ſur la tête un chapeau de feuilles de palmier, & quelquefois une petite couronne de nacre de perle, enrichie de pieces d'or & d'argent. Ils ne ſortent jamais de leur maiſon ſans avoir une épée à leur côté, un javelot à la main, un arc & un carquois ſur l'épaule. La chaſſe & la pêche ſont leurs principaux exercices. Ils ont coutume de faire ſécher au feu, ſur une eſpece de claye, le gibier & le poiſſon qu'ils prennent. Toutes les campagnes ſont communes, & ceux qui s'adonnent à les cultiver choiſiſſent le terrein qu'ils veulent.

Lombatte, Serbite, Floris, Cumbava, &c. ſont d'autres Iſles ſituées à peu près dans la même latitude, mais un peu plus vers l'Oueſt. La premiere eſt remarquable par un volcan qui vomit continuellement des feux. Serbite eſt au Septentrion de Solor, dont elle n'eſt ſéparée que par un petit détroit. Salmon lui donne onze lieues de long, & cinq ou ſix de large. C'eſt un pays d'un aſpect agréable, & d'une prodigieuſe fertilité. Mais ſes peuples Lombatte, Serbite.

ſont ſauvages, & ne permettent point aux étrangers l'entrée de leurs habitations, qui ſont toutes environnées d'une bonne paliſſade. Néanmoins lorſqu'ils voyent arriver quelques navires, ils ſe tranſportent ſur le rivage, & ils échangent leurs fruits pour des couteaux, des cuilleres, & des morceaux de fer. Ils n'eſtiment point l'or ni l'argent, & ils préferent l'étain à ces métaux.

Floris. Floris, que d'autres appellent *Endé*, eſt à l'Oueſt de Serbite. Sa longueur eſt de cinquante lieues, & ſa largeur d'environ dix-huit. Valentin la regarde comme une dépendance du Royaume de Macaſſar, & dit qu'on n'en tire point d'autres marchandiſes que des vivres. *Larentoeke* eſt le nom d'une ville & d'un port conſidérable de cette contrée. On aſſure que ſes habitans ſont très-verſés dans la magie, & dans l'art déteſtable de préparer les poiſons.

Cumbava, Lamboc. *Cumbava* & *Lamboc* ſont encore plus vers l'Oueſt, & touchent preſque à l'Iſle de Java. La premiere, qui relev[illegible] autrefois des Royaumes de Bone [illegible] Macaſſar, eſt aujourd'hui

ſous la dépendance des Hollandois. Elle produit de la cire, du riz, & d'excellens chevaux.

§. V.

Gilolo, autrement appellée Batochine. Iſles de Morotai.

Voilà les principales Iſles qui ſont au Midi & à l'Oueſt des Moluques. Celles de Gilolo & de Morotai s'étendent du côté de l'Eſt & du Septentrion. Gilolo, ſituée au Nord-Eſt de Ternate, eſt coupée par la ligne. Sa longueur eſt de ſoixante lieues, du Midi au Nord. Elle en a quinze de l'Eſt à l'Oueſt, dans ſa largeur commune. Deux golphes, qui la pénétrent du côté de l'Eſt, la diviſent en trois portions, qui ſemblent former trois Iſles différentes. L'une ſe nomme *Batochine*, l'autre *Gammocanora*, & la troiſiéme *Gilolo*. On donne indifféremment à l'Iſle le premier & le dernier de ces noms. La pointe de Batochine regarde le Septentrion. Ses habitans ſont des Sauvages, qui paſſent leur vie dans des lieux déſerts, ſans loix, ſans Souverains, & ſans demeures fixes. Gammocanora & Gilolo

Poſition de Gilolo.

Argenſola & ſon Continuateur. Salmon, état des Moluques.

ont des peuples plus policés, qui obéiſſent à des Rois, & qui habitent des bourgs bâtis ſur le bord de la mer. Toutes ces nations s'entendent, quoiqu'il y ait quelque différence dans leur langage. Gammocanora a un volcan.

Les Iſles de Morotai ſont au Nord-Eſt de Gilolo. Elles ſont habitées par des peuples auſſi féroces que celui de Batochine. Ils n'ont point de Rois; mais chaque ville élit un chef, auquel ſes habitans obéiſſent, ſans lui payer aucun tribut. L'uſage de l'or, de l'argent, des poids & des meſures leur eſt inconnu. Ils adorent le Diable ſous diverſes figures hideuſes. Les Rois de Ternate & de Tidor ont d'anciennes prétentions ſur toutes ces Iſles.

ARTICLE III.

Traditions Moluquoiſes. Révolutions modernes cauſées par les Européens.

NOUS abandonnons ſans regret les ſombres détails qui ont fait la matiere des deux précédens articles, pour nous livrer à des recherches qui occuperont plus agréable-

ment le Lecteur. Elles embraſſeront quelques particularités intéreſſantes concernant l'Hiſtoire ancienne & moderne des Moluquois.

I.

Origine fabuleuſe des Princes qui régnent aux Moluques. Découverte de ces Iſles par les Portugais.

C'eſt une tradition reçue chez les Moluquois, & conſignée dans leurs Livres ſacrés, que les Souverains qui les gouvernent ont une origine miraculeuſe. Cette tradition regarde particulierement les Sultans de Ternate, de Tidor, de Bachian, de Botton, & de Gilolo. *Bicocigara*, un des premiers Rois des Moluques, ſe promenant un jour dans une barque, le long de la côte de Bachian, apperçut entre les rochers quelques-unes de ces cannes que les Indiens appellent *Rotin*. Frappé de leur beauté il s'arrêta dans ce lieu, & commanda à ſes gens de les couper. Mais à peine furent-elles ſéparées de leurs racines, qu'il en ſortit du ſang, & qu'on découvrit quatre œufs, qui reſſembloient à des œufs de couleuvre. En même tems le

Tradition des Moluquois ſur l'origine de leurs Souverains.

Argenſola, Liv. I.

Roi entendit une voix qui lui dit : *Conſerve ſoigneuſement ces œufs, parce qu'il en naîtra quatre excellens Princes.* La choſe s'accomplit quelques tems après, & ces œufs produiſirent trois enfans mâles & une fille. Des trois Princes, l'un régna à Bachian, l'autre à Botton, le troiſiéme dans les Iſles de *Papua ;* & la Princeſſe épouſa le Roi de Batochine. Voilà les fables que croyent ces Inſulaires.

Succeſſion de ces Princes.

Le Prince qui regna à Bachian eut une longue ſuite de ſucceſſeurs, qui profeſſerent tous l'idolâtrie, juſqu'au regne de *Tidor Bongue*, le quinziéme de ces Monarques, lequel embraſſa l'Alcoran, vers la fin du XVe. ſiecle de l'Ere Chrétienne. *Boleife*, ſuccéda à Tidor Bongue, & regna à Ternate. *Almanzor*, qui deſcendoit auſſi des anciens Rois de Bachian, étoit dans le même tems Souverain de Tidor. Ce fut pendant le regne de ces deux Sultans que les Portugais découvrirent les Moluques en 1515, ſous la conduite de François de *Serra*, un des compagnons d'Alfonſe d'Albuquerque. Boleife, qui ſe piquoit d'avoir une profonde connoiſſance de l'avenir, avoit, dit-on, prédit leur ar-

Les Portugais découvrent les Moluques.

rivée. Ils mouillerent d'abord à Amboine, où ils reçurent une ambaſſade de Boleife & d'Almanzor, qui étant alors en guerre, rechercherent avec empreſſement l'alliance de ces étrangers. François de Serra préféra l'amitié de Boleife, & bâtit un Fort à Telingamma, dans l'Iſle de Ternate.

Boleife mourut quelque tems après, & laiſſa le trône à un fils en bas âge, nommé *Boyano*, dont il confia la tutelle à ſa femme. *Daroes*, frere naturel de Boyano, fut auſſi aſſocié au Gouvernement. Mais les Portugais commencerent à vouloir dominer à Ternate, mortifierent en pluſieurs occaſions Daroes, & ſe ſaiſirent de la perſonne du Roi, ſous prétexte de veiller à ſa conſervation. Ils commirent dans le même tems pluſieurs autres violences. Le Roi de Tidor, ayeul maternel du jeune Prince, étant tombé malade, pria Dom *Garcias*, leur Commandant de lui envoyer ſon Médecin. Ce Prince, dont ils avoient rejetté l'alliance, venoit d'accepter celle des Eſpagnols, qu'il avoit reçus dans ſon Iſle. Dom Garcias ne lui pardonna point cette démarche, & le fit, dit-on, empoiſonner par ſon Méde-

Ils ſont reçus à Ternate.

Violences de Dom Garcias leur Commandant.

cin. Après la mort d'Almanzor, qui eut pour ſucceſſeur *Cachil* (1) *Raxamira* ſon fils, il fit une irruption à Tidor, pilla & ſaccagea la principale ville, maſſacra ſans diſtinction tous les habitans qui s'y trouverent, & força la plupart des Inſulaires à ſe réfugier dans les montagnes. Tout le pays ſeroit tombé alors ſous la domination du Portugal, ſi les Tidoriens n'euſſent été ſecourus par le Roi d'Eſpagne.

Sur ces entrefaites une maladie violente, & qu'on crut peu naturelle, emporta le jeune Roi de Ternate, que les Portugais tenoient enfermé dans leur Fort. Cachil *Dayolo*, ſon frere, lui ſuccéda. Dom George de *Menezès*, qui avoit remplacé Dom Garcias dans le commandement des Moluques, crut devoir s'aſſurer auſſi de la perſonne de ce jeune Prince, l'attira dans le Fort, & ne lui permit plus d'en ſortir. Ce nouveau Commandant eut des démêlés très-vifs avec Daroes, Régent du Royaume. La querelle commença à l'occaſion de quelques préférences que Menezès parut avoir pour Cachil *Bayaco*, homme

Démêlés de Menezès avec le Régent du Royaume.

(1) C'eſt un titre qui revient à celui de Prince.

conſidérable par ſon crédit. Daroes en fut jaloux, ſuſcita un procès criminel à Bayaco, qui s'étoit retiré dans le Fort, & ſomma Menezès de le livrer aux Magiſtrats de Ternate, afin qu'il fût jugé ſelon les Loix de la nation. Cette demande, qui fut accompagnée de quelques menaces, embarraſſa Menezès & ſon Conſeil. Tandis qu'il délibéroit ſur les moyens d'appaiſer Daroes & de ſauver ſon ami, Bayaco, craignant que les Portugais ne l'abandonnaſſent dans ce preſſant danger, ſe précipita du haut d'une fenêtre.

Le Général Portugais, touché de la mort de ce Cachil, crut qu'il étoit de ſon honneur de la venger. Un prétexte aſſez leger lui en fournit les moyens. Les Mahométans, établis dans le voiſinage du Fort, ayant tué un pourceau, qui s'étoit approché de leur Moſquée, Menezès fit à ce ſujet de rigoureuſes perquiſitions. Les ſoupçons tomberent ſur un Prêtre Mahométan, nommé *Vaidua*, principal Miniſtre de cette Moſquée, & parent du Cachil Daroes. Il fut arrêté dans ſa maiſon, chargé de fers, conduit dans le Fort, Nouvelles violences des Portugais.

exposé aux insultes des gardes & des valets du Gouverneur, qui lui frotterent le menton & le visage avec des morceaux de lard. On assure que ces procédés se passerent en présence de Daroes & de quelques Grands du Royaume, qui s'étoient rendus au Fort pour demander l'élargissement de Vaidua. Menezès, après cette cruelle insulte, consentit à relâcher le prisonnier, moyennant des ôtages qu'il se fit livrer.

Les injustices les plus criantes succéderent bien-tôt à ces premieres vexations. Le Galion qui venoit tous les ans à Ternate pour apporter la paye des troupes Portugaises, ayant été retardé par le mauvais tems, la garnison du Fort se vit menacée d'une affreuse disette. Les soldats, pressés par le besoin, entrerent avec violence dans les boutiques & dans les plus riches magasins de la capitale, & prirent sans payer toutes les provisions qui leur manquoient. Ils se répandirent ensuite dans une petite Isle voisine, où ils saccagerent un gros bourg, nommé *Tabona*. Les habitans, irrités de ces insolences, attaquerent à leur tour les Portugais, en tuerent une

grande partie, & déſarmerent le reſte. Menezès inſtruit de cette émeute, entra dans un furieux emportement, & menaça Daroes de ſon indignation, s'il ne lui livroit les principaux auteurs du maſſacre. Le Cachil, quoique perſuadé de l'injuſtice de cette demande, jugea pourtant à propos de remettre entre les mains des Portugais le Commandant de Tabona, & deux des principaux habitans du lieu, croyant qu'une telle complaiſance appaiſeroit la colere de Menezès, & qu'après avoir retenu pendant quelques jours les priſonniers, il leur permettroit de retourner dans leur ville. Mais il connoiſſoit mal le génie cruel & vindicatif de ce Portugais. Lorſqu'on lui eut amené les trois Indiens, il fit couper les mains aux deux bourgeois, & les renvoya en cet état à Ternate. A l'égard du Gouverneur, on lâcha contre lui deux dogues furieux, qui le mirent en pieces.

Horrible cruauté de Menezès.

Quelques tems après, Cachil Daroes, qui, comme on l'a dit, exerçoit la fonction de Régent, *Tamarano*, grand Amiral, & *Boio*, Chef de la Juſtice, furent accuſés par quelques gens obſcurs d'avoir conſpiré

contre les jours du jeune Roi. Sur cette dénonciation, Menezès les ayant attirés dans le Fort, les fit arrêter, & les condamna à une torture cruelle. Daroes eut enſuite la tête tranchée ſur un échaffaut, qu'on dreſſa hors de l'enceinte du Château, dans un lieu éminent, afin que tout le peuple fût témoin de ſon ſupplice. Les deux autres furent auſſi ſacrifiés au reſſentiment du Gouverneur.

Supplice de Daroes.

Ces ſanglantes exécutions répandirent une telle frayeur dans Ternate, que la Reine & tous les habitans de cette capitale prirent la fuite, & ſe réfugierent dans les montagnes. La Princeſſe, avant que de ſe retirer, envoya ſommer Menezès de lui rendre ſon fils, qu'il tenoit comme priſonnier dans le Fort; & ſur le refus qu'il fit de le livrer, elle défendit à tous ſes ſujets, ſous peine de la vie, d'avoir aucune communication avec les Portugais.

Adminiſtration de Pereira.

Gonzalès Pereira qui fut envoyé aux Moluques pour remplacer Menezès ſe conduiſit dans les commencemens avec une modération apparente qui lui gagna tous les cœurs. Les Indiens, ſéduits par ſes promeſſes,

retournerent dans leurs anciennes habitations, & le calme fut rétabli dans tout le Royaume. Mais ce Général étoit chargé de quelques ordres secrets, qui replongerent Ternate dans de nouveaux troubles. Ses instructions portoient d'augmenter de plusieurs ouvrages les fortifications de Telingamma, de continuer d'y retenir, sous divers prétextes, le Sultan Dayolo; d'interdire à tous les habitans de l'Isle, même aux Portugais, la vente du clou de Girofle; d'enlever de leurs maisons les balances, les mesures, & généralement tous les instrumens de ce commerce, pour les faire brûler dans la place publique.

Le nouveau Gouverneur exécuta sans obstacle le premier article de ses instructions. En effet, ayant eu l'adresse de persuader à la Reine qu'il lui rendroit son fils aussi-tôt que les travaux du Fort seroient achevés, non-seulement elle ne s'opposa point à cette entreprise, mais elle lui envoya même des matériaux & des ouvriers. Mais quand il publia les ordres qui restreignoient aux seuls Facteurs du Roi son maître la vente du clou de girofle, cette déclaration causa

Ordres qui causent un soulevement général.

un ſoulevement général. Les Portugais s'aſſemblerent tumultueuſement dans le Fort, & coururent en foule à la maiſon de Fernand *Lopez*, Grand Vicaire de l'Evêque, ayant à leur tête un des principaux officiers de la garniſon nommé Vincent de *Fonſeca*. Leur projet étoit de demander au Gouverneur la révocation de l'ordonnance, & de le menacer, en cas de refus, d'abandonner l'habitation de Ternate, pour ſe réfugier dans les Iſles voiſines, chez les Mores ou chez les Eſpagnols. Pereira crut en impoſer aux rébelles en faiſant arrêter Fonſeca; mais cette démarche acheva de les aigrir, & les plus mutins ſe rendirent à Ternate, pour implorer le ſecours des Indiens. Ceux-ci, qui n'étoient pas moins irrités contre le Gouverneur, entrerent avec chaleur dans la même cauſe, & réſolurent de profiter d'une occaſion, qui pouvoit les affranchir de la tyrannie des Portugais. Il ſe tint un grand Conſeil dans le Palais en préſence de la Reine. La mort de Pereira & de tous les Européens qui gardoient la fortereſſe y fut réſolue. On convint du tems, des moyens, & du lieu. Quand le jour

marqué pour l'exécution fut arrivé, les habitans de Ternate prirent les armes, vers l'heure de midi. Les uns se cacherent dans une Mosquée, qui étoit derriere le Fort, & les autres dans un bois voisin. Ils avoient ordre de sortir de leur retraite, & d'entrer dans la place au signal qu'on leur donneroit. Dans le même tems quelques Indiens s'étant mêlés parmi les ouvriers du Fort, pénétrerent jusqu'au palais du Gouverneur, forcerent les portes de son appartement, & le massacrerent. Il étoit si mal gardé, que les meurtriers ne furent découverts que par une femme qui se mit à crier de toute sa force, *les Mores, les Mores.* A ce bruit l'allarme se répandit dans le Château; toute la garnison se mit sous les armes, & les assassins prirent la fuite. Les Mores qui étoient en embuscade autour du Fort, voyant que les Portugais étoient sur leurs gardes, & ne recevant point le signal dont on étoit convenu, n'oserent attaquer la place, & se retirerent dans la ville.

Massacre du Gouverneur Portugais.

Vincent de Fonseca, un des principaux Auteurs du premier soulevement, fut tiré de sa prison, & substi-

Fonseca succéde à Pereira.

tué à Pereira, par le crédit du Grand Vicaire Lopez. Malgré ſes liaiſons avec les rebelles, il témoigna le même zéle que ſon prédéceſſeur pour l'exécution des ordres tyranniques du Conſeil de Goa, & cette conduite le rendit également odieux aux Portugais & aux Indiens. Ces derniers déclarerent une guerre ouverte au Gouverneur, & firent des démarches auprès du Roi de Tidor & de pluſieurs Princes voiſins, pour les exciter à une ligue générale contre les Portugais. Fonſeca, effrayé de ce complot, rétablit la liberté du commerce, & conſentit enfin à la délivrance du Sultan, ce qui calma tous les troubles.

Caractere du Sultan Dayolo.

Dayolo, après une longue abſence, fut reçu dans Ternate avec ces démonſtrations de joie, dont le peuple eſt toujours prodigue envers les jeunes Souverains. Sa mere ſe déſiſta de la régence, & lui mit dans les mains les rênes du Gouvernement. Mais à peine aſſis ſur le trône, il y montra des vices qu'il avoit cachés dans l'obſcurité d'une priſon. On découvrit en lui une grande légereté d'eſprit, une humeur inquiete & bizarre, de la fougue & de l'emportement

ment dans le caractere, un penchant invincible pour la débauche, des dispositions à la cruauté, & toutes les traces d'un mauvais naturel. Il se brouilla imprudemment avec les Portugais, qui, après lui avoir fait une guerre cruelle, dans laquelle ses propres sujets se tournerent contre lui, le forcerent de se réfugier à Tidor. Fonseca & les habitans de Ternate se réunirent alors pour placer sur le trône *Cachil Tabarija*, qui fut ensuite déposé, chargé de fers, & relégué à Goa. C'est ainsi que les Portugais se jouoient de ces Monarques.

Sa déposition.

Cachil Aerio, frere naturel de Dayolo, mais beaucoup plus jeune, fut ensuite couronné. Il étoit né d'une mere idolâtre, à laquelle les Jésuites l'avoient enlevé, pour le faire conduire dans leur Collége de Goa, où ils l'avoient instruit des principes du Christianisme. Aerio étoit retourné depuis quelque tems à Ternate, & sa mere le tenoit caché dans une maison de plaisance, où elle tâchoit de lui faire oublier les impressions qu'il avoit reçues des Missionnaires. Le Gouverneur l'envoya chercher par une troupe de soldats; & sa mere, sur je ne

Fortune d'Aerio.

Argensola, *Ibid.*

ſai quels preſſentimens, ayant refuſé de le livrer, ces barbares la précipiterent par une fenêtre, & ſe ſaiſirent de ſon fils. Nous verrons que les preſſentimens de cette femme n'étoient que trop fondés.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient à Ternate, Sultan Dayolo ſollicitoit à Tidor & dans les Iſles voiſines de puiſſans ſecours. La plupart des Rois des Moluques prirent ſa défenſe, & formerent une ligue redoutable, dont le Roi de Tidor fut déclaré le Chef. Les Princes confédérés leverent une armée de cinquante mille hommes, & mirent en mer une flotte nombreuſe, qui donna la chaſſe à tous les bâtimens Portugais, & qui bloqua le port de Telingamma. Dans le même tems les habitans de Ternate prirent les armes, abandonnerent leur ville après l'avoir brûlée, arracherent tous les arbres de girofle, réduiſirent en cendres pluſieurs villages Chrétiens, & porterent la déſolation dans toutes les campagnes, ſans épargner leurs propres habitations. La plupart des Portugais établis hors du Fort furent égorgés ou diſperſés, & ceux qui habitoient dans ſon enceinte furent tellement harcelés

Ligue générale contre les Portugais.

Le même, Liv. II.

par les Indiens, qu'ils ne pouvoient en sortir, soit pour couper du bois, soit pour faire de l'eau, sans s'exposer à une mort certaine. Le massacre ne fut pas moins général dans les autres Isles, & le zèle barbare des Musulmans détruisit à Tidor, à Bachian, & à Gilolo quantité de Chrétientés florissantes.

Les Portugais de Ternate, bloqués par terre & par mer dans leur Fort de Telingamma, commençoient à manquer de vivres, lorsqu'on leur envoya de Malaca un convoi considérable, sous la conduite d'Antoine de *Galva*. Ce Général, étant à la hauteur des Moluques, rencontra la flotte ennemie, composée d'un grand nombre de galeres du pays, & de plusieurs jonques Chinoises. Il n'avoit à opposer à cette multitude de bâtimens qu'un galion de guerre, une patache, & un navire de transport, sur lequel on avoit embarqué quelques familles, destinées à repeupler l'habitation de Ternate. Mais son artillerie lui donnoit un grand avantage sur les Indiens, qui n'avoient d'autres armes que des fléches & quelques mousquets. Ceux-ci s'étant approchés de l'escadre Européenne, firent pleuvoir

Arrivée d'Antoine de Galva.

ſur elle une grêle de traits, qui ne lui cauſerent pas un grand dommage, parce que le Général Portugais avoit eu la précaution de mettre ſes gens à couvert derriere des baſtingues. Quand les Indiens eurent épuiſé leurs fléches, Galva fit jouer ſon artillerie, leur tua beaucoup de monde, briſa ou coula à fond pluſieurs de leurs barques, & mit les autres en déroute. Il ne ſe mit pas en peine de les pourſuivre, parce que ſa préſence étoit néceſſaire à Ternate.

Il bat la flotte des Alliés.

Ses premiers ſoins, à ſon arrivée dans l'Iſle, furent de réparer les dommages que les Ternatois avoient cauſés aux habitations Portugaiſes, & d'établir en divers lieux les nouvelles familles qu'il avoit amenées de Malaca. Il tâcha en même tems de regagner la confiance & l'amitié des Inſulaires. Il ſuſpendit d'abord toutes les hoſtilités; il accorda une amniſtie à tous ceux qui voulurent la recevoir; il offrit en particulier à la Reine des conditions très-avantageuſes, & il envoya en divers quartiers des Religieux, pour engager les habitans à repeupler les villes & les bourgades qu'ils avoient abandonnées. Mais les Indiens, qui ſe rappelloient que ſon prédéceſſeur avoit

employé les mêmes artifices pour les tromper, rejetterent avec fierté toutes ces propoſitions. Il entreprit avec auſſi peu de ſuccès de gagner le Roi de Tidor & les autres Princes conféderés, auxquels il fit offrir des préſens conſidérables. Ils ne répondirent à ces offres que par des inſultes & des menaces. Galva, voyant leur obſtination, réſolut de porter la guerre à Tidor, & d'humilier l'orgueil de ces barbares, en les attaquant dans le centre de leurs forces. Il partit avec ſa petite flotte, ſur laquelle il fit embarquer quatre cens hommes, ne laiſſant que quelques ſoldats pour la garde du Fort. Il mouilla ſans aucun obſtacle dans la rade de Tidor, au mois de Décembre de l'année 1537, à une portée de mouſquet de la capitale. Quand la nuit fut venue, il débarqua ſecrettement trois cens hommes, & s'étant mis à leur tête, il marcha par des chemins détournés, pour ſurprendre un Fort qui commandoit la ville, & qui formoit alors toute ſa défenſe. Il avoit appris par ſes eſpions que ce poſte important étoit mal gardé. Il l'attaqua ſi bruſquement, qu'après avoir culbuté quelques Indiens, qui ſe préſenterent

pour le défendre, il entra dans la Place. Cachil Dayolo fut tué dans ce choc, qui ne couta aux Portugais qu'un ſeul homme. Antoine de Galva fit mettre le feu aux maiſons du Fort, ce qui jetta une telle épouvante dans la ville, que ſes habitans prirent la fuite, abandonnant aux vainqueurs toutes les richeſſes qu'elle renfermoit.

Il prend & brûle Tidor. Mais le Général Portugais, craignant que l'ardeur du pillage n'emportât trop loin ſes ſoldats, & n'ayant pas aſſez de monde pour garder cette grande ville, ſe contenta d'en tirer quelques vivres, & livra le reſte aux flammes.

Cette victoire répandit la terreur parmi les Princes ligués, & les rendit plus traitables. Le Roi de Tidor fit faire des propoſitions d'accommodement au Gouverneur, & conclut avec lui un Traité particulier, par lequel il s'engagea à livrer aux ſeuls Facteurs Portugais, à un prix invariable, tout le girofle qui croît ſur ſes terres. La Reine de Ternate, les Sultans de Bachian & de Gilolo, & les autres Rois des Moluques, obtinrent la paix aux mêmes conditions, & les Portugais devinrent plus puiſſans que jamais

dans toutes ces Iſles. Leur Général s'engagea de ſon côté à rendre la liberté au Sultan Aerio, & remplit avec exactitude cette promeſſe : ce qui acheva de rétablir le calme dans ces quartiers.

Il diſſout la Ligue.

Aerio gouverna le Royaume de Ternate en Prince ſage, intelligent, éclairé. Sa douceur & ſon affabilité le rendirent infiniment cher à ſes ſujets, & ſa fidélité pour les engagemens qu'il avoit contracté avec le Portugal, lui concilia l'amitié d'Antoine de Galva, & des Gouverneurs qui lui ſuccéderent, juſqu'à l'arrivée de Dom *Lopez Meſquita*, qui obtint le commandement des Moluques en 1570. Ce nouveau Général ſe livra imprudemment aux conſeils de quelques Moines turbulens, qui l'indiſpoſerent contre Aerio. Ils lui repréſenterent que ce Sultan abuſoit du pouvoir que lui laiſſoient les Gouverneurs ; qu'il étoit peu favorable aux Chrétiens ; qu'il toléroit avec trop d'indulgence le libertinage de ſes ſujets, & qu'il s'abandonnoit lui-même à des débauches ſcandaleuſes, qui nuiſoient à la propagation de l'Evangile. Meſquita, rempli de ces impreſſions monachales,

Adminiſtration de Dom Lopez Meſquita.

s'aviſa de faire à ce ſujet quelques remontrances au Sultan, & voyant qu'elles étoient mal reçues, il lui retrancha ſes penſions, le menaçant, s'il ne changeoit de conduite, de le faire dépoſer par le Viceroi de Goa.

Il maltraite le Sultan de Ternate.

Il arriva ſur ces entrefaites une choſe, qui acheva d'aigrir l'eſprit du Gouverneur. Cachil *Babu*, fils d'Aerio, & ſon héritier préſomptif, eut la curioſité de viſiter quelques Iſles, qui relevoient de la ſouveraineté de Ternate. Dans ce voyage un Indien vint ſe jetter à ſes pieds, & implorer ſa juſtice contre un Portugais qui avoit enlevé ſa fille. Babu, dans un premier mouvement de colere, ordonna que tous les Portugais du lieu fuſſent maſſacrés. Mais le Cadi s'oppoſa à l'exécution de cet ordre injuſte, & le Roi n'en fut pas plutôt informé qu'il rappella ſon fils, le fit mettre aux arrêts, & n'accorda ſa délivrance qu'aux généreuſes ſollicitations des perſonnes mêmes dont le Prince avoit ordonné le maſſacre.

Meſquita, malgré cette ſatisfaction éclatante, ſoupçonna la franchiſe du Monarque, & s'imagina, contre toute ſorte de vraiſemblance, que Babu n'avoit agi que par ſes ordres. Quel-

ques Religieux emportés, confirmerent ces soupçons déraisonnables, & lui persuaderent que la gloire du ciel & les intérêts du Portugal demandoient qu'on s'assurât de la personne d'Aerio. Il chargea de l'exécution un Officier affidé, & le Sultan fut enlevé dans une petite maison de plaisance, où il avoit coutume de se retirer avec ses femmes pendant la chaleur du jour. Quelques tems après on lui ordonna de s'embarquer pour Goa, afin d'y rendre compte de sa conduite. Mais le vaisseau qui le conduisoit étoit à peine à la hauteur de Malaca, que le Sultan reçut une lettre, dans laquelle le Vice-roi de Goa le prioit de retourner sur ses pas, l'assurant qu'il étoit pleinement convaincu de son innocence, & qu'il vengeroit avec éclat l'affront que lui avoit fait le Gouverneur. Aerio fut donc ramené à Ternate, & Mesquita reçut ordre de se rendre lui-même à Goa, où le Conseil des Indes le condamna à un an de prison. Quand ce terme fut expiré, le Vice-roi le renvoya aux Moluques, en lui enjoignant de reprendre ses anciennes fonctions, & de se réconcilier

Il le fait enlever, & l'envoye à Goa.

avec le Roi de Ternate. Des perſonnes d'autorité ménagerent entre Aerio & Meſquita une entrevue, dans laquelle ils jurerent d'oublier leurs querelles paſſées, & de vivre déſormais dans une parfaite union.

Ces promeſſes, faites en préſence de pluſieurs témoins reſpectables, furent ſi peu ſinceres de la part de Meſquita, que cinq jours après l'entrevue il les viola de la maniere la plus odieuſe. Ce ſcélérat, prétextant une indiſpoſition, qui ne lui permettoit pas de ſe tranſporter au Palais, fit prier le Roi de ſe rendre au Fort, où il avoit des choſes de la derniere importance à lui communiquer. On avertit Aerio de ſe défier de cette invitation, & que le deſſein de Meſquita étoit de le faire aſſaſſiner par Antoine *Pimentel* ſon neveu. Mais il ne crut pas devoir ajouter foi à un tel avis. Quand il fut arrivé à la porte du Fort, on refuſa de laiſſer entrer ſes ſangiacs & ſes gardes, ce qui commença à lui donner des ſoupçons. Il ne laiſſa pas de s'avancer avec fermeté; mais il ne put retenir ſes larmes en prenant congé de ſes enfans. Comme il voulut ſe

Comment Aerio eſt maſſacré.

rendre au Palais du Gouverneur, pour se plaindre de la violence qu'on venoit de faire à ses gens, quelques Officiers l'en empêcherent, & lui firent entrevoir par leur embarras & par d'autres indices, qu'on avoit sur sa propre personne de plus dangereux desseins. Dans ce moment Pimentel parut, ayant à la main un poignard. Il déclara au Prince qu'il venoit lui ôter la vie par les ordres du Gouverneur, & qu'il s'acquittoit à regret d'une si funeste commission (1). Le Roi, sans paroître effrayé, dit à Pimentel & à ses gens qu'il leur étoit facile d'exécuter ce commandement; mais qu'ils prissent garde à ce qu'ils alloient faire, & qu'il trouveroit des vengeurs dans ses enfans, dans ses sujets, & dans tous les Princes du pays; que s'ils soupçonnoient sa fidélité, il leur étoit libre d'examiner sa conduite, puisqu'il étoit dans leurs mains; qu'au reste, s'ils regardoient sa mort comme un

(1) L'Historien des Moluques assure que Pimentel avoit cet ordre *par écrit*, & qu'il en montra l'original à plusieurs personnes. Il ajoute, comme un bruit qui se répandit assez généralement, *que les Religieux, offensés de la persécution qu'Aerio faisoit aux Chrétiens.... avoient conseillé qu'on le fit mourir.*

événement avantageux à leur colonie, ils pouvoient s'épargner un crime inutile, puiſque dans l'âge où il étoit, la nature feroit bientôt ce qu'ils pourroient au plus avancer de quelques momens. Ces paroles ayant fait peu d'impreſſion ſur les meurtriers, il s'approcha d'un canon, ſur lequel il apperçut les armes de Portugal, & le tenant embraſſé : *Portugais*, s'écria-t-il, *reſpectez du moins ces armes* ; *voulez-vous maſſacrer le meilleur ami de votre Roi* ? On ajoute que pour derniere grace il demanda le tems de ſe faire baptiſer : ce que Pimentel lui refuſa. Ce barbare perça de pluſieurs coups l'infortuné Monarque, qui reçut la mort ſans ſe défendre. Son corps fut partagé en pluſieurs quartiers, qu'on expoſa à la vue du peuple ſur les crenaux de la muraille.

Cet indigne aſſaſſinat, accompagné de toutes les circonſtances qui peuvent inſpirer l'horreur & l'exécration, excita un ſoulevement général contre le Gouverneur. Les femmes & les enfans du Monarque abandonnerent Ternate, & ſe retirerent dans les Iſles voiſines, où ils implorerent ſecrettement l'aſſiſtance de pluſieurs

Princes. Ils porterent leurs plaintes jusqu'à Goa, où ils envoyerent un Ambassadeur, vêtu de blanc, ce qui est ici la marque du deuil, avec ordre de demander justice des attentats du Gouverneur, qui foulant aux pieds les engagemens les plus respectables, & abusant de ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, avoit violé la foi publique & les droits sacrés de la nature.

Le Vice-roi reçut favorablement l'Ambassadeur, promit de punir les vexations de Mesquita, & fit partir pour Ternate *Nugno Pereira* de la *Cerda*, en qualité de Commandant. Celui-ci fit charger de fers l'ancien Gouverneur, qui fut envoyé à Goa, pour y être gardé, jusqu'à ce que la Cour de Portugal eût ordonné de son supplice. Cette satisfaction, beaucoup trop légere pour un forfait dont la punition ne pouvoit être assez prompte, ne fut point capable d'appaiser les troubles, ni de conjurer l'orage qui se formoit contre les Portugais. Sultan Babu, qui fut déclaré successeur d'Aerio, après avoir fait avec un profond mystere tous ses préparatifs, parut avec des forces considérables de-

vant la citadelle de Telingamma, & l'inveſtit par terre & par mer. Le ſiége dura cinq ans, avec une opiniâtreté égale de part & d'autre, & cette alternative de bons & de mauvais ſuccès qui prolonge les guerres. Enfin les aſſiégés furent réduits à capituler en 1575. Ils ſortirent du Fort avec tous leurs effets, & ſe retirerent, les uns à Malaca, les autres à Amboine & dans les Iſles voiſines. Il ne reſta dans Ternate que dix-huit familles Portugaiſes, qui ne purent s'embarquer avec les autres, & qui paſſerent quelque tems après à Tidor, où elles formerent un petit établiſſement, qui au bout de quelques années, eut le ſort de celui de Telingamma. C'eſt ainſi que leur puiſſance s'éteignit aux Moluques.

Les Portugais ſont chaſſés de Ternate.

Sultan Babu, après s'être emparé du Fort de Telingamma, porta la terreur dans la plupart des Iſles qui étoient alliées ou ſujettes du Portugal. Il fit une deſcente à Bachian, tua le Roi du pays dans un combat, prit ſon fils & ſes principaux ſangiacs, emporta d'aſſaut preſque tous les Forts. Il paſſa enſuite à Tidor, qu'il aſſiégea; mais il y trouva tant de

Progrès du Sultan Babu.

réſiſtance, qu'il fut obligé de ſe retirer, après avoir perdu beaucoup de monde. Ce Monarque, auſſi paſſionné pour les plaiſirs que pour la gloire, mourut d'épuiſement, à la fleur de ſon âge, dans les bras d'une de ſes maîtreſſes. C'étoit un homme d'une conſtitution robuſte, un peu replet, d'une humeur enjouée, fort curieux des nouveautés qui venoient d'Europe. Les Hollandois, qui parurent pour la premiere fois aux Moluques ſous ſon regne, ayant tiré en ſa préſence quelques fuſées, il fut ſi charmé de cette invention, qu'il voulut apprendre d'eux à compoſer ces feux d'artifice. Il y travailla de ſes propres mains, & ſe perſuadant qu'avec une certaine quantité de poudre il pourroit fendre le tronc d'un gros arbre, il ne ſe donna point de repos qu'il n'en eût fait l'épreuve. Il étoit brave, & il n'épargnoit nullement ſa perſonne dans les occaſions périlleuſes. On le vit à Tidor ſauter du rivage dans la mer, & gagner à la nage ſon vaiſſeau. Il étoit familier avec les étrangers, mais grave & ſévere avec ſes ſujets, ſur-tout avec les Grands. Il avoit quarante femmes, diſtribuées

Sa mort & ſon caractere.

Continuateur d'Argenſola.

dans les bourgs de son obéissance. Ses forces maritimes, fort supérieures à celles de ses voisins, consistoient en trente galeres, dont plusieurs étoient armées de pierriers, & avoient depuis quarante jusqu'à soixante rameurs.

II.

Invasion des Espagnols.

Les Portugais furent à peine établis aux Moluques, que les Espagnols leur en disputerent la possession. Fernand de Magellan, qui avoit suivi Albuquerque aux Indes, dans le tems de la découverte de Ternate, ayant abandonné le service du Portugal pour s'attacher à la Cour de Madrid, persuada à Charle-quint que les Moluques dépendoient des pays occidentaux dont les Espagnols s'attribuoient le domaine. On sait que ces deux peuples, qui depuis quelques années, se croisoient dans leurs découvertes, étoient convenus en 1494 de diviser le globe terrestre en deux portions égales, en tirant une ligne d'un pole à l'autre. Suivant ce partage, l'Hémisphere oriental devoit appartenir aux Portugais, & l'occidental offroit une

Argenfola, *passim.*

libre carriere aux découvertes des Eſpagnols. Magellan n'eut pas de peine à perſuader au Conſeil de Madrid, que les Moluques étoient hors des limites accordées aux Portugais. On lui donna une eſcadre, avec laquelle il partit de San-Lucar au mois de Septembre de l'année 1519. Après avoir côtoyé le Bréſil, il s'éleva juſqu'à la hauteur de cinquante-trois degrés de latitude méridionale, découvrit & traverſa le fameux détroit qui porte ſon nom, entra dans la mer du Sud par ce canal, & remontant enſuite vers l'Equateur, ſe trouva fort près des Moluques, aux environs deſquelles il tournoya, ſans pouvoir les reconnoître. Il viſita dans la même latitude pluſieurs Iſles, & il y ſoutint de rudes combats contre les Indiens, particulierement dans celle de *Zebu*, qui fait partie des *Philippines*, où il fut maſſacré avec une partie de ſes gens. Les débris de ſon eſcadre prirent la route des Moluques; & aborderent heureuſement à Tidor au mois de Novembre 1521. Le Roi Almanzor accueillit les Eſpagnols avec bonté, & leur accorda la liberté de s'établir dans toutes les terres de ſon obéiſſance. Ce

Les Eſpagnols ſont reçus à Tidor.

fut alors que les Caſtillans commencerent à partager avec les Portugais les avantages du commerce des Moluques, & la jalouſie excita entre ces deux peuples une guerre cruelle. Tandis que leurs Géographes & leurs Juriſconſultes diſputoient en Europe par de vaines ſubtilités, leurs guerriers combattoient en Aſie avec des armes plus réelles. Ternate & Tidor, les deux clefs des Moluques, étoient le principal théâtre de leurs conteſtations, qui ſe terminerent en 1529. On convint alors d'un accommodement, par lequel l'Empereur Charle-quint engagea au Roi de Portugal les Moluques pour la ſomme de trois cens cinquante mille ducats.

Ils engagent les Moluques pour une ſomme d'argent.

Les Portugais ne furent plus troublés dans la poſſeſſion de ces Iſles par les Caſtillans, juſqu'à l'époque de la réunion de leur couronne à celle d'Eſpagne, en 1582. Philippe II, ſous prétexte de rétablir leur Comptoir de Ternate, ſe propoſa d'envoyer de puiſſans armemens dans cette partie de l'Inde. Le premier qui partit des Philippines en 1589, fut compoſé de trois cens Eſpagnols & de quinze cens Indiens, commandés par Pierre *Sar-*

miento, auſſi bon Général que Navigateur exprimenté. Son deſſein étoit d'aborder directement à Ternate; mais il fut jetté par les vents dans la rade de Motir, où il prit pluſieurs bâtimens ennemis. Les Inſulaires ſe ſoumirent ſans réſiſtance, & prêterent ſerment de fidélité à l'Eſpagne. Sarmiento paſſa enſuite à Ternate, débarqua une partie de ſes troupes, malgré l'oppoſition des habitans, aſſiégea le Fort de Telingamma, & pouſſa les premieres attaques avec beaucoup de vigueur. Mais les maladies qui déſolerent ſon camp & ſa flotte, ne lui permirent pas de continuer cette entrepriſe, & le forcerent de reprendre la route des Philippines.

Expédition de Sarmiento.

Trois autres Généraux, Jean *Morones*, *Gomez Perez de las Marignas*, & André *Furtado* de *Mendoze* furent ſucceſſivement envoyés à Ternate avec des forces conſidérables, & ne purent triompher de la réſiſtance des Inſulaires. L'honneur de cette conquête étoit réſervé à Don *Pedro* d'*Acugna*, qui obtint le gouvernement des Philippines au commencement du dernier ſiécle. Il partit au mois de Janvier de l'an 1606, avec

Autres tentatives inutiles.

Conquêtes de Pedro d'Acugna.

une flotte de trente-ſix voiles, dont l'équipage montoit à plus de trois mille hommes. Après avoir joint ſes forces à celles du Roi de Tidor, l'ancien allié des Portugais, il débarqua le premier jour d'Avril devant Ternate. Une partie de ſes troupes défila le long du rivage, vers le Fort de Telingamma, & le reſte s'ouvrit un chemin vers la ville, en côtoyant une montagne qui l'environne du côté du Nord. Cette manœuvre inquiéta le Roi de Ternate, qui craignant de ſe voir inveſti, ne fit aucun mouvement pour s'oppoſer à la deſcente. La ville & le Fort furent emportés d'aſſaut, & abandonnés au pillage. Quelques jours après les Eſpagnols s'emparerent auſſi de la Forteresſe de Gammalamma, dans laquelle le Roi s'étoit retiré avec ſes femmes & les principaux ſangiacs de ſa Cour. Ce prince, que l'Hiſtoire nomme *Zaidé Buxei*, eut à peine le tems de s'embarquer ſur quelques Carcoas, qui le conduiſirent à force de rames dans l'Iſle de Gilolo.

Dom Pedre prit poſſeſſion de toutes ces places, où il fit arborer l'étendard & les armes du Roi d'Eſpagne. Il détacha deux de ſes galeres,

commandées par *Villagra*, avec un grand nombre de bâtimens Indiens, ſous la conduite du Roi de Tidor, pour donner la chaſſe au Sultan de Ternate & aux ſangiacs Indiens, qui s'étoient réfugiés dans les Iſles voiſines. Cachil *Amuxa*, *Moſaquia*, & quelques autres Princes du ſang royal, tomberent dans les mains de Villagra, & furent ramenés à Ternate. Ils propoſerent à Dom Pedre, pour terminer une guerre également funeſte aux deux Nations, d'engager le Roi à revenir dans ſes Etats, & à ſe remettre au pouvoir des Eſpagnols, pourvû qu'on lui accordât des conditions ſupportables. Le Général accepta ces offres, & fit partir pour Gilolo, Moſaquia & le Capitaine Villagra. Ils s'aboucherent avec le Sultan, qui, ſans autre aſſurance qu'une promeſſe par écrit, dans laquelle on s'engageoit à ne point attenter à ſes jours, conſentit à ſe rendre à Ternate avec ſon fils & les ſangiacs de ſa ſuite. Il y fut reçu par Dom Pedre, qui le conduiſit dans un Palais qu'on avoit meublé magnifiquement. En quittant le Prince, le Général lui demanda la permiſſion de laiſſer une garde auprès de ſa perſonne, ſous prê-

Le Roi de Ternate ſe remet entre les mains des Eſpagnols.

texte de le mettre à couvert des insultes des Tidoriens, qui étoient en grand nombre dans la ville.

Deux jours après on lui envoya quelques Officiers, pour entrer en négociation. Il se soumit à toutes les conditions qu'ils exigerent. Les principales furent qu'il remettroit au Roi d'Espagne les Forts de *Tacome* & de *Sula*, dans l'Isle de Ternate; ceux de Gilolo, de Machian, de Morotai, & généralement toutes les places qui étoient encore en sa puissance, avec l'artillerie, les armes, & les autres munitions qui s'y trouveroient; qu'il enverroit son fils & le Cachil Amuxa, avec un détachement de troupes Espagnoles, pour présider eux-mêmes à l'évacuation de tous ces Forts; qu'il rendroit outre cela tous les Chrétiens qu'il tenoit dans les fers, avec les renégats Portugais ou Espagnols, & tous les Hollandois qui étoient dans ses Etats.

Conditions qui lui sont imposées.

En exécution de ce Traité, le Capitaine Villagra se mit en mer, pour aller prendre possession des lieux qui devoient être remis aux Espagnols. Il étoit accompagné du Prince Amuxa, & du jeune Cachil *Gariolano*, fils du

Sultan. Les places lui furent livrées sans aucune opposition : tous les habitans se soumirent, arborerent l'étendart d'Espagne, & porterent eux-mêmes leur artillerie à la flotte.

Dom Pedre termina en moins de deux mois cette mémorable expédition. Avant que de quitter les Moluques, il voulut que les Souverains de ces Isles, & leurs principaux Cachils, reconnussent la domination de Philippe III, & lui prêtâssent serment de fidélité. Zaide Buxei Roi de Ternate, Gariolano son héritier présomptif, Cachil Mole Sultan de Tidor, Raxa Laudin Roi de Bachian, jurerent foi & hommage entre les mains du Gouverneur, avec leurs vassaux, promettant de livrer aux seuls Facteurs Espagnols leur girofle & leurs autres denrées, de ne point recevoir les Hollandois dans leurs ports, & de marcher en personne avec leurs gens & leurs vaisseaux, toutes les fois qu'ils en seroient requis par le Gouverneur des Philippines, ou par ses Lieutenans.

Le Général donna aussi des ordres pour la construction de deux nouveaux Forts, l'un à Ternate & l'autre à Tidor. Il nomma pour son Lieutenant

aux Moluques Jean d'*Esquivel*, Mestre-de-Camp, auquel il laissa des troupes, des canoniers, & des ouvriers de toute espece, avec deux bons brigantins, qu'il étoit facile d'armer en guerre. Il hésita quelque tems sur le traitement qu'il feroit au Roi de Ternate & aux sangiacs qui étoient dans ses mains. Après avoir agité cette affaire dans plusieurs Conseils, il crut que la sûreté de sa nouvelle conquête demandoit qu'ils fussent transférés aux Philippines, & il les fit embarquer sur sa flotte. On laissa seulement au Prince la liberté de nommer quelques Cachils pour gouverner le Royaume en son absence. Dans le trajet, lorsqu'on étoit à la hauteur de Mindanao, Villagra fut averti que les Sangiacs qu'il avoit sur son bord cherchoient l'occasion de s'évader avec leur Roi. Il doubla leurs gardes, & fit enchaîner les plus hardis, du nombre desquels étoient Amuxa & Mosaquia, proches parens du Monarque. Mais on leur ôta leurs fers en approchant de Manille, où la flotte arriva heureusement le 9 de Juin. Dom Pedre ne jouit pas long-tems des fruits de cette victoire. La mort l'enleva vingt-deux jours

Il est transferé aux Philippines.

jours après ſon arrivée. On croit qu'il fut empoiſonné par quelques perſonnes envieuſes de ſes ſuccès, & mécontentes de ſon Gouvernement.

C'eſt ainſi que les Moluques tomberent au commencement du dernier ſiecle ſous la domination des Eſpagnols. Ils n'en chaſſerent pas ouvertement les Portugais, qui étoient cenſés ne faire avec eux qu'un ſeul peuple : mais ils trouverent le moyen de leur enlever peu-à-peu tout le commerce de ces Iſles, en y envoyant des Philippines de puiſſans armemens ; tandis que, par des voyes ſecretes, on lioit les mains aux Négocians de Goa & de Malaca, qui ſe dégouterent inſenſiblement de ce trafic. Nous allons voir comment les Eſpagnols furent eux-mêmes ſupplantés par un autre peuple plus actif & plus induſtrieux.

III.

Conquête des Hollandois.

Les Hollandois s'ouvrirent le chemin des Moluques en 1599, ſous le regne de Sultan Babu, dans le tems que la puiſſance des Portugais étoit ſur ſon déclin. Ils furent bien accueillis à Amboine & à Ternate, & ils établirent un petit Comptoir dans la dernie- Continuateur d'Argenſola.

re deces Isles. Ils passerent ensuite aux Isles de Banda, où ils bâtirent un Fort. L'année suivante ils conclurent un Traité avantageux avec les habitans d'Amboine, qui leur permirent aussi d'élever un Fort dans leur Isle.

Premiers établissemens des Hollandois.

Ces entrepriſes causerent de justes allarmes aux Portugais, qui avoient encore quelques établissemens dans ces quartiers. Dom André *Furtado* fut envoyé avec une flote de trente voiles, pour défendre leurs possessions. Après plusieurs combats, dont les succès ne furent pas heureux pour les Espagnols, *Vander Hagen*, Amiral de la flotte Hollandoise, assiégea leur Fort de *Hito*, dans l'Isle d'Amboine, le prit par composition, & ruina entierement leur Colonie. Il entreprit en 1605 de les chasser aussi de Tidor. Cent cinquante de ses soldats conduits par les Capitaines *Mol* & la *Perre*, descendirent sur le rivage, & brûlerent deux gros Bourgs qui appartenoient aux Portugais. Ils s'avancerent ensuite vers le Fort, que l'artillerie de leur flotte commença à canoner pour faciliter les approches. Lorsqu'elle eut fait une bréche, Mol prenant un drapeau, & marchant à la tête de sa troupe, escalada la muraille, & entra dans la

Succès de Vander Hagen.

place avec ſept de ſes gens. Mais les autres n'ayant pas eu la hardieſſe de le ſuivre, il fut obligé de ſe retirer. Comme il deſcendoit par la bréche, il tomba, & ſe caſſa une jambe. Les Hollandois étant retournés à l'aſſaut, furent repouſſés par les Portugais qui les pourſuivirent juſque dans le voiſinage de leurs retranchemens. Mais un accident imprévu changea la face des choſes. Un boulet ayant embraſé les poudres, qu'on gardoit dans une tour, d'où les aſſiégés faiſoient un feu terrible ſur les aſſaillans, cette partie du Fort ſauta en l'air, & ſoixante-dix hommes périrent dans ſes ruines. Ce malheur jetta les Portugais dans un tel accablement, qu'ils n'oſerent plus ſe montrer ſur leurs remparts. Les Hollandois entrerent dans la place, l'abandonnerent au pillage, & la démolirent.

Ces ſuccès furent interrompus en 1606 par la fameuſe expédition de Dom Pedro d'Acugna, ce brave Général Eſpagnol dont j'ai parlé. Il ſubjuga Ternate & Amboine; il rétablit les Portugais à Tidor, & ruina dans toutes ces Iſles, le pouvoir naiſſant des Hollandois. Matelief & Van Caerden rétablirent un peu les affaires de la

Compagnie en 1607. L'un fit une deſcente à Ternate, & y fortifia la ville de Maleïo, dont les Inſulaires lui ouvrirent les portes : l'autre conquit l'Iſle de Machian. La Compagnie ſe procura en 1609 un autre établiſſement conſidérable aux Iſles de Banda ; & les Orancaies du pays, qui, trois ans auparavant, avoient maſſacré ſes Facteurs, lui accorderent une paix avantageuſe, par laquelle il ſe reconnurent ſes vaſſaux, & lui céderent en toute propriété l'Iſle de Nera. Dans le même tems les Hollandois conclurent une ligue étroite avec les principaux Cachils d'Amboine, & avec un Prince de l'Iſle de Ternate, qui avoit pris la qualité de Roi, depuis que les Eſpagnols avoient conduit aux Philippines Zaïde Buxei, & le Prince Gariolano ſon fils. Ce fut alors qu'ils bâtirent une ſeconde Fortereſſe à Ternate, dans un lieu appellé *Tacomma*, qui ſervit de refuge à pluſieurs familles du pays, & qui devint en peu de tems une habitation très-floriſſante. Ils conquirent la même année avec le ſecours des Ternatois, l'Iſle de Bachian, où ils firent un maſſacre général des Eſgnols. Ils y éleverent un Fort, nommé *Barneveld*, & ils y laiſſerent une bonne

Progrès de la Compagnie Hollandoiſe.

garniſon, avec un vaiſſeau de guerre, pour s'oppoſer aux courſes des Eſpagnols. L'Iſle de Motir ſe ſoumit auſſi à leur domination, & ils y conſtruirent une Fortereſſe qu'ils appellerent *Naſſau*.

Dans le cours heureux de ces conquêtes, il arriva à Ternates un événement tragique, qui cauſa une révolution dans le Gouvernement. Le jeune Cachil, qui avoit uſurpé la Royauté, depuis la détention de Zaide Buxei, poignarda la fille d'un Sangiac de Gilolo, qu'il avoit épouſée, & la fit jetter dans la mer. Le Sangiac, ancien vaſſal du Royaume de Ternate, fut ſi irrité de cette Barbarie, qu'il menaça de ſecouer le joug, & de ſe liguer avec les Eſpagnols, ſi les Cachils de l'Iſle ne lui procuroient une ſatisfaction éclatante, ſoit en faiſant mourir ce Prince coupable, ſoit en le chaſſant de ſes Etats. Les Hollandois, craignant les ſuites fâcheuſes de cette rupture, aſſemblerent les principaux Cachils de Ternate, de Machian, & des autres Iſles, pour délibérer ſur les moyens d'appaiſer le Sangiac. On conclut dans cette aſſemblée, que le Sultan, pour expier la faute qu'il avoit commiſe,

Révolution dans le Gouvernement de Ternate.

ſeroit privé pendant quelque tems des fonctions & des revenus de la Royauté, & que durant ſon interdiction le Royaume ſeroit gouverné par Cachil *Gougou*, oncle du jeune Prince.

Conquête de Solor & de Timor.

La treve qui fut conclue en 1608 entre la couronne d'Eſpagne & la République des Provinces-Unies, ſuſpendit pour quelque tems en Europe & en Aſie les hoſtilités des deux partis. Elles recommencerent bientôt aux Indes, où les Hollandois conquirent Solor & Timor. Juſques-là ils n'avoient eu d'autres concurrens aux Moluques que les Portugais & les Eſpagnols.

Concurrence des Anglois.

Les Anglois commencerent vers l'année 1615 à leur diſputer le commerce de ces Iſles. Après avoir employé inutilement la force ouverte, ils eurent recours à la voye des négociations. Leur Compagnie ayant imploré l'interceſſion de Jacques I, Roi de la Grande-Bretagne, ce Prince agit ſi puiſſamment auprès des Etats Généraux, que les marchands Anglois obtinrent par un Traité, conclu en 1619, ce qu'ils n'avoient pu ſe procurer par une longue guerre. Il fut ſtipulé par un des articles de cet accommodement, que le commerce des Moluques ſe feroit en commun par les deux

Nations ; que la Compagnie d'Angleterre entreroit pour un tiers dans les frais des armemens, & qu'elle recueilleroit le tiers des profits. On établit à Batavia un Tribunal, compoſé de quelques Commiſſaires Anglois & Hollandois, & nommé le *Conſeil de Défenſe*, parce qu'il étoit chargé de veiller aux intérêts reſpectifs des deux Nations.

La premiere affaire qui fut propoſée dans ce Conſeil, par le Gouverneur général de Batavia, fut la réduction des Iſles de Banda, dont pluſieurs s'étoient ſouſtraites à la Juriſdiction de la Compagnie Hollandoiſe, pendant ſes démêlés avec l'Angleterre. Les Commiſſaires Anglois approuverent l'expédition ; mais ils déclarerent que leur Compagnie étoit actuellement dans l'impuiſſance de fournir ſon contingent de troupes & de vaiſſeaux. Sur cette déclaration, le Gouverneur leur ſignifia qu'il ſe chargeroit de l'entrepriſe à ſes propres riſques. Il partit en effet avec une forte eſcadre au commencement de l'année 1621, & le 27 de Février il alla mouiller dans la rade de Nera, ſous le Fort Naſſau. Les Anglois avoient aux environs de Ne-

ra, dans la petite Isle de Pulo-Rhun; un Comptoir & une Fortereſſe. Avertis des deſſeins du Général Hollandois, ils travaillerent ſourdement à les traverſer, exhorterent les Bandadois à ſe défendre, & leur envoyerent même ſecrettement quelques pieces de canon. Le Gouverneur de Batavia ayant tenté de faire une deſcente dans la partie méridionale de la grande Isle de Banda, fut repouſſé par l'artillerie des Inſulaires, qui étoit ſervie par un Canonier Anglois, que les Hollandois reconnurent. Après pluſieurs efforts il débarqua enfin en deux endroits de l'Isle, s'avança juſqu'à Lontor, la capitale, & la força de capituler. Toutes les autres Isles de ce petit Archipel ſuivirent l'exemple de leur Métropole, & rentrerent ſous la domination des Hollandois. Le Gouverneur déſarma les habitans de Pulo-Rhun, ce qui cauſa une mortification ſenſible aux Anglois. Mais cette offenſe fut peu de choſe en comparaiſon du traitement qu'ils reçurent deux ans après à Amboine, à l'occaſion d'une entrepriſe fort odieuſe dont ils furent accuſés.

Conſpiration d'Amboine.

Un Japonnois, nommé *Stilo Veteri*, qui ſervoit dans les troupes de la Compagnie Hollandoiſe avec quelques au-

tres ſoldats de ſon pays, alla pluſieurs fois, & à des heures indues, viſiter les ouvrages de la Forteresſe de Hito. Cette affectation le rendit ſuſpect au Gouverneur, qui le fit arrêter. Appliqué à la torture, il confeſſa que ſes camarades & lui à l'inſtigation des Facteurs Anglois, chez leſquels ils s'étoient pluſieurs fois aſſemblés, avoient complotés de ſurprendre le Fort.

Sur ſa dépoſition on ſaiſit les autres Japonnois, qui ayant été mis à la queſtion, confeſſerent les mêmes choſes que leur camarade. Ils chargerent unanimement Gabriel *Towrſon*, premier Commis de la loge Angloiſe, Abel *Price*, Chirurgien, & généralement tous les Officiers du Comptoir d'Amboine. Abel Price avoit été conduit depuis quelques jours dans les priſons du Fort, pour avoir mis le feu à la maiſon d'un Hollandois. Il déclara dans les tourmens, que par l'ordre de Towrſon, il avoit engagé les Japonnois dans ce complot. On arrêta enſuite tous les Facteurs du Comptoir, qu'on enferma dans le Fort, à l'exception de Towrſon qui fut laiſſé dans la Loge avec des gardes. Ils dépoſerent juridiquement que la plupart des

Commis Anglois, répandus dans les divers quartiers de l'Iſle, s'étant rendus à la capitale dans les premiers jours de Janvier, Towrſon les aſſembla dans ſa maiſon, & leur fit jurer ſur l'Evangile qu'ils garderoient un ſecret inviolable ſur les choſes qu'il alloit leur révéler; que chacun ayant prêté le ſerment, il leur déclara qu'il avoit projetté de ſurprendre le Fort d'Amboine; qu'il avoit mis dans ſes intérêts tous les Japonnois qui étoient au ſervice de la Compagnie Hollandoiſe; que les habitans de Louhou avoient promis de le ſeconder; que les Japonnois s'étoient engagés à lui livrer les baſtions, à maſſacrer le Gouverneur, & à faire main-baſſe ſur une partie de la garniſon.

Les Commiſſaires chargés de l'inſtruction, ſe rendirent enſuite à la loge Angloiſe, pour interroger le premier Commis, qui ſuivant toutes les dépoſitions étoit le principal coupable. On lui demanda quel motif l'avoit engagé à tramer ce noir complot: *l'amour de la gloire, & l'envie de m'enrichir*, répondit l'Anglois: il ajouta, qu'après s'être emparé du Fort, ſon projet étoit de le remettre entre les mains de la

Compagnie Angloiſe, ou, à ſon refus, de le garder pour lui-même, & de s'y maintenir avec l'aſſiſtance des Princes Indiens. Mais ſa fermeté l'abandonnant à la fin de l'interrogatoire, il verſa quelques larmes, & pouſſant un profond ſoupir : *Plût à Dieu*, dit-il, *que ce fût à recommencer ; je ne m'embarquerois pas comme j'ai fait.* Towrſon & les autres Anglois, au nombre de dix ou douze, furent condamnés à mort, & conduit au ſupplice le 9 Mars 1623.

Tels furent les faits que les Hollandois d'Amboine publierent alors, & qui furent inſérés dans un Mémoire imprimé, qui parut en Hollande peu de tems après ce tragique événement. Les Anglois oppoſerent à cet Ecrit une Réponſe très-forte, dans laquelle ils ſoutinrent que la conſpiration d'Amboine étoit un crime imaginaire, dont on avoit chargé leurs compatriotes pour les exclure du commerce des Moluques ; qu'on n'avoit obſervé dans cette affaire aucune des formalités qui doivent être la régle des jugemens ; que les Anglois d'Amboine n'étoient point juſticiables du Gouverneur Hollandois ; qu'un procès de cette

Récit des Anglois.

nature auroit dû être porté au Conſeil de Défenſe, qui réſidoit à Batavia; que les confeſſions prétendues des accuſés avoient été extorquées par la rigueur des tourmens; que le jour de l'exécution, les Miniſtres Hollandois ayant exhorté ces malheureux à déclarer volontairement leurs crimes, ils répondirent tous, & affirmerent avec ſerment, qu'ils étoient innocens; qu'ils ſe demanderent pardon les uns aux autres des accuſations dont ils s'étoient chargés, & qu'il y en eut pluſieurs qui écrivirent cette rétractation ſur les feuillets de leur Pſeautier.

Suites de cette affaire.

Quoi qu'il en ſoit, cette affaire fit grand bruit, occaſionna de cruelles repréſailles, & cauſa une rupture ouverte entre les deux peuples. Après plus de trente ans de conteſtations, une ſentence d'arbitrage, prononcée par des Commiſſaires des deux partis, condamna la Compagnie Hollandoiſe à payer trois mille ſix cents quinze livres ſterlings, qu'on diſtribua aux héritiers de ceux qui avoient été exécutés à Amboine.

Les affaires des Moluques demeurerent pendant pluſieurs années dans une eſpece de langueur, les Hollan-

dois étant trop foibles pour s'y procurer de nouveaux établiſſemens aux dépens des Eſpagnols, & ceux-ci ne profitant pas aſſez de leurs forces pour chaſſer les Hollandois de leurs poſſeſſions. Les Indiens ſuivant leur génie inconſtant & perfide, flattoient tour-à-tour ces deux peuples, qu'ils haïſſoient également, & ſe déclaroient toujours en faveur de celui dont les armes étoient plus heureuſes. En 1638 Antoine *Van Diemen*, Gouverneur de Batavia, ayant paru aux Moluques avec des forces conſidérables, les Hollandois commencerent à prendre une grande ſupériorité. Il conclut un Traité avantageux avec les Rois de Ternate, de Tidor, & de Gilolo, qui tournerent leurs armes contre les Eſpagnols, dont les poſſeſſions furent attaquées de toutes parts. La perte de Malaca, en 1641, porta un coup mortel à la puiſſance des Portugais, qui deſtitués de l'appui de l'Eſpagne, dont ils avoient ſecoué le joug, furent obligés de conclure avec la Hollande un Traité, qui ne leur laiſſa de toutes leurs anciennes poſſeſſions dans l'Inde que la ville de Goa; & quelques petites places de peu d'importance. Les

Décadence des Eſpagnols & des Portugais.

Eſpagnols firent auſſi leur paix en 1648, & parurent renoncer alors à l'eſpérance de ſe maintenir aux Moluques. Ils négligerent de renouveller les garniſons, de payer les troupes, & d'entretenir leurs anciens Forts, qui tomberent en ruine. La plupart des familles Caſtillanes, établies depuis cinquante ans dans ces quartiers, ſe retirerent ſucceſſivement, & prirent la route des Philippines ou de la nouvelle Eſpagne. Ainſi les Hollandois demeurerent ſeuls poſſeſſeurs des Moluques.

Les Hollandois ſeuls poſſeſſeurs des Moluques.

Si l'on en croit le continuateur d'Argenſola, ils gouvernent ces Iſles avec tant de modération, qu'on chercheroit inutilement dans toutes les Indes le modele d'une domination plus douce que la leur. Ils en tirent un profit conſidérable, mais qui n'eſt preſque point à charge aux Habitans, & dont la Compagnie n'eſt redevable qu'à ſa propre induſtrie & à ſes travaux. Ils ont augmenté les richeſſes naturelles du territoire, non-ſeulement en multipliant les plantations de girofle & de muſcade, mais en introduiſant dans le pays pluſieurs graines, & pluſieurs plantes Européennes. Ils ont ſoin d'ail-

Comment ils gouvernent ces Iſles.

Continuateur d'Argenſola, pag. 359.

leurs d'y porter tous les ans quantité de ſubſiſtances, & de pourvoir abondamment aux beſoins des Inſulaires. Ainſi le ſort des Moluquois eſt en quelque ſorte plus heureux qu'il ne l'étoit avant la conquête des Hollandois. Leur condition ſeroit encore meilleure, s'ils cultivoient leurs terres avec plus de ſoin, & s'ils imitoient l'induſtrie des Colons Européens, qu'on eſt obligé d'envoyer dans leurs Iſles. Par-là ils ſoulageroient beaucoup leurs maîtres, & ils ſe procureroient à eux-mêmes pluſieurs aiſances. Mais rien n'eſt capable, dit l'Auteur, de réveiller leur pareſſe, & de leur faire préférer un honnête travail à une vie molle & oiſive.

Malgré la douceur prétendue de cette domination, le même Ecrivain convient que les Hollandois n'ont pû réuſſir à ſe concilier l'amitié des Inſulaires, & qu'on les regarde ici comme des *Maîtres ſuperbes* & comme *des tyrans*, qui oppriment la liberté du commerce, qui diſpoſent à leur gré du Sceptre & de la vie des Rois, & qui tiennent tous les Princes du pays dans un honteux eſclavage. Il ſemble même paſſer condamnation ſur

Mem. p. 357. & ſuiv.

une partie de ces reproches, & il fait une réflexion qui certainement ne tend pas à disculper les Hollandois. » Un Ecrivain, *dit-il*, du caractere d'Argensola, seroit assez homme à dire que sa nation en se proposant la conquête de ce beau pays, n'a point eu d'autre vue que de faire briller son désintéressement, sa grandeur d'ame, & son zele pour la propagation du Christianisme. Mais comme en Hollande on parle un peu plus naturellement, nous voulons bien avouer que nous n'imaginons pas qu'il se trouve sur la terre un Prince ou un Etat assez généreux, pour entreprendre une semblable expédition dans la seule vue d'obliger gratuitement des nations barbares; & si ce chimérique projet entre jamais dans l'esprit d'aucun peuple, ce ne sera pas en Hollande qu'on le verra éclore. »

FIN du cinquiéme Volume.

Le Privilége est au Tome I.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné; 1766.

644998

en éloign